

U of OTTAWA



39003011257689



Universitas
BIBLIOTHECA



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME SEPTIÈME.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD

RUE DE LA HARPE, N° 73.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD

710

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLOX,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
LICENCIÉ DE SON ALTESSSE ROYALE NÉCESSAIRE LE DOCTEUR D'ORLÈANS, PREMIER LIEUX ORDINAIRE DE ANGERS.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME SEPTIÈME.

Présenté au Roi par son Excellence le Cardinal de France

Le Roi a dit : L'abbé de la Rivière, évêque de Valence



PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCC. XXV.



UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

ANN ARBOR, MICHIGAN

RECEIVED

LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

ANN ARBOR, MICHIGAN

RECEIVED

LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

ANN ARBOR, MICHIGAN

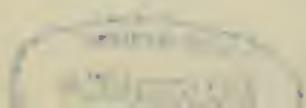
BR

62

.6827

1824

V.7



EXTRAIT

DU COURS DE LITTÉRATURE

DE M. DE LA HARPE.

(Deuxième partie, *Discours sur l'état des lettres en Europe*, tom. III, pag. 305 et suiv., édit. de Toulouse, in 8°, 1813.)

« Vers le milieu du quatrième siècle, lorsque l'empire romain, chancelant sous le poids de sa grandeur, étoit forcé de se partager pour se soutenir ; lorsque Rome n'étoit déjà plus la seule capitale du monde, quand les ressorts de l'autorité étoient affoiblis, quand les Barbares menaçoient de tous côtés le peuple dominateur et corrompu, qui ne se défendoit plus que par sa discipline militaire ; une éloquence nouvelle naquit avec une nouvelle religion qui, des prisons et des échafauds, venoit de monter sur le trône des Césars. Cette voix auguste et puissante étoit celle des orateurs du christianisme : et le cercle des préjugés particuliers rétrécit tellement les idées, que, peut-être, entendra-t-on ici, avec quelque surprise, des noms qui ne sont guère plus cités parmi nous que dans les chaires évangéliques, et qu'on s'étonnera de voir au rang des successeurs de Cicéron et de Démosthène, des hommes en qui l'on n'est accoutumé de ne voir que les successeurs des apôtres. Mais, sans blesser le respect qu'à ce dernier titre doivent tous les chrétiens aux Basile, aux Grégoire, aux Chrysostôme, je puis les considérer ici principalement sous le rapport des talents et du génie. Pourquoi faudroit-il détourner les yeux

quand nous rencontrons ces grands hommes à la place qu'ils doivent occuper dans le tableau des différents âges littéraires? Sans doute, ils appartiennent particulièrement à l'Église, qui les a consacrés à la vénération publique : c'est surtout à elle à rappeler les services qu'ils ont rendus à la religion, les victoires qu'ils ont remportées sur l'hérésie, les exemples qu'ils ont donnés à la sainteté pastorale, les lumières qu'ils ont répandues parmi les peuples, les tourments qu'ils ont souffert pour la foi; mais ils appartiennent aussi à l'histoire et aux lettres humaines.

» L'histoire, en nous affligeant du récit des crimes qui furent alors, comme dans tous les temps, ceux de la tyrannie, de l'ambition et du fanatisme, nous offre le contraste de tant d'horreurs dans le portrait fidèle et avoué de ces héros de l'Évangile. L'histoire nous présente en eux les plus touchants modèles des plus pures vertus, nous les fait voir réunissant la dignité du caractère à celle du sacerdoce, une douceur inaltérable à une fermeté intrépide; adressant aux empereurs le langage de la vérité; au coupable, celui de sa conscience qui le tourmente, et de la justice céleste qui le menace; à tous les malheureux, celui des consolations fraternelles.

» Les lettres les réclament à leur tour, et s'applaudissent d'avoir été pour quelque chose dans le bien qu'ils ont fait à l'humanité, et d'être encore aux yeux du monde une partie de leur gloire; elles aiment à se couvrir de l'éclat qu'ils ont répandu sur leur siècle, et se croiront toujours en droit de dire que, avant d'être des confesseurs et des martyrs, ils ont été de grands hommes; que, avant d'être des saints, ils ont été des orateurs.

» En les regardant sous ce point de vue, soit que l'on mette à part l'inspiration divine, soit que l'on reconnoisse encore la Providence dans les moyens naturels dont elle se sert, on peut observer les causes qui contribuèrent à donner cette nouvelle vie à l'éloquence, oubliée depuis si long-temps. Un nouvel ordre d'idées et de sentiments à développer, une foule d'obstacles à combattre et d'adversaires à confondre, la nécessité de vaincre par la persuasion et l'exemple, qui étoient les seules forces de la religion naissante; voilà ce qui dut animer le génie des fondateurs et des défenseurs du christianisme.

» Le paganisme, long-temps persécuteur, étoit encore redoutable, même depuis que Constantin eut fait régner l'Évangile. Les zélateurs de l'ancienne religion avoient pour eux, selon les temps et les circonstances, des intérêts de parti, et dans tous les temps l'intérêt de toutes les passions divinisées par le polythéisme. Mais il faut avouer que ce n'étoient, sous aucun rapport, des hommes à comparer aux prédicateurs de la foi chrétienne.

» Il s'en falloit beaucoup que Gelse, Porphyre, Symmaque, pussent balancer la dialectique d'un Tertullien, la science d'un Origène, ni les talents d'un Augustin et d'un Chrysostôme. Ce dernier, dont le nom seul rappelle la haute idée que ses contemporains avoient de son éloquence, peut être opposé à ce que l'antiquité avoit de plus grand. Ce n'est pas que dans ses écrits, comme dans ceux de saint Augustin, de saint Basile, de saint Grégoire, la critique n'ait pu remarquer des défauts que n'ont pas eus les classiques grecs et romains: on s'aperçoit que les orateurs chrétiens n'ont pu échapper entièrement au goût général de leur temps, qui

s'étoit fort corrompu. On y désireroit souvent plus de sévérité dans le style, plus d'attention aux convenances du genre, plus de méthode, plus de mesure dans les détails. On leur a reproché de la diffusion, des digressions trop fréquentes, et l'abus de l'érudition, qui, dans l'éloquence, doit être sobrement employée, de peur qu'en voulant trop instruire l'auditeur, on ne vienne à le refroidir. Mais aussi quel connoisseur impartial n'y admirera pas un mélange heureux d'élévation et de douceur, de force et d'onction, de beaux mouvements et de grandes idées, et en général cette élocution facile et naturelle, l'un des caractères distinctifs des siècles qui ont fait époque dans l'histoire des lettres? »

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PERES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

SUITE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

II. CHOIX DES POÉSIES DE SAINT GRÉGOIRE.

1. *Poëme sur sa vie.*

Le second volume des OEuvres de saint Grégoire de Nazianze , de l'édition de Billy , renferme ses poésies , de rythme différent. La première est le récit des principaux événements de sa vie. Nous l'avons placée en tête de son article (1).

II. *Des vicissitudes de la vie et de la fin commune à tous.*

Que n'ai-je les ailes de la colombe ou de l'hirondelle! avec quelle rapidité je fuirais le commerce

(1) *Bibliothèque choisie*, tom. vi, pag. 11 et suiv.

des mortels ! J'irois vivre au fond d'un désert , parmi les bêtes sauvages : elles sont plus fidèles que les hommes. Là , du moins , mes jours s'écouleroient sans chagrins , sans embarras , sans ennuis. Là , mettant à profit cette raison qui m'a été donnée par-dessus les animaux , pour connoître la Divinité et m'élever jusque dans le ciel , je goûterois les douceurs d'une vie tranquille , au sein de la contemplation. Là , faisant retentir ma voix , comme d'une éminence , je crierois aux habitants de la terre : Hommes condamnés à mourir , êtres d'un moment , vous tous qui , ne vivant que pour être la proie du tombeau , vous consommez de vaines illusions ! jusqu'à quand , dupes de l'erreur et jouets les uns des autres , ferez-vous des rêves en plein jour ? jusqu'à quand traînerez-vous dans ce monde la chaîne de vos égarements ?

Homme volage ! arrête un instant tes pensées vagabondes , et faisons ensemble la revue des humains ; car Dieu m'a appris à discerner le bien et le mal , et son esprit pénètre en tous lieux.

Celui-ci étoit signalé par sa vigueur et par sa force ; robuste et fier , il dominoit sur ses compagnons : celui-là , éclatant de beauté comme l'astre du jour , attiroit tous les regards ; il brilloit parmi les hommes comme une fleur de printemps. Tel faisoit remarquer sa valeur dans les combats : tel , se livrant aux pénibles exercices de la chasse , ne

manqua jamais sa proie ; il dépeuploit forêts et montagnes. Ce voluptueux , plongé dans les délices de la table , épuisait pour ses repas la terre , les eaux et les airs. Le voilà maintenant infirme et courbé ; les glaces de l'âge ont flétri sa beauté.

Ainsi la vieillesse vient ; adieu la force et la beauté. Les sens se refusent au plaisir. Cet homme ne vit qu'à demi ; la plus grande partie de lui-même est déjà dans le tombeau.

Cet autre est enflé de ses vastes connoissances. Ce patricien montre avec orgueil les tombes de ses ancêtres. Cet anobli n'est pas moins entêté du mince diplôme qu'il a obtenu. Celui-ci se fait admirer par l'étendue de son esprit et par l'éclat de ses lumières ; celui-là , gorgé de richesses , n'en a pas encore assez. Ce magistrat étale avec vanité les balances de la justice. Ce tyran , environné d'esclaves chargés de chaînes et couverts de lambeaux ensanglantés , opprime la terre et brave les cieus ; mortel , il conçoit des espérances immortelles. Foibles humains ! bientôt ils ne seront plus que cendres. Un sort commun les attend ; pauvres et riches , sujets et rois , tous sont environnés des mêmes ténèbres , tous habitent le même lieu. L'unique avantage qui distingue les grands de la terre , ce sera d'être inhumés avec plus de pompe , ensevelis dans de riches mausolées , de laisser leurs noms et leurs titres sur le marbre et sur l'airain.

Quelques-uns meurent tard; mais ils meurent. Personne n'est exempt de la commune loi. Tous deviennent à leur tour des crânes hideux et des ossements décharnés.

L'orgueil alors s'est évanoui. Plus de travail pour le pauvre. Les maladies soudaines, les haines, les crimes, la cupidité, l'intempérance, les voluptés coupables, tout est anéanti. La mort tient ses captifs, et ne les rendra qu'au jour où tous les corps ressuscités reparoîtront pour ne plus mourir.

Vous donc qui avez sous les yeux ces continuels changements de scène, ô mes enfants! car je suis votre père par l'âge : écoutez ma voix, soyez dociles à mes conseils. Cessez de croire aux vanités d'un monde imposteur ; repoussez loin de vous les enchantements de ce roi terrestre, de ce ravisseur du bien d'autrui, qui ne caresse que pour donner la mort. Méprisons ce qu'on appelle gloire, dignités, naissance, richesse : il n'y a rien à tout cela de réel. Que les autres tombent çà et là, qu'ils roulent comme ces dés mobiles dont ils attendent leur bonheur, ou qu'aveuglés par de profondes ténèbres, ils cherchent les murs en tâtonnant, et se poussent au hasard les uns sur les autres : pour nous, hâtons-nous de fuir vers le Ciel, où brille de tout son éclat la lumière ineffable de la Trinité.

III. *Hymne à Dieu.*

Être au-dessus de tous les êtres ! cet hommage est Pag. 252.
le seul qui ne soit point indigne de toi. Quelle langue pourroit te louer, toi, dont toutes les langues ensemble ne sauroient représenter l'idée? Quel esprit pourroit te comprendre, toi dont toutes les intelligences réunies ne sauroient atteindre la hauteur? Seul tu es ineffable à toutes les bouches, parce que c'est toi qui as départi la parole à toutes les bouches. Seul tu es incompréhensible, parceque c'est de toi que sont émanées toutes les intelligences. Tout célèbre tes louanges : ce qui parle, te loue par des acclamations ; ce qui est muet, par son silence. Tout révère ta majesté, la nature vivante et la nature morte. A toi s'adressent tous les vœux, toutes les douleurs ; vers toi s'élèvent toutes les prières. C'est toi que les esprits célestes, seuls confident de ta divinité, célèbrent incessamment dans leurs silencieux cantiques. Tu es la vie de toutes les durées, le centre de tous les mouvements, tu es la fin de tout : tu es seul, tu es tout ; ou plutôt, ô vanité des mots ! tu n'es ni le tout, ni unité dans le tout ; tous les noms te conviennent et aucun ne te désigne. Seul dans la nature immense tu n'as point de nom. Comment pénétrer par-delà tous les cieus dans ton sanctuaire impénétrable ? Sois-nous favorable, Être au-dessus de tous les êtres !

cet hommage est le seul qui ne soit point indigne de toi.

IV. *Poème philosophique sur les infortunes de sa vie.*

Pag. 31.

Exod. xvii.
12.

Dan. vi. 20.

Jon. iv.

Dan. iii. 49.

Matth. viii.
27.

O Christ! ô Roi! qui mis en fuite toutes les forces d'Amalec, pendant que ton serviteur Moïse, assis sur la montagne, élevoit au ciel des mains pures, symbole de la croix; qui enchaîna la gueule et les griffes des lions prêts à dévorer Daniel dans sa fosse; toi par qui Jonas sortit des entrailles de la balcine, après t'avoir fléchi par ses prières; qui enveloppas d'un tourbillon de rosée les trois enfants courageux que les Assyriens avoient jetés dans la fournaise; qui, marchant sur les ondes émues, apaisas les flots et les vents pour dérober tes disciples aux fureurs de la tempête; qui guérissais les âmes et les corps; qui, étant Dieu, t'es fait homme pour te mêler parmi nous; Dieu de toute éternité, homme dans les derniers temps, et qui n'as pris un corps mortel que pour nous associer à toi: viens, ô mon Dieu! viens à mes cris! viens, sois mon refuge et mon salut.

La guerre, les monstres, le feu, les vents me persécutent; je puis à peine tourner mes yeux vers le ciel. Oui, les méchants sont à la fois ces bêtes féroces, ces vagues irritées, ces flammes et ces com-

bats. Ils détestent les vrais adorateurs de Dieu ; ils ne craignent point sa justice toujours lente à venir ; ils s'embarrassent peu des cœurs vertueux qu'ils haïssent. Garantis-moi de leurs efforts ; déploie tes ailes sur ma tête ; chasse au loin les peines qui affligent ton serviteur. Ne m'abandonne pas aux chagrins cuisants que le monde et son dominateur suscitent aux malheureux mortels ; rouille funeste de l'esprit, qui détruit en nous la ressemblance divine, dégrade la plus noble partie de l'homme, l'empêche d'élever avec elle au Ciel la portion matérielle de nous-mêmes que la terre attire, et force l'âme à se plonger dans la fange, où elle devient charnelle comme le corps.

Deux voies conduisent l'homme à sa perte. Les uns ont dans leur propre cœur la source bourbeuse des vices. L'injustice et la vanité, les plaisirs des sens, des desseins pervers les entraînent dans tous les crimes. L'aveuglement leur plaît ; ils périssent avec joie. D'autres contemplent Dieu des regards purs de l'Esprit Saint ; ils ont en horreur l'impudent orgueil du siècle ; ils vivent dans un repos obscur, loin des agitations mondaines et foulent la terre d'un pied léger ; ils marchent où le Seigneur les appelle, initiés dans les secrets de sa vie cachée, pour se découvrir un jour avec lui, dans sa gloire et dans sa splendeur. Mais il naît des épines sous leurs pas ; les besoins les pressent, et le démon artificieux

s'en sert contre ces infortunés. Il leur offre souvent une fausse apparence de bien ; ne pouvant les vaincre ouvertement, il les trompe et les séduit. Tels les poissons avides courent au fatal hameçon, et dévorent à la fois les aliments et la mort.

C'est ainsi que le perfide, quand j'eus reconnu ses ténèbres, se revêtit d'un corps de lumière. Il voulut éprouver si je me perdrais par légèreté d'esprit ; si je me livrerais au vice en croyant suivre la vertu. Le mariage, cet écueil et ce fardeau de la vie, ne m'enchaîna point de ses liens. Je dédaignai les précieux vêtements des Sères, les délices de la table qui nourrissent le feu des désirs, les palais vastes et magnifiques, les chants et les vers lascifs. La vapeur efféminée des parfums ne se répandit point autour de moi. Je laisse l'or et l'argent aux mortels avares qui aiment à pâlir sur leurs trésors. Leur plaisir est médiocre ; leurs inquiétudes sont grandes. Du biscuit, des viandes salées pour me nourrir, des ruisseaux pour me désaltérer, Jésus-Christ pour donner l'essor à mon âme : voilà mes richesses. Je ne les fais pas consister en des champs fertiles, en de belles forêts, en des troupeaux qui remplissent les prairies. Je les trouverois encore moins dans ce prodigieux nombre de serviteurs nés de ma race, et dont je ne suis séparé que par l'antique tyrannie qui divisa en hommes libres et en esclaves des créatures formées de la même terre,

et par le même Dieu. Mais les lois humaines ont renversé l'ordre divin.

Je n'ai point ambitionné la faveur des hommes , ce souffle passager qui s'évanouit si vite. Je n'ai pas regardé comme un avantage d'être admis à la cour des rois , ni de monter au tribunal de la justice , d'où Pag. 33 tant de juges arrogants jettent à peine un regard sur leurs clients prosternés. Le rang et l'autorité dans les villes , ni les hommages trompeurs de leurs citoyens , ne me tentent point. Ce seroit se plaire à des songes vains et confus , qui vont rapidement de l'un à l'autre , et s'enfuient de même. Ce seroit ramasser dans ses mains l'onde courante , s'appuyer sur un nuage , prendre l'ombre pour le corps.

Tels sont les hommes ; tel est leur bonheur : bonheur semblable aux sillons mobiles qu'un vaisseau trace légèrement sur l'onde , et qui s'effacent quand il est passé. Je ne fus sensible qu'à la gloire des lettres ; je la cherchois partout où elle brilloit ; et principalement à Athènes , l'ornement de la Grèce. Mes études furent longues et pénibles : je les mis aux pieds de la sagesse incarnée , dont une seule parole anéantit l'intelligence et les discours humains. Sorti de ce péril , je ne pus éviter l'ennemi cruel qui me dressoit des embûches sous un visage ami. Je vais raconter ici mes peines : puissent-elles être un préservatif contre ce monstre affreux !

Je consolais par mes soins la vieillesse et les maux

des deux auteurs de mes jours. Foible étincelle d'un brillant flambeau, j'étois le dernier enfant qui leur restât. Je me flattois, ô mon Dieu, que ce devoir filial vous étoit agréable, et secondoit vos lois. Vous avez donné les enfants aux pères pour être leur force, leur secours, et l'appui de leurs membres chancelants.

Ces respectables vieillards sont vos plus fidèles adorateurs. Attachés à vos commandements par des liens indissolubles, ils se dérobent aux dangers de cette vie. Vous êtes leur principe et leur fin. Ma mère, à qui ses parents avoient transmis la vraie foi, en imposa l'heureux joug à ses enfants; courageuse et forte au-dessus de son sexe, dédaignant les occupations du monde, et ne touchant des pieds à la terre que pour s'élever plus promptement au ciel.

Mon père avoit servi les idoles. Mais cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc, tira tant de suc de cette racine féconde, qu'il couvrit les autres arbres, et rassasia une infinité de personnes par la douceur de ses fruits. La vieillesse, en blanchissant ses cheveux, avoit perfectionné son esprit. Il s'insinuoit dans les cœurs par le charme de la parole. Nouveau Moïse, nouvel Aaron, médiateur entre la terre et le ciel, ses mains pures offroient nos sacrifices, qu'il rendoit plus efficaces par la sainteté de sa conscience, et qui réconcilioient l'homme avec Dieu.

Voilà les parents dont je suis né. Supérieurs à tout le monde en vertu, c'est entre eux seulement qu'ils en disputent le prix. Je m'occupois à les servir ; j'y mettois mes soins et mon espérance, et je me félicitois d'accomplir ainsi les obligations naturelles. Hélas ! il est toujours des traverses pour le pécheur. Le bien fut pour moi la source du mal. Le pieux emploi que j'exerçois me causa des soucis et des peines qui me rongeoient nuit et jour, et me détachèrent des choses célestes pour me plonger dans la boue dont je suis sorti. Quelle souffrance et quel détail ! Des domestiques, ce fléau continuel, abhorrant leur maître, s'il est dur ; le méprisant s'il est doux ; insolents quand on les châtie, indociles quand on les traite bien ; jamais contents, toujours prêts à se mutiner : l'administration des terres, des impôts perpétuels et accablants, les menaces, les violences de l'exacteur, la honte même des tributs, l'esclavage humiliant qu'ils imposent à l'homme libre : le tumulte du barreau, les détours de la chicane, les contrariétés des faits, l'équivoque des lois, la longueur des procédures, l'avantage du crédit, la vénalité des juges ; qui résisteroit à tant de corruption, sans une assistance particulière de Dieu ? Il faut, dans cette extrémité, céder la place aux méchants, ou se corrompre avec eux. C'est ainsi qu'en s'approchant trop près de la fumée et du feu on en reçoit les impressions

Tout cela étoit supportable ; mais que n'ai-je pas souffert par la mort de mon frère , et que n'aurai-je pas encore à souffrir ! Les maux imprévus détruisent l'espérance. Pendant qu'il vivoit , je jouissois de sa gloire ; car l'amour des richesses, ni d'autres désirs n'ont jamais rempli mon cœur. Sa mort ne m'a laissé que des gémissements et des larmes. Ses biens avoient été engloutis par un tremblement de terre à Nicée , ou pillés par des brigands au milieu de ce désastre. Dieu lui sauva la vie sous les ruines de la maison qu'il habitoit.

O mon cher Césaire ! tu parus d'abord avec éclat à la cour des empereurs. Tu devins célèbre par ta sagesse et par la douceur de ton caractère , qui te firent de puissants amis. Ton art guérissoit les malades ; ta charité soulageoit les pauvres. Tu as satisfait en mourant ces bêtes farouches qui m'épouvantent de leurs cris.

Mes proches m'abandonnent ; il me reste peu d'amis. Ceux que l'intérêt m'avoient donnés, fuient avec la fortune. Un chêne abattu par la tempête est bientôt dépouillé de ses rameaux. Une vigne sans clôture devient bientôt la proie des voyageurs, et la pâture des sangliers. Je ne puis repousser ni rassasier ces ennemis, depuis que , séparé du monde, mon esprit s'élevant au-dessus de la chair, ma transporté dans les tabernacles éternels où brillent les rayons ineffables de la Trinité, et d'où ils se répan-

dent sur tous les objets qu'ils animent, et dont ils sont le principe. Je suis mort pour le monde, et le monde est mort pour moi. Je ne suis qu'un cadavre qui respire, sans substance et sans force. Ma vie est ailleurs. Je pleure ici dans mes liens de chair, de cette chair que les sages appellent les ténèbres de l'ame. Je soupire après cette dissolution du corps qui me tirera du séjour obscur de la terre, où nous ne marchons que pour être trompés ou pour tromper. Une lumière éclatante m'environnera. Les fantômes qui faisoient illusion à mon entendement disparaîtront. Il n'y aura plus de voile entre mes yeux et la vérité. Pag. 35.

Mais ce bonheur n'est pas de ce monde. Ceux qui voudroient changer cette vie terrestre et périssable pour les biens éternels d'une vie céleste, sont traités ici-bas comme la poussière qu'on foule aux pieds. Mes ennemis, que rien n'intimidoit, se jetèrent sur moi comme sur une proie qui ne pouvoit leur échapper. O Césaire! ô tristes cendres! il écartoit cette troupe de furieux; il me consolait dans mes chagrins. Hélas! il m'honoroit comme jamais frère n'a honoré son frère, et me respectoit comme s'il eût été mon fils.

Dépouillé de mes biens dont je ne souhaitois la conservation que pour les partager avec les pauvres. étant moi-même sur la terre un étranger pauvre et vagabond, et tournant mes regards vers le suprême

dispensateur des biens, accablé d'outrages qui révolteroient l'homme le plus doux ; privé de mes frères qu'une mort prématurée m'a enlevés, et qui avoient mérité l'estime publique, je déplore au fond de mon cœur une perte encore plus cruelle. Qu'est devenue mon ame, cette ame si grande et si belle, qui régnoit sur moi avec tant de majesté? Telle qu'une captive que le vainqueur a mise aux fers ; elle gémit sous le poids de sa chaîne, et n'ose lever les yeux. Quelle honte et quel tourment !

Ceux qu'une vipère a mordus, ne veulent pas, dit-on, parler de leur mal qu'à des personnes qui aient essuyé de semblables morsures, parce qu'elles connoissent seules les douleurs aiguës qui sont l'effet du venin. Aussi ne raconterai-je mes peines qu'à ceux qui brûlent du même amour que moi, et qui souffrent les mêmes maux. Ceux-là seulement écouteront avec bonté mes paroles, et reconnoîtront les mystères d'un cœur affligé. Ils chérissent le fardeau de leur croix ; leur place est déjà marquée dans l'empire du roi des cieux. Ils ne font point de faux pas ; mais ils plaignent ceux qui tombent. D'autres riroient de mes discours ; hommes frivoles dont le cœur n'est point ouvert à la Foi, et dont les entrailles n'ont jamais ressenti le feu de la charité. Les amusements du jour occupent seuls toutes leurs pensées. Qu'ils périssent donc après avoir épuisé les traits de leur langue, cette arme

si utile ou si dangereuse selon l'usage qu'on en fait.

Mes pleurs ne finiroient qu'avec les maux qui en sont la source ; qu'avec ces mouvements déréglés auxquels le démon a ouvert toutes les portes de mon âme, qui étoit autrefois gardée par la main toute-puissante de Dieu. Le vice alors n'avoit point d'occasion. C'est le feu qu'on allume au bord d'un champ : le vent le pousse ; la moisson s'embrase ; des tourbillons de flamme remplissent les airs. Pag. 30.

Que ne me suis-je retiré dans des cavernes, dans des montagnes, ou dans des rochers ! j'y aurois évité les périls et les embarras du monde. Dieu seul auroit habité dans mon cœur ; j'aurois vécu seul avec Dieu. Dans cette vie pure et sublime, j'aurois attendu, plein d'espérance, la fin de mes jours ! Je le devois sans doute ; mais la tendresse filiale me retint. J'écoutai surtout la piété, ce sentiment qui déchire les âmes tendres, et qui est la plus douce des passions. J'eus pitié d'un père et d'une mère cassés de vieillesse ; j'eus pitié de leurs infirmités, de la douleur qu'ils auroient d'être privés d'un fils l'objet de leur crainte et de leur amour, qui étoit l'œil et la consolation de leur vie.

Quels combats n'essuai-je point, moi qui m'étois consacré à l'étude des livres divins, de ces écrits célestes que l'Esprit Saint a gravés lui-même sur la langue des hommes inspirés, et dont la lettre ren-

ferme en soi des trésors cachés de lumière et de grâce ouverts seulement aux âmes pures. Je regrettois ces longues veilles, ces prières, ces soupirs qui faisoient mes délices, ces chœurs angéliques où, du milieu des temples, nous envoyions notre âme à Dieu dans des chants, et où tant de bouches différentes ne forment qu'une seule voix. Je me rappelois ces jeûnes qui peuvent seuls dompter la chair, cette modération dans la joie, cette modestie dans le regard, cette attention à réprimer la colère. Mon esprit rentrait en lui-même au moindre signe de la raison ; elle le ramenoit au Christ par l'espérance des biens célestes. Ces mouvements du cœur sont agréables à Dieu. Plein de sa clarté brillante, je vivois avec les justes ; je participois à leur gloire et à leurs concerts pieux : je perdis ce trésor pour des richesses dont la possession pénible troublait mon sommeil par des songes effrayants, images des objets qui me tourmentoient pendant le jour. Mon âme est à présent dépouillée de tout ce qu'elle possédoit dans la société des gens de bien. Il ne m'en reste que des désirs et des regrets. Quel sera mon sort ? Dieu, touché de mon repentir, me rendra-t-il à mon premier état ? Brisera-t-il le joug qui m'accable ? Que sai-je, hélas ! s'il ne me laissera pas périr dans les ténèbres, avant que mes yeux revoient le jour ? Il n'y a plus alors de secours à espérer. Les larmes sont inutiles. Tant que nous vivons, notre salut est dans

nos mains ; après la mort , nous sommes dans les liens du jugement.

Déjà ma tête blanchit , mes traits se rident , mes jours déclinent vers leur couchant. Je souffris moins dans la tempête que j'essayai en allant d'Alexandrie en Grèce. Je m'étois embarqué au lever d'hiver du Taureau. C'est un temps que les matelots redoutent ; le plus grand nombre n'oseroit alors se mettre en mer. Je demeurai vingt jours et vingt nuits couché sur la poupe , implorant la pitié du Seigneur. Les vagues écumantes s'élevoient autour du vaisseau comme des montagnes ou des rochers ; il en étoit quelquefois couvert , les vents sifflaient avec fureur dans les cordages ; ils brouilloient nos voiles. La nuit profonde qui couvroit les cieux , n'étoit interrompue que par les éclairs ; nous entendions de toutes parts d'horribles éclats de tonnerre. C'est alors que je me donnai de bon cœur à Dieu. Mes prières et mes vœux le fléchirent. J'évitai la fureur des mers irritées. Pag. 37.

Mes alarmes étoient moins vives , quand la Grèce entière fut ébranlée par les secousses violentes qui détruisirent tant de villes jusque dans leurs fondements. Je tremblois cependant pour mon âme ; je n'avois pas encore reçu la grâce et les effusions du Saint-Esprit que nous donne le baptême.

Je supportai plus patiemment mes douleurs , lorsqu'une maladie aiguë rétrécit , dans ma gorge brûlante , les canaux de la respiration et les conduits

de la vie ; ou quand je pensai m'aveugler moi-même du coup que je me donnai imprudemment en faisant des tissus d'osier , et qui , déchirant ma paupière et le coin de l'œil , en fit couler des ruisseaux de sang. Je me sentis aussitôt privé de la vue , comme un meurtrier qui eût mérité de la perdre ; c' étoit payer chèrement une action involontaire. Il fallut enfin noyer mes iniquités dans mes larmes , avant d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels. Peuvent-ils être offerts par des mains impures ? ce seroit un crime. Des yeux foibles ne soutiennent point l'éclat du soleil.

J'ai passé par bien d'autres épreuves. Qui pourroit dire toutes les rigueurs utiles dont le Seigneur s'est servi pour m'appeler ? Mais ces peines n'approchoient pas des maux qui m'affligent aujourd'hui. Mon âme se dépouilleroit de tout pour devenir libre ; heureuse d'éviter à ce prix les pièges du monde , et le serpent qui cherche à la dévorer !

Jerem. IX. I.

Oh ! qui donnera de l'eau à ma tête , et à mes yeux une fontaine de larmes , de ces larmes salutaires qui lavent nos iniquités ? Les larmes , les lits de cendres , les austérités de la pénitence , voilà le remède des péchés , et la guérison de l'âme. Que celui qui me verra tremble , et devienne meilleur ; qu'il fuie le séjour et les œuvres de l'Égypte ; qu'il abandonne la cour de Pharaon pour la patrie céleste. Que les campagnes de Babylone ne l'arrêtent plus. Eloigné des bords du fleuve où ces vainqueurs barbares l'avoient

Ps. CXXXIV. I
et seq.

enchaîné, de ces bords sauvages, nuit et jour baignés de ses pleurs et qui ne retentirent jamais de ses chants, qu'il retourne à grands pas vers les contrées saintes qu'habitèrent ses aïeux; et que ses mains, libres des fers du tyran, jettent sans tarder les fondements d'un nouveau temple. Infortuné! depuis que Ps. l. 20.
 j'ai quitté cette heureuse terre, elle a toujours été l'objet de mes vœux. J'ai vieilli tristement dans de vains désirs. Confus, plongé dans l'affliction, je crains également les hommes et le monarque immortel. Mes vêtements annoncent le deuil de mon âme; j'offre au Dieu de miséricorde mon silence et mes douleurs. Il a pitié des cœurs humbles; il se plaît à confondre les insolents. Jacob. iv. 6.

Des brigands trouvèrent un voyageur qui alloit Luc. x.
 de Jérusalem à Jéricho; ils le percèrent de coups, le dépouillèrent sans pitié, et le laissèrent expirant. Pag. 33.
 Un lévite et un prêtre passèrent l'un après l'autre dans ce lieu, virent ce malheureux, et, sans lui donner de secours, continuèrent leur chemin. Un Samaritain qui les suivoit fut plus compatissant; il banda ses plaies, leur appliqua des remèdes, le mit dans une hôtellerie, et donna de l'argent pour qu'on en prît soin. Quelle honte, ô Ciel! des Samaritains plus charitables que des prêtres! Je ne pénètre point le sens mystique de cette histoire: la sagesse divine a ses secrets. Puisse-t-elle au moins m'être propice! je suis tombé dans les mêmes infortunes. L'ennemi

des âmes , le destructeur de la vie, me tendit des embûches dans ma course , et me dépouilla de la grâce de Jésus - Christ. Il me laissa nu comme Adam , qu'un désir terrestre replongea dans la boue d'où il étoit sorti , et qui n'a donné le jour aux humains que pour les entraîner dans sa chute.

Mais, ô mon souverain Maître! sauve (1) un malheureux que tes propres ministres ont abandonné! soulage mes blessures; conduis-moi dans l'hospice du salut; et qu'après ma guérison, les portes de la cité sainte me soient ouvertes! C'est là que j'habiterai; tu en écarteras les brigands, les voies tortueuses et les hommes durs qui se glorifient de leur piété.

LUC. XVIII. 10.

Nous lisons que l'orgueilleux pharisien, qui se croyoit si agréable à Dieu, et le publicain, déchiré de remords, entrèrent un jour dans le temple. Le premier vantoit ses jeûnes, ses offrandes; se comparoit aux plus grands personnages, et méprisoit le publicain. Celui-ci, fondant en larmes, se frappant la poitrine, et n'osant regarder le ciel, qui est le trône du Seigneur, tenoit les yeux baissés comme un esclave, et debout, dans le fond du temple, s'écrioit: « O mon Dieu! pardonne à ton serviteur » qui gémit sous le poids de ses iniquités; ce n'est

(1) Il ne faut pas oublier que c'est ici la traduction d'un ouvrage en vers, et que la prose ne se permettroit pas ce langage dans nos chaires catholiques.

» point la loi, ce ne sont point les dîmes ni les
 » bonnes œuvres qui me sauveront. Je suis saisi de
 » respect en voyant ce temple ; je n'ose presque y
 » mettre un pied profane, je crains de le souiller.
 » Que ta grâce et ta miséricorde coulent sur moi.
 » C'est la seule espérance, ô mon Dieu, que tu
 » accordes aux pécheurs... »

Le Seigneur les entendit tous deux. Il exauça le pécheur contrit et humilié ; il méprisa l'hypocrite présomptueux. Tu les jugeois, ô mon Dieu, sur ce que tu voyois dans leur âme. Je suis ce publicain, humble et repentant ; rempli des mêmes regrets, j'obtiendrai les mêmes grâces. Rends-moi ta confiance, je t'en conjure, ô mon Sauveur ! Si les auteurs Pag. 39. de ma vie ont été fidèles à tes lois, si tu as reçu l'hommage de leurs gémissements, de leurs prières, de leurs biens, de leurs sacrifices, car pour moi, je n'ai rien fait qui méritât de te plaire : daigne, ô mon Dieu ! t'en souvenir, et m'accorder ton secours. Dis-sipe les ennuis qui me tourmentent. Que les buissons ne m'étouffent plus sous leurs rameaux épineux ; qu'ils ne ferment point à mes désirs le chemin du Ciel ! Que ton bras puissant me conduise en sûreté ! Je ne sers que toi, je n'appartiens qu'à toi, tu fus toujours mon unique Dieu. Ma mère, aussi pieuse qu'Anne, désira comme elle d'avoir un fils, et te I. Reg. 1. 16
et 101 le consacra comme elle, aussitôt qu'il fut conçu. O Christ, s'écrioit-elle, ô mon roi, donne un fils à

mes vœux , et que ce fruit né dans mes flancs soit à jamais lié au service de tes autels. Elle dit , et tu l'exauças. Un songe divin lui révéla le nom de son fils ; et ce fils naquit. Je fus offert dans ton temple , comme un nouveau Samuel , si j'ose me comparer à ce grand prophète. Mais aujourd'hui , je suis confondu parmi les profanes enfants d'Héli , qui , par leur avidité , déshonoroient tes saints sacrifices ; ils en furent punis par une mort désastreuse. Ma mère , en te consacrant son fils , espéroit pour lui un meilleur sort. Elle sanctifia mes mains en leur faisant toucher les livres sacrés , et me prenant dans ses bras , « Mon fils , dit-elle , un grand homme alloit » autrefois immoler son fils , un fils vertueux , do- » cile , que Dieu lui avoit donné , fruit tardif des » vieux jours de son épouse , le seul espoir de sa » race , et l'enfant de la promesse : le sacrificateur » étoit Abraham ; la victime , le jeune Isaac. Pour » moi , mon fils , je t'offre à Dieu comme un don » vivant que je lui ai promis. C'est à toi à acquitter » le vœu de ta mère ; sois aussi pur , aussi parfait » que je le désire. Ce sont là les richesses que je te » souhaite pour le temps et pour l'éternité » .

J'obéis , quoique enfant , aux vœux de ma mère ; mon âme , encore tendre , reçut les impressions de la piété. On me réservoit le sccau du baptême , et cependant Jésus-Christ remplissoit de sa présence son fidèle serviteur. La chasteté , victorieuse de la chair ,

1 Reg. II.

Ibid. IV. 11.

Gen. XXII.

subjugoit mes sens , et souffloit dans mon cœur un amour ardent pour la sagesse divine.

O vie solitaire , prémices de la vie future ! l'homme avec toi n'a pas besoin d'une compagne voluptueuse qui l'entraîne à des goûts pervers. C'est à Dieu seul qu'il consacre ses désirs. Ouvrage de Dieu seul , il ne se partage point entre une femme et lui. C'est ce Dieu qui , par des sentiers difficiles , guidoit mes pas vers la porte étroite où si peu de mortels arrivent. Simple créature , je participois à la divinité du Créateur. Revêtu de l'image de Dieu , je sortois des ombres de la mort ; et mon corps , associé à mon âme , prenoit l'essor avec elle , comme le fer s'attache à l'aimant.

O mon âme ! que tu es criminelle et digne de châtiment ! O mortels ! que notre présomption est futile ! tels que des vapeurs légères ou que des courants incertains , nous roulons sur la terre la vaine enflure de notre orgueil.

Tout dans l'homme est variable et changeant , le mal comme le bien. Ce sont deux chemins qui se touchent. Le méchant ne l'est pas toujours ; l'homme vertueux cesse quelquefois de l'être. La crainte est le frein du vice ; l'envie décourage la vertu. Dieu soumet le genre humain à des passions contraires , pour que dans notre faiblesse nous ayons recours à sa force. L'homme de bien suit constamment la même route ; il ne tourne point ses regards vers les

rendres de Sodome. Tandis que cette ville infâme est engloutie par les foudres du Ciel, il s'enfuit rapidement dans les montagnes, de peur que son histoire et sa statue ne servent de monument au siècles futurs.

Je suis moi-même un exemple de la perversité du cœur humain. Quand je n'étois qu'un enfant, quand mon intelligence et ma raison n'étoient pas encore formées, guidé par la seule innocence de mes mœurs, je marchois d'un pas ferme dans le droit chemin; je m'élevois jusqu'au trône de lumière. Et maintenant, malgré les connoissances que j'ai acquises, malgré mon âge avancé, je traîne des pas chancelants, comme si j'étois dans l'ivresse : je succombe aux efforts du démon. Il se glisse secrètement dans mon cœur pour en arracher les bons desirs. Quelquefois mon esprit s'élance vers Dieu; mais il retombe aussitôt dans les embûches du monde, de ce monde fatal qui a fait tant de blessures à mon âme.

Pag. 40

Cependant, quoique le péché me domine, quoique l'ennemi ait répandu sur moi ses eaux empestées, comme ces monstres marins qui souillent les flots de la mer d'une liqueur noire et venimeuse, je connois mon état, je sais ce que je suis et où je voudrois aller; je vois toute la hauteur de ma chute, et la profondeur de l'abîme où mes erreurs m'ont précipité. Je ne m'amuse pas de ces discours fri-

voles et menteurs qui consolent les affligés. Je ne me réjouis point et ne me crois point meilleur en considérant les vices d'autrui. Ceux à qui l'on fait des incisions douloureuses, sont-ils soulagés par des opérations plus cruelles qu'ils voient souffrir à d'autres? Un méchant en vaut-il mieux parce qu'il y en a de plus méchants que lui? L'homme de bien, comme celui qui ne l'est pas, se perfectionne avec un homme encore plus vertueux; un guide est nécessaire aux aveugles. Mais se plaire au mal est le dernier excès de la malice.

Si, tout méprisable que je suis, il est des personnes qui m'estiment, mon cœur en gémit; j'en ressens une secrète confusion. Il vaut mieux sans doute être réputé vicieux en pratiquant la vertu, que de passer pour vertueux en s'adonnant au vice. Faut-il ressembler à ces sépulcres trompeurs qui, blanchis au dehors et peints de couleurs agréables, ne sont au dedans que puanteur et corruption? Redoutons cet œil immense qui perce la terre, les gouffres de la mer et les profondeurs du cœur humain. Le temps ne dérobe rien à Dieu : comment éviter ses regards? comment lui cacher nos crimes? Où fuirons-nous au dernier jour? quel sera notre asile, lorsque le feu vengeur, éclairant les actions des hommes, s'attachera pour jamais à la nature, et à la substance du vice? O nature légère et funeste, dont je crains nuit et jour les effets,

Matth. XXIII.
27.

Isa. XIV. 12. quand je vois mon âme tomber du Ciel, et s'enfoncer malgré moi dans les fanges de la terre !

Tel, aux bords d'un fleuve grossi par les hivers, ce plane ou ce pin, qui avoit conservé durant toute l'année ses rameaux verdoyants, est d'abord attaqué dans ses racines par l'impétuosité des flots : ses appuis sont ébranlés, le terrain s'éboule, l'arbre est comme en l'air sur le précipice. Bientôt les foibles liens qui le retiennent sont rompus ; l'onde l'arrache enveloppé de ses branches, l'entraîne dans ses gouffres, et le poussant avec bruit, le jette enfin parmi les rochers ; la pluie et l'humidité achèvent sa destruction : il n'en reste sur le rivage que de misérables débris.

Telle autrefois mon âme fleurissoit devant le Seigneur ; les efforts violents de l'ennemi l'ont renversée, il me l'a ravie presque toute entière. Ce qui m'en reste, errant çà et là, cherche à recouvrer sa vigueur dans la force de son Dieu. C'est ce Dieu qui nous a tirés du néant ; c'est lui qui doit nous créer encore une seconde fois après la dissolution de nos corps pour nous donner une nouvelle vie, soit dans les flammes ténébreuses de l'Enfer, soit dans le séjour lumineux du Ciel. Mais où notre place est-elle marquée ? Nous l'ignorons.

Toi cependant, ô mon Dieu, ne m'abandonne pas à ces adversaires cruels qui me traitent d'homme foible et déjà mort, qui m'accablent d'insultes et qui

rient de mes malheurs. Pour première grâce, fortifie-moi dans l'espérance du salut ; rallume dans mon âme le flambeau presque éteint qui fut mon guide : qu'il jette un nouvel éclat ; que les ténèbres de ma vie en soient dissipées. Écarte loin de moi , par un souffle léger , le pesant fardeau de mes peines , et qu'il s'évanouisse dans les vents. Tu as dompté mon cœur à force d'afflictions , comme on dompte un coursier fougueux en le poussant dans des sentiers difficiles : tu m'as éprouvé , soit par des douleurs qui punissoient mes vices , soit par des humiliations qui réprimoient en moi l'orgueil , fruit ordinaire de la piété dans les esprits peu solides , que la bonté même de Dieu rend superbes et trop confiants ; soit enfin pour que mes maux servissent d'exemple aux hommes. Tu voulois , ô mon Sauveur ! tu voulois leur inspirer du dégoût pour une vie méprisable , dont la vicissitude et les revers affligent les bons comme les méchants ! tu voulois tourner leurs pas vers une vie durable , inaccessible aux adversités , et meilleure pour les justes. Mais ce sont des secrets ensevelis dans ta sagesse. Tout ce qui arrive de bien ou de mal pour l'instruction des hommes sert également à tes vues , quoique nous n'en puissions pénétrer les motifs. Le gouvernail du monde est dans tes mains. C'est sur ce fragile vaisseau que nous traversons au milieu des écueils les flots inconstants de la vie.

Pag. 41. O mon Dieu ! je me prosterne devant toi. Tu vois
 les tourments infinis qui m'accablent. Daigne en-
 Luc. xvi. 24. voyer Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout
 de son doigt pour rafraîchir ma langue embrasée.
 Ibid. 26. Que les barrières du chaos ne repoussent pas loin
 du sein d'Abraham un malheureux qui n'est riche
 qu'en foiblesses. Que ta main puissante me sou-
 tienne : guéris mes douleurs ; fais éclater en moi
 tes prodiges, comme tu faisais autrefois. Dis un
 Matth. ix. 22. mot, et le flux de sang s'arrêtera : dis un mot, et
 Luc. viii. 30. la légion immonde se précipitera dans les flots ; dis-
 Matth. viii. 3. sipe la lèpre qui me couvre ; rends la vue à mes
 Joann. ix. yeux, l'ouïe à mes oreilles, les chairs et le sang à
 Marc. vii. 34. ma main desséchée ; romps les liens de ma langue ;
 II. 10. affermis mes pas tremblants ; rassasie-moi avec un
 Matth. viii. peu de pain ; calme les vagues irritées de la mer ;
 27.
 Matth. xvii. 2. brille avec plus d'éclat que le soleil ; rejoins mes
 Joann. xi. 39. membres dissous ; ressuscite un corps qui commence
 à pourrir, et ne me condamne point comme le
 Marc. xi. 21. figuier stérile que tu avois maudit.

Il est différents appuis, différentes protections
 pour les hommes. Les uns ont pour eux la naissance
 et des dignités passagères ; les autres ont des sou-
 tiens encore plus foibles. Pour moi, je suis seul, ô
 mon souverain Seigneur ! et je m'abandonne à toi
 seul, à toi le dominateur universel, et de qui je
 tiens toute ma force. Je n'ai point de femme qui me
 soulage dans mes maux, qui me console dans mes

peines. Je n'ai point d'enfant pour me rajeunir dans ma vieillesse. J'avois des frères et des amis; la mort m'a ravi les premiers; les autres n'aimant qu'eux-mêmes, furent la société d'un malheureux.

Je goûtois cependant un plaisir qui étoit pour moi ce qu'une eau pure et froide est pour une biche altérée. Je vivois avec des hommes justes qui, portant Jésus-Christ dans le cœur, exempts d'affections charnelles, animés du Saint-Esprit, et fidèles à son culte, couloient leurs jours dans le célibat, et dans le mépris du monde. Des querelles de religion les ont divisés; on combat de part et d'autre avec fureur; le zèle de la loi de Dieu viole ouvertement toutes les lois. Plus de concorde ni de charité; il n'en reste que le nom. Pag. 42.

Comme un voyageur qui, après avoir évité un lion, rencontreroit une ourse en furie, et qui, délivré de ce nouveau péril, et rentrant avec joie dans sa maison, n'appuieroit pas plus tôt sa main sur la muraille, qu'un serpent caché s'élanceroit sur lui pour le mordre; de même je cours d'afflictions en afflictions, sans y trouver de remède. La dernière que j'éprouve est toujours la plus cruelle.

Plein de trouble et d'agitation, je porte partout mes regards. O mon Dieu! je les ramène sans cesse vers toi, qui es la source unique de mes forces. Être tout-puissant, incréé, principe et père d'un fils éternel et principe comme toi, lumière de la lu-

mière, qui se communique de l'un à l'autre par des voies incompréhensibles! Fils de Dieu, sagesse, roi, parole, vérité, image du premier modèle, nature égale à celle de ton père, pasteur, agneau, victime, Dieu, mortel et pontife! Et toi, Esprit divin qui procèdes du père, flambeau de nos âmes qui éclaires les cœurs purs et rends l'homme semblable à Dieu! écoute ma prière, sois favorable à mes vœux : fais que je puisse encore te chanter dans ma vieillesse ; fais qu'après ma mort, reçu dans le sein de la Divinité, je t'offre à jamais le tribut de mes hymnes et de mon bonheur!

v. *Instabilité des choses humaines ; grande leçon donnée par Dieu.*

Pag. 83.

Que suis-je? d'où suis-je venu? Après avoir reposé dans le sein de la terre, que serai-je en me réveillant de la poussière du tombeau? Quel séjour plaira-t-il à Dieu de m'assigner? me réserve-t-il à une vie meilleure? En échappant aux orages de ce monde, trouverai-je enfin un port tranquille? Que de voies ouvertes dans la carrière de la vie! mais combien de peines les assiègent! Point de biens ici-bas sans mélange. Plût à Dieu seulement que la part des maux ne fût pas la plus forte! Que sont en effet les richesses? un sable mouvant. Le trône? un rêve orgueilleux. La condition de sujet? un tourment.

La pauvreté? un supplice. La beauté? un éclair fugitif. La jeunesse? un moment d'effervescence. La vieillesse? un triste déclin. La renommée? un bruit passager, plus rapide que le vol de l'oiseau. La gloire? un peu de vent. La noblesse? un sang appauvri par l'âge. La force? l'apanage des animaux féroces. Les plaisirs de la table? un aiguillon à tous les désordres. Le mariage? une servitude. Des enfants? une source de chagrin. Le célibat? une maladie. Le barreau? une arène de corruption. La retraite? un aveu d'incapacité. Les arts? le partage des dernières classes. La domesticité? une gêne de tous les moments. L'agriculture? une fatigue accablante. La navigation? un fléau auquel on n'échappe que par hasard. Le pays natal? un gouffre où tout s'abîme. La terre étrangère? un opprobre. Oui, tout ici-bas est peine et douleur pour les malheureux mortels. La vie est un sourire qui effleure nos lèvres, un duvet léger, une ombre, une apparition, une rosée, un souffle, le vol rapide de l'oiseau, un songe, un flot agité, un torrent qui s'écoule, la trace du vaisseau qui fuit sur la mer, un vent léger, un peu de poussière, une roue mobile, dont les révolutions tantôt vives, tantôt lentes, à leur commencement comme à leur déclin, ramènent toujours les mêmes événements : des saisons, des nuits, des jours, des travaux, des morts, des chagrins, des plaisirs, des maladies, des revers, des succès. — Eh bien ! cette ins-

tabilité même des choses humaines, ô Verbe puissant de Dieu! est le chef-d'œuvre de votre sagesse : par-là vous nous forcez de revenir aux biens solides. Dans son vol hardi, ma pensée a embrassé tout ce qu'éclaire le soleil, le passé et le présent : tout, d'un accord unanime, proclame que rien n'est plus foible que l'homme. Mortels, voulez-vous donc connoître les seuls biens où vous puissiez vous attacher ? Elancez-vous hors de ce monde avec le précieux fardeau de la croix. Versez des larmes ; gémissiez : que votre âme , dans un saint recueillement , embrasse les espérances et la gloire de la céleste Trinité. Elle se communique aux âmes pures qui l'appellent. Détachez-vous de cette vaine poussière, et conservez dans une inaltérable pureté l'image de Dieu, dépôt sacré confié à votre cœur. Renoncez enfin à cette vie : échangez ce monde pour un monde préférable, et supportez vos peines avec une pieuse résignation.

VI. *Sur la vertu. Son imperfection et sa foiblesse.*

Pag. 135.

L'Alphée au cours limpide se jette dans la mer , et, prodige étonnant ! ses eaux mêlées à l'onde amère ne perdent rien de leur primitive douceur. Ce phénomène est unique dans la nature. Un nuage altère la pureté de l'air ; la maladie flétrit le corps ; la vertu se ternit au souffle impur du péché et s'obscurcit de

ses ténèbres. Plus d'une fois j'ai essayé de prendre mon essor ; mais bientôt entraîné par le poids de mes liens terrestres , je suis retombé sur la terre. Plus d'une fois , j'ai vu briller à mes yeux un rayon céleste de la Divinité ; mais bientôt un nuage importun venoit me dérober cette lumière bienfaisante ; et sur le point de l'atteindre , il ne me restoit plus que le regret de l'avoir perdue. Quelle destinée jalouse me poursuit ! La loi de la nature me condamne-t-elle donc à sentir en moi-même un vide que je ne puis combler ? ou bien est-ce pour moi une heureuse impuissance de ne pouvoir rien obtenir , rien conserver sans de grands efforts ? Car toute impression qui ne résulte point d'un long effort de toutes mes facultés , s'efface promptement. — Souvent un esprit de vertige m'a-veugle et confond à mes yeux le bien avec le mal , comme on voit le chasseur , trompé par les nombreux détours de la proie qu'il poursuit , en perdre enfin les traces. — Les séductions du monde m'attirent d'un côté ; le devoir me rappelle de l'autre. Dieu et mes passions , le temps et l'éternité se partagent

pag. 136.

mon âme. J'ai horreur de moi-même , et je trouve mon plaisir dans ce qui fait ma perte. Je me ris de la mort que je porte en mon sein. Joie funeste qui prépare ma ruine ! assemblage bizarre de contradictions , aujourd'hui je rampe à terre , et demain je me perds dans les nues. Tour à tour modeste et orgueilleux , je prends toutes les formes ; et , toujours

différent de moi-même , je change selon le temps. Ainsi, l'on voit les polypes se teindre des couleurs du rocher auquel ils s'attachent. Des larmes abondantes coulent de mes yeux, mais elles n'emportent point mes fautes avec elles. J'ai tari la source de mes pleurs, mais à mes erreurs passées succèdent toujours de nouvelles erreurs : ainsi je perds avec le remède l'espoir de la guérison. Mon corps est pur : que ne puis-je en dire autant de mon âme ! La modestie est dans mes regards, l'impudence dans mon cœur. Clairvoyant pour les défauts des autres, aveugle sur les miens, mon langage sent le Ciel, mes sentiments la terre. Je suis tranquille et sans alarme ; mais que le vent le plus léger vienne à souffler : et me voilà en proie à de violents orages. La tempête ne s'apaisera que lorsque le ciel aura repris toute sa sérénité ; et alors quel grand mérite que tout rentre dans le devoir ? Souvent aussi , plein d'une heureuse confiance , j'avance dans la carrière. Déjà j'ai franchi la limite de la vertu ordinaire, déjà je vais atteindre un but plus glorieux ; quand tout à coup , terrassé par mon infatigable ennemi, je roule jusqu'à l'entrée de la lice. Le voyageur qui traverse des plaines de sable, voit le sol mouvant se dérober à ses pieds incertains ; ainsi, autant de fois je m'élançai, autant de fois je retombai sur moi-même ; ou si malgré l'accablement de ma disgrâce, malgré la frayeur qui glace mon âme, je parviens

enfin à m'élever jusqu'au terme, soudain une nouvelle chute me fait perdre le fruit de tous mes efforts.

VII. *L'homme.*

Hier, j'étois allé, poursuivi par la mélancolie, Pag. 86. fuyant la société des hommes, me reposer à l'ombre des arbres de la forêt, pour m'y livrer à mes rêveries. C'est du moins un adoucissement à nos chagrins, de pouvoir converser dans la solitude avec son propre cœur. Mille oiseaux perchés sur les branches animoient l'air qui retentissoient de leurs chants harmonieux; ils portoient à mon âme une volupté secrète. Perdue sous l'herbe qui croissoit à leurs pieds, la cigale, amante du soleil, méloit à leurs concerts sa voix bruyante qui résonnoit dans l'enceinte du bocage. L'onde d'un ruisseau, qui couloit près de moi, rafraîchissoit la terre altérée. Mais peu sensible aux beautés de la nature, mon âme n'en ressentoit pas moins ses vives blessures; elle se plongeoit dans les pensées diverses qui l'agitoient tour à tour : Qu'étois-je avant de naître? que suis-je aujourd'hui? que serai-je demain? Un brouillard épais couvre ma vue. Je le demande aux plus savants: personne qui puisse me l'apprendre. Enveloppé de ténèbres impénétrables, je roule de désirs en désirs, sans pouvoir m'arrêter à rien de ce qui fait l'objet de mes vœux; pas même les illusions d'un

songe. Cette chair où nous sommes détenus captifs , intercepte tous les rayons de la vérité. Combien est plus sage que moi celui qui , avant tout , a banni de ses pensées toute feinte et toute dissimulation dans le langage ! J'existe. Que veut dire ce mot ? apprenez-le-moi. Déjà une partie de mon être m'a échappé. Je ne suis plus ce que j'étois. Que serai-je , si je dois être quelque chose ? Rien de stable , rien de permanent. Je ressemble à l'onde d'un fleuve qui va toujours coulant sans s'arrêter. Ou plutôt , de tous les objets qui m'entourent , quel est celui à quoi vous me puissiez comparer ? Dans un moment je ne serai plus le même : il faudra me donner un autre nom. Vous me saisissez ; gare que je ne vous échappe. Onde fugitive , vous ne traverserez pas deux fois l'espace que vous avez déjà parcouru ; et le même homme une fois disparu ne pourra jamais se remontrer à vos regards.

J'ai commencé par être dans la substance de mon père Celle qui m'a enfanté ne m'a donné le jour qu'après m'avoir tenu enfermé dans son sein comme dans un premier tombeau : masse informe , engendrée dans la fange , où il n'y avoit rien de l'homme ; pas une étincelle de raison , pas l'ombre d'intelligence. Sorti d'un sépulcre , l'homme marche vers un autre ; il vit dans la corruption. Ce que l'on nomme la vie , c'est un cours d'années qui se perdent à mesure qu'on les acquiert , et se précipitent vers

une vieillesse malheureuse. S'il est vrai, comme nos sacrés oracles l'attestent, qu'après cela vienne une vie immortelle ; changez les mots : ce que vous appelez vivre, c'est mourir ; mourir , c'est vivre. Je ne suis rien. Pourquoi donc tant de maux qui m'assiégent, comme si j'en valois la peine ? Voilà dans l'homme la seule chose qui ne change pas, qui naît avec nous, qui résiste à tout, qui ne s'use point par le temps. Je n'ai vécu que pour souffrir du premier moment où, sorti du sein de ma mère, je jettai un premier cri, et me couvris de larmes qui présageoient, dès mon entrée dans la carrière, les calamités qui m'y attendoient. On parle de contrées où l'on ne voit point d'animaux féroces, c'est, dit-on, le privilège de la Crète ; d'autres où les frimas sont ignorés, je veux le croire : que l'on m'en cite une où l'on se vante de quitter la vie sans en avoir savouré les amertumes ! Maladies, indigence, douleurs de l'enfancement, nécessité de mourir, complots secrets ou publics, animaux féroces qui désolent le monde ; chaîne de souffrances : telle est la vie. Je connois des maux, et en grand nombre, sans nulle compensation de plaisir : je ne connois pas un seul bien sans quelque mélange d'affliction qui lui fut imprimé par le crime de notre premier père, et la jalouse malignité de l'ennemi. Toujours aux prises avec ma chair, ennemi que l'on aime, contre lequel il faut toujours avoir les armes à la main.

Pag. 87.

qui ne caresse que pour donner la mort ; et elle pourroit m'être chère ? à dieu ne plaise ! Voilà pour la moitié de moi-même ; mais l'autre moitié , cette âme par qui je respire ; qu'elle me réponde : Qui es-tu ? d'où sors-tu ? quelle est ta nature ? d'où vient que tu es enchaînée à ces liens misérables , condamnée à traîner avec toi un cadavre , sans pouvoir t'en détacher ; perpétuellement courbée vers la terre ? Quelle est donc cette étrange association qui unit l'esprit à la matière , la pensée à la chair , ce qu'il y a de plus subtil à ce qu'il y a de plus lourd ? Entre des éléments aussi opposés nul accord ne semble possible. Que je remonte jusqu'aux temps les plus antiques , époque fatale de nos malheurs : la main qui te créa t'a-t-elle jetée comme une vile semence à travers la chair ? Mais je fus formé à l'image de Dieu : et pourtant , fruit honteux de l'impureté , la pudeur qui me fait rougir , décèle l'ignominie de ma naissance. Aujourd'hui homme , demain pas même homme , rien qu'un peu de poussière ; c'est là le dénouement à quoi il faut m'attendre. Que , si tu es d'une origine céleste : d'où , et comment ? Emanation de Dieu , héritière de son royaume (et tes pressentiments le prouvent bien) , élève-toi au-dessus du vice ; alors je consens à croire à ta noblesse. La moindre souillure ne va pas à celle qui se vante d'une aussi pure extraction. L'astre qui nous donne le jour ne produit pas la nuit , pas plus

que la clarté ne naît du sein de la nuit... S'il n'y a rien de commun entre Dieu et toi ; qui donc es-tu ? Que deviennent pour moi ces rêves de grandeur dont je me plais à bercer mon orgueil ? Que veulent dire ces mots de créature faite à la ressemblance de son auteur , de paradis , de royaume , de gloire , d'espérances immortelles auxquelles je suis destiné ? Pourquoi m'imposer des devoirs ? Pourquoi ces terribles vengeances exercées contre un monde prévaricateur , tantôt par l'inondation , tantôt par l'incendie ? Pourquoi , dans la succession des siècles , une loi écrite , et ce Testament nouveau qui nous a donné un Sauveur uni à notre propre nature , se faisant homme comme moi , afin de me rendre un Dieu comme lui ? Toutefois mon indomptable cœur s'emporte avec la fureur de l'animal qui se précipite sur le fer où il va trouver la mort. A quoi sert la vie ? Dieu m'envoie sa lumière ; je la repousse , pour me plonger dans les ténèbres qu'elle venoit dissiper ! Encore , s'il y avoit égalité entre les biens et les maux ! le partage m'aideroit à supporter ceux-ci. Tant de combats altèrent mon courage. Je tombe sans force sous l'aiguillon de la crainte des jugements de Dieu ; et les jours et les nuits , chaque moment m'apporte son tribut d'angoisses. Tandis que l'oppressur insolent qui triomphe de m'avoir renversé , me foule sans défense sous ses pieds , j'aime à vous entendre parler de tout ce qui l'attend : ce

noir tartare, ces fleuves de feu, ces démons armés de fouets vengeurs, ces remords persécuteurs, bourreaux secrets des consciences coupables. Mais le méchant se rit de ces terreurs qu'il traite de fables vaines ; sa vue n'aperçoit rien au-delà de ce qui est à ses pieds ; c'est-là qu'il place son bonheur ; et la crainte des supplices ne change point un naturel pervers. Ne vaudroit-il donc pas mieux qu'il n'y eût point de vengeances ajournées pour les méchants, plutôt que d'avoir à gémir sur les succès de leurs trames criminelles ? Après tout , que m'importe ? à quoi bon tant m'appesantir sur le tableau des misères humaines ? c'est là le commun apanage de tout ce qui tient à l'espèce humaine. Je ne fus point jeté sur un sol immobile. Autour de moi , tout change , tout passe ; la mer a ses vents qui l'agitent ; les heures se poussent et se succèdent réciproquement ; la nuit vient remplacer le jour ; les sombres vapeurs répandent l'obscurité sur l'atmosphère ; les astres fuient devant le soleil ; le soleil lui-même se cache sous les nuages ; la lune reparoît ; une moitié du firmament se montre à nos regards avec ses brillantes étoiles. O toi, qui, jadis faisais partie des cœurs angéliques, radieux Lucifer ! ton cœur s'est ouvert à l'orgueilleuse envie ; précipité du Ciel, tu fais aujourd'hui l'opprobre de la terre. C'est vous que j'implore, Trinité sainte , soyez-moi propice. Vous-même, n'avez pas échappé aux traits enveni-

més du mensonge et de l'erreur. Les trois personnes divines qui constituent votre adorable Essence, sont en proie au déchaînement de l'impie. Pourquoi ces inquiètes agitations où s'emporte une curiosité vaine ? sachons y mettre des bornes. Dieu par-dessus tout. Cédons à son Verbe. Non, ce n'est pas sans dessein que Dieu m'a placé dans le monde. C'en est assez : le reste est caché à ma foible intelligence. Nous sommes aujourd'hui dans la région des ténèbres ; viendra le temps où toutes les obscurités disparaîtront.

VIII. *Vanité des grandeurs humaines.*

Grands de la terre ! vous dont le bonheur repose sur un fondement plus fragile que la toile légère de l'araignée, vous qui placez votre félicité dans ce monde périssable ! ouvrez enfin les yeux. Ces biens qui vous attachent à votre frêle existence, en un instant ils peuvent devenir la jouet des vents, se disperser, s'évanouir dans les airs. Et vous, souverains du monde ! vous, dont les trônes brillent de tant de majesté, vous qui êtes si fiers de ces grandeurs éphémères ! considérez-en le terme : la main, la main redoutable de Dieu vous attend ; rien ne peut se soustraire à sa justice.

IX. *Comparaison de l'homme et du temps.*

Pag. 95.

Toi qui fuis avec la rapidité de l'oiseau, ou comme le vaisseau léger qui sillonne la mer, ô temps, que de rapports, quelle ressemblance entre nous ! rien en toi n'est permanent, n'est stable ; en moi tout change, tout passe. Le péché seul ne passe point ; seul il laisse une empreinte durable ; et c'est par-là surtout que ma condition est à plaindre. Dois-je demander la vie ; dois-je invoquer la mort ? Cruelle alternative ! des abîmes de tous côtés. Voyons, examinons : le péché m'a fait de la vie un fardeau insupportable ; mais la mort, hélas ! la mort n'effacera point les erreurs passées. Interrogeons la vie : cette longue et pénible épreuve ne nous donne pour toute leçon que cette effrayante vérité : le néant même ne peut anéantir nos fautes. De toutes parts le précipice est ouvert sous nos pas. Que faire ? Malheureux, tu le demandes ! Vos bras nous sont ouverts, ô Dieu de bonté ! ne cherchons point ailleurs un refuge ; et livrons-nous à votre miséricorde.

X. *La noblesse n'est rien sans la vertu.*

Pag. 126.

Fier de son nom, qu'il déshonorait par ses vices, un noble vouloit humilier un homme sans naissance, mais d'un grand mérite, et lui reprochoit de manquer d'ancêtres. Le sage, loin de s'irriter, lui

dit en souriant : « Si mon origine me déshonore , » toi tu déshonores la tienne ». Parole admirable ! éternel sujet de méditation ! puisse-t-elle vous rappeler sans cesse que rien n'est au-dessus du mérite personnel ! Si quelqu'un vous reprochoit votre laid ou votre mauvaise haleine , vanteriez-vous , dites-moi , la beauté de votre père , ou les parfums qu'il exhalait ? Que l'on se moque de votre lâcheté , de votre poltronerie : alléguerez-vous , pour apologie , les couronnes remportées par vos ancêtres aux jeux olympiques ? Eh bien , on vous reproche vos vices , votre sottise : à quoi bon recourir à vos aïeux ? à quoi bon remuer la cendre des morts ? Un musicien tire d'une lyre d'or des sons discordants ; un autre , d'une lyre fort simple , tire une harmonie ravissante : je vous le demande ; lequel des deux est le plus habile ? apparemment celui dont les savants accords produisent une mélodie parfaite. Mon ami , c'est là votre histoire : vous descendez , dit-on , d'une race illustre ; votre famille est la lyre d'or ; mais vous , vous n'avez par vous-même aucun mérite ; sur quoi donc appuyer votre orgueil ? Quel beau sujet de gloire ! des ancêtres morts depuis long-temps ; des traditions incertaines , fabuleuses ; des contes ridicules : plaisante vanité ! que nous fait tout cela ? C'est de vous seul qu'il s'agit. Êtes-vous vertueux ou méchant ? tout se réduit là. Remontons à notre première origine : que sommes-nous ? Un

peu de boue; un tissu également frêle sert d'enveloppe à nos membres. Foibles créatures! soyons fiers après cela de nos richesses, de notre gloire, de l'illustration de notre patrie! Que peut donc me faire votre généalogie? Moins de futilité, grave personnage. Des fables, des tombeaux ne m'en imposent guère; c'est vous seul que j'apprécie. Nous sommes tous la même poussière; nous sommes tous des vases fragiles échappés des mains du même ouvrier. C'est l'orgueil, ce n'est pas la nature, qui a mis entre les hommes cette ligne de démarcation. Croyez-moi: l'esclave, c'est le méchant; l'homme libre, c'est l'homme vertueux. La naissance inspire de l'orgueil! quelle inconséquence! Est-ce un déshonneur aux mulets d'avoir un âne pour père? ou quelle gloire revient-il aux ânes de donner le jour à des mulets? Ridicule solidarité! N'est-ce point des aigles que naissent ces aiglons dégénérés que leurs pères désavouent et rejettent de leur nid? Pourquoi donc vanter sans cesse vos parents, sans parler de vous? La vertu sans noblesse vaut mieux que la noblesse sans vertu. La rose naît de l'épine; la rose en est-elle moins belle? Et vous, épine parasite, chardon né sur un sol fertile, les flammes vous réclament; vous n'êtes bon qu'à cet usage. Reconnoissez votre peu de mérite, et soyez moins fiers de vos ancêtres: âne, échappé au moulin, n'affectez point l'orgueil d'un noble coursier.

Fragments sur la vie des solitaires.

Ces hommes admirables ont abandonné les mai- Pag. 106.
sons, et se retirent dans des antres et des cavernes
désertes. Toute leur occupation est de chanter jour
et nuit les louanges de Dieu. Il est seul le terme
où tendent tous leurs désirs ; et ils s'y tiennent insé-
parablement attachés, comme à la pierre ferme et
solide. Ils mènent une vie cachée en Jésus-Christ,
pour mériter d'être un jour élevés à la lumière de sa
gloire, et de contempler avec les Anges, non plus
au travers des ombres et des figures, mais claire-
ment et à découvert, la splendeur et la majesté de la
très auguste Trinité, qui se manifestera alors aux
âmes purifiées..... Quelques-uns se chargent de
chaînes pour mortifier leurs corps et affoiblir leurs
passions. D'autres s'enferment dans d'étroites cel-
lules où n'approche jamais aucun homme. Il y en a
qui passent vingt jours entiers sans prendre la moi-
ndre nourriture. Notre Eglise de Nazianze a produit
un homme de cette abstinence extraordinaire. Il
y en a qui se sont condamnés à un si rigoureux si-
lence, qu'ils ne chantent même qu'en esprit les
louanges de Dieu. D'autres passent les années en-
tières à prier Dieu dans les églises ; et ce qui est
presque incroyable, sans même fermer les yeux
pour dormir, demeurant ainsi en la présence de

Jésus-Christ, comme des pierres vivantes et animées.

Pag. 214.

Quelques autres, pour fléchir la miséricorde du Seigneur, sont couverts de sacs et de cendres, fondent en larmes, ne couchent que sur la terre nue, ou se tiennent debout durant des jours, des mois, et même des années entières; leur foi, la crainte de Dieu, les rendant immobiles, et tenant avant le temps leur esprit comme séparé de leur corps. Cela paroîtra incroyable à beaucoup de personnes; mais c'est ce dont je puis répondre aussi-bien que plusieurs autres témoins oculaires de ces prodiges. Que dis-je? il y en a que leur zèle a portés à une vie si extraordinaire, qu'ils mangeoient des cendres pétries avec leurs larmes, ou qui même ont vécu sans pain et sans eau contre les lois de la nature.

Les poèmes de saint Grégoire de Nazianze sont au nombre de cent cinquante-huit de différentes mesures, sans parler de ceux que Jacques Tollius a fait imprimer parmi les monuments les plus remarquables de son *Itinéraire italique* (vol. in-4°, publié à Utrecht, en 1696) (1); ni d'un recueil considérable d'épigrammes sur divers sujets, publiés par Muratori (1 vol. in-4°, Padoue, 1709), ni d'une

(1) Il les a publiés sous le titre : *De Carmina cygnea*, soit parce que l'auteur les avoit composés dans sa vieillesse, soit à cause de l'harmonieuse douceur de leur style.

tragédie intitulée *le Christ souffrant*, que l'on a eu raison de contester à notre saint docteur, dont elle n'a ni la verve ni la sagesse. D. Ceillier y reprend même des sentiments condamnables (tom. VII, pag. 197). Les autres poèmes soutiennent la comparaison avec ce que l'antiquité profane a de plus délicat. On s'étonne que nos anciennes corporations savantes, si jalouses de ne confier à la jeunesse que des ouvrages également propres à former l'esprit et le cœur, aient légué à un avenir incertain le soin de composer une édition, vraiment classique, de nos poètes chrétiens, à la tête de laquelle saint Grégoire de Nazianze eût paru avec tant d'éclat.

Les poèmes que contient le second volume de ses œuvres, dans l'édition de l'abbé de Billy, sont pour la plupart historiques, et se rapportent aux principaux événements de sa vie; d'autres sont des sujets de morale; d'autres, des élégies où l'auteur déplore les calamités et les vicissitudes humaines; quelques-uns, de simples jeux d'esprit.

III. QUELQUES LETTRES DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Ce théologien si élevé savoit aussi s'abaisser à propos. Nous avons de lui un assez grand nombre de lettres (1), pour la plupart familières, écrites

(1) Au nombre de deux cent quarante-deux, parmi lesquelles il y en a

dans l'abandon de l'amitié (1). Toutes respirent le naturel le plus facile et le plus délicat. Génie souple, fécond, vraiment inépuisable, unissant l'atticisme à la philosophie, la grâce la plus aimable à une érudition variée; il est de tous les anciens celui qui ait porté le plus loin la supériorité dans tous les genres. Il seroit également à désirer qu'une plume exercée enrichît le public d'une traduction de ce précieux recueil. Ce seroit faire, à la jeunesse surtout, un présent non moins utile ni moins agréable que celui de lettres de Pline et de Cicéron.

Saint Grégoire a tracé les règles du style épistolaire dans une réponse à un de ses amis, qui lui avoit demandé si une lettre devoit être longue ou courte, et en quoi l'excès étoit le plus répréhensible. Après avoir observé que la mesure d'une lettre c'est son utilité :

Pag. 903.

A quoi bon écrire longuement, si l'on n'a que peu de choses à dire; ou se borner à quelques lignes, quand en auroit beaucoup à se communiquer? Il faut

plusieurs de saint Basile. Elles se trouvent dans le premier volume des OEuvres du saint docteur, de l'édition de l'abbé de Billy.

(1) Il y en a très peu qui portent sur des questions de dogme et de discipline. Quelques-unes ne sont qu'un jeu d'esprit. Par exemple, la première adressée à Celeusius (pag. 767.) « Vous blâmez mon silence et la vie » retirée que je mène à la campagne. Laissez-moi vous répondre par un » apologue, qui ne vous déplaira pas. » Et il raconte la fable *des Cygnes et des Hirondelles*, celle que La Fontaine a mise en si beaux vers, sous le titre : *Philomèle et Progné*.

donc éviter l'un et l'autre défaut , et se tenir dans un juste milieu.....

Il ajoute : La précision que je demande, dans une lettre, c'est la clarté, qui consiste à éviter, autant que possible, de s'embarrasser dans un flux de paroles stériles, qui ne prouve autre chose que la démangeaison de parler. Car enfin, le principal mérite, dans ce genre, c'est de se faire également goûter et des ignorants et des savants ; des premiers, en leur parlant un langage qui ne s'éloigne pas de l'intelligence la plus bornée ; des seconds, en s'exprimant dans un style qui ne soit pas celui du commun, et qui pourtant se fasse comprendre sans aucun effort ; car rien ne fatigue, dans une lettre, comme l'embarras d'avoir un logogryphe à expliquer, et le besoin de commenter ce que l'on vous écrit. Après, vient le mérite de l'agrément. N'en espérez point d'un sujet maigre et dépourvu d'intérêt, d'un style qui manque d'élégance et d'ornement, fait seulement pour inspirer le dégoût et l'ennui ; qui ne se prête point aux sentences, aux allusions, à rien de ce qui assaisonne et relève le discours : non qu'il soit permis dans aucun sujet d'en faire abus ; j'y veux de la réserve. Surtout, ce qui doit y régner, c'est le naturel. Les oiseaux voulurent un jour se donner un roi. Chacun vantoit ses qualités. L'aigle fut choisi ; on le jugea le plus beau des oiseaux, précisément parce qu'il n'avoit pas la prétention de l'être.

Ce peu de mots vaut mieux que les plus savants traités publiés de nos jours sur le style épistolaire.

A Césaire son frère (1).

Pag. 779.

Vous nous avez jetés dans une étrange confusion. Je ne vous parle pas de l'affliction que j'ai ressentie ; qu'ai-je besoin d'en assurer celui des hommes qui en est le plus intimement persuadé ? Non, je ne vous parlerai pas de moi, du profond chagrin, et des inquiets pressentiments que me donnent les bruits fâcheux répandus contre vous. Oh ! si vous étiez ici, parmi nous, pour y entendre ce que disent de vous ceux de la famille, les étrangers et tout ce qu'il y a de chrétiens qui nous connoissent ! Ce n'est qu'une voix pour blâmer votre conduite. « Le fils d'un » évêque servir à la cour, rechercher la puissance » et la gloire du siècle, se laisser prendre comme » tant d'autres à l'appât de l'argent, au risque de » son salut, plutôt que de mettre la gloire et la richesse à lutter contre le torrent, à se conserver » dans une noble indépendance, à fuir du plus loin » possible la contagion du vice et de l'infidélité ! » Comment les évêques pourront-ils exhorter les » autres à ne pas céder au temps, à se tenir en garde

(1) Il exerçoit à Constantinople la profession de médecin. Voyez son éloge, par le même saint Grégoire de Nazianze, dans le volume précédent de cette *Bibliothèque choisie*, pag. 401.

» contre toutes les séductions , à craindre jusqu'à
» l'approche de l'idolâtrie pour n'être pas infecté
» de ses vapeurs? De quel droit viendroient-ils dé-
» sormais reprocher à d'autres leurs lâches con-
» vences , quand leur propre maison leur présente de
» quoi rougir pour eux-mêmes? » Tels sont , je ne dis
pas tout encore , les discours que tiennent et nos
amis , et ceux qui ne le sont pas. Moi , surtout , qui
ai résolu de consacrer ma vie au service de Dieu
seul , n'estimant d'autre bien que de mériter les
espérances de la vie future , puis-je les entendre
sans en être douloureusement affecté? Notre véné-
rable père en est dans un chagrin qui lui rend la
vie insupportable. Je ne le console qu'en me rendant
caution de votre foi , et lui garantissant que vous ne
persisterez pas long-temps dans ce qui nous cause
tant d'alarmes. Pour ma mère , elle n'en sait rien
encore. Nous avons pu réussir jusqu'à présent à le
lui cacher ; mais si elle venoit à l'apprendre , elle
en mourroit de chagrin , elle qui , à toute la délica-
tesse de son sexe , joint une piété si fervente , qui l'a
détachée de toutes les choses de ce monde. Si donc
vous êtes touché de vos intérêts et des nôtres , atta-
chez-vous à un parti à la fois plus honnête et plus
sûr. Nous avons des biens suffisants pour nous pro-
curer une existence libre , honorable , telle que peut
la désirer un homme dont l'ambition n'est point in-
satiable , et que la soif de l'or ne dévore pas. Je ne

vois même point ce qui pourroit vous retenir et vous empêcher d'exécuter, dès à présent, une retraite, dont, plus tard, l'occasion ne se retrouveroit pas. Que si vous persistez; je m'abstiendrai d'exprimer des sentiments qui vous seroient peu agréables. Je me réduirai à vous dire qu'il faut de deux choses l'une: ou être chrétien, en se résignant à vivre dans l'obscurité, ou poursuivre la carrière de l'ambition, au risque de compromettre des intérêts d'une toute autre importance que les vaines espérances de la terre, et de ne recueillir qu'un peu de fumée, et peut-être pis.

A Eusèbe, archevêque de Césarée (1), à l'occasion d'un différend élevé entre lui et saint Basile (2).

Pag. 783.

Je connais la franchise de votre caractère, toute dissimulation vous déplaît; et de quelques détours que le mensonge s'enveloppe, personne au monde ne sait mieux que vous l'y poursuivre et le démasquer. Je puis me rendre aussi le même témoignage. Je ne suis pas moins éloigné de tout déguisement, soit par naturel, soit par l'étude que j'ai faite de nos saintes Écritures. Ma plume n'a jamais trahi ma

(1) Il avoit succédé à Dianée, en 362, et eut pour successeur saint Basile.

(2) Sur les causes de ce différend, on peut consulter Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. xv, n° xiv. Tillemont et autres.

pensée. Ne vous offensez pas de la liberté de mes expressions ; ou du moins ne vous en prenez qu'à moi , si elles vous déplaisent ; et commandez-moi de renfermer dans mon cœur un sentiment pénible, qui ne s'y concentreroit que pour s'y aigrir encore.

Vous m'avez prévenu par des témoignages de considération qui , je ne saurois le dissimuler , puisque je suis homme , m'ont vivement touché ; m'appelant aux assemblées et aux conférences spirituelles qui se faisoient dans votre diocèse. Mais le peu de justice de vos procédés à l'égard de Basile, le plus cher de nos frères , procédés qui durent encore , ont répandu l'amertume dans mon âme. Les plus tendres liens m'ont de tout temps uni à lui : mêmes affections, mêmes études, même goût pour les plus hautes spéculations de la philosophie ; et je n'ai eu jamais à me repentir de l'impression favorable que j'avois conçue d'un tel mérite. Je n'en dis pas davantage ; de peur qu'en louant mon ami , je ne paroisse faire mon propre éloge. M'accorder à moi une estime que vous refusez à Basile , c'est me caresser d'une main en me souffletant de l'autre ; c'est renverser l'édifice par le pied , pour décorer quelques pierres. Ce que je vous demande , c'est de faire ce que vous croirez pouvoir m'accorder ; et la justice vous le demande avec moi. Tous les égards que vous aurez pour Basile , vous les recevrez de lui ; moi je le suivrai de près comme l'ombre n'est jamais loin du

Pag. 784.

corps. Car nous ne sommes pas de ceux qui cultivent la philosophie, et qui en négligent la partie principale, la première de nos lois, à savoir la pratique de la charité; surtout quand elle a pour objet un homme tel que vous, un évêque aussi recommandable par ses mœurs, son éloquence et l'autorité de son âge. La peine que l'on éprouve ne doit point prévaloir sur la vérité.

Lettre de Grégoire le père, évêque de Nazianze, aux évêques assemblés à Césarée, pour donner un successeur à Eusèbe (1).

Pag. 785.

Je ne suis qu'un foible pasteur d'un bien foible troupeau, et j'occupe un des derniers rangs parmi les ministres spirituels; mais la grâce n'est pas resserrée par la petitesse des lieux. Vous ne refuserez pas aux plus foibles la permission de parler avec confiance, principalement lorsqu'il s'agit d'objets aussi importants, qui intéressent le bien public; et que l'on apporte à la délibération quelque chose de plus que la prudence ordinaire au commun des hommes. Je me présente à vous au nom, tant de l'Église pour laquelle Jésus-Christ est mort, que de celui qui doit la présenter à Dieu, et lui servir

(1) « Les lettres que nous avons encore de lui, mais qui sont assurément de saint Grégoire son fils, etc. » (Hermant, *Vie de saint Grégoire de Nazianze*, tom. 1, pag. 325.)

d'introducteur auprès de sa majesté sainte (1). « L'œil est le flambeau de l'âme, selon la doctrine de l'Écriture ; et cette parole ne doit pas s'entendre seulement du corps qui voit les objets sensibles ; mais de celui de l'âme, qui contemple spirituellement les vérités spirituelles, et qui est lui-même un objet de contemplation. L'évêque est aussi le flambeau de l'Église ; et quand même vous ne liriez pas cette vérité dans cette lettre que je vous adresse, vous en êtes convaincus comme d'une chose manifeste. Comme donc c'est une conséquence infaillible, que tandis que l'œil du corps est pur et sain, tout le corps est en bon état ; et qu'au contraire, tout le corps est malade, lorsque l'œil commence à l'être ; ainsi la disposition de tout le corps de l'Église dépend de celle de l'évêque, et elle partage avec lui ou le péril ou le salut, selon les différents états où il se trouve.

Si toutes les Églises du monde méritent que l'on prenne un soin si exact de leur conservation, comme étant le corps de Jésus-Christ même, il y a des raisons particulières qui obligent à considérer la vôtre plus qu'aucune autre ; puisque l'on peut dire, en quelque manière, qu'elle a été de tout temps la mère de toutes les Églises, qu'elle l'est

(1) Ce qui est marqué ici entre les deux guillemets est de la traduction d'Hermaut, *Vie de saint Basile*, liv. iv, chap. II, tom. I, pag. 328, in-4°.

encore maintenant, et qu'elle passe pour telle, et que tout le monde la considère comme le centre qu'un cercle environne de toutes parts, non-seulement pour la pureté de la foi, qui l'a toujours rendue si recommandable et si célèbre, mais aussi à cause de la grâce que Dieu lui a faite si visiblement de jouir d'une concorde et d'une union si merveilleuses. »

Pag. 786.

Puisque vous m'avez appelé suivant les canons, et que je suis retenu par la vieillesse et la maladie : si le Saint-Esprit me donne la force d'assister en personne à l'élection, je m'empresserai de m'y rendre, pour prendre ma part de la commune bénédiction. Mais si l'infirmité y met obstacle, je concours autant que peut un absent. Je ne doute pas que, dans une aussi grande ville, et qui a toujours été en possession d'être gouvernée par des hommes du plus grand mérite, il n'y ait plus d'une personne digne de la première place ; mais de tous ceux que vous honorez de vos suffrages, il n'en est point que je préfère à notre cher fils le prêtre Basile. C'est un homme, je le dis en présence de Dieu, dont la vie et la doctrine sont pures ; le seul, ou du moins, le plus propre de tous à s'opposer aux hérétiques, et à l'intempérance de langue qui règne à présent. J'adresse cette lettre au clergé, aux moines, au sénat, et à tout le peuple. Si mon suffrage est approuvé comme juste et venant de Dieu, je suis présent spi-

rituellement, ou plutôt j'ai déjà imposé les mains. Si l'on est d'un autre avis, si l'on juge par cabale et par intérêt de famille, si le tumulte l'emporte sur les règles, faites entre vous ce qu'il vous plaira : je me retire.

A Olympe, gouverneur de Cappadoce (au sujet d'un soulèvement qui avoit eu lieu à Diocésarée) (1).

Voici une occasion nouvelle d'exercer votre clé- Pag. 809.
 mence ; et vous me voyez une seconde fois y recourir. Y a-t-il de ma part une confiance téméraire d'oser vous demander par écrit une grâce aussi importante que celle dont il s'agit ? Le mauvais état de ma santé ne me laisse pas d'autre manière de parvenir jusqu'à vous. De quoi s'agit-il donc ? Daignez m'écouter avec bonté. C'est toujours une calamité de perdre un homme aujourd'hui vivant, demain condamné à mourir pour ne plus jamais revenir au monde. Ce n'est rien auprès de la ruine de toute une ville, d'une ville fondée par l'empereur, et dont le temps avoit accru la prospérité. Je parle de Diocésarée, que naguère on comptoit au rang des cités, et qui bientôt en sera effacée, si vous persistez dans la résolution de la détruire. Représentez-vous-la prosternée à vos pieds, suppliante, en habits de

(1) Sous le nom du même Grégoire le père.

deuil, et vous adressant ces lamentables paroles : Ayez pitié de la détresse où je suis réduite ; n'ajoutez pas au malheur des temps une exécution plus désastreuse encore ; laissez subsister ce qui a échappé aux fureurs des Perses ; mettez votre gloire à conserver, plutôt qu'à détruire ; à sauver, qu'à anéantir ! N'auroit-elle subsisté jusqu'à vous, que pour cesser d'être en passant sous votre gouvernement ? De grâce, ne fournissez pas à ceux qui viendront après nous un prétexte d'injurier votre administration, en se plaignant qu'une ville, autrefois si florissante, ait été, par vous, changée dans un affreux désert, où la place qu'elle occupa n'est plus reconnoissable que par des décombres.

Après vous avoir fait parler cette malheureuse ville ; permettez que je vous manifeste à mon tour les sentiments d'un homme qui vous aime. Je ne vous demande pas une grâce pleine et entière en faveur des coupables : je ne me le permettrois pas ; bien qu'on assure qu'il n'y a point eu là de sédition concertée de la part des habitants, mais une simple effervescence de quelques jeunes emportés. Seulement, consentez au sacrifice d'une partie de votre ressentiment ; et portez vos vues plus loin. Ils s'étoient exaspérés de voir leur ville natale sous le joug de décrets homicides. Des citoyens ne pouvoient supporter l'idée d'être sans cité ; une indignation aveugle les a entraînés ; ils ont méconnu les lois ; le

désespoir a grossi à leurs yeux des maux auxquels ils n'étoient pas accoutumés ; et leur raison s'est perdue. Faut-il pour cela détruire toute une ville ? Loin de vous une aussi funeste résolution ! Laissez-vous fléchir aux supplications de tous les magistrats qui vous implorent par ma voix, n'osant pas le faire par eux-mêmes. Glacés par la terreur de votre autorité, ils sont réduits à gémir en silence. Ne rejetez pas la prière d'un vieillard, à qui il seroit bien pénible, qu'ayant eu autrefois une grande ville, il vint à n'en plus avoir du tout, et à ne rencontrer qu'un repaire d'animaux féroces, là où s'élevoit avec majesté le temple que mes mains ont bâti, qu'elles avoient enrichi de pompeux ornements. Je n'aurois à regretter que les statues qui le décorent : c'en seroit assez pour me plonger dans la plus amère douleur, bien que je sache qu'il est des intérêts bien plus graves. Mais comment me consoler jamais de la perte d'une ville entière, renommée par des magnificences d'un autre genre, si elle alloit périr de mon vivant, sous mes yeux, après les témoignages que vous m'avez donnés de votre estime, et quand on me croit quelque crédit auprès de vous ? C'est vous en dire assez sur un aussi triste sujet. Tout ce que je pourrois ajouter n'ajouteroit rien au poids des considérations que vous puiserez dans la sagesse de votre administration et l'importance des mesures auxquelles vous vous déterminerez. Seulement je dois vous faire observer

que ceux des habitants que vous avez à votre discrétion, sont des malheureux indignes de votre colère, et qui n'ont participé en rien au soulèvement; ce que je tiens d'une foule de dépositions. En prononçant sur leur sort, pesez les raisons que vous présentent et les intérêts de votre gloire, et les espérances de la vie future. Si le ressentiment l'emporte dans votre âme, ce sera de tous les malheurs celui dont je me consolerais le moins; et je n'aurai plus qu'à verser des larmes sur le tombeau qui remplacera l'antique Diocésarée.

A saint Grégoire de Nysse.

Pag. 804.

La nature m'a doué d'un sens droit : me pardonneriez-vous de parler de moi-même avec cette confiance? Cette disposition d'esprit fait que je n'épargne ni mes amis ni moi, pour peu qu'une chose soit contre la règle. Il existe entre tous ceux qui vivent sous la loi de Dieu, et marchent sous la bannière du même Évangile, une sainte association qui les unit intimement les uns aux autres. Lorsque quelque bruit injurieux circule dans l'ombre, trouveriez-vous mauvais que j'eusse la franchise de vous en avertir? On dit donc, et il n'y a rien là d'avantageux pour vous, que le démon de l'ambition, comme parle le poète grec (Euripide), vous entraîne, sans que vous y preniez garde, dans une

mauvaise route. Quel changement s'est-il opéré dans vous? En quoi vous trouviez-vous moins parfait, pour abandonner, comme vous venez de le faire, nos livres sacrés, dont vous faisiez la lecture aux peuples, pour les livres profanes; et vous être décidé à embrasser la profession de rhéteur, plutôt que celle de chrétien. Moi, j'avois fait tout le contraire (1), et j'en rends grâces à Dieu. Ne persistez pas, je vous en conjure, dans ce dessein. Redevenez ce que vous fûtes, le plus excellent des hommes.

N'allez pas me dire : Ai-je pour cela renoncé à la vie chrétienne? Non, à Dieu ne plaise. Pas tout-à-fait, peut-être, mais en partie du moins. N'y eût-il que l'occasion ou le prétexte du scandale que vous donnez : ce seul motif suffit pour vous détourner de votre entreprise. A quoi bon justifier les discours même de la malignité? On n'est pas au monde uniquement pour soi, mais pour les autres; et ce n'est pas assez de se rendre témoignage à soi-même, il faut mériter l'estime d'autrui. Je vous ai donné mon avis : vous excuserez ma franchise en faveur de l'amitié que je vous porte, de la peine que j'éprouve, et du zèle qui m'enflamme pour l'intérêt et de vous et de tout l'ordre sacerdotal, et de tous les chrétiens. Aurai-je à prier avec vous ou pour vous? J'implore pour vous

(1) Durant son séjour à Athènes, on avoit essayé de l'y retenir par l'offre d'une chaire de rhétorique. Il la refusa pour se consacrer à Dieu. (S. Greg. Naz., *Carm.* 1, pag. 5; *Orat.* xx, pag. 334.)

l'assistance du Dieu qui peut rappeler les morts eux-mêmes à la vie.

A Théodore de Thyane.

Pag. 839.

J'apprends combien vous avez été sensible aux mauvais traitements que m'ont fait essayer les moines (du parti de l'arianisme), unis à la populace de cette ville (1). C'est le dernier degré de la licence; il en faut convenir. Profaner à ce point la majesté des autels, sans respect pour les saints mystères, au moment où je célébrois l'auguste sacrifice; se livrer contre nous aux plus violents outrages; nous accabler de pierres, quand nous n'opposions à tant de fureurs d'autres armes que la prière! Des femmes fouler ainsi aux pieds la pudeur ordinaire de leur sexe; des hommes consacrés à la solitude, abjurer toute retenue pour se mêler à nos assassins; des pauvres renoncer à l'unique ressource qui leur reste dans leur misère, se déchaîner contre leur bienfaiteur! Toutefois, il vaut mieux peut-être n'employer que la douceur et la clémence, et donner un grand exemple de résignation. La plupart des hommes sont bien moins touchés des discours que des actions. Il est bon de faire punir les coupables pour la correction des autres; mais il est meilleur et plus divin de souffrir. Le châtement arrête les méchants; la pa-

(1) Peu de temps après son arrivée à Constantinople.

tience les rendra bons. Nous pouvons profiter, et à grand intérêt, de la persécution exercée contre nous. Elle nous apprend à pardonner, pour qu'il nous soit pardonné à nous-mêmes. Prévenons la miséricorde par la miséricorde. Phinées et Moïse ont été loués pour leur zèle à réprimer les transgressions faites à la loi : ils l'ont été bien davantage pour avoir rempli l'office de médiateurs en faveur des coupables. Ninive, menacée de sa ruine, se repent ; Dieu lui pardonne. Les apôtres de Jésus-Christ demandoient Luc. ix 54. à leur maître de faire descendre le feu du Ciel sur une criminelle cité. Jésus-Christ ne le permit pas. Il a pardonné à ses ennemis, et veut, dans son Évan- Matth. v. 12. gile, que nous remettions à ceux qui nous ont offensés. Réprimons-les par la crainte, et non par le châtement ; surmontons-les par la douceur ; essayons de les ramener, plutôt par les reproches de leur conscience, que par des représailles. Tant que le figuier peut porter fruit, ne le condamnons point comme inutile ; peut-être il ne faudra qu'un jardinier habile et vigilant pour lui rendre sa vigueur. Ne perdons point, par notre précipitation, le mérite d'une œuvre suscitée par la malice et l'envie du démon. Écoutons ceux qui nous parlent de modération, plutôt que ceux qui nous excitent à la vengeance. Observez, d'ailleurs, que ce seroit encore un préjugé défavorable contre nous, de nous porter pour accusateurs des pauvres. Quelque tort qu'ils

puissent avoir, ce sont des pauvres ; et leur misère est toujours sûre d'exciter la commisération. Figurez-vous donc que tous les pauvres et avec eux toutes les personnes qui se font un devoir de les assister dans leurs besoins, nos religieux et nos vierges chrétiennes viennent vous demander grâce pour eux. Si vous éprouvez une peine si amère de ce qu'ils en ont mal agi avec moi, pensez que c'en doit être une non moins vive de vous refuser à mes prières.

A Timothée.

pag. 888.

L'on me dit que vous ne montrez pas beaucoup de philosophie dans le malheureux événement qui vient de vous frapper. Est-ce là une conduite louable? On ne doit écrire que pour dire la vérité, surtout quand on écrit à son ami, à un homme aussi vertueux que vous l'êtes. Je vous dirai franchement mon avis sur ces sortes d'événements, et je me crois fondé à en garantir la sagesse. Je n'approuve ni une froide insensibilité, ni une affliction qui passe les bornes. L'un n'est pas dans la nature, l'autre est contre les maximes de la sagesse. Ce que nous devons faire, c'est de tenir un juste milieu, pour être à la fois et plus sages que ceux qui s'abandonnent à une tristesse immodérée, et plus humains que ceux qui confondent la philosophie avec la dureté.

Si j'écrivois à tout autre que vous, j'aurois pu

m'étendre davantage : emprunter tantôt le langage de la douleur, tantôt celui de l'exhortation, même celui du reproche. C'est un puissant ressort pour consoler une personne affligée, que de lui témoigner de la commisération ; tout malade appelle à son secours celui qui se porte bien. Mais avec un homme aussi pénétré que vous l'êtes des vrais principes, il me suffit d'effleurer la matière. Je me bornerai donc à vous dire : Rentrez en vous-même ; revenez à ces livres dont vous faisiez votre société habituelle. Ils vous offriront les exemples les plus variés ; de quoi charmer, ou du moins soulager votre chagrin. C'est une chaîne tissée par les mains de Dieu, où tout se correspond. Il vouloit nous apprendre qu'il n'est point ici-bas d'affliction sans remède, ni de joie sans instruction. Du spectacle de ces vicissitudes attachées à toutes les choses de la terre, il est naturel de remonter jusqu'à lui comme à l'auteur de tout. Je vous présente ce puissant motif de consolation : si vous rencontrez parmi ces vénérables modèles un seul à qui l'on donne des éloges pour s'être livré sans réserve à l'excès de sa douleur, ou qui en ait retiré quelque profit ; je vous permets alors de vous abandonner aux larmes, et de jouir de votre affliction. On ne porte point envie au malheureux qui se désespère ; au contraire, on le blâme. Sommes-nous faits pour ressembler sur ce point aux hommes du commun ? Notre loi sainte nous prêche une autre morale.

Elle veut que nous nous élevions , par un généreux essor , au-dessus de toutes les choses présentes , comme n'étant que des ombres vaines , bientôt évanescentes. Pas plus de réalité dans la mauvaise que dans la bonne fortune. Plaçons ailleurs et notre vie et nos pensées , et nos affections. Qu'il n'y ait pour nous qu'un seul mal , le péché ; qu'un seul bien , la vertu et l'espérance de nous unir inséparablement à Dieu. Dites-vous cela à vous-même , et vous vous en trouverez mieux. J'ai même la confiance de croire que vous n'avez pas attendu ma lettre pour vous tenir ce langage.

Réponse à Théodore , évêque de Thyane , qui l'avoit consulté sur un serment ou affirmation faite par écrit dans une transaction.

Celui qui avoit fait cette transaction , ne voulant plus la tenir , fit assigner celui avec qui il avoit transigé , et casser ce traité par une sentence judiciaire. On demandoit si cet homme devoit être traité comme un parjure , parce qu'il n'avoit pas fait un serment solennel et accompagné des formes ordinaires. S. Grégoire répond dans cette lettre qu'il n'est point de l'avis de ceux qui croient qu'il n'y a que les serments faits de bouche , et dans les formes ordinaires , en touchant les saints évangiles , qui obligent en conscience , et que les affirmations faites par écrit

n'engagent pas de la même manière. « Car, dit-il, si les contrats faits par écrit engagent plus un débiteur que les simples promesses verbales ; pourquoi les serments mis par écrit n'auroient-ils pas au moins autant de force que ceux que l'on prononce de bouche ? En un mot, le serment est-il autre chose que l'affirmation de celui qui promet ou qui assure quelque chose ? » D'où il conclut que cet homme, qui avoit intenté une action pour faire résoudre la transaction, laquelle il s'étoit obligé par serment de faire exécuter, quoiqu'il eût gagné sa cause, étoit coupable d'un parjure, et qu'il devoit faire pénitence de son péché (1).

Avant de quitter son église de Constantinople ; notre saint voulut faire son *testament*, qui nous a été conservé (2). Il y institue son héritier, un de ses diacres qui l'avoit servi avec la plus constante affection ; mais il ordonne qu'après la mort de celui-ci, tous ses biens, meubles ou immeubles, passeront à l'église de Nazianze, pour être donnés à l'entretien des pauvres ; ne faisant, dit-il, par cette disposition, qu'exécuter la volonté de son père et de sa mère, qui avoient promis tous leurs biens aux pauvres.

De Constantinople, il revint à Nazianze à qui il

(1) Traduit par Dupin *bibliothèque*, 15^e siècle, part. II, pag. 803.

(2) Tom. I, pag. 904.

donna un évêque. Ses infirmités toujours croissantes l'obligèrent à se retirer à la campagne. Il continua d'y vivre dans l'exercice des plus hautes vertus chrétiennes. Ce fut dans ses dernières années qu'il composa ses poésies. Nous répèterons avec complaisance, après un homme bien capable de les apprécier, que l'on y trouve tout le feu et toute la vigueur que l'on pourroit souhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme, et tous les sentiments les plus saints qu'un long exercice des vertus peut inspirer à un vieillard d'une piété consommée (1).

Telles furent les occupations de saint Grégoire dans sa dernière retraite jusqu'à sa bienheureuse mort qui arriva en 389, ou selon d'autres en 391. Tillemont ne lui donne que soixante ou soixante et un an (2), mais il est certain qu'il étoit beaucoup plus âgé. En 950 l'empereur Constantin Porphyrogénète, fit transporter les reliques de S. Grégoire de Nazianze à Constantinople, vers l'an 950, et ordonna qu'elles fussent déposées dans l'église des Apôtres. Elles furent apportées à Rome du temps des croisades, et elles sont encore sous un autel de l'église du Vatican. Les Latins honorent sa mémoire le 9 mai (3).

(1) Tillem., tom. ix pag. 536.

(2) *Ibid.*, pag. 555.

(3) Butler, *Vie du saint*, tom. iv, pag. 200.

ARTICLE II.

SAINT BASILE-LE-GRAND (1), archevêque de
Césarée.

Vers 370.

Saint Basile occupe un rang illustre parmi les grands évêques qui honorèrent non-seulement l'Église, mais leur siècle et l'humanité toute entière. Il dut à son génie autant qu'à ses vertus, l'éclat de sa renommée. Le savant (2) et l'orateur trouvent également à profiter dans ses écrits. C'est comme modèle d'éloquence qu'il nous intéresse spécialement. A ce titre, je ne crains pas d'affirmer qu'il en est peu même parmi les plus célèbres qui doivent lui être préférés. Erasme ne lui trouvoit point de rivaux dans l'art oratoire (3); et M. Rollin, qui avoit

(1) Il est ainsi nommé dans un calendrier grec de la plus haute antiquité, inséré par Fabricius dans sa *Bibliothèque grecque*, tom. XIII, liv. VI, chap. X, pag. 356; et la postérité lui a conservé ce titre.

(2) *Constat quæcumque maxime ad sacrarum litterarum studium pertinent dogmata, ethica, traditio, historia, disciplina, eorum scientiam non aliunde potius quam e Basilis scriptis hauriri.* (Garnier, *Præfat. ad oper. S. Basil.*, pag. 1.)

(3) Dans sa belle préface à l'édition de saint Basile, insérée dans le premier volume de celle des Bénédictins, pag. 737 et suiv.

si bien médité ses principes d'éducation, le propose à la jeunesse comme un des plus habiles maîtres de l'éloquence (1). « Il est grave, dit Fénelon, sententieux, austère même dans la diction. Il avoit profondément médité tout le détail de l'Évangile; il connoissoit à fond les maladies de l'homme; et c'est un grand maître pour le régime des âmes (2). » Photius avoit porté plus loin encore le sentiment de son admiration à l'égard de ce grand homme : « Quiconque, dit-il, aspire à devenir un orateur accompli, n'aura besoin ni de Platon, ni de Démosthène, s'il prend Basile pour modèle. Il n'y a point d'écrivain dont la diction soit plus pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité. Il réunit tout ce qui persuade et tout ce qui convainc et charme l'esprit; son style, toujours naturel, coule avec la même facilité qu'un ruisseau qui sort de sa source (3). »

Saint Basile a trouvé un panégyriste plus digne encore de lui. Saint Grégoire de Nazianze l'a loué avec l'enthousiasme de l'amitié et du talent. L'éloge qu'il en a composé le suit depuis son berceau jusqu'à sa mort. Les mouvements de la plus vive sensibilité, assortis aux détails d'une narration qui embrassent

(1) *Traité des études*, tom. 1, in-4°, pag. 225, et tom. 11, pag. 699.

(2) *Dialogues sur l'éloquence*, pag. 238.

(3) *Codex cxiI*, pag. 318.

tout l'ensemble de la vie publique et privée du saint archevêque, répandent sur cette belle composition un intérêt qui se soutient avec une égale chaleur, et confond le héros et le panégyriste dans un même sentiment d'admiration et d'amour (1).

Nous avons aussi de saint Ephrem un éloge de l'éloquent archevêque (2). C'est lui qui a consigné à la postérité cette particularité : qu'un jour il avoit vu l'Esprit Saint, sous la forme d'une colombe éblouissante de lumière, posée près de saint Basile, à qui elle sembloit dicter les paroles qu'il adressoit à son peuple (3).

Un livre non moins éloquent que les écrits de l'archevêque de Césarée, c'est sa vie. Son histoire présente un admirable modèle de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales. Elle a été publiée en latin par les savants éditeurs de ce Père, et se trouve dans le troisième volume de ses œuvres; elle est l'ouvrage de dom Prudent Maran, un des savants les plus laborieux et les plus distingués de la congrégation de Saint-Maur. Nous avons, en français, la vie de saint Basile, par Tillemont, dans ses Mémoires pour l'Histoire ecclésiastique, vol. ix, par

(1) Nous l'avons traduit en grande partie dans le volume précédent.

(2) *Œuvres de saint Ephrem* (édit. de Rome), vol. v, pag. 289 et suiv.

(3) *Acta sancti Ephrem*, édit. Rom., tom. III, pag. XLVI. et *ibid.*, tom. IV, pag. 9.

D. Ceillier, au VI^e vol. de son *Histoire des écrivains ecclésiastiques*. Tous deux ont profité de celle que le docteur Hermant en avoit réunie dans un même ouvrage à celle de S. Grégoire de Nazianze (2 vol. in-4°).

On sait que saint Basile étoit né avec une constitution des plus délicates, dont la foiblesse fut encore augmentée par ses mortifications journalières. Ses fréquentes maladies qui, plus d'une fois, accréditèrent avant le temps le bruit de sa mort, n'altérèrent pas un seul instant ni son application à l'étude, ni l'activité de son zèle, ni l'énergie de son caractère, ni la chaleur de ses compositions. Au moment où les vœux les plus honorables l'appeloient au siège de Césarée, il se rencontra quelques contradicteurs. On prétendoit sa mauvaise santé : son ami, saint Grégoire de Nazianze, répondoit : « Vous ne » demandez pas un athlète, mais un évêque, un » docteur ; et vous avez, dans celui-ci, la vertu » même qui fortifie et qui soutient les corps les plus » foibles. »

Notre saint le fit bien voir dans les conférences particulières qu'il eut tant avec l'empereur Valens, qu'avec des magistrats plus accoutumés au langage des courtisans qu'à celui des apôtres. Saint Grégoire de Nazianze n'a pas manqué de rapporter, dans l'éloge de son illustre ami, l'entretien de saint Basile avec le préfet Modeste, comme l'un des plus magnifiques trophées de la vigueur épiscopale. Nous

l'avons traduit dans le volume précédent (pag. 501 et suiv.) ; il nous suffira d'en rappeler ici les principales circonstances.

L'empereur Valens , déclaré pour l'arianisme , mettoit en usage les moyens les plus violents comme les plus astucieux pour vaincre la constance des évêques attachés à la foi de Nicée. Plusieurs d'entre eux avoient fléchi devant ses menaces ; mais Valens croyoit n'avoir rien gagné , tant qu'il n'auroit pas triomphé de l'archevêque de Césarée. Le préfet Modeste avoit ordre de lui assurer cette conquête. Il manda à son tribunal Basile , qui comparut , non pas , dit saint Grégoire de Nazianze , comme s'il eût été cité en jugement , mais comme s'il se fût rendu à une fête nuptiale. Modeste étoit assis sur son tribunal , entouré de ses lieutenants armés de leurs faisceaux ; Basile étoit debout , comme Jésus-Christ devant Pilate , dit encore l'éloquent panégyriste : le magistrat le menace des châtimens les plus sévères , parle de confiscation de biens , d'exil , de tortures , de la mort même , si l'évêque ne se réunit à la religion du prince. Basile , par la fermeté de ses réponses , remplit l'âme du préfet d'admiration et de terreur ; il finit par dire : Personne ne m'a jamais parlé de la sorte. — Apparemment , répond Basile , que vous n'avez pas encore rencontré d'évêque (1).

(1) Cette célèbre conférence , recueillie par saint Grégoire de Nazianze.

Les œuvres de saint Basile se partagent en cinq classes :

Ses homélies, ses panégyriques, ses traités de controverse, ses œuvres morales et ses ascétiques, ses lettres. Il n'est nulle part inférieur ni à lui-même, ni à son sujet.

Nous en avons quelques traductions en français (1).

Il a été également dans l'ancien calendrier grec, publié par Fabricius, *Bibliothèque grecque*, tom. XIII, p. 536, dont nous avons parlé plus haut.

Un de nos modernes prédicateurs, Cambacérès, a fait une heureuse application du mot de saint Basile, dans un de ses sermons. (*Sur la crainte de Dieu*, *Serm.*, tom. 1, pag. 433.)

(1) L'abbé Auger a publié, après sa traduction des *Extraits de saint Jean Chrysostôme*, celle des discours et lettres choisies de saint Basile, précédée d'un discours préliminaire, où il développe le caractère de l'éloquence du saint archevêque. Il en parle comme ferent toujours ceux qui lisent saint Basile dans sa langue; mais non pas comme sont tentés de le faire ceux qui n'apprendroient à le connoître que dans celle de son moderne interprète. Il est fâcheux qu'après de si pompeux éloges donnés à un écrivain, on ne le montre que pâle, défiguré, sans chaleur et sans vie, dans une version languissante et glacée. Voilà le jugement le moins défavorable à porter de l'ouvrage de l'abbé Auger. C'est une froide momie substituée à un corps vivant. On me dira que toute traduction réussit foiblement à rendre l'esprit de l'original; et l'on ne manque pas d'exagérer l'infériorité de notre langue française, par rapport à celles de la Grèce et de Rome. Sans entrer dans le fond d'un procès qui me semble jugé par les productions de nos grands écrivains; en avouant même l'infériorité de notre langue; je demanderai toujours s'il n'y a pas de la faute du traducteur, plutôt que de l'idiome. On se met à l'œuvre sans s'être mesuré avec son original; étranger à son esprit, à son âme, on l'est bientôt à son langage: on remplace un style brûlant par une élocution sèche et inanmée; et, sous le

ARTICLE PREMIER.

HOMÉLIES.

SECTION PREMIÈRE. — *Homélies sur l'Écriture sainte.*

Elles commencent par l'*Hexaëméron*, ou l'ouvrage des six jours, au nombre de neuf (1).

Ce n'est pas seulement une exposition, mais un savant commentaire où la critique et l'éloquence se prêtent un mutuel secours; où les principes sont établis avec solidité, les difficultés éclaircies, les erreurs combattues avec force; et où l'âme s'élevant de la contemplation des choses créées, à celle du Créateur, apprend à le connoître, à le bénir, à l'aimer.

D'après les termes magnifiques dans lesquels en

titre de traduction, on n'a publié qu'un infidèle travestissement. N'en disons pas davantage, de peur de nous faire le procès à nous-mêmes.

Avant l'abbé Auger, Bellegarde, mort à Paris en 1734, avoit publié une traduction d'un *Choix d'Homélies et de Lettres de saint Basile*, vol. in-8°. Paris 1693. *Les Morales* l'avoient été de même par Le Roy, abbé de Haute-Fontaine, et les *Ascétiques*, ou *Traité spirituels*, par Hermant. (Paris, 1673.) Nous ne parlons que des traductions principales données en français.

(1) S. Jérôme et Cassiodore, suivis par la plupart des modernes, affirment qu'il n'y en a pas un plus grand nombre qui soient incontestablement de lui. Celles que l'on a insérées à la suite n'ont pas la même authenticité (Hieron., *De script. eccl.*, cap. cxvi. Cassiod., *Inst.*, cap. 1. Garnier, *Préfat.*, vol. 1, pag. ix.)

parlent saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse (1), on les croiroit écrites d'inspiration. Et, ce qui ajoute à ce témoignage, c'est qu'elles ont été prononcées sans beaucoup de préparation, selon la méthode habituelle de l'auteur (2), prêchant durant le jeûne du carême, matin et soir. Saint Ambroise leur a rendu le plus bel hommage, en les traduisant dans sa langue, avec très peu de changements.

Il n'y faut pas chercher la précision que les observations et les découvertes postérieures ont apportées dans les matières de physique, d'astronomie et d'histoire naturelle, qu'y traite saint Basile ; mais quelques erreurs de faits, sur des discussions tou-

(1) S. Grégoire de Nazianze lui rend ce magnifique hommage : « Lorsque » j'ai dans les mains, ou sur les lèvres, son *Hexaëméron* ; transporté avec » lui sur le trône du Créateur, je comprends toute l'économie de son ou- » vrage. J'apprends à admirer le sublime auteur de toutes choses, plus » que je n'avois fait en les contemplant. » (*Bibliothèque choisie*, tom. vi, pag. 521.) Nos savants modernes se sont plus à recueillir les jugements que les anciens en ont portés. (Voy. Tillem., *Mém.*, tom. ix, pag. 287. D. Ceillier, *Hist.*, tom. vi, pag. 428 ; et le P. Garnier, dans son édition de saint Basile.) Il est bien à regretter que son auteur l'ait laissé imparfait. Saint Grégoire de Nysse, invité par quelques-uns de ses amis à s'occuper du même travail, apparemment pour compléter l'ouvrage du saint archevêque, avoit répondu que l'entreprise étoit au-dessus de ses forces, surtout après que saint Basile de Césarée l'avoit si heureusement exécuté. Son admiration pour l'ouvrage le conduisit à l'assimiler au sublime texte qu'il commente. Saint Grégoire finit par céder aux instances qui lui avoient été faites, et acheva l'ouvrage de son illustre frère.

(2) Ruffin, *Hist. eccles.*, lib. 11, cap. 1x, pag. 259.

jours livrées aux disputes des savants, n'empêchent pas d'y reconnoître de grands aperçus, une érudition égale à celle des hommes d'avant lui les plus consommés dans cette science, une sagacité supérieure à celle de bien des philosophes venus après.

En lisant cet ouvrage, on se demande comment saint Basile a pu traiter de pareilles matières devant son peuple; comment ce peuple pouvoit-il l'entendre (1)? Saint Grégoire de Nysse, frère de notre saint archevêque, qui avoit assisté à la plupart de ses prédications, étonne bien davantage, en affirmant que les hommes, les femmes, les enfants même de la plus vulgaire condition, accourus en foule à ces éloquents dissertations, témoignoit bien par leurs applaudissements, qu'ils n'en avoient rien perdu; que quelque relevées qu'elles nous paroissent, elles étoient bien loin d'épuiser et la doctrine de l'orateur, et l'intelligence de son auditoire. « Les plus simples, dit-il, comprenoient bien ses discours, et les plus savants les admiroient (2). »

Tous les Grecs naissoient-ils donc avec l'instinct de la science, comme avec celui du goût et des

(1) Quelque attention qu'il apportât à se défendre de toute question de curiosité, il s'est vu contraint, par la nature de son sujet, à entrer dans une foule de détails, qui semblent s'éloigner de la portée commune, et sembleroient devoir être réservés exclusivement aux spéculations de la philosophie.

(2) S. Greg. Nys., *Hexamer.*, pag. 3.

arts? Quel prédicateur voudroit, de nos jours, présenter de semblables sujets au peuple de nos campagnes, au peuple même de nos villes?

On l'osa du temps de nos pères. Le recueil des Homélie's du P. Lejeune contient plusieurs discours qui ne sont que des traités de géologie, d'autres, d'anatomie; sur la création du monde, particulièrement sur celle de l'homme, surchargées d'explications allégoriques et d'une érudition profane. De longs textes d'Aristote, de Théophraste, de Pline et de Gallien, y viennent à la suite de nos saints docteurs, et souvent y prennent le pas sur eux. Et pourtant, l'on sait quel concours et quelle attention accompagnoient ce pieux missionnaire. Aujourd'hui les esprits mêmes le plus familiarisés avec le langage de la science, s'effraieroient d'aussi profondes méditations (1).

Cependant, il y a dans ces mêmes discours une foule de beautés d'un ordre supérieur qui peuvent se mêler utilement à d'autres sujets; et c'est là la puissante considération qui nous a engagés à les faire connoître, en y joignant les diverses imitations qui nous ont paru les plus remarquables. Nos extraits seront courts, parce que nous omettons les systèmes anciens que saint Basile a dû réfuter, et ceux qu'il

(1) Un célèbre prédicateur italien, le P. Granelli, a expliqué sur le même plan, dans une suite de discours publiés, toute la série de la Genèse, verset par verset.

propose lui-même ; observant , à la gloire de notre saint docteur , qu'à quelques opinions près , il est constamment aussi exact que profond , et que , jusque dans ses erreurs , il se montre infiniment plus éclairé que son siècle.

Les traductions françaises publiées jusqu'ici de l'Hexaëméron ne nous ont été que d'une utilité bien médiocre. Celle de l'abbé Anger commence par un contre-sens , et nulle part il n'a le sentiment de son original.

L'édition qui nous a guidés dans notre travail sur saint Basile est celle des Bénédictins (*).

EXTRAITS DE L'HEXAEMÉRON.

Au commencement , Dieu a fait le ciel et la terre.
(Gen. 1. 1.)

1. Avant d'exposer le système du monde, il convient d'en commencer l'histoire par bien établir le principe auquel remonte le bel ordre qui se manifeste à nos regards. Car c'est de la création du ciel et de la terre que nous nous proposons de vous entretenir ;

Pag. 1.

(* *Sancti Basilii Cesareæ Cappadocia archiepiscopi opera: opera et studio Jul. Garnier, presbyt. et monachi Bened.*, 3 vol. fol. Paris 1721.

Les deux premiers volumes sont de ce savant éditeur , aidé par un de ses confrères, D. Fr. Faverolles. La mort l'ayant interrompu dans son travail , l'édition fut continuée par D. Prudent Martin, et augmentée d'un troisième volume, publié en 1730.

Pag. 2.

création qui ne fut point l'ouvrage du hasard, comme plusieurs se le sont imaginé, mais qui remonte à Dieu. Quel langage peut répondre à la grandeur d'un tel sujet ? Avec quel recueillement ne doit-on pas se préparer à recevoir d'aussi graves instructions ? Pour cela, il faut une âme dégagée des affections charnelles, une vue qui ne soit point troublée par les embarras de ce monde, un esprit appliqué, curieux de s'instruire et de chercher dans tout ce qui l'entoure de quoi s'élever à des pensées dignes de la majesté divine. Mais avant d'examiner quelle précision et quel sens profond il y a dans ce peu de mots qui ouvrent l'histoire de la création, considérons quel en est l'écrivain. Car, bien que la foiblesse de notre intelligence ne nous permette pas d'en embrasser toute l'étendue; l'autorité du personnage qui la raconte déterminera aisément notre confiance à l'écouter (1). Moïse est donc celui qui a publié ce livre; Moïse à qui l'on a rendu ce

Act. vii. 10. témoignage, que Dieu l'avoit prévenu d'une faveur toute spéciale, lorsqu'il n'étoit encore qu'au berceau; Moïse qui, adopté par la fille du roi d'Égypte, dut aux soins de cette princesse, une éducation royale, et l'avantage d'avoir pour maître tout ce que cette contrée avoit de sages. Ce même homme,

(1) L'abbé Duguet a suivi la même marche, dans son *Explication de l'ouvrage des six jours*. Voyez l'éloge qu'il fait de Moïse dès le début, pag. 4 et suiv.

dédaignant le faste de la tyrannie, et s'abaissant à Hebr. xi. 24. partager l'abjection de ses compatriotes, préféra de s'associer aux disgrâces du peuple de Dieu, plutôt que de consentir aux jouissances passagères de l'iniquité. Formé par une inclination naturelle à l'amour de la justice, il ne se trouvoit pas encore chargé de la conduite de son peuple, quand on le vit, cédant à la vertueuse indignation dont il étoit animé Exod. ii. 11. contre l'iniquité, la punir par une sanglante exécution. Après qu'il se fut retiré dans l'Éthiopie, pour échapper aux poursuites d'un peuple dont il avoit été le bienfaiteur, et se soustraire aux bruyantes dissipations de l'Égypte, il passa quarante années d'une retraite profonde, uniquement occupé de la contemplation. Moïse étoit parvenu déjà à l'âge de quatre-vingts ans, lorsqu'il lui fut donné de voir Dieu, autant du moins que la chose est possible à l'homme, ou plutôt comme jamais aucun homme n'en a obtenu le privilège, suivant le témoignage rendu par Dieu lui-même : *S'il se trouve parmi vous* Num. xi. 6. *un prophète du Seigneur, je me ferai connoître à lui en vision, et je lui parlerai en songe; mais il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est fidèle en toute ma maison. Je lui parlerai familièrement, par une claire représentation de ma gloire, et non par énigmes.* Tel est l'homme qui nous raconte ce qu'il avoit appris de Dieu, qu'il eut l'honneur de voir d'aussi près que les Anges eux-mêmes. Écon-

tons donc les paroles de la vérité, non comme étant les vaines conceptions d'une sagesse humaine, mais les oracles de l'Esprit Saint, destinés à produire, non pas les applaudissements de ceux qui les entendent, mais des fruits de salut pour ceux qui cherchent à s'instruire.

2. *Au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre.* A ce début, je m'arrête, frappé d'admiration (1). Par où commencer? Quelle sera mon introduction dans le vaste champ que j'ai à parcourir? Faut-il convaincre de fausseté les théories qui se débitent ailleurs, et venger la vérité de nos livres saints? Les sages de la Grèce ont bâti sur la nature une foule de systèmes; pas un n'a eu de consistance ferme et solide, celui qui venoit après renversant successivement celui qui l'avoit précédé; ce qui nous dispense de les réfuter, puisqu'il suffit de les opposer à eux-mêmes pour les détruire tous. Dans l'ignorance où ils étoient de Dieu, ils n'ont point reconnu qu'une cause intelligente eût présidé à la création de l'univers; mais ils se sont arrêtés à des résultats analogues à leur ignorance sur le premier principe. Insensés, qui ne donnoient pour fondement au ciel, à la terre, à la mer, que des

(1) Bossuet s'exprime avec le même enthousiasme, en racontant l'histoire de la création. (*Élévat.*, 3^e semaine, seconde élévat.) Duguet, avec encore plus de fidélité dans l'imitation: « Avant que d'entrer dans le » détail, arrêtons-nous un moment, etc. » (*Ouvrage des six jours*, p. 7, 21.)

opinions aussi fragiles que le tissu de Paraignée ! ils n'avoient pas su lire : *Au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre...* Admirons l'ordre Pag. 3. de ces paroles. L'écrivain sacré établit d'abord un commencement, afin que l'on ne croie pas que le monde n'a point eu de commencement. Il ajoute immédiatement, *a fait*, pour montrer que ce qu'il a fait est la moindre partie de la puissance du créateur. Comme le potier qui, après avoir fait avec une égale industrie un grand nombre de vases, n'a épuisé ni son art, ni son talent ; ainsi le souverain fabricant de l'univers, à qui appartient la puissance créatrice, libre de la déployer, non dans la formation d'un seul monde, mais dans une création sans bornes, n'a donné ici à l'exercice de son pouvoir d'autres limites que celles qu'il a voulu s'imposer. Si donc le monde a eu un commencement, et s'il a été créé, cherchez qui lui a donné ce commencement, quel en a été le créateur ; ou plutôt, pour obvier aux erreurs que pourroient entraîner des raisonnemens humains, Moïse prévient toute surprise, en mettant en tête le nom, de tous le plus vénérable, le nom de Dieu, comme sceau et comme préservatif. C'est lui, c'est l'être essentiellement heureux, lui, la bonté sans mesure, dont les traits enflamment tous ceux qui ont quelque raison, la beauté digne de tous les vœux, le principe de tout ce qui existe, la source de la vie, la lumière qui éclaire

les intelligences, la sagesse impénétrable ; c'est Dieu qui , *au commencement , a fait le ciel et la terre.*

Pag. 4.

3. Dans ces courtes paroles , qu'une inspiration divine a mises en tête du livre de la Genèse, vous découvrez l'annonce des dogmes de la consommation et du renouvellement de l'univers. Ce qui a pris naissance dans le temps est condamné à mourir dans le temps ; et tout ce qui a commencé, doit finir.

Pag. 5.

5. Il est permis de conjecturer que , antérieurement à la création de ce monde visible , existoit un ordre de créatures plus parfaites , indiqué par l'Apôtre , quand il dit : *Tout a été créé par lui (Jésus-Christ) , tant les choses visibles que les invisibles , soit les trônes , soit les dominations , soit les principautés , soit les puissances , soit les vertus , c'est-à-dire , les armées des anges , auxquelles les archanges président.* Il étoit convenable qu'à ce monde pré-existant Dieu ajoutât un monde nouveau qui fût et l'école où l'homme devoit s'instruire , et le domicile de tous les êtres destinés à naître et à mourir. Avec lui , et au même moment , fut créé le temps dont la succession continue alloit commencer , pour rouler sans cesse et ne s'arrêter jamais dans son cours ; le temps qui se compose de parties où le passé n'est plus , l'avenir n'existe pas encore , et le présent échappe avant même qu'il soit connu.

Pag. 6.

7. *Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre.* Ces mots n'indiquent pas seulement la créa-

tion, mais l'intention du Dieu créateur. Être bon, Pag. 8.
il a fait une œuvre utile ; sage , ce qu'il y a de plus
beau ; tout-puissant , ce qui est un chef-d'œuvre
de puissance (1). Moïse semble vous montrer du
doigt le souverain ouvrier pénétrant la substance des
choses qui composent l'univers , les établissant dans
un parfait équilibre les unes avec les autres , et , de
la belle harmonie qui en règle les parties diverses ,
faisant résulter un ensemble régulier et majestueux.

Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre.
En nommant les deux extrêmes , il embrasse la
substance du monde entier. Il accorde au ciel le
privilege de l'aînesse , et met la terre au second
rang dans l'ordre de la création. Tout ce qu'il y a
d'intermédiaire a été produit simultanément (2).

Le commentateur parcourt divers phénomènes , qui
sembleroient devoir se détruire réciproquement , s'ils
n'étoient soutenus par un mécanisme qui leur vient
d'une main supérieure , et continue ses savantes discus-
sions dans les numéros suivants. Pour conclure :

Que si vous nous demandez sur quel appui re-
pose cette masse énorme de la terre ; nous répon-

(1) S. Ambroise : *Non dixit quia causam ut mundo esset probuit , sed
fecit quasi bonus quod foret utile.* n° 18.

(2) S. Basile parle ici des éléments, dont il rapporte la création au pre-
mier jour. Il y revient dans sa seconde Homélie , où il dit : L'historien a
passé sous silence beaucoup de choses , telles que l'eau , l'air , le feu , et
les effets qui tiennent à ces éléments. Ils furent créés sans doute avec l'u-

Ps. xciv. 4.

drons avec le Prophète : *Les confins de la terre sont dans la main de Dieu.*

Pag. 11

Glorifions la sagesse et la toute-puissance divines. Que la beauté des spectacles étalés à nos regards nous élève jusqu'à cette beauté devant laquelle toutes les autres s'effacent. Par la grandeur des corps sensibles et bornés, qui nous entourent, concevons l'immensité de cet Être souverain, dont la toute-puissance surpasse tous les efforts de l'imagination. Car bien que nous ignorions la nature des choses créées, néanmoins les divers objets qui tombent sous nos sens sont tellement merveilleux, qu'il est impossible à l'esprit même le plus pénétrant, d'expliquer d'une manière convenable le moindre des phénomènes qui sont sous nos yeux, comme de louer dignement leur sublime auteur, à qui appartiennent la gloire, l'honneur et l'empire, dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE II. Sur ces paroles : *La terre étoit invisible et informe* (Gen. 1, 2. Septante).

Pag. 12.

Ce matin, nous arrêtant aux premiers mots de la Genèse, nous y avons trouvé une profondeur de

nivers, puisqu'ils en sont le complément. Si l'Écriture n'en parle point, c'est qu'elle a voulu, pour l'exercice de notre intelligence, nous porter à tirer nous-mêmes les conséquences des principes qu'elle nous découvre brièvement, n° 3.

sens qui nous a entièrement découragés pour la suite. Si la majesté des avenues, et l'imposante magnificence du vestibule qui conduit au temple, est telle que sa beauté nous jette dans l'étonnement et dans l'admiration; que sera-ce du sanctuaire? Où est l'homme qui sera trouvé digne d'y pénétrer? Qui pourra en soutenir l'aspect? Il est interdit aux mortels. Et quand l'imagination a pu saisir quelques-uns de ses mystères, le langage reste toujours impuissant à les exprimer. Cependant comme auprès du juste juge il y a de glorieuses récompenses, même pour la seule intention de bien faire, gardons-nous de nous décourager dans nos recherches; parce que, tout en restant au-dessous de la grandeur de notre sujet, si, avec l'aide de l'Esprit Saint, et le secours de la grâce, nous ne nous écartons point du sens de l'Écriture, nous aurons travaillé avec quelque efficacité à l'édification de l'Église de Dieu.

(Après cet exorde, saint Basile poursuit son explication.)

2. Les corrupteurs de la vérité qui n'apprennent pas à soumettre son esprit à l'Écriture, mais qui détournent le sens des Écritures au gré de leur propre imagination, ont entendu par ces paroles la matière, qu'ils supposent de sa nature invisible et informe, dépourvue par elle-même de qualité et de forme; prétendant que le souverain Créateur, l'ayant trouvée sous sa main, l'avoit arrangée et

façonnée dans le plan de sa sagesse , et avoit par elle ordonné les essences des choses visibles. Mais , s'il y eut une matière incréée , elle a droit aux mêmes honneurs que Dieu , puisqu'elle seroit co-éternelle à Dieu ; ce qui est un premier blasphème. Quoi ! une matière sans qualité , sans forme , un être monstrueux de difformité , l'absence de toute figure (je ne fais qu'emprunter leur propre langage) viendrait partager les mêmes prérogatives que l'auteur de l'univers , composé parfait de sagesse , de puissance et de beauté ? Ce n'est pas tout. S'il y a dans cette matière une faculté capable d'embrasser la science divine , la voilà donc égale en quelque sorte à cette toute-puissance qui repousse tous les calculs de la pensée , puisqu'elle auroit pu mesurer par elle-même toute l'étendue de l'intelligence de Dieu ? Mais en convenant qu'il a fallu que Dieu intervînt pour la confection de l'œuvre , on tombe dans un autre blasphème plus absurde encore , puisqu'on suppose que le défaut de matière auroit empêché Dieu d'achever et de perfectionner l'ouvrage. C'est rabaisser le suprême pouvoir à l'indigence de notre nature (1).

(1) « O Dieu ! quelle a été l'ignorance des sages du monde , qu'on appelle philosophes , d'avoir cru que vous , parfait architecte , et absolu formateur de tout ce qui est , vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous étoit co-éternelle , informe néanmoins , et qui attendoit de vous sa perfection ! Aveugles ! qui n'entendoient pas que d'être capable de forme ,

3. *Dieu a fait le ciel et la terre. Il n'a point créé* Pag. 14.
 l'un et l'autre à moitié ; mais le ciel tout entier, et la terre toute entière ; la substance et la forme de tous deux. Il n'est pas seulement l'artisan des formes, mais le créateur de la nature même des choses (1). Autrement, que l'on nous réponde comment la puissance effectrice de Dieu, et la nature passive de la matière se sont rencontrées ; l'une fournissant le sujet sans forme, l'autre disposant les figures sans matière, de manière à se prêter un supplément réciproque ; et que de son côté l'opérateur eût de quoi exercer son talent, et la matière remplacer son défaut de formes (2).

Pourquoi la terre (à ce commencement) *étoit-* Pag. 15.

c'est déjà quelque forme ; c'est quelque perfection qu'd'être capable de perfection. Et si la matière avoit d'elle-même ce commencement de perfection et de forme, elle en pourroit aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement, etc. - (Bossuet, *Élev.*, 3^e semaine, 1^{er} élev., tom. x in-4^o, pag. 44, 45. Voyez aussi Duguet, *Ouvrage des six jours*, pag. 18.)

(1) - Dieu n'est pas un simple faiseur de formes et de figures dans une matière préexistante ; il a fait et la matière et la forme, c'est-à-dire son ouvrage dans son tout. - (Bossuet, *ibid.*, pag. 44.)

(2) - Dites-moi qui a assujéti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi-bien que Dieu, ce qui est indépendamment de Dieu même ? Par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance ? et par quel art, ou par quel pouvoir se l'est-il soumis ?... Mais qu'est-ce après tout que cette matière si parfaite, qu'elle ait d'elle-même ce fonds de son être, et si imparfaite, qu'elle attende sa perfection d'un autre ? - (*Ibid.*, pag. 45.)

elle invisible et informe ? C'est-à-dire que l'amas d'eaux dont elle étoit couverte, empêchoit qu'elle ne fût aperçue, et ne déployât ses richesses. La beauté de la terre, c'est l'ornement qui lui est propre et naturel ; par exemple, des moissons flottantes dans les vallées, des prairies décorées de verdure, émaillées de fleurs, des montagnes couronnées de forêts. Tout cela lui manquoit encore. Elle en portoit bien les germes féconds, déposés dans son sein par les mains de son auteur ; mais pour les faire éclore et les développer, elle attendoit l'ordre du maître tout-puissant.

4. *Mais les ténèbres couvroient la surface de l'abîme.* Ces paroles mal interprétées ont donné lieu à des fables et à d'autres rêveries encore plus impies. Au lieu d'y voir, selon le sens naturel, un brouillard ténébreux répandu sur toute la surface des eaux, et si épais qu'il interceptoit toute lumière ; on a entendu par ce mot de ténèbres, une puissance ennemie, ou plutôt le principe du mal, tenant son être de lui-même, en opposition absolue avec la bonté de Dieu. « Dieu étant essentiellement lumière ; nul doute, a-t-on dit, que les ténèbres n'aient formé une puissance contraire. » Et, partant de ce principe : quelles monstrueuses conséquences n'a-t-on pas imaginées ? N'est-ce point là la doctrine qui a fait les Marcion, les Valentin, et la détestable hérésie des manichéens ? Pourquoi, ô homme, vous jetez-vous

si loin de la vérité, et creusez-vous l'abîme qui vous perd? Les paroles de l'Écriture sont simples, et à la portée de toutes les intelligences. *La terre*, nous dit-elle, *étoit invisible*. Pourquoi? Parce qu'elle étoit de toutes parts enveloppée sous les eaux, qui la couvroient. Et qu'étoit-ce que l'abîme? Un prodigieux amas d'eau, comme sans fond, par-dessus lequel s'élevoit une nuit impénétrable. N'allez donc pas appeler cet abîme un composé de puissances contraires; ni ces ténèbres, un je ne sais quel principe mauvais opposé au bon. Deux puissances égales, en opposition l'une avec l'autre, éternellement en guerre, se détruiraient réciproquement. Que l'un des deux vienne à l'emporter sur l'autre; le vaincu est nécessairement anéanti. Que l'on suppose l'égalité de puissance entre eux : combats, affoiblissements continuels; tous deux tour à tour vainqueurs et vaincus. Si c'est le bon qui est supérieur en forces, qui est-ce qui a pu empêcher que le mal ne fût anéanti? Ne disons pas que le mal ait eu Dieu pour principe; car les contraires ne naissent pas des contraires. La vie n'engendre point la mort, ni les ténèbres le principe de la lumière, ni la maladie la santé. Tout changement de situation suppose passage de l'état où l'on est à un autre tout opposé. Mais, en fait de génération, l'être ne provient pas de substances contraires, mais de substances homogènes. — Si donc, nous demandera-t-on, le mal (je

Pag. 16 et
suiv.

parle du mal moral) ne procède ni de lui-même, ni de Dieu, d'où prend-il naissance? Car qu'il y ait des maux, c'est ce que personne au monde ne sauroit contester. — Nous répondrons que le mal n'est point une substance distincte, animée; mais une disposition de l'âme, opposée à la vertu, en conséquence de laquelle on se détourne du bien par mollesse et par manque de courage.

5. N'examinez donc point le mal hors de vous; n' imaginez point une nature qui soit originairement principe de dépravation; mais que chacun se reconnoisse soi-même pour auteur du mal qui est en lui. Parmi les accidents divers auxquels nous sommes sujets, les uns nous viennent de notre constitution naturelle, c'est par exemple, la vieillesse, la maladie; les autres, par surprise, comme les événements soit fâcheux soit agréables, qui se rencontrent sans avoir été prévus. D'autres enfin dépendent de notre volonté et de notre choix, comme de surmonter ses passions, ou de se laisser maîtriser par elles; de commander à sa colère, ou de se permettre des représailles; de dire vrai, ou de mentir; d'être réglé dans ses mœurs, ou bien de se laisser emporter aux mouvements de l'orgueil. Libre dans le choix, ne vous en prenez qu'à vous-même si vous faites mal. Et certes, si le mal étoit indépendant de notre volonté, s'il étoit nécessaire; les lois se montreroient-elles si redoutables à l'égard des coupables? Les justes châti-

ments que les tribunaux infligent aux malfaiteurs , deviendroient inévitables. Je n'irai pas plus loin sur ce qu'on appelle proprement le mal. Quant à la maladie, à la pauvreté, à l'ignominie, à la mort, à tout ce qui arrive de fâcheux dans la vie ; je ne les mettrai point au nombre des maux , puisque nous ne comptons point au nombre des plus grands biens les choses qui leur sont opposées. Les uns, c'est la nature qui nous les donne ; les autres , on sait qu'ils ont été souvent utiles à ceux qui les éprouvoient.

(Expliquant ces paroles : *Les ténèbres couvroient la surface de l'abîme*, S. Basile avance que ces ténèbres n'avoient rien de substantiel , mais qu'elles n'étoient qu'une privation de lumière. *L'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux*. Ces paroles pourroient s'entendre physiquement de la masse de l'air ; le saint Docteur préfère de s'en tenir au sentiment des anciens, qui les expliquoient du Saint-Esprit reposant sur les eaux pour leur donner la fécondité.)

7. Et Dieu dit : *Que la lumière soit* (vers. 5). La première parole de Dieu a créé la lumière, dissipé les ténèbres, écarté le voile funèbre qui couvroit la nature, embelli le monde, répandu sur tous les objets un aspect doux et riant. Le ciel, auparavant enseveli sous une nuit obscure, s'est découvert avec la pompeuse magnificence qu'il étale aujourd'hui à nos regards. L'air en fut investi, pénétré tout entier, et

dans un moment, en distribua l'éclat de toutes parts, jusqu'à ses dernières limites.

Que la lumière soit. « La voix de Dieu est sa volonté; il parle en commandant, et il commande par ses décrets (1). » Toutes les fois qu'en parlant de Dieu, nous parlons de voix, de parole, de commandement, nous n'entendons point un son proféré par les organes de la voix, ni un mouvement de langue qui frappe l'air; mais l'impression de sa volonté à qui tout obéit (2).

Et Dieu vit que la lumière étoit bonne. Quelles louanges ne dirons-nous pas que mérite la lumière, après que son propre créateur lui a rendu un si glorieux témoignage (3)!... Mais ce jugement de

(1) Trad. de Duguet, pag. 35. — S. Ambroise: « L'auteur de la nature a prononcé: La lumière. Et elle fut créée. La parole de Dieu est sa volonté. L'ouvrage de Dieu est la nature. » (*Sur les six jours*, liv. 1, chap. ix.)

(2) « Le roi dit: Qu'on marche: et l'armée marche; Qu'on fasse telle évolution: et elle se fait. Toute une armée se réunit au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu; mais au fond que cette image est défectueuse! Dieu n'a point de lèvres à remuer; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son. Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même; et tout ce qu'il veut éternellement, s'accomplit comme il l'a voulu; et au temps qu'il l'a marqué. » (Bossuet, *Élev.* 3^e, semaine iv, pag. 48.)

(3) « Cette parole est une preuve que tout est parfait dans les ouvrages de Dieu; que sa volonté est son unique règle; et que, bien loin de dépendre des moyens, ou simples, ou composés, qui fassent que ses moyens ne soient pas aussi exactement suivis qu'ils auroient dû l'être, selon sa

Dieu sur la beauté de la lumière, ne se fondoit pas seulement sur le plaisir qu'elle offroit à la vue, mais sur l'utilité qu'elle alloit bientôt procurer au monde.

8. Que le Père de la vraie lumière, qui a décoré le jour d'une lumière céleste, qui fait briller durant la nuit les feux dont nous sommes éclairés, qui nous a ménagé dans la paix du siècle futur une lumière spirituelle qui ne finira jamais, daigne éclairer lui-même vos cœurs dans la connoissance de la vérité, diriger et assurer vos pas, en vous mettant à l'abri de toute chute, afin que vous brilliez comme le soleil, dans la splendeur des saints, pour être ma joie et ma couronne dans le jour de Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE III. Sur ces paroles :

Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étoient sous le firmament, de celles qui étoient au-dessus (vers. 7).

1. Je n'ignore pas que parmi ceux qui m'entendent, il en est un grand nombre qui attachés à des professions mécaniques, et n'obtenant que difficilement, du travail de la journée, leurs moyens

pag. 22 et
suiv

première idée, il est toujours indépendant, et par conséquent toujours obéi. — (S. Ambroise, lib. II *Hexaem.* Dans Duguet, pag. 39 et 40.)

d'existence , nous mettent par-là dans la nécessité d'abrèger et de précipiter nos instructions pour ne pas trop interrompre leurs occupations. Que dirai-je à cette classe d'auditeurs ? Que la partie du temps qu'ils prêtent à Dieu n'est point perdue ; mais qu'elle leur est rendue à grand intérêt. Les obstacles divers qui pourroient les arrêter , le Seigneur saura bien les écarter ; et , en dédommagement du sacrifice que vous lui faites , il vous accordera la force du corps , l'ardeur de l'esprit , le succès de votre commerce , et la prospérité dans tout le cours de votre vie. Dussent même vos entreprises ne pas réussir au gré de vos espérances ; toujours la science que vous recueillez de l'Esprit Saint est-elle un trésor précieux pour le siècle à venir. Bannissez donc de votre esprit toute sollicitude du lendemain , et prêtez-moi toute votre attention. Car à quoi me serviroit que vos corps fussent présents si votre esprit étoit occupé des biens de la terre ?

S. Basile examine si ce firmament est différent du ciel que Dieu fit au commencement ; pourquoi il nous paroît en forme de voûte ; qu'elle est sa substance ; pourquoi le firmament est entre les eaux. Comme il y avoit des hérétiques qui soutenoient qu'il n'y avoit qu'un seul ciel ; il prouve qu'il y en a plusieurs , 1^o par l'autorité de saint Paul , qui fut élevé jusqu'au troisième ciel ; 2^o par le témoignage du psalmiste , qui invite les cieux des cieux à louer le Seigneur ; 3^o parce que Moïse

en appelant ce second ciel firmament, et en marquant que Dieu l'a fait pour séparer les eaux d'avec les eaux, fait connoître clairement que ce ciel est tout différent du premier, à qui il donne un autre nom, et qu'il dit être destiné à d'autres usages. Il réfute aussi certains écrivains ecclésiastiques, qui, aimant trop les allégories, entendoient par les eaux dont il est parlé ici, les vertus célestes, dont les unes occupées à louer Dieu avoient leur demeure au-dessus du firmament, les autres rebelles au Créateur occupent les lieux bas et terrestres. Il prétend que l'on doit prendre le mot d'eau à la lettre, qu'il n'est nullement nécessaire de supposer dans les eaux une âme raisonnable pour qu'elles annoncent la gloire de celui qui les a créées, puisque David invite même l'abîme à chanter ses louanges (1). »

Ps. CXLVIII. 7.

10. *Dieu vit que cela étoit beau* (vers. 18). Ce n'est point par les yeux que Dieu juge de la beauté des choses qu'il a faites; il ne se forme pas du beau la même idée que nous. Ce qu'il estime beau, c'est ce qui présente dans sa perfection toutes les convenances de l'art, et qui se rapporte à des fins utiles. Il distingue chaque ouvrage en particulier, en remarquant que chacun est beau et bon en soi-même; il nous montre donc que chaque chose est bonne en particulier, et que l'assemblage en est très bon. Car c'est ainsi qu'il distingue la beauté du tout d'avec celle des êtres particuliers; pour nous faire entendre que,

Pag. 32.

(1) D. Ceillier, *Hist.*, tom. vi, pag. 96.

si toutes choses sont bonnes en elles-mêmes, elles reçoivent une beauté et une bonté nouvelle par leur ordre, par leur assemblage, par leur parfait assortiment et arrangement les unes avec les autres, et par le secours admirable qu'elles s'entredonnent (1).

HOMÉLIE IV. *Sur l'assemblage des eaux.*

Pag. 33.

1. Il est des villes où les habitants sont occupés du matin au soir à repaître leurs regards des jeux auxquels les faiseurs de tours appellent les spectateurs. Là, ils ont beau entendre répéter des chansons dissolues, du plus mauvais goût, et qui ne sont propres qu'à gâter le cœur; ils ne se lassent point de les écouter. Il n'est pas rare de voir applaudir à l'heureux sort de ces fainéants, qui ne s'occupant ni d'affaires, ni de négoce, ni de professions utiles à la vie, passent, dit-on, le temps au sein d'une douce oisiveté. On oublie que ces jeux féconds en spectacles d'impureté, sont pour les assistants autant d'écoles publiques de libertinage. Cette musique qui enchante, ces chants lascifs dont

(1) Voyez Bossuet, *Élev.*, 3^e semaine, pag. 50. Cette doctrine est admirablement développée par M. Bonnet, dans son ouvrage *de la Contemplation de la nature*.

C'est ce merveilleux accord qui démontre l'harmonie établie par le Créateur dans les diverses parties de l'univers, et qui nous a valu les ravissantes descriptions qu'en ont faite Fénelon, Sturm, Bernardin de Saint-Pierre, Buffon, M. de Châteaubriant! Saint Basile n'est pas moins poète qu'eux.

on se pénétre, ces exercices de pantomimes et d'histri-
on, dont on devient l'imitateur, ne sont qu'entre-
tenir la corruption des mœurs.... Pour nous, que
le Seigneur, le grand opérateur de prodiges, appelle
pour nous faire admirer la beauté de ses œuvres,
pourrions-nous nous lasser de les contempler, ou
n'entendre qu'avec indolence les paroles de l'Esprit
Saint? Environnés des miracles en foule qu'ont
produits les mains du divin architecte, quel est
celui de nous qui, transporté par la pensée dans
les premiers temps, ne s'arrêteroit pas à contempler
la merveilleuse ordonnance de l'univers?

3. *Que les eaux se rassemblent* (vers. 9). Les eaux Pag. 34-
ont reçu l'ordre de courir, et, toujours obéissantes,
elles ne s'épuisent jamais dans leur course. Je parle
des eaux qui sont en mouvement, telles que les fon-
taines et les rivières; il y en a d'autres qui sont sta-
tionnaires (1). Vous est-il arrivé jamais lorsque vous Pag. 35.
étiez assis sur le bord d'une fontaine, d'où jaillis-
soit une grande quantité d'eau, de vous demander :
Qui est-ce qui la fait sortir du sein de la terre? qui
est-ce qui fait marcher cette eau en avant? quels
sont les réservoirs d'où elle s'épanche? où aboutira

(1) Tout ce que dit ici notre saint docteur se trouve amplement exposé
dans le savant ouvrage d'Albert Fabricius, sous le titre : *De la théologie
de l'eau, ou Essai sur la bonté, la sagesse et la puissance de Dieu, ma-
nifestées dans la création de l'eau*. Il cite saint Basile, particulièrement à
la page 36 de la traduction française. Paris, 1743.



le terme de sa course? comment ne tarit-elle pas? comment cette mer, où toutes vont se rendre, ne déborde-t-elle pas? Ce premier mot répond à tout. Là est l'histoire de toutes les eaux répandues sur ce globe. *Que les eaux se rassemblent dans un seul lieu* : de peur que, se répandant hors des espaces qui leur sont assignés, elles ne vinssent à force de changer de place, et de passer d'un lieu dans un autre, à inonder tout le continent. Aussi voit-on souvent la mer agitée par les tempêtes qui la soulèvent, et la portent à une prodigieuse hauteur : à peine elle a touché son rivage, que toute cette impétuosité se résout en écume, et qu'elle est rentrée dans son lit.

Jerem. v. 22. *Ne me craignez-vous pas, dit le Seigneur, moi qui mets le sable pour borne à la mer?* Qui empêcheroit la mer Rouge de déborder sur l'Égypte, qui est plus basse qu'elle, et d'aller se réunir à la mer des Indes, si elle n'étoit enchaînée dans son lit par l'ordre du souverain maître? Sésostris et Darius Mède l'ont tenté; mais sans pouvoir en venir à bout. Leur puissance a échoué contre l'absolu pouvoir de celui qui, en rassemblant les eaux dans un tel endroit, a voulu qu'elles ne sortissent pas de l'enceinte que lui-même a déterminée (1).

Pag. 37.

4. Pourquoi la dénomination générale de mers

(1) Nieuwentit a fait de ce raisonnement la plus lumineuse application, dans son beau *Traité de l'existence de Dieu*, chap. v, pag. 300.

donnée ici à toutes les eaux? Parce que la mer en est le commun réservoir, et que tous les amas d'eaux particuliers sont joints ensemble par quelque endroit.

6. *Et Dieu vit que cela étoit beau.* Et certes le Pag. 38
 beau spectacle que présente la mer, lorsque, dans le calme, on la voit blanchissante, lorsque sa surface, ridée par des vents doux, offre une teinte de pourpre ou d'azur; qu'elle ne bat point avec violence la terre qui l'avoisine, mais qu'elle semble lui porter de pacifiques embrassements! Oui, Dieu a jugé que cette œuvre étoit belle par ses rapports avec les autres. C'est l'eau de la mer qui est la source commune de tout ce qu'il y a d'humidité sur la terre, où elle se distribue par d'imperceptibles canaux. Belle, parce qu'étant le réservoir de nos rivières, elle reçoit de partout les eaux, sans jamais dépasser ses bornes; belle, parce qu'elle fournit les Pag. 39
 vapeurs qui se résolvent en pluies bienfaisantes pour nos campagnes; belle, parce qu'elle enchaîne les îles dont elle est tout à la fois la parure et le rempart; parce qu'elle rapproche les contrées les plus éloignées, et que, par les avantages de la navigation et du commerce, elle enrichit l'histoire, fournit abondamment aux besoins de la vie, et, par le transport des différentes productions dans les pays divers, répare ce qui manque aux uns par ce qu'il y a de trop dans les autres.

Cette homélie est pleine d'aperçus délicats , de vues grandes et élevées , de conjectures heureuses qui supposent dans l'auteur une science consommée et un génie d'observation d'une merveilleuse sagacité (1).

Mais est-il possible d'apercevoir et d'approfondir les beautés de la mer , du même œil dont les a vues celui qui les a faites ? Que si elles obtiennent les suffrages du Seigneur ; combien n'est pas plus belle encore cette assemblée chrétienne , où les voix réunies des hommes , des femmes et des enfants , semblables au retentissement des flots qui viennent se briser sur le rivage , élèvent jusqu'au ciel les prières que nous adressons au Très-Haut. Un calme profond vous met à l'abri des tempêtes ! La paix qui règne parmi nous n'a point été troublée par les doc-

(1) S. Basile croyoit à la possibilité de rendre l'eau de la mer potable : *Percolatione potui aptum evadit*, dit-il à la page 39. Il en donne le secret : « Quand les gens de mer se voient jetés dans quelque île déserte , où il ne se trouve ni sources , ni fontaines ; ils remplissent une chaudière d'eau de mer , et la mettent sur un grand feu. Quand cette eau commence à bouillir , ils en reçoivent la vapeur dans des éponges , qu'ils tiennent au-dessus de la surface. Les éponges étant bien imbibées , on les presse dans une seconde , puis dans une troisième. Après quoi l'eau se trouve entièrement dessalée , et on peut en boire sans crainte. » M. de La Place rapporte cette anecdote dans son *Recueil de pièces intéressantes*, tom. v, pag. 59. A quoi il ajoute : « A propos de ceci , ne pourroit-on pas présumer qu'un livre intéressant à faire , seroit celui qui prouveroit , avec quelque fondement , que la plupart des arts existants aujourd'hui nous viennent des anciens ? » L'ouvrage est fait , il existe sous le titre : *Recherches sur les découvertes des anciens , attribuées aux modernes* , vol. in-8° , par M. Du Temps.

trines perverses que l'esprit de l'hérésie a répandues ailleurs. Méritez donc les louanges du Seigneur, en vous maintenant dans l'observation fidèle de tous vos devoirs, par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE V. *Sur les productions de la terre.*

Dieu dit encore : *Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine , et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce , et qui renferment leurs semences en eux-mêmes.* Pag. 40.

1. Ce n'est pas sans une profonde sagesse que la terre, soulagée du poids des eaux qui la pressoient, a reçu l'ordre de produire d'abord de l'herbe, et ensuite des arbres; et cet ordre ne cesse pas de s'exécuter encore sous nos yeux. Car la parole qui se fit entendre à ce moment, et ce premier commandement est devenu pour la nature une sorte de loi qui prescrit, pour tous les siècles, à la terre, le devoir de produire ses fruits : *que la terre produise des germes ; germinet terra.* D'abord, ce germe producteur a besoin lui-même d'être produit. Sorti de terre, il n'est encore qu'un brin d'herbe; bientôt fortifié par des accroissements successifs, il s'en élève une tige qui se développe par degrés jusqu'à la maturité qui amène la graine. Même marche dans les diverses

situations qui le constituent herbe ou verdure. *Que la terre produise l'herbe.* Qu'elle la produise d'elle-même, sans avoir besoin d'aucun secours étranger. Comme on a cru que le soleil est la cause des productions de la terre, en attirant par sa chaleur la force productrice de son sein à sa surface, Dieu, pour détromper les hommes, et les détourner de l'idolâtrie, a voulu que la terre fût parée de ses ornements avant que le soleil ne fût créé (1). Après avoir pourvu à la nourriture des animaux, la Providence aura-t-elle dédaigné de prendre soin des hommes ? Mais n'étoit-ce pas pour vous ménager à vous-mêmes des sources de richesses et d'agréments, que de servir à l'avance les besoins des animaux attachés à votre service ? En faisant naître autour de vous tant de semences diverses, quelle a pu être l'intention du Créateur, que de vous prodiguer les commodités de la vie, indépendamment des ressources que les plantes et les légumes fournissent à la subsistance commune ?

Pag. 41.

2. Réfléchissez à cette parole : *Que la terre produise.* Auparavant stérile et morte, elle a entendu cette simple parole ; et, à l'instant, pareille à la

(1) Et les arbres, et les arbustes, et les herbes ont germés sur la terre par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil, qui devoit être le père de toutes les plantes, et il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule volonté. » (Bossuet, *Élev.*, pag. 50.)

jeune épouse qui s'est dépouillée de ses lugubres vêtements, elle se montre ornée de la plus éclatante parure. Elle ouvre son sein qui tressaille d'allégresse; et devenue mère féconde, empressée de répandre ses trésors nouveaux, elle a fait éclore ces familles innombrables de plantes que vous voyez...

Puissé-je vous pénétrer d'un sentiment si vif d'admiration pour les choses créées, que partout où vous rencontrerez quelque'une de ces productions, elle retrace à vos yeux le Créateur; et qu'en même temps elle vous ramène à votre propre nature dont vous trouverez l'image empreinte, selon l'expression du prophète Isaïe, sur chaque partie de ce magnifique tableau. *Toute chair, dit-il, est comme l'herbe des champs, et toute la gloire de l'homme ressemble à la gloire de l'herbe.* Point de comparaison plus propre en effet à exprimer combien la vie humaine est courte, combien caduques et fragiles les prospérités et les plaisirs de ce monde. Aujourd'hui dans la force de l'âge et dans la fleur de la jeunesse, nourri, engraisé de délices, abandonné aux bouillantes ardeurs d'un tempérament qui ne veut point connoître d'obstacles; demain, objet de pitié, flétri par le temps, ou consumé par la maladie: Tel homme se fait remarquer par l'éclat de son opulence; il ne marche qu'escorté d'un essaim d'adulateurs, d'amis, ou soi-disant tels, qui briguent sa faveur à l'envi l'un de l'autre, de parents dont

Isa. XL. 6.

l'affection n'est pas plus sincère ; qu'il sorte ou qu'il rentre , c'est autour de lui un cortège nombreux de serviteurs attachés aux divers emplois de sa maison , et qu'il traîne à sa suite comme un troupeau d'esclaves. Le faste qui l'environne excite partout l'envie sur ses pas. À l'éclat des richesses , ajoutez , si vous voulez , le crédit et l'autorité que donnent les dignités obtenues du souverain , l'administration des provinces , le gouvernement des peuples , le commandement des armées , le privilège d'avoir un héraut public qui vous devance , le respect mêlé de terreur qu'imprime la présence des licteurs , le droit de disposer arbitrairement de la liberté , de la fortune , de la vie des citoyens tremblants à votre aspect : le dénouement de tout cela , quel est-il ? Une nuit , un accès de fièvre , une inflammation de poitrine l'enlève du milieu de la scène , le dépouille en un moment de tout cet appareil théâtral ; et tant de pompe , tant de majesté se sont évanouies comme un vain songe. Oh ! combien le Prophète n'avoit-il pas raison de s'écrier que toute chair est comme l'herbe des champs , et que toute la gloire de l'homme ressemble à la gloire d'une fleur ?

Pag. 43.

4. *Que la terre produise l'herbe.* Avec les plantes qui servent à notre usage , naissent à la fois celles qui fournissent les poisons mortels. À côté des plantes nourricières , croîtront la cigüe , l'ellébore , l'aconit , la mandragore. Qu'est - ce à dire ? qu'il

faillie méconnoître la main libérale qui nous a prodigué les bienfaits, pour lui reprocher les productions qui nous sont dangereuses? Mais tout a-t-il été créé pour les caprices de notre sensualité? Ne nous suffit-il pas que tout ce qui est nécessaire à notre subsistance, soit facile à connoître, et vienne comme de soi-même se présenter à nos besoins? Tout ce qui fut créé a son emploi et son utilité distincte. Parce que le sang de taureau seroit pour vous un poison, falloit-il, ou qu'il n'y eût point de taureau, ou qu'il fût privé de sang? Vous avez dans la raison seule un guide naturel et domestique, qui écarte de vous les productions nuisibles, comme il a été donné à la chèvre et à la brebis un instinct qui leur fait connoître et discerner ce qui leur seroit dangereux.

Non, pas une de ces productions qui ait été faite sans dessein et sans utilité. Ou ils servent à la nourriture de quelques animaux, ou l'art de la médecine a su les tourner à son avantage, en les employant à la guérison de certaines maladies. Bien loin donc de fournir des objections contre la Providence, cela même nous prête un nouveau motif pour lui rendre nos actions de grâces.

5. Les divers degrés de la végétation ont été parcourus en un instant; et le moment de la naissance a été celui de sa parfaite maturité. Les vallons et les prairies se jonchent d'herbages abondants; les campagnes se chargent de moissons ondoyantes, comme

les flots de la mer que le vent agite. Toute la surface de la terre présente l'aspect d'un magnifique jardin diversifié à l'infini. Rien alors qui menaçât les créations nouvelles ; ni l'ignorance du laboureur, ni l'intempérie de l'atmosphère, ni aucun de ces accidents si sujets à tromper les espérances. La fertilité de la terre ne lui étoit pas encore disputée par les funestes conséquences de la sentence qui pèse aujourd'hui sur elle, puisque la faute qui nous condamne à manger notre pain à la sueur de notre front, n'avoit pas encore été commise.

Gen. III. 17.

6. En même temps, les forêts se groupèrent en masses épaisses ; les espèces diverses d'arbres parurent, tant ceux dont les sommets élevés s'élancent vers le ciel, que ceux qui avoisinent la terre ; chacun avec les caractères et dans les formes qui les distinguent. Seulement, l'arbuste qui nous donne la rose étoit né sans épines ; elles ont été surajoutées depuis, comme un emblème qui nous avertit que la douleur suit de près le plaisir, et nous rappeler cette même faute qui condamna la terre à produire les ronces et les épines. Parmi les arbustes, considérons plus particulièrement la vigne : que de phénomènes elle présente dans sa racine, dans sa tige et ses bourgeons, dans ses branches et ses sarments, dans sa grappe, laquelle, après avoir commencé par être acerbe, finit par être si douce. La vigne seule vous donne l'idée de

toute la nature. Vous savez tous la comparaison que Notre-Seigneur fait de lui-même avec la vigne, dont son père est, dit-il, le cultivateur ; chacun de nous entés dans l'Église par la foi, il nous appelle les sarments de cette vigne, nous invitant à porter des fruits en abondance, de peur qu'étant stériles et réprouvés, nous ne soyons jetés au feu. Vous l'entendez dire perpétuellement par la bouche de ses Prophètes : *Mon bien-aimé avoit une vigne plantée dans un lieu élevé, gras et fertile. Ailleurs : J'ai planté une vigne, je l'ai entourée d'une haie.* Cette vigne, c'est le peuple chrétien ; cette haie, ce sont ses commandements ; les saints anges en sont les gardiens ; les Prophètes, d'abord, puis les Apôtres et les Docteurs, forment les palissades qui la soutiennent, et l'empêchent d'être foulée sous les pieds. Il veut que les embrassements de la charité, comme les tendons de la vigne, nous attachent au prochain, et que, par un mutuel support, travaillant sans cesse à nous élever, nous allions, à l'exemple de la vigne, jusqu'à la cime des plus grands arbres. Il veut aussi, qu'à son exemple, nous nous laissions enfouir, c'est-à-dire que nous nous dépouillions des sollicitudes terrestres qui appesantissent nos cœurs, que nous renoncions à l'amour d'une vaine gloire pour nous rajeunir comme elle, et reprendre une nouvelle sève ; que nous évitions de jeter trop de bois et trop de feuilles, c'est-à-dire d'affecter quelque pompe

JOANN. xv.
1—5.

ISA. v. 1.

Jerem. II, 21.

Pag. 46.

Matth. xxi.
33.

que ce soit , de rechercher les louanges , et les applaudissements étrangers ; mais que tous nos désirs soient de plaire au véritable vigneron.

Ps. LI. 10.

Il nous recommande encore de ressembler à l'olivier *qui porte du fruit dans la maison de Dieu*. Comme lui , vous jouirez d'une verdure constante , et vous porterez des fruits en abondance , si vous êtes libéral envers les pauvres.

7. Nous arrêterons-nous à considérer les espèces d'arbres si multipliées , dont les uns servent à nos aliments , les autres à la construction de nos maisons , d'autres à la fabrication de nos vaisseaux , d'autres à chauffer nos foyers (1) ? Quelle prodigieuse diversité dans leurs formes , dans leur végéta-

(1) « Admirez les plantes qui naissent de la terre ; leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre ; elles donnent de la verdure , des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts aussi anciennes que le monde ? Les arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines , comme leurs branches s'élèvent vers le Ciel ; leurs racines les défendent contre les vents , et vont chercher comme de petits tuyaux souterrains tous les suc destinés à la nourriture de leur tige ; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce , qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air ; les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avoient réunie dans le tronc. En été , ces rameaux nous protègent de leurs ombres contre les rayons du soleil ; en hiver , ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle ; les arbres fruitiers , en penchant leurs rameaux vers la terre , semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes , en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines , se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus foible plante , le moindre légume contient en petit volume , dans une graine , le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands

tion, dans leurs propriétés, dans leurs fruits! mais comment décrire et concevoir même tant de merveilles? Le même fluide, pompé par la racine, nourrit diversement la racine elle-même, l'écorce, le bois et la moelle; il devient feuille, il se distribue dans les branches et dans les rejetons, alimente les fruits qu'il développe. Qui nous expliquera la variété de ces métamorphoses? Comment encore le même fluide devient-il vin dans la vigne, huile dans l'olivier? Autre phénomène: comment, doux dans la première, est-il onctueux dans l'autre? Et jusque dans les mêmes qualités, quelle infinie variété dans leurs saveurs! car la douceur de la vigne n'est pas la même que celle de la pomme, de la figue, ou du fruit du palmier. Comment ce même fluide, qui flatte si agréablement le goût en passant à des plantes douces, devient-il âpre en se transmettant à d'autres plantes qu'il aigrit, et parvient-il au dernier degré d'amertume dans l'absinthe ou la scamonnée? comment, astringent et rude dans les unes, s'est-il converti dans les autres en une substance huileuse et émolliente? Pag. 47.

Dans les couleurs, même variété. En parcourant une prairie, c'est le même fluide que vous voyez

arbres. La terre qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein (1).»

(1) Traduit, mais comme traduisent les grands maîtres, par l'anglais, *Essai sur la Providence de Dieu*, chap. 11, pag. 44, édit. de M. Aimé-Martin, Paris, 1811.

rougir telle fleur , donner à telle autre l'éclat de la pourpre , azurer celle-ci , blanchir celle-là , et présenter plus de différences encore dans les odeurs que dans les couleurs (1).

Pag. 49.

10. *Que la terre produise.* Ce peu de paroles a été sur-le-champ une nature souveraine , un mécanisme tout-puissant qui , plus vite que la pensée , a produit la création et l'a achevée. Profondément empreint sur la terre , il lui commande de la renouveler chaque année , en faisant sortir de son sein les familles toujours renaissantes des plantes et des arbres qui la décorent. La première impulsion une fois donnée , l'a été pour tous les siècles , et ne s'arrêtera qu'à la consommation de l'univers. Puissions-nous tous arriver à ce terme , chargés de fruits et remplis de bonnes œuvres , afin que , plantés dans la maison de notre Dieu , nous y fleurissions dans les tabernacles éternels , en Jésus-Christ , Notre-Seigneur , à qui soient la gloire et l'empire , dans les siècles des siècles ! Amen.

(1) Nous avons ici beaucoup abrégé l'original. Notre saint et savant docteur avoit deviné la plupart des phénomènes , qui ont fondé la réputation de nos modernes philosophes. Il développe ici le système de la différence sexuelle des plantes. Ceux qui voudront le connoître à fond , pourront lire ce qu'en ont écrit MM. de Buffon et Valmont de Bomare : ils liront avec encore plus de fruit et d'édification les considérations de Sturm , dans l'édition que M. Cousin Despreaux , et l'auteur de cette *Bibliothèque choisie des Pères*, en ont publié , sous le titre de : *Leçons de la nature*, en 4 vol. in-12.

HOMÉLIE VI. *Sur la création des corps lumineux.*

Celui qui assiste aux combats du cirque doit y apporter lui-même sa part de courage et de force. C'est là ce que suppose l'usage où l'on est dans les assemblées publiques, de n'y paroître que tête nue, pour témoigner que chaque spectateur est lui-même intéressé dans l'action. Appelés à contempler ensemble de plus importants et de plus magnifiques spectacles, à recueillir les secrets de la souveraine sagesse, chacun de nous doit apporter ici des motifs personnels qui commandent son attention ; il faut que l'auditeur, s'identifie avec moi, qu'il ne se contente pas d'être juge, mais qu'il ose aussi entrer dans la lice ; autrement nous courrions le risque de manquer la vérité, même en la découvrant ; et ma confiance, trompée, seroit en pure perte pour mon auditoire. Pag. 49.

Quel est mon but en vous parlant ce langage ? C'est que , comme nous nous proposons d'examiner le bel ordre de l'univers , et de contempler le monde , non dans les vues d'une sagesse mondaine , mais d'après les instructions données par Dieu lui-même à son serviteur Moïse, *quand il lui parloit face à face , et non par énigme*, il deviendroit impossible de prendre un intérêt réel à d'aussi grands spectacles , à moins d'avoir exercé son esprit à bien saisir les objets dont nous allons vous entretenir. NUM. XII. 8.
EXOD. XXXIII.
11.
PAG. 50.

Si donc il vous est arrivé jamais de vous arrêter, durant le cours d'une belle nuit, à considérer les magnificences du ciel parsemé d'étoiles; si votre esprit, occupé du Créateur de l'univers, a réfléchi quel est celui qui a répandu ces étoiles sur la voûte du firmament comme autant de brillantes fleurs, et que si elles en font l'ornement, la main qui les créa pour le charme des yeux, a voulu qu'elles fussent une source de bienfaits; si, durant le jour, livré à des méditations sérieuses, vous avez porté un œil attentif sur les merveilles qui se découvraient à lui, et que, de la pensée des objets visibles, vous vous soyez élevé jusqu'à l'Être invisible: voilà l'auditeur exercé que je demande: vous tenez bien votre place dans ce saint et vénérable amphithéâtre. Venez donc; suivez-moi; je vais faire auprès de vous l'office de ceux qui montrent les curiosités d'une ville à des hommes qui n'y avoient point encore séjourné; je vous servirai d'introducteur dans cette magnifique cité, notre ancienne patrie, d'où nous avons été chassés par le démon homicide, dont les funestes séductions nous ont réduits en servitude. J'ai à vous faire voir la première formation de l'homme, bientôt suivie de la mort enfantée par le péché, ce premier-né du démon instigateur du crime, et père du mal. Vous apprendrez à vous connoître vous-même; que la même origine qui vous ramène à la terre, vous montre un Dieu pour créateur; que, si vous cédez en

force aux animaux , vous n'en avez pas moins l'empire sur tous les êtres animés ou inanimés qui vous environnent ; et que , par le privilège de la raison qui vous fut donnée , supérieur à toutes les autres créatures , vous pouvez vous élever par-delà même ce ciel qui domine nos têtes.

Avec votre propre nature , vous connoîtrez celle de Dieu ; vous apprendrez à l'adorer , à le servir , à le glorifier comme votre père , à l'aimer comme notre bienfaiteur de qui nous tenons et notre subsistance , et les bienfaits de la vie présente , et les espérances de la vie future. De la magnificence des objets passagers qui sont sous vos yeux , vous conclurez à celle des biens qui ne passeront jamais. Que si la vaste étendue de ce firmament , et la pompe qu'il étale , surpassent toute intelligence ; dites-moi , quelle idée vous formerez-vous de ces beautés qui ne souffriront jamais d'éclipse ? Car , un jour viendra où ce soleil si radieux , si grand , si rapide dans sa marche , qui parcourt ses révolutions avec un ordre si bien calculé , dont la dimension est si exactement mesurée avec le reste de l'univers , et dont la lumière qu'il répand sur la vaste scène du monde en fait comme l'œil de la nature , tombera lui-même dans la corruption. Si pourtant il excite en vous une admiration toujours nouvelle ; quels hommages ne devez-vous pas réserver au vrai soleil de justice ! Si c'est pour l'aveugle une privation bien pénible de

ne point voir l'astre du jour ; quel malheur ne sera-ce point pour le pécheur d'être privé de la véritable lumière ?

Pag. 51.

2. Et Dieu dit : *Que des corps lumineux soient faits dans le firmament du ciel, pour éclairer la terre, et séparer le jour et la nuit* (vers. 14). Le ciel et la terre avoient précédé ; après eux avoit été créée la lumière ; le jour et la nuit étoient distingués ; la terre et le firmament sortis du néant ; les eaux s'étoient rassemblées dans le commun réservoir qui leur avoit été assigné ; la terre avoit reçu dans son sein l'inépuisable pépinière , qui alloit en un moment se montrer avec tous les développements de la parfaite maturité ; et cependant le soleil et la lune n'existoient pas encore. Dieu vouloit (ainsi que nous l'avons observé déjà) prévenir l'ignorance, qui feroit du soleil le père et l'auteur de la lumière, le générateur des productions de la terre (1). Il avoit remis au quatrième jour l'émission de cette parole : *Que des corps lumineux soient faits dans le firmament du ciel.*

De la pensée de celui qui a commandé, allez

(1) « Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil , pourroient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes , et de toutes sortes de plantes , avant que le soleil ait été créé ; afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul. » (Bossuet , *Disc. sur l'Hist. univ.* , 2^e part. , n^o 1 , pag. 161 , édit. in-4^o.)

aussitôt à la pensée de celui qui a obéi. Qui est-ce qui a parlé? etc.

Saint Basile découvre dans les paroles de son texte l'intervention de la seconde personne de la sainte Trinité; dogme en quelque sorte traditionnel, que nous avons vu déjà répandu chez tous les écrivains des siècles précédents.

Il prévient l'objection fondée sur la préexistence de la lumière, comme rendant inutile la création du soleil, pour répondre :

« C'est-à-dire, selon l'énergie de l'Hébreu, qu'il y a dans le firmament des corps lumineux, des corps formés de cette lumière déjà créée au premier jour, et destinés à la communiquer aux futurs habitants de la terre. Il faut donc concevoir ici que la lumière qui avoit d'abord circulé autour de la terre, et à une distance peu considérable de notre globe, servit à la composition des astres que Dieu suspendit dans les airs au quatrième jour, à des distances plus ou moins éloignées. De là fut tiré le soleil, dont la lumière vivifiante se communique à la lune et aux autres planètes; lesquelles nous la réfléchissent avec plus ou moins d'éclat, à proportion de leur grandeur et de leur éloignement (1). »

(1) *Bible de Ch. Choix*, tom. 1, pag. 7. Avant saint Basile, les beaux esprits de ces temps-là trouvoient la physique de Moïse en contradiction avec les découvertes modernes, et le vrai système du monde. M. de Vultaire

(D'où le saint docteur conclut que le soleil a été créé pour servir de corps et de véhicule à la substance de la lumière).

3. Ni vous , ni moi ne pouvons séparer la lumière d'avec le soleil ; mais ce que nous pouvons distinguer par la pensée , l'auteur de la nature a bien pu le séparer par le fait.

Il en donne la preuve par cet exemple tiré du feu :

Pag. 52.

Vous ne pouvez guère vous retracer la propriété où il est de brûler , sans y joindre celle de briller aux yeux, et la nécessité de consumer les objets qui l'entourent en se consumant lui-même. Cependant le Seigneur, voulant par un prodige surnaturel, attirer la confiance de son serviteur Moïse , se montra à lui dans le buisson ardent qui brûloit sans se consumer. C'est à quoi le psalmiste fait allusion par ces paroles : La voix du Seigneur empêche de brûler la flamme du feu: *Vox Domini intercidentis flammam ignis*. Par ce phénomène toujours subsistant sous nos yeux , le Seigneur vouloit nous rendre sensible la future destinée des justes et des méchants après

Exod. III. 2.

Ps. XXVIII. 7.

n'est pas le premier qui se soit égayé sur ces prétendues erreurs. Saint Basile a fourni à ses réfutateurs le précis de leur réponse à ces misérables chicanes. On en peut voir le développement dans la réponse de l'abbé Clémence à *la Bible enfin expliquée* , pag. 424 ; dans la *Genèse* de l'abbé du Contant De La Mollette ; dans le *Catéchisme philosophique* de l'abbé Feller , pag. 356, et dans un ouvrage plein de découvertes utiles , publié sous le nom de *Chroa-Genèse*, par M. Gauthier.

la mort. Aux premiers, lumière inépuisable ; aux seconds, feux dévorants qui ne s'éteindront jamais.

De là l'orateur explique les signes que l'on tire du soleil et de la lune dans l'usage de la vie ; ce qui l'amène à la réfutation des rêveries alors dominantes de l'astrologie ; montre comment le soleil et la lune règlent les saisons et l'année ; établit par d'exactes raisonnements et d'ingénieuses comparaisons la grandeur immense de ces deux planètes qui ne nous paroissent de médiocre dimension qu'à cause de l'éloignement où ils sont de notre terre ; relève les méprises habituelles de notre vue et de nos jugements.

Pag. 54.

Pag. 57.

Pag. 59.

Il explique d'une manière satisfaisante les mouvements des constellations , les causes de l'accroissement et de la décroissance de la lune , de son influence sur le flux et reflux, des variations de l'atmosphère, et des divers phénomènes de la nature.

Quand vous vous rencontrez sur le sommet d'une montagne ; qu'alors vous veniez à porter vos regards sur la plaine qui s'étend sous vos pieds : comment jugez - vous les objets qu'atteignent vos regards ? Les corps de la plus haute taille vous paroissent n'être que des insectes rampants sur l'herbe ; le vaisseau que vous apercevez au loin vous semble être Poiseau qui fend l'air. Votre vue ne sait pas mesurer avec plus d'exactitude les contours que les distances. Calculez après cela le volume des astres

qui vous éclairent, par l'éloignement où nous sommes de ces grands corps de lumière (1).

Il termine cette homélie par cette réflexion :

Pag. 62.

II. Comparés à celui qui les a faits, le soleil et la lune, ces grands corps de lumière, sont à peine comme la fourmi et le moucheron (2) ; aussi impuissants, avec toutes leurs grandeurs, pour vous donner la plus légère idée de l'immensité et de la majesté de Dieu, que le sont les plus foibles des animaux, et les plantes qui se perdent sous vos pieds.

HOMÉLIE VII. *Sur les reptiles.*

Et Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles animés selon leur espèce, et des oiseaux qui volent dans le firmament du ciel selon leur espèce (vers. 20.)

(1) Fénelon donne à la pensée de saint Basile une application plus morale dans ces paroles : « Un homme qui vit sans réflexion, ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, et qui ont quelque rapport avec ses besoins : il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre ; et le soleil qui l'éclaire pendant le jour, que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit : ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paroît alors qu'un petit coin de terre, la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers ; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis. » (*Exist. de Dieu*, chap. 11, pag. 9 et 10.)

(2) Voy. Nieuwentit, *de l'Exist. de Dieu*, liv. III, chap. 1, pag. 386 et suiv.

C'est pour la première fois qu'un être animé et Pag. 63. pourvu de sentiment est appelé à la vie. Il y a bien dans les plantes et dans les arbres , une sorte de vie que leur confère la faculté de recevoir de la nourriture et de l'accroissement ; mais ce ne sont point là , à proprement parler , des êtres vivants et animés (1).

Que les eaux produisent des reptiles. Tout ce qui nage ou sur la surface , ou au travers de l'eau , est du genre des reptiles , puisqu'il se traîne dans cet élément. Dans ce seul mot , sont comprises toutes les espèces , dont vous ne viendriez pas plus à bout de calculer les innombrables variétés , que de compter les flots de la mer , ou d'en mesurer les eaux dans le creux de votre main.

Nous nous abstiendrons de suivre saint Basile dans les détails que son sujet lui commandoit alors sur la nature des poissons , leurs mœurs , leurs voyages (2) , entremêlant ses descriptions de réflexions morales. Il nous suffira d'en présenter quelques exemples.

(1) - Il n'y en a point , à proprement parler , qui mérite le nom d'*âme*, que celle de l'homme , qui est seule intelligente et raisonnable. Celle des animaux et des plantes n'est qu'une vertu nutritive qu'il a plu aux hommes d'appeler *âme*. (S. Grégoire de Nyse, *De la format. de l'homme*, chap. xv.)

(2) Ceux qui désireroient plus de détails , et peut-être plus de précision , trouveront de quoi satisfaire leur curiosité , dans l'excellent ouvrage des *Leçons de la nature* , où l'auteur a profité de toutes les découvertes d'Aristote , de Plin , de Linn , de Gouan , et des naturalistes venus après eux , mais avec la précaution de se défendre de l'esprit de système , et toujours en rapportant les ouvrages à la gloire du tout-puissant ouvrier.

Pag. 65.

La plupart vivent en guerre ; ils se poursuivent et se dévorent les uns les autres ; le plus foible devient la proie du plus fort , jusqu'à ce que celui-ci vienne à rencontrer son maître , qui l'engloutit à son tour. N'est-ce pas là notre histoire à nous-mêmes , lorsque nous abusons de notre force contre de plus foibles que nous ? En quoi diffère du poisson vorace , l'homme qui , pour satisfaire à son insatiable avarice , immole sans pitié ceux qu'il voit au-dessous de lui ? Par ce que tel possédoit injustement peut-être l'héritage du pauvre , vous l'avez opprimé ; vous vous êtes enrichis de cette dépouille usurpée : vous vous êtes montrés plus injustes que l'injuste , plus avare que l'avare. Craignez que le dénouement ne soit le même que celui du poisson à qui il est si ordinaire de périr par l'hameçon ou le filet. Car la sentence est portée : Celui qui commet l'injustice doit s'attendre au châtimeut.

Prov. x. 19.

Ps. ciii. 25.

La mer , dit le psalmite , est d'une vaste étendue ; elle renferme un nombre infini de reptiles , une multitude de grands et petits animaux. Cependant il règne parmi eux un ordre et une police admirables. Les espèces diverses se répandent dans les régions analogues à leur tempérament , et n'en changent pas : vous ne les voyez pas envahir le domaine étranger ; mais elles restent dans les limites qui leur furent assignées. Où est le géomètre qui leur ait distribué leur habitation ? quelles murailles

Pag. 66.

les enferment dans une enceinte déterminée? Un instinct naturel leur a marqué les lieux auxquels ils s'enchaînent. Sommes-nous plus sages que les animaux? *Nous remuons sans cesse ces bornes immuables que nos pères avoient posées; nous partageons la terre, nous joignons maison à maison, champ à champ, afin de nous enrichir aux dépens du prochain.* PROV. XXII, 28. ISA. V. 8.

Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des poissons voyageurs. Ceux-là, comme s'il y avoit eu une délibération commune qui les reléguât dans des plages étrangères et les condannât au bannissement, ceux-là, dis-je, vous les voyez s'exiler et partir tous à la fois au signal convenu. Qu'est-ce qui les a mis en marche? où est l'édit du prince? à quelle place publique, sur quelles affiches ont-ils lu l'ordre du départ? qui les guidera dans ces lointaines excursions? Ne reconnoissez-vous point une Providence divine qui ordonne, exécute tout, jusqu'aux moindres détails? Le poisson ne contrarie point la loi que Dieu lui impose; et nous, nous ne savons que désobéir aux commandements du salut.

J'ai moi-même été témoin des faits que je raconte, PAG. 67. et ils m'ont pénétré d'admiration pour la sagesse divine: Si des animaux sans raison savent pourvoir à leurs besoins; si le poisson connoît ce qu'il doit rechercher ou fuir; nous, qui avons en partage le privilège d'une raison qui nous éclaire, d'une loi

qui nous guide , de magnifiques promesses qui nous sont faites ; nous, à l'école de l'Esprit Saint lui-même, combien, dans la conduite de nos affaires, nous sommes loin de l'intelligence du poisson ! Ils semblent avoir la prévoyance de l'avenir ; et nous, indifférents sur les destinées qui nous attendent, nous consumons notre vie au sein des voluptés les plus brutales. Le poisson va d'une mer à l'autre chercher ce qui convient à ses besoins : quel exemple pour cet homme qui passe sa vie toute entière dans la paresse et dans tous les maux qu'elle engendre !

Le reste du discours présente le même caractère, des tableaux relevés par des oppositions, des faits plus ou moins assurés sur l'histoire naturelle des poissons. Les exemples que nous avons cités, suffisent pour indiquer la méthode de saint Basile, et celle que nous devons nous prescrire dans ces sortes de sujets.

HOMÉLIE VIII.

Pag. 70.

Celle-ci traite *des oiseaux*, et n'est, comme la précédente, qu'une suite de descriptions ramenées à la morale.

La marche est, ce semble, moins rapide, parce que l'orateur l'a ralentie à dessein par des digressions sur des questions vivement agitées de son temps, mais qui ne nous offrent plus un égal intérêt, par exemple celle-ci : La terre a-t-elle une âme ? C'étoit l'erreur des manichéens ; sorte de spinosisme, auquel la philosophie moderne voudroit encore nous ramener, et qui se réfute mieux dans un traité que dans un sermon. Les animaux

terrestres ont-ils une vie plus parfaite que celle des animaux nageurs ; ce qui amène la discussion du dogme de la métempsycose , et de l'âme des bêtes (1). A la suite de ces préliminaires , l'auteur entre dans son sujet. Il parcourt les espèces diverses d'oiseaux et d'insectes ailés , s'arrêtant avec complaisance sur les abeilles dont il raconte ainsi l'histoire naturelle :

Pag. 71.

Les abeilles vivent en communauté ; ensemble elles se répandent dans les airs , ensemble elles s'oc-

Pag. 73.

(1) Tout ce que saint Basile avance en faveur de l'instinct des animaux , peut se réduire à cette excellente instruction que donne Nieuwentit , et que l'on nous saura gré de transcrire ici :

- Le lecteur ne doit pas être surpris , que , dans le chapitre des animaux , je n'aie rien dit du principe de leurs actions ; c'est une matière qui partage extrêmement les philosophes. Quelques-uns ne regardent les animaux que comme des automates , privés de sentiment ou d'entendement ; mais d'autres disent qu'il faut leur accorder un autre principe de leurs actions , pour les mettre en état d'agir comme ils font (c'est l'opinion de saint Basile qui établit entre eux trois classes d'instincts). Nous ne nous étendrons pas là-dessus ; les raisons qu'on apporte pour et contre sont très fortes. D'un côté , les animaux sont si industrieux , qu'il faudra dire qu'ils ont plus de raison que l'homme. De l'autre côté , leurs organes sont les mêmes ; ils travaillent par précaution ; ils prennent des mesures contre leurs ennemis ; ils se tendent des pièges adroits ; ils évitent avec art les accidents qui les menacent ; ils s'assemblent ; ils forment des républiques ; ils s'assujettissent à des lois constantes ; ils se choisissent des chefs ; ils travaillent pour leur bien commun ; ils se distribuent les travaux ; ils s'aident dans leur peine ; ils s'aiment ; ils témoignent de la tristesse quand ils se quittent : tout cela paroît dans les abeilles , les cigognes , les grues , les castors , les pigeons , les tourterelles , et semble annoncer une Âme qui conduit les animaux ; mais on ne sauroit se débarrasser des difficultés qui combattent ce sentiment. - (*De l'Existence de Dieu* , liv. II , chap. VII , pag. 354.)

S. Basile allègue les mêmes exemples.

Pag. 74.

cupent d'un même travail ; et ce qui les distingue plus particulièrement, c'est qu'elles sont gouvernées par un roi, dont l'autorité et l'exemple dirigent tous leurs mouvements ; elles ne se permettroient pas d'aller au butin avant que leur roi n'en ait donné l'ordre en marchant le premier. Ce roi, ce n'est pas l'élection populaire qui lui confie son pouvoir, l'ignorance du peuple l'expose habituellement aux plus mauvais choix ; ce n'est point non plus l'hérédité, il n'est que trop ordinaire de voir les enfants des rois, corrompus par la mollesse et la flatterie, ne racheter par aucune vertu les vices auxquels ils s'abandonnent. C'est la nature qui fait le roi des abeilles, en le douant de la force, de la beauté, de la douceur de caractère (1) ; pourvu comme les autres d'un aiguillon, il ne s'en sert point pour se venger. C'est un principe de loi naturelle et non écrite, que ceux qui sont élevés à de hauts emplois, doivent être lents à punir. Les abeilles, qui n'imitent point en cela l'exemple de leur roi, en sont punies à l'instant même, puisqu'elles déposent la vie avec leur aiguillon. Leçon

(1) Sur la confiance à donner à ces assertions, on peut consulter Réaumur, Pluche, Buffon, et les naturalistes. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas seulement la magnificence des lieux qui raconte la gloire de leur auteur. L'industrie de l'abeille, le mécanisme du ciron ne démontrent pas moins la toute-puissance et la sagesse divine. Clarke, Fénelon, etc., tout ce qui a des yeux pour voir et une âme pour sentir.

pour les chrétiens, à qui il est défendu *de rendre le mal pour le mal*, et commandé *de vaincre le mal par le bien*. Modelez-vous sur l'abeille qui forme ses rayons sans nuire à personne, et sans attenter au bien d'autrui. Elle va recueillir ouvertement sa cire sur les fleurs ; et pompant avec sa trompe son miel répandu sur ces mêmes fleurs, comme une douce rosée, elle le dépose dans le creux de ses rayons.

Rom. XII, 17.

21.

Le livre des Proverbes a donné à l'abeille la plus belle louange et la plus honorable, en l'appellant *habile et laborieuse*. Autant elle montre d'intelligence et d'activité à ramasser de toutes parts ce précieux aliment, où les rois et les particuliers trouvent, selon l'expression de l'écrivain sacré, un si salutaire remède ; autant elle déploie de prévoyance et d'adresse dans la construction des cellules dont la ruche se compose. Elle commence par étendre la cire en forme d'une membrane déliée, la distribue en compartiments contigus et unis l'un à l'autre par étage, en sorte que chacune des cases tient à celle qui l'avoisine et s'en sépare par un petit mur mitoyen ; procédé qui supplée à la délicatesse de la matière, et soutient chaque partie par la solidité de l'ensemble. Elle se garderoit bien de ne faire de sa ruche qu'un seul magasin, de peur que la précieuse liqueur ne le rompe par son poids, et ne le fasse couler au dehors. La science du géomètre n'est qu'une imitation du travail de l'industrielle

Prov. VI, 8.

Prov. XXIV,

13.

abeille. Les cellules des rayons, toutes hexagones, et à côtés égaux, ne portent pas les unes sur les autres en lignes droites, parce qu'alors les côtés non soutenus se trouveroient fatigués; mais les angles des hexagones inférieurs servent de fondemens et de bases à ceux qui s'élèvent par-dessus, afin d'être en état de supporter le poids supérieur, et de garder fidèlement le trésor liquide contenu dans leur enceinte.

S. Basile décrit les émigrations des oiseaux voyageurs, les mœurs des autres, et prend de chacun d'eux de nouveaux motifs de reconnoissance et d'admiration envers la divine Providence.

Revenant à son auditoire :

Je commence à m'apercevoir que mon discours excède les bornes accoutumées. Oui, si je considère l'abondance des matières dont je viens de vous entretenir; mais en réfléchissant sur l'inépuisable sagesse qui éclate dans les ouvrages de la création, je crois n'être encore qu'à l'exorde de mon discours. Plaise au Ciel que je ne vous aie pas si long-temps retenus sans profit! A quoi auriez-vous employé le temps depuis le matin jusqu'au soir? Vous n'êtes pas de ceux qu'attendent des tables de festins et des rendez-vous de plaisirs; permettez donc que je profite du jeûne où nous sommes, pour vous offrir un aliment spirituel. Souvent il vous est arrivé de servir

les appétits de la chair : continuez aujourd'hui à vous occuper des intérêts de vos âmes. Si vous êtes jaloux de richesses ; en voici de toutes spirituelles : si vous aimez les plaisirs , les sensualités ; nous vous présentons ces oracles du Seigneur *plus doux en effet que le miel le plus épuré.* Que vous retourniez maintenant dans vos maisons , il est possible que quelques-uns d'entre vous s'arrêtent à des assemblées profanes , où ils se laisseront entraîner à des jeux où le démon les attend escorté du jurement , de l'amour du gain , de la fureur. A quoi serviroit de s'abstenir d'aliments corporels , et de livrer son âme à des milliers de maux ?

HOMÉLIE IX. *Sur les animaux terrestres.*

L'orateur commence par justifier l'écrivain sacré de ne s'être point engagé dans ces questions oiseuses qui , depuis ont enfanté parmi les philosophes tant de disputes stériles ; puis il condamne ceux des écrivains ecclésiastiques qui avoient détourné à des sens allégoriques les textes simples et précis de l'Écriture. Cette critique semble porter sur Origène. Pag. 80.

Parce que nos livres saints se taisent sur des connoissances qui ne nous apprendroient rien ; méconnoîtrai-je les oracles de l'Esprit Saint , en leur préférant une sagesse mondaine , que l'Apôtre déclare n'être que folie ? Ne dois-je pas plutôt réserver

tous mes hommages pour celui qui ne permet pas à notre esprit de se distraire sur ces questions vaines ;

Rom. xv. 4. mais qui a voulu que tout ce qui est écrit le fût pour l'édification et le perfectionnement de nos âmes ?

Pag. 81. C'est ce qui me semble n'avoir pas été bien saisi par ceux qui , s'abandonnant à leur imagination , substituent au sens littéral les explications arbitraires tirées de l'allégorie , et par-là dénaturent la majestueuse simplicité de l'Écriture. Auroient-ils donc la prétention d'être plus sages que l'Esprit Saint ?

2. *Que la terre produise l'âme vivante.* Les animaux sont terrestres et courbés vers la terre. Plante céleste, l'homme l'emporte autant sur eux par la stature de son corps que par la dignité de son âme. Les quadrupèdes , par la disposition de leur corps incliné vers la terre , semblent regarder leur ventre , uniquement attachés à en satisfaire les appétits. Votre tête, ô homme, a sa direction vers le ciel ; vos yeux se portent vers ce qui est au-dessus d'elle. Quand donc vous vous dégradez vous-même par les vices de la chair et par les affections sensuelles , esclave de votre ventre , asservi à des voluptés brutales , vous vous rapprochez des animaux sans raison et vous leur devenez semblables. Vous êtes appelé à de plus nobles soins ; cherchez ce qui est plus haut ; là est Jésus-Christ. Prenez votre essor par-delà tout ce qui tient à la terre. Tirez de votre conformation naturelle l'indice de vos destinées , et

la règle de votre conduite. Fixez votre domicile dans le ciel ; votre véritable patrie , c'est la céleste Jérusalem ; vous êtes les concitoyens des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel.....

Hebr. XI. 27.

Il existe dans chacun de nous des germes de vertu qui nous viennent non de l'éducation , mais de la nature. Il ne nous a pas fallu de leçons pour apprendre à craindre les maladies ; de même l'âme n'a pas eu besoin de maîtres qui lui apprirent qu'elle doit se préserver du vice. Or , tout vice est une maladie de l'âme , comme la vertu en est la santé. C'est là ce qui nous explique pourquoi , dans tous les lieux de l'univers , la tempérance et la justice sont en honneur. L'on admire le courage , l'on fait des vœux ardents pour obtenir la prudence ; vertus qui intéressent l'âme plus immédiatement encore que la santé n'intéresse le corps. Enfants , aimez ceux de qui vous tenez le jour ; pères et mères , ne donnez point lieu à vos enfants de s'irriter contre vous. Saint Paul , en nous donnant ces préceptes , n'inventoit rien de nouveau ; il ne faisoit que confirmer les liens de la nature. Si la lionne aime ses lionceaux , si la louve combat pour défendre ses petits ; que répondra celui qui , infidèle au précepte de l'amour paternel ou filial , viole la nature elle-même ? Chez les animaux , une affection mutuelle unit les pères à leurs enfants. C'est Dieu , lui-même , qui , pour eux , remplace la raison par le sentiment.

Pag. 84.

Eph. VI. 2-4.

Voyez l'agneau qui vient de naître : comme il reconnoît sa mère ! confondu dans un immense troupeau, il distingue à sa couleur, au seul son de sa voix, celle qui lui a donné le jour ; il ne s'y méprend pas ; les mamelles de sa mère fussent-elles stériles, il n'iroit point chercher ailleurs à une source plus abondante le lait nécessaire à sa subsistance. Pourtant ces brebis se ressemblent toutes, du moins à l'extérieur ; il y a donc pour cet agneau un sens plus subtil et plus délicat que tous nos aperçus, qui le ramène à sa mère. Ce jeune taureau n'a pas encore ses cornes ; il sait déjà quelle est la partie de son corps qui doit bientôt en être armée. La reconnaissance du chien, envers ceux qui lui rendent des services, est pour les hommes une leçon qui condamne leur ingratitude. On a vu de ces animaux porter l'affection pour leurs maîtres jusqu'à mourir avec eux, etc. *

L'histoire naturelle des animaux, telle du moins qu'elle étoit connue de son temps, fournit ici à l'auteur, comme dans les précédentes homélies, de solides et d'ingénieux aperçus, où nous ne le suivrons pas ; ils sont faits pour l'étude du cabinet, plutôt que pour l'éloquence de la chaire.

Pag. 87.

Sur la formation de l'homme, il se contente d'arguer des paroles de la Genèse *faisons l'homme* (vers. 26), que Dieu le Père n'a point agi seul dans cette œuvre comme dans les autres ; mais qu'il s'est associé, non les Anges,

mais son Verbe égal à lui ; celui-là par qui il a fait les siècles , et qui soutient tout par la parole de sa toute-puissance. Hebr. 1. 2.

Induction qui résulte naturellement des paroles *faisons*, et devient un argument solide contre les Juifs : autrement elles ne seroient qu'insignifiantes , ineptes même. Quel est l'ouvrier qui , seul , sans témoin , se parle à lui-même pour se commander ce qu'il doit faire ?

Il finit en annonçant qu'il traitera plus particulièrement de la formation de l'homme.

Cette instruction étoit le complément nécessaire de l'ouvrage sur les Six jours ; et l'on peut croire que saint Basile n'avoit pas manqué de remplir sa promesse. Aussi avons-nous dans l'édition des Bénédictins, deux homélies , sous le titre : *De structurâ hominis* (1). Mais sont-elles véritablement de lui ? Les savants se partagent à ce sujet. On trouve encore dans la même édition , sous le nom de saint Basile, une troisième homélie, faisant suite à un discours sur la Genèse : elle traite du paradis ou jardin de délices, où le premier homme fut placé après la création. Si elle est du saint archevêque (2) , comment saint Basile , si plein de son sujet, et à qui il en coûtait si peu pour le développer , auroit-il omis les événements intermédiaires et le plus important de tous , après l'avoir annoncé si solennellement ? Cependant saint Grégoire de Nysse , son frère , témoigne que l'*Hexaéméron* de saint Basile est resté incomplet (3). Saint Ambroise , qui l'a

(1) *Append.*, tom. 1, pag. 324 et suiv.

(2) C'est l'opinion du P. Combès. Nous n'avons pourtant affirmé que les raisons soient péremptives. (Voy. la *Créature de l'esprit*, des Bénédict., pag. xii.)

(3) *De homin. apofte.*, pag. 35.

traduit en entier, s'arrête après la neuvième homélie; et c'est pour suppléer à ce défaut, qu'ils ont l'un et l'autre composé un ouvrage exprès sur la formation de l'homme, inséré dans les recueils des œuvres de ces saints docteurs. L'abbé Auger, qui a traduit à sa manière les neuf homélies sur l'ouvrage des Six jours, a réuni dans une seule les deux homélies sur l'homme; il croit que, si elles renferment bien des choses opposées à la manière de saint Basile, il en est aussi beaucoup qu'il n'auroit pas désavouées (1). Nous pouvons donc omettre ce qui est inutile, et conserver ce qui est bien; retrancher ce qui nous a paru étranger ou diffus, et ne traduire que ce qui doit servir de modèle.

Première homélie sur la formation de l'homme ().*

Pag. 324.

1. Je viens au milieu de vous remplir enfin un engagement que la maladie seule, et non le défaut de volonté, m'avoit empêché d'acquitter. C'est une obligation que je ne puis refuser plus long-temps à l'importance de la matière, et à l'intérêt de votre instruction; il y auroit de l'inconvenance, après avoir parlé des animaux, des astres qui décorent le firmament, de la terre et de ses productions, à négliger de chercher dans nos divines Écritures des lumières sur notre origine.....

Grand nombre de sciences et d'arts se sont occu-

(1) *Homélies et lettres choisies de S. Basile.* Paris, 1788, pag. 435.

(*) *In Appendice tom. 1 oper. S. Basil.,* edit. Bened.

pés du corps humain. On s'est engagé là-dessus dans des questions interminables ; et néanmoins il reste encore à savoir ce qu'est l'homme, parce qu'on ne s'étudie pas à le connoître. Ne dédaigne pas, ô homme ! d'apprendre les merveilles qui sont en toi. Tu te crois peu de chose : je vais te découvrir toute ta grandeur. Écoutez l'Écriture : *Votre sagesse*, Ps. cxxxviii. 6 dit le Psalmiste, *se fait admirer en moi*. Que veut-il dire ? En m'étudiant moi-même, en considérant bien ce foible, mais admirable mécanisme, j'en ai conclu à l'excellence de l'ouvrier.

2. *Faisons l'homme à notre image et à notre res-* Gen. 1. 26.
semblance. Nous avons démontré suffisamment ailleurs quel est celui qui parle et à qui s'adressent ces paroles : *Faisons l'homme* (1). Apprenez dès ce début à vous connoître vous-même. Un pareil langage ne s'étoit fait encore entendre dans aucune autre création. La lumière a été produite par une simple parole de commandement : *Fiat lux*. Le ciel, les étoiles, la mer et les eaux, les animaux divers, l'ont été de même sans délibération préalable ; *Disit, et facta sunt*, Dieu a dit, et tout a été fait. L'homme n'existe pas encore, et Dieu délibère sur l'homme. Vous ne lisez point ici, comme auparavant : *Que l'homme soit*. Avant de le créer, Dieu tient conseil ; Dieu semble s'étudier lui-même sur l'organisation à

(1) Ps. 115.

donner à quelque chose de plus excellent qui va sortir de ses mains ; la sagesse elle-même consulte : le tout-puissant ouvrier délibère. Est-ce que son art est embarrassé ? ou plutôt n'est-ce pas pour apprendre à l'homme qu'il est le chef-d'œuvre de ses mains (1).

Faisons l'homme. Dieu ne dit pas : *Que je fasse*, mais *Faisons* : il n'est donc pas seul. « Il appelle en quelque sorte à son secours un autre lui-même, à qui il dit : *Faisons* ; qui n'est donc point une chose faite, mais qui fait comme lui, et avec lui ; et cette chose ne peut être que son Fils et son éternelle sagesse, engendrée éternellement dans son sein, par laquelle, et avec laquelle il avoit, à la vérité, fait toutes choses, mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme (2). »

En parlant à son fils ou avec son fils, il parle en même-temps avec l'esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre.... La Trinité commence à se déclarer (3).

Pag. 326.

Faisons l'homme à notre image. Si nous sommes

(1) « La création de l'homme n'a eu lieu qu'après celle de l'univers. Il convenoit que celui qui devoit commander en qualité de roi à toutes les choses créées, trouvât son palais orné, et ses sujets disposés à recevoir ses ordres ; et que devant être le spectateur des miracles du Tout-Puissant, ils fussent produits avant lui. » (S. Greg. de Nyss., *De la formation de l'homme*, chap. 11.)

(2) Traduit par Bossuet, *Élev.*, 14^e semaine, v^e élev., pag. 68 et 69.

(3) Fromentières, *Serm.*, tom. 1, pag. 384, première subdivision de la

faits à l'image de Dieu, le divin original a donc un corps fait comme l'homme? Bannissez de votre esprit ces grossières idées; loin de vous ce judaïque langage. N' imaginez dans Dieu rien de corporel. Ne rétrécissez point par ces absurdes rapprochements, la pensée que vous devez vous faire de la divinité. Sa grandeur est immense : elle échappe à tous les sens, comme à tous les efforts de l'intelligence. Comment donc faut-il entendre ces expressions de l'Écriture? Elle s'explique d'elle-même : *Faisons, ajoute-t-elle, l'homme à notre image, et qu'il commande aux poissons.* Par où donc avez-vous cet empire sur les poissons (c'est-à-dire sur tous les animaux)? Est-ce par le corps ou par la raison? Tenez-vous cette autorité de l'âme ou de la chair? Combien d'animaux à qui nous le cédon's par la force! Mais tout ce qui nous manque sous ce rapport, nous le remplaçons par la supériorité de la raison. L'image de Dieu c'est donc l'intelligence dont il nous a doués.

Pag. 327.

L'homme est un composé de deux êtres, dont l'un, extérieur, se montre aux regards, c'est le corps; l'autre invisible, intérieur, celui-là qui constitue proprement l'homme. Ce qui est extérieur, ce n'est pas moi; mais c'est à moi. Ce qui fait le moi,

c'est mon âme raisonnable. Mon corps est à moi ; le corps n'est que l'instrument de l'homme , l'instrument de l'âme.

Dieu ne dit pas : *Faisons l'homme à notre image* ; et qu'il se laisse dominer par la colère, par la cupidité, par la tristesse. Car ce ne sont pas les passions qui font la ressemblance avec Dieu ; mais la raison, laquelle soumet les passions avec empire, commande à tous les objets extérieurs, et s'élève au-dessus des choses visibles et trompeuses.

Reconnoissez donc les tendres soins du Dieu qui, dès votre entrée dans le monde, vous a investi de l'empire et d'un commandement perpétuel, et contre lequel rien ne peut prescrire. Un homme qui reçoit la puissance d'un homme est un mortel qui reçoit d'un mortel, qui emprunte à celui qui lui-même ne possède que d'emprunt, condamné à perdre aussitôt qu'il reçoit. Vous, c'est de Dieu que vous tenez votre puissance ; les titres en sont ineffaçables, parce qu'ils ne sont pas écrits sur des tables de pierre, sur des chartes périssables, que la corruption menace, mais qu'ils sont imprimés dans cette parole souveraine : *qu'il commande*. Dès-lors tout a été assujetti à l'empire de l'homme, et l'est jusqu'à la consommation des choses (1).

(1) Ces grandes idées retracent à l'imagination et à la mémoire les mêmes pensées, répandues sur le même sujet dans tous les écrits de tous les vrais philosophes. Cicéron, au milieu des ténèbres du paganisme, ne

O homme né pour le commandement, pourquoi te ranges-tu sous le joug des passions (1)? pourquoi dégrades-tu la dignité de ton être, en te laissant asservir par le péché, et enchaîner par le démon? Tu fus créé pour donner des lois; et tu renonces aux titres de ta noblesse originelle! Élevé au rang de maître du monde, tu es appelé par un rigoureux devoir à maintenir ton âme et ta raison dans l'indépendance, à la rendre maîtresse de ses passions et de ses penchans déréglés; pour n'être pas le jouet et la risée de tes sujets quand ils verront leur souverain et leur monarque indignement asservi, traîné comme un vil esclave, comme un captif misérable. *Vous êtes, dites-vous, dans une condition servile; quand vous fûtes appelé à la liberté de la foi.* Vous êtes esclave de corps! eh que vous importe! en avez-vous moins le privilège qui vous a été donné par Dieu de pou-

Pag. 328.

I Cor. viii. 21.

les avait pas ignorées. On les voit développées avec toute la magnificence du langage par Tertullien (*De resurr. carn.*, pag. 383; tom. iii de cette *Biblioth. chois.*, pag. 31); par Lactance, *De opificio Dei*, avant de l'avoir été avec une si puissante autorité par Bossuet, tant dans ses *Élévations* que dans son *Discours sur l'Histoire universelle*. L'auteur de l'excellent ouvrage de *l'Existence de Dieu*, que nous avons cité déjà plusieurs fois, emploie sa première partie tout entière à la description de l'homme; et l'on peut dire que c'est un bel hymne chanté à la gloire du Créateur.

(1) Bossuet, par un mouvement semblable: - Homme, animal qui te ravilis jusqu'à te rendre semblable aux bêtes, et souvent te mettre au-dessous, il faut aujourd'hui que tu comprendes ta dégrise, par les singularités admirables de ta création. - (*Élev.*, 4^e semaine, 5^e élévation, pag. 68.)

voir commander à vos passions par la raison ? N'y a-t-il point là de quoi concevoir de hautes pensées ? Quand vous voyez celui qui s'appelle votre maître asservi à la volupté, tandis que vous êtes tempérant ; apprenez que vous n'êtes esclave que de nom ; et que lui, il n'est maître qu'en apparence, s'étant mis en effet sous le joug de la servitude. Eh ! lorsqu'il s'est asservi à une fornication honteuse qui l'entraîne, et que vous, par l'empire de la raison, vous élevez au-dessus ; de quel côté dites-moi, est l'esclave ou le maître ? Où donc est la puissance du commandement, là est l'image de Dieu : où est l'image de Dieu, là est l'homme qu'il a formé de ses mains.

Fig. 329 et
suiv.

L'auteur voit éclater la grandeur de l'homme dans les inventions de son génie, s'assujettissant les animaux par la force ou par l'adresse.

Voyez ce lion terrible dont le nom seul répand l'épouvante et dont les rugissements font trembler la terre. Quelle force assez puissante pour résister à ses attaques ? Tous les autres habitants des forêts ont fui à sa présence. Regardez : le voilà enchaîné dans un étroit réseau. Qui donc en a triomphé ? qui en a fait son captif et forgé ces liens où il se débat vainement ? qui a tissu ces nœuds si artistement combinés qu'il ne puisse leur échapper, et qu'il y respire avec liberté. Qui ? n'est-ce pas

l'homme, qui se joue des animaux les plus furieux ?

L'adresse de l'homme lui a conquis tous les éléments.

Même pompe d'images et d'expressions dans le commentaire de ces mots : *Croissez et multipliez, et remplissez la terre*. Histoire naturelle de l'homme. Rayon de sa ressemblance avec Dieu, dans son libre arbitre.

Être fait à l'image de Dieu, c'est notre caractère Pag. 334.
 propre, naturel, indélébile; être fait à sa ressemblance, indique une faculté libre, dépendante de notre volonté, de devenir, par l'innocence de nos mœurs, semblables à Dieu (1). Nous naissons faits à l'image de Dieu, parce que nous participons à sa raison; nous acquérons de la ressemblance avec lui, quand nous exerçons des œuvres de miséricorde. Si Dieu, dès le commencement, vous eût fait à sa ressemblance, où seroit votre mérite? Comme homme, vous fûtes créé à l'image de Dieu; comme chrétien fidèle, vous vous élevez jusqu'à sa ressemblance..... Pag. 335.
 Les vices nous font perdre cette auguste prérogative, et nous dégradent au-dessous même des animaux.

(1) Bossuet, *Élev.*, pag. 70, 337 et suiv.

Seconde homélie sur la formation de l'homme.

Pag. 337.

I. Cor. II. 4.

Prov. XX. 6.

Ps. CXLIII. 3.

Le roi Salomon formé à la sagesse *non par les paroles persuasives d'une sagesse humaine*, mais par les leçons de l'Esprit Saint, s'écrioit dans un mouvement d'admiration : *C'est quelque chose de grand que l'homme ; quelque chose de bien précieux que la miséricorde* (1). Moi cependant, égaré soit par les réflexions que me suggéroit ma pensée, soit par d'autres textes contraires en apparence, j'avois peine à concevoir comment l'homme peut être quelque chose de si grand, avec sa nature mortelle avec ce cortège innombrable de passions qui l'agitent et le tourmentent depuis le berceau jusqu'à la décrépitude ; et je me demandois avec le Psalmiste : *Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour vous être manifesté à lui ?* David ne voit dans l'homme qu'un être méprisable, le rebut de la nature. Salomon le vante comme quelque chose de grand. Mes doutes ont été résolus par ce qui vient d'être lu sur l'histoire de sa création. Elle nous apprend que Dieu pour le former a pris du limon de la terre. Dans ce mot, je découvre et le néant de l'homme et sa grandeur. Sous le rapport de la matière qui le compose, ce n'est rien ; mais par rapport à la main

(1) *Magna res est homo, et pretiosum vir misericors.* Traduit d'après la version des Septantes.

qui le forme, l'homme est en effet quelque chose de grand (1).

« Jusque-là nous n'avions point vu dans l'histoire Pag. 338.
de la Genèse le doigt de Dieu appliqué sur une matière corruptible pour former le corps de l'homme, lui-même il prend de la terre ; et cette terre arrangée sous une telle main , reçoit la plus belle figure qui ait encore paru dans le monde (2). Il n'a point agi de la sorte pour la création de la lumière ni des astres , ni de la terre et des eaux : ici, ce n'est point le ministère d'un ange qu'il emprunte, c'est lui qui agit en personne. Pourquoi ? Parce qu'il l'a voulu faire à son image et à sa ressemblance.

Comparez la formation de l'homme avec celle des autres ouvrages de la création. Dieu avoit dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut ; que le firmament soit* : et , à cette simple parole , l'immense voûte du ciel s'est déployée sur nos têtes. Les étoiles , le soleil et la lune, tout ce qui s'offre à nos regards ou à notre intelligence , a reçu l'être... Il n'en est pas ainsi de l'homme ; Dieu ne dit pas que l'homme soit. Vous voyez ici bien plus que dans la création de la lumière et de ces grands astres qui nous la dispensent. Dieu prit du limon de la terre, et en forma l'homme.

(1) Imitation dans un des sermons du P. Leufant, t. v, p. 119 et suiv.

(2) C'est Bossuet qui s'exprime de la sorte. Mais ces paroles approchent de si près du texte de notre écrivain , qu'elles semblent en effet n'en être que la traduction.

Si vous ne considérez que la matière, dites, et vous aurez raison, avec le Psalmiste : *Qu'est-ce que l'homme ?* portez vos regards sur la main qui l'a mise en œuvre, et vous vous écrierez avec Salomon : *C'est quelque chose de grand que l'homme !*

Croissez et multipliez. Deux sortes d'accroissements ; l'un naturel, le même dans tout ce qui respire ; l'autre spirituel, c'est le développement de l'intelligence par l'éducation, de l'âme par l'exercice habituel de la vertu, à l'imitation de l'Apôtre, du saint patriarche Isaac, etc.

Pag. 343.

Il prend du limon de la terre. A ce mot de limon, apprenez à être humble. Quand vous sentirez s'élever dans votre cœur des mouvements d'orgueil : pensez d'où vous êtes sorti ; que vous n'êtes que poussière, que la production de cette terre que vous foulez sous les pieds. Pensez que, comme vous êtes sorti de la terre, vous ne tarderez pas à y rentrer ; que ces passions brutales, cette chair qui vous sollicite, ces membres qui brûlent aujourd'hui d'une flamme impure, ne seront plus demain ; que votre corps disparaîtra avec les désirs qui l'agitent. Si nous avions été formés d'une autre matière, du ciel, par exemple ; comme il ne nous est pas toujours possible de le voir, nous perdrons souvent de vue ce que nous sommes ; au lieu que nous y sommes ramenés perpétuellement par tous les points de contact qui nous unissent à cette terre où nous marchons, que nous touchons,

que nos regards fixent sans cesse, d'où nous tirons notre subsistance, et qui nous communique sa propre corruption. Est-il rien de plus abject et de plus méprisable que cette fange de la terre qui fut votre berceau; et qui doit, par conséquent, vous inspirer de plus modestes et de plus humbles sentiments?

(La description détaillée du corps humain termine cette Homélie. De la belle proportion de ses membres, et de l'analogie que chacune de ses parties présente avec nos besoins, l'auteur conclut qu'un si admirable ouvrage manifeste la plus haute sagesse et la plus aimable providence dans celui qui l'a fait.)

Homélie sur le Paradis terrestre.

(Extraits.)

Dieu qui avoit créé l'homme plus excellent que Pag. 343.
toutes les autres créatures, voulut aussi lui donner une demeure privilégiée. Il choisit, dans ce dessein, un lieu supérieur en beauté à tout le reste de la terre, dont l'avantage de sa position, le charme de ses aspects, la richesse de ses productions, faisoient un jardin de délices. Il y avoit planté de sa main les arbres les plus agréables à la vue, chargés des fruits les plus savoureux. Mais comment décrire cette patrie d'où vous êtes déchus, de manière à exciter dans votre âme le regret de sa perte, et le désir de la recouvrer enfin pour d'autres délices

bien plus solides, et qui ne seront mélangés d'aucune sollicitude?

La terre où sous sommes offre bien à nos regards des prairies émaillées de fleurs, des aspects enchanteurs; mais partout le mal s'y trouve à côté du bien. Point de jouissance pure; partout la peine et la douleur marchent à la suite, à côté du plaisir. Puis-je voir une fleur, sans me rappeler à l'instant que le péché a condamné la terre à produire à la fois les ronces et les épines? Combien de temps cette fleur brille-t-elle à mes yeux? à peine l'ai-je cueillie, qu'elle s'est fanée dans mes mains. Mais là, dans le Paradis, rien qui altérât ni ses couleurs ni ses parfums; il n'existoit point encore de vents impétueux, point de feux malfaisants, point de vapeurs glacées ou humides qui les flétrissent; mais rafraîchies sans cesse et vivifiées par une douce température, elles conservoient toute la fraîcheur de la jeunesse.

Comparer la félicité de ce séjour avec ce que nous voyons maintenant, seroit lui faire injure; tant ce que nous voyons est loin de lui ressembler! Là, toutes les perfections, et sans avoir passé par les lents degrés de l'accroissement; mais parvenues, du premier jet, au plus haut développement de force et de beauté. Tout ce qui peut flatter les sens, concouroit à la fois au plaisir de l'homme. Les oiseaux, par l'éclat de leur plumage et la mélodie de leur

chant ; les animaux terrestres, innocents et paisibles, étoient pour l'homme un spectacle et une société qui charmoient ses yeux et son cœur, par la facilité d'une correspondance mutuelle, etc.

Vous ai-je intéressés par la description de ce fortuné séjour ; ou plutôt ne vous aurois-je pas attristés par le douloureux souvenir du bien que nous avons perdu...? Mais consolez-vous par la perspective des félicités, d'un ordre encore bien plus relevé, qui nous sont promises, et dont toute la pompe d'un Paradis terrestre n'est que l'ombre. Un autre jardin de délices nous est rendu. Vous aimez les plaisirs ? vous retrouverez dans celui-là tous les plaisirs de l'ancien, et bien plus parfaits. Votre âme spirituelle s'élève au-dessus des voluptés des sens ? transportez-vous, par la pensée, au milieu des célestes intelligences ; associez-vous à leurs félicités dans cette cité de Dieu, où coule un fleuve de délices, etc.

Homélie sur les Psaumes (1).

On a tout lieu de croire que saint Basile avoit com- Pag. 351.
posé une explication complète de l'Écriture, distribuée par homélie qu'il prêchoit à son peuple, selon la commune méthode des Pères ; c'est l'opinion de Baronius, fondé sur Cassiodore (2). Il ne nous en reste plus que des fragments, lesquels justifient le magnifique éloge donné par saint Grégoire de Nazianze à cette partie des

[1] Au nombre de treize.

[2] Tillemont, tom. ix, pag. 947.

ouvrages de son illustre ami : « Quand je lis les explica-
 » tions qu'il a composées pour des intelligences moins
 » relevées , les partageant dans les trois sens (littéral ,
 » moral et allégorique) ; je ne m'arrête pas à l'écorce ex-
 » térieure de la lettre : je vais plus avant ; j'entre de pro-
 » fondeur en profondeur ; d'un abîme, j'invoque un autre
 » abîme, jusqu'à ce que je sois enfin parvenu au sommet
 » de la vérité (1). »

Homélie sur le psaume 1.

Elle commence par une introduction éloquente sur l'excellence de tout le psautier (2).

II. Tim. III. 16.

1. L'Écriture *toute entière*, divinement inspirée, source féconde des plus précieux avantages, nous a été transmise par l'Esprit Saint de qui elle émane, pour offrir un dépôt commun où chacune des maladies de l'âme trouve le remède qui lui est approprié. Les livres des Prophètes, ceux qui traitent de l'Histoire, et ceux où sont exposés les préceptes de la Loi, et les instructions contenues dans les Proverbes, ont tous leur caractère particulier. Le livre des Psaumes réunit à lui seul tout ce qui rend la lecture des autres si intéressante. Vous y avez les prédictions de l'avenir, le récit des faits historiques,

(1) *Bibliothèque choisie*, tom. VI, pag. 522.

(2) Elle se retrouve textuellement en tête des Commentaires de saint Augustin sur les Psaumes. Il faut donc, ou que l'on ait traduit celle de saint Augustin en grec, ou plutôt que l'on ait mis celle de saint Basile en latin, à la tête de son Commentaire. (Dupin, 14^e siècle, part. 2, pag. 679 et 680.)

les règles de conduite , la direction des mœurs ; en un mot , ce seul livre est un trésor universel de solides instructions qui présente à tous les besoins les ressources les plus salutaires. Remède efficace contre les maladies de l'âme invétérées , il guérit les plaies récentes , relève la foiblesse , entretient la force et la santé , corrige les humeurs vicieuses qui , sous tant de formes diverses , répandent leur poison dans l'âme ; et cela , par un charme secret qui pénètre en faisant naître avec soi les vertueuses pensées. Une pente naturelle vers le plaisir détournant la plupart des hommes du chemin de la vertu ; que fait l'Esprit Saint pour les y ramener ? Il a mêlé aux préceptes l'agrément de l'harmonie , afin de nous attirer insensiblement à ce qu'il y a d'utile par le plaisir de l'oreille ; comme le sage médecin déguise l'amer breuvage , qu'il présente , en frottant de miel les bords de la coupe que le malade repousse.

2. Le chant des psaumes réjouit le cœur , en apaise les mouvements tumultueux ; il entretient l'union , met en fuite les démons , nous met sous la protection des anges , aguerrit contre les frayeurs nocturnes , repose des fatigues du jour. Il assure les pas chancelants de l'enfance , fait la parure de la jeunesse , la consolation de la vieillesse , et le plus bel ornement des femmes. C'est-là le langage de l'Église ; l'expression de son allégresse à ses jours de fête , inspire la tristesse qui est selon Dieu. Est-il un

cœur de rocher qui ne cède pas à la douce émotion qu'il imprime? Grâce à cet heureux accord du plaisir avec l'instruction, le précepte se grave profondément dans les âmes.

Quelle leçon de vertu n'y trouvez-vous pas? fermeté de courage, justice parfaite, tempérance et pureté de mœurs, prudence consommée. Nous y voyons la règle de la pénitence, les modèles de la plus généreuse résignation; en un mot tout ce qu'il y a de bon à pratiquer. Les psaumes nous présentent un code de théologie complet. Les oracles qui annonçoient le futur avènement de Jésus-Christ, et ceux qui nous prédisent le dernier jugement, qui nous donnent l'espérance de la résurrection, l'effroi des peines réservées aux méchants, la foi aux promesses d'une gloire immortelle, la révélation des mystères du christianisme; tout s'y rencontre (1).

Pag. 92.

3. Le Psalmiste se propose de donner aux hommes, dans le cours de son ouvrage, une suite de préceptes laborieux et difficiles à pratiquer; il presentoit combien les détracteurs de la piété s'effraieroient des difficultés et des sacrifices qu'elle amène. Pour cela, il a commencé par montrer la

(1) RAPPROCHEMENTS. Saint Ambroise, *Præfat. in Psalm.* cité par Bossuet, *Dissert. prævia in Psalm.* (pag. 104 de la traduction que nous en avons publiée en françois, 1 vol. in-8°. Paris, 1822, chez Boullage.) Saint Grégoire de Nysse, *Homélie sur les inscript. des Psaumes.* Bible de Vence, *Dissert. sur les Psaumes.* Bellanger, *Præfat. in Psalm.*, etc., etc.

perspective du bonheur qui s'y attache, afin que l'espérance d'un aussi précieux avantage nous aide à supporter les amertumes de la vie. Ce qui soutient le navigateur dans ses courses pénibles, le cultivateur dans ses durs travaux ; c'est l'idée qu'ils se font, le premier, des riches marchandises qu'il enrapportera ; le second, de la moisson adondante qu'il compte recueillir.

Quel est le bonheur auquel nous sommes ici appelés ? Ce qui fait le bonheur, c'est la possession du bien auquel on aspire, vers lequel se dirigent tous les mouvements, toutes les affections ; c'est de jouir d'une santé parfaite, d'un bien-être qui donne de la considération, d'une tranquillité à l'abri de toute inquiétude. C'est là, en effet, une source de délices, le comble des souhaits, un inappréciable trésor. On se méprend sur la nature du bien ; on vit dans l'ignorance de ce qui constitue les caractères du vrai bien : on donne ce nom à ce qui n'en a que l'apparence, et ne sauroit la soutenir long-temps ; à ce qui ne sauroit rendre bons ceux qui en jouissent, mais ne sert le plus souvent qu'à les rendre méchants. Ce que j'appelle heureux, c'est celui qui possède le bien le plus estimable, le bien qu'il ne peut perdre. Mais à quels traits le reconnoître ? *Heureux est l'homme qui ne s'est point* Ps. L. 1. *laissé aller au conseil des impies !* Remarquez l'exactitude des termes : David ne dit pas : *Qui ne se*

laisse point aller ; mais Heureux celui qui ne s'est point laissé aller!...

Pag. 93.

Tant que l'on est dans ce monde, l'incertitude où nous sommes de l'avenir ne permet pas de donner à personne le nom d'heureux; il ne convient qu'à celui qui, arrivé au terme de la carrière, n'a plus rien à redouter.

4. Admirez la profonde sagesse de notre Législateur, qui, voulant nous former à la vertu, nous montre dans la fuite du mal le premier pas vers le bien. S'il eût commencé par des conseils de perfection, vous n'auriez pas eu le courage de vous mettre à l'essai. Mais en vous proposant ce qui est d'une facile exécution, il éprouve vos forces par degrés. Il en est de la piété comme de cette échelle mystérieuse qui se montra au patriarche Jacob, dont le pied portoit sur la terre, et le sommet alloit jusque dans le ciel. Ce n'est que par échelons que l'on monte, et que l'on finit par arriver à une élévation qui n'est pas au-dessus des forces de notre nature. Le premier pas, en montant à une échelle, est celui que l'on fait en quittant la terre; ainsi, dans l'économie de la religion, le premier degré, pour s'élever, consiste à s'éloigner du mal.

Gen. xxviii.
12.

Ps. xlii. 1.

Qu'est-ce que se rencontrer dans l'assemblée des impies? C'est demander comme eux, dans son cœur, s'il est vrai qu'il y ait un Dieu qui règle et gouverne tout, qu'il doive y avoir un dernier juge-

ment, où chacun sera traité selon ses œuvres. Mais pourquoi les justes sont-ils ici-bas dans les privations, dans la souffrance et dans l'oubli ; tandis que les pécheurs jouissent de l'abondance, de la santé, des distinctions ? « Est-ce que le monde ne marche pas au hasard ? est-ce qu'une aveugle destinée ne préside pas à la vie de chacun de nous ? » Si vous formez de semblables doutes, vous vous rangez du parti des impies.

La vie humaine est un chemin qui commence, Pag. 94.
pour chacun de nous, à son entrée dans le monde, et qui se termine au tombeau. Voyez ceux qui, faisant route sur mer, dorment dans le navire ; le vent les pousse de lui-même vers le port, et bien qu'ils ne se sentent point portés, ils n'en arrivent pas moins insensiblement vers le terme. Il en est ainsi du cours de notre vie ; elle s'écoule, poussée par un mouvement continu qui nous entraîne vers la fin, sans que nous nous en apercevions. Vous dormez, durant votre sommeil le temps court et vous fuit ; vous veillez, et votre esprit s'agite : cela n'empêche pas que votre vie ne s'échappe sans que vous y pensiez. Chacun de nous, engagé dans la vie, fournit donc sa course, et avance vers le terme. Vous n'êtes ici-bas que voyageurs ; tout passe, tout fuit derrière vous. Vos regards s'arrêtent un moment sur l'herbe ou le ruisseau de la prairie, sur les objets divers qui vous enchantent ; vous avez goûté quelque plaisir à

les voir : et bientôt déjà vous avez passé outre. A la suite de ces rians aspects ; des rochers , des ravins , des précipices, des sentiers raboteux, escarpés ; quelquefois des animaux féroces , des bêtes venimeuses , des épines qui déchirent , des rencontres funestes ; on s'en désole un moment , et bientôt tout a disparu. Voilà la vie : ni ses plaisirs , ni ses chagrins , rien n'y est durable. Ce chemin, il n'est pas à vous ; rien de ce qui s'est offert à vous sur la route ne vous appartient. D'anciens voyageurs ont passé ; d'autres sont venus qui ont suivi la même trace , et après tous ceux-là, bien d'autres encore qui les suivront.

Ne craignons pas d'affirmer , que c'est à cette vigoureuse ébauche , ainsi qu'à la même allégorie reproduite ailleurs par saint Basile , avec quelque différence dans l'expression (1) , que Bossuet doit l'admirable tableau qu'il a tracé de la vie humaine dans un de ses sermons (2). Il copie , en grand maître sans doute ; mais le trait original avoit été jeté par saint Basile. Voici l'imitation :

« La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée : il faut avancer toujours. Je voudrois retourner en arrière : Marche , marche. Un poids invincible, une force irrésistible nous entraînent ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille peines , mille traverses nous fatiguent et nous inquiètent dans

(1) *Homélie sur le mépris des choses de ce monde*, dont nous rendrons compte dans la suite de cet article.

(2) *Serm.*, tom. VIII, pag. 236 et suiv.

la route. Encore si je pouvois éviter ce précipice affreux ! Non, non. Il faut marcher, il faut courir. Telle est la rapidité des années. On se console pourtant ; parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudroit s'arrêter : Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avoit passé : fracas effroyable, inévitable ruine. On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : Enchantement ! illusion ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins riantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins brillantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarerent : il faut marcher. On voudroit retourner en arrière : plus de moyen ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé (1). »

Bossuet a réussi à rendre l'image plus frappante, en y plaçant en perspective ce gouffre affreux où tout va s'abîmer, et sur ses bords l'ombre de la mort qui perce à travers tous les enchantements. Il développe les idées accessoires, et anime toute la scène par ce dialogue si vif et si pathétique, qui montre l'homme luttant vainement contre la force invincible qui l'entraîne. Enfin il donne à ses expressions une teinte plus poétique. Bossuet,

(1) La même allégorie se retrouve dans Lactance. Voy. *Bibliothèque choisie*, tom. IV, pag. 35.

à la vérité, ne cite point ici saint Basile; mais nous avons remarqué déjà qu'il ne s'asservissoit pas à l'obligation d'indiquer toujours les textes de la Bible ou des saints Pères, dont il profitoit. Sa vaste mémoire une fois pénétrée des pensées grandes et génératrices dont ils sont remplis, les transportoit à son imagination, qui savoit bien les féconder encore en se les appropriant.

Saint Basile continue :

5. Cette terre que vous cultivez aujourd'hui, le sera demain par un autre, et successivement. Voyez ces riches métairies, ces maisons opulentes, combien, depuis qu'elles existent, elles ont changé de maîtres! On disoit : Elles appartiennent à un tel; bientôt on a dit : Ce n'est plus lui, c'est un autre. La vie humaine n'est donc qu'un cercle éternel de vicissitudes.

Pag. 95.

6. *Heureux celui qui ne s'est point assis dans la chaire de pestilence.* Ce que l'Esprit Saint entend par *chaire de pestilence*, ce n'est point le bois sur lequel le corps se repose; car quelle affinité cette matière a-t-elle avec le péché, pour me faire un devoir de fuir la chaire où le pécheur siégeoit avant moi, de peur d'y trouver la mort? Ce qu'il entend, c'est la persévérance dans le mal, laquelle contracte le tyrannique empire de l'habitude. Toute maladie de l'âme que vous laissez invétérer se guérit difficilement. Je connois des hommes qui, s'étant abandonnés dans leur jeu-

Pag. 96.

nesse aux vices de la chair, conservent jusque dans leur vieillesse leurs honteuses foiblesses. Et ce n'est pas sans raison que le Sage se sert du mot de *pestilence* à cause de la contagion qui s'y attache. C'est là le danger inévitable de toute iniquité. Le mal se communique de proche en proche ; on donne et l'on reçoit le poison mortel (1). On veut des complices, pour pallier le blâme de s'être rendu criminel. La flamme qui rencontre des matières combustibles s'en nourrit, et ne s'arrête que quand il n'y a plus rien à dévorer, surtout si elle est poussée par le vent. Il en est de même du vice : une fois qu'il s'est emparé d'un cœur, il gagne tout ce qu'il approche, attisé par le souffle des esprits malins. Le démon ne se contente pas d'une seule victime ; il étend le mal par l'influence du mauvais exemple. L'un provoque, l'autre applaudit ; le crime est le même pour tous. N'est-ce pas là une peste réelle, et la plus formidable des contagions ? Pour peu que

Pag. 97.

ceux qui donnent de semblables exemples, aient de supériorité sur les autres, ils entraînent la multitude. L'éclat du rang met en évidence les mœurs privées, et celles-ci forment bientôt les mœurs publiques. Il est naturel d'imiter ceux de qui l'on dépend.

(1) *Alter alteri morbum impertientes, ægotant simul, simulque pereunt.*

Homélie sur le psaume VII.

(Extraits.)

Pag. 102.

Telle est mon opinion : qu'au jour du dernier jugement, la sentence ne sera pas la même pour tous les hommes ; mais qu'elle sera différente en raison des circonstances diverses qui auront modifié notre existence dans le monde. Car, du concours des choses qui sont indépendantes de notre volonté, et qui nous environnent malgré nous-mêmes, résulte le plus ou le moins de gravité dans nos fautes. Prenons pour exemple l'impudicité. Tel qui s'en étoit rendu coupable, avoit reçu, dans ses premières années, une mauvaise éducation. Ses parents, livrés à ce désordre, l'y avoient entretenu et en avoient fomenté l'habitude par l'intempérance, par la licence des expressions, par le scandale de leur vie. Tel autre n'étoit entouré que d'objets faits pour le porter à la vertu : c'étoient une éducation saine, des maîtres sages ; c'étoit la parole de Dieu, qui retentissoit à son oreille, des lectures salutaires ; c'étoient des parents empressés de l'aider de leurs conseils, des entretiens graves et modestes ; un régime de vie bien ordonné, qu'il vienne par la suite à prévariquer : dans le compte général qui lui sera demandé de sa vie entière, n'aura-t-il pas à s'attendre à un

plus rigoureux jugement que le premier? Celui-ci, son acte d'accusation portera sur le manque d'avoir fait un bon usage des impressions naturelles de vertu qui se trouvoient dans son cœur ; voilà tout. Le second, outre ces motifs généraux, aura de plus à répondre sur ce qu'au mépris des moyens de salut qui lui furent prodigués, et dégénéral de lui-même, il a méconnu la brièveté du temps et s'est abandonné à l'intempérance. Ainsi, le Juif et le Scythe ne subiront pas un égal jugement. Le premier, qui avoit perpétuellement entendu parler de la loi et des prophètes, et qui s'étoit pénétré de leurs leçons, sera condamné bien plus sévèrement pour ses infidélités ; tandis que le Scythe, errant dans ses déserts, sans autre éducation que ses mœurs sauvages et féroces, ne vivant que de brigandage et par violence, ne connoissant point de frein qui l'arrête, point de droit que celui de la vengeance, point d'autre loi que celle du plus fort ; si pourtant il lui est arrivé de faire quelque action humaine et vertueuse, son exemple sera opposé au chrétien, et provoquera contre ce dernier une condamnation plus sévère.

(Saint Basile expose dans cette homélie la doctrine qu'il soutient dans toutes les rencontres où il parle du dernier jugement, que : « De tous les châtimens des réprouvés, le plus sensible sera la honte et la confusion qu'ils auront à souffrir dans l'examen auquel ils seront exposés en présence de toute la

nature..... Ils verront comme dans un miroir les effroyables taches de leur péché ; ils en porteront les cicatrices , et dès que le juge aura ouvert le livre seul de leur conscience , leurs ordures et leurs infamies seront connues de toutes les créatures (1). »

L'ennemi a enfanté l'injustice , il a conçu l'affliction , et a fait éclore l'iniquité.

Pag. 105.

Il semble y avoir ici quelque confusion dans les idées. Ce n'est point là la progression naturelle des choses. On commence par concevoir , et l'on finit par enfanter. Le sens du texte est plus profond. Les mouvements désordonnés qui s'élèvent au fond des cœurs dérégés , les violentes saillies qui poussent au mal , y font une brusque irruption qui les agite et les tourmente. C'est là ce que le Prophète appelle enfanter l'injustice. Entraîné sous le poids de ces mouvements tumultueux , on succombe , on en conçoit de l'affliction , n'importe ; la pensée criminelle domine. Le cœur étant corrompu , on s'abandonne à de mauvaises actions ; on enfante l'iniquité.

Pag. 106.

Homélie sur le psaume XIV , contre l'usure (2).

Saint Basile allègue d'abord les textes de l'Écriture , qui la combattent.

(1) Traduit par Fromentières , *Carême* , tom. 1 , pag. 149 , et maguifiquement développé par Massillon dans son *Sermon sur le jugement dernier*.

(2) S. Grégoire de Nysse , prêchant sur le même sujet , renvoie à cette homélie de saint Basile , qu'il qualifie homme divin , pag. 982.

Il la présente comme l'excès de l'inhumanité (1).

Un homme, pressé par le besoin, vient solliciter Pag. 107.
des secours auprès d'un riche avare. Il se jette à ses genoux, il le supplie, il s'abaisse aux démarches les plus humiliantes : que ne dit-il pas ? mais en pure perte. Celui-ci sans pitié compte pour rien la nature ; son cœur reste insensible ; ni les prières, ni les larmes ne l'atteignent point ; il reste inflexible dans ses refus. Il affirme avec serment, avec imprécation contre lui-même, qu'il est sans argent, qu'il est aux enquêtes pour son propre compte ; et qu'il auroit besoin de trouver quelque prêteur à intérêt. Que le solliciteur vienne à produire quelque gage, et à lâcher ce mot d'intérêt ; voilà l'autre qui se décide ; il se souvient de la vieille amitié qui unis- Pag. 108.
soit les deux familles. « Nous sommes d'anciens amis. Je chercherai si par hasard je n'aurois pas quelque argent caché chez moi. Cela pourroit être ; et je me souviens d'un dépôt qui m'a été confié par un de mes amis pour le faire valoir. Mais il l'a mis à un si haut intérêt ! moi, j'en rabattrai par considération pour vous, et je serai de meilleure composition. » Quand, au moyen de ses artificieuses paroles, il s'est assuré de ses billets, et qu'il a

(1) Joli a, dans ses Dominicales, une homélie contre l'avarice, où il ne fait presque que copier saint Basile. Grand nombre d'autres prédicateurs modernes ont fait également usage des mouvements et des expressions énergiques, dont ce discours du saint archevêque est semé.

engagé sa liberté, il le laisse sous le double lien de sa misère et de ses engagements. — Vous contraignez le pauvre à vous payer argent et intérêt... Mais dites-moi, si ses moyens lui avoient permis de vous enrichir, qu'avoit-il besoin de venir frapper à votre porte ? C'étoit à un secours qu'il s'attendoit, non à une embuscade ; à un bienfait, non à un assassinat. Vous deviez le soulager dans sa misère ; vous l'aggravez, en épuisant le peu de ressources qui lui restent ; comme feroit un médecin, qui, au lieu de rendre la santé à son malade, achèveroit de lui enlever le foible reste de vie qu'il peut avoir. Ainsi trafiquez - vous du malheur des indigents. Vous faites des vœux pour qu'il y ait des calamités dont vous fassiez votre profit, comme le laboureur en fait pour obtenir de la pluie. Et vous ne savez pas que vous accumulez vos péchés avec vos richesses !

2. Le malheureux à qui vous avez procuré son aisance mensongère, commence par s'en faire honneur. Son allégresse annonce son changement de situation. Sa table mieux servie, sa mise plus recherchée, ses domestiques mieux vêtus, des flatteurs, des convives, tout le masque de l'opulence. Mais à mesure que l'or s'écoule, que la progression des journées amène ces échéances ; les tristes pensées viennent avec les nuits sans sommeil, et les journées sans allégresse ; le soleil ne rit plus à ses yeux ; la vie elle-même n'est plus qu'un lourd far-

deau. Il compte avec amertume les jours qui doivent s'écouler si rapidement jusqu'au terme fatal ; il tremble à l'aspect de ces mois qui sont gros d'usure. S'il dort, son créancier lui apparôit placé près de sa tête comme un songe sinistre ; et tout le temps qu'il veille, il est poursuivi par la même image.

L'Écriture nous dit : *Buvez de l'eau de votre citerne* ; c'est-à-dire : Examinez bien ce que vous avez ; n'ayez pas recours à des sources étrangères, et ne cherchez point ailleurs que dans votre propre fonds, les ressources de la vie. Vous avez des vases d'airain, une garde-robe, des chevaux, un ameublement : vendez-les, sacrifiez tout, plutôt que d'engager votre liberté. — Qui, moi ! faire crier mes meubles à l'encan ? — Aimez-vous mieux attendre le jour qui n'est pas loin, où on les y fera porter ? où votre dépouille, vendue sous vos yeux à vil prix, enrichira un autre à vos dépens ? Ne vaudroit-il pas bien mieux s'évertuer, et devoir à un travail utile de quoi se relever peu à peu, plutôt que d'emprunter une opulence éphémère, dont la chute entraînera la perte de votre existence entière ? Si vous avez de quoi faire face à vos dettes ; pourquoi ne pas vous libérer par des sacrifices qui vous sauveroient de la misère ? Si vous ne l'avez pas ; vous palliez le mal, vous ne le guérissez pas. Loin de vous l'usurier qui feroit de vous son captif et sa proie. L'usure est une source de mensonge. Que de prétextes pour crier à l'in-

Pag. 106.

Prov. v. 15.

gratitude, à la perfidie, au parjure ! Ce n'est plus le même langage, quand vous entendez votre créancier réclamer son dû, et quand vous le receviez de ses mains : « Oh ! si je n'avois pas eu le malheur de vous rencontrer ! j'aurois trouvé ailleurs le moyen d'écartier la misère. Je ne voulois pas de votre argent ; c'est vous qui m'avez contraint de l'accepter ; cet or, il n'étoit pas de bon aloi. » De deux choses l'une : Cet usurier est votre ami, ne vous exposez pas à perdre son amitié : il est votre ennemi, n'en faites pas votre maître. Pour un moment d'une jouissance empruntée, il vous en coûtera votre patrimoine. Vous êtes pauvre, mais libre. En empruntant à usure, vous n'en serez pas plus riche ; vous aurez vendu votre liberté ; vous devenez esclave, et esclave tributaire, enchaîné au joug malgré tous vos efforts. L'animal à qui vous donnez quelque aliment, s'adoucit ; l'usurier s'irrite en recevant. Point de trêve à ses clameurs ; il faut lui donner, et lui donner encore ; il ne croit plus à vos serments. Pas un coin de votre maison qu'il ne fouille ; son inquisition s'étend jusque sur vos registres. Dehors, il assiège vos pas ; il s'attache à votre personne. Que vous vous teniez caché au dedans, il fait sentinelle à votre porte. En présence de votre femme et de vos amis, il vous accable de reproches ; il vous rend la vie pesante, insupportable (1).

(1) Joli, *Dominic.*, tom. iv, pag. 202 et 203.

Vous allez me répondre : Dans l'extrême besoin Page. 110.
où je suis, je n'ai pas d'autre ressource, pas d'autre
parti à prendre. Mais voyez auparavant comment
vous pourrez vous acquitter. Avec cet argent ? Mais
suffira-t-il pour couvrir vos besoins ? En vous libé-
rant d'un côté, de l'autre vous aggravez votre si-
tuation. Emprunterez-vous encore ? ce seront des
surcharges nouvelles.

[Vous m'objectez encore : « Mais c'est un si hon-
nête homme ! il fait les choses par un principe de
compassion et de charité. Ce malheureux étoit à la
veille d'être ruiné, et il lui a prêté de l'argent qui
a servi à rétablir sa maison et à réparer les ruines de
son négoce. Cette veuve ne savoit où trouver de
quoi cultiver ses terres et les ensemençer ; et elle a
rencontré cet homme qui lui a donné du blé, et qui
exige d'elle, en lui rendant ce qu'il lui a prêté,
une juste reconnoissance. N'importe : c'est un avare
qui mourra, s'il ne se corrige, dans son péché ;
c'est un fourbe et un tyran (dit saint Basile), qui
prête peu pour avoir beaucoup ; qui fait grossir in-
térêt sur intérêt, et qui, enfin, avec son honnêteté
prétendue et sa charité, réduira son débiteur à l'au-
mône. Il contrefait d'abord l'homme charitable ; il
affecte un air doux et engageant ; mais son avarice
intérieurement le porte à retenir les gages qu'on lui
donne, par la difficulté qu'on aura dans la suite de
les retirer, et à s'emparer des terres qui lui sont hy-

pothéquées, par les profits énormes qu'il exigera, et qu'il accumulera les uns sur les autres (1). »]

« L'usure est une maudite fille de la cupidité et de l'attachement aux choses de la terre qui l'engendrent (2). »

Pag. 111.

Qui est-ce qui d'ordinaire a recours à ces sortes d'expédients? Ce ne sont point pour la plupart des pauvres, ils obtiennent rarement confiance; mais des hommes accoutumés à des dépenses au-dessus de leurs moyens, ou asservis à des passions ruineuses. Oh! combien ont trouvé leur perte dans des biens étrangers! combien, se croyoient riches en songe, qui se sont réveillés au sein de la détresse et de l'infortune! Vous m'objecterez l'exemple de quelques personnes enrichies par l'usure; je vous en montrerai, moi, un bien plus grand nombre qui ont fini d'une manière tragique. J'ai vu, et qui n'en gémiroit pas? de malheureux enfants traînés dans la place publique, et vendus à l'encan pour payer les dettes de leur père. Vous n'aurez point d'argent à laisser à vos enfants; laissez-leur du moins l'honneur. On n'a jamais fait à personne un crime d'être né de parents pauvres; mais un père endetté laisse à ses fils la prison pour héritage, et avec elle, l'opprobre de son nom.

(1) Traduit par Joli, *Dominic.*, *suprà*.

(2) Joli, *ibid*, pag. 203. *Fœnus super fœnus malorum parentum mala soboles.*

5. Riches, écoutez le conseil que votre dureté nous force à donner aux indigents : Qu'ils s'exposent à tout endurer, plutôt que de recourir à des trésors usuraires qui les ruinent. Si vous obéissiez au Seigneur, nous n'aurions pas besoin de vous adresser ce langage. Or, quel est l'ordre du Législateur ?

Prétez à ceux de qui vous n'espérez point recevoir. Luc. vi. 34

L'aumône que vous faites au pauvre, est à la fois un don et un prêt à intérêt. Un don, puisque vous n'en exigez rien ; un prêt, puisque c'est le Seigneur qui s'établit votre débiteur. Quoi, vous refuseriez d'avoir pour répondant le maître de l'univers ? Qu'un riche particulier vous offre sa garantie pour un autre, hésitez-vous d'accepter sa parole ? et quand Dieu s'engage à cautionner le pauvre, vous n'en voulez pas (1) ?

(1) La question de l'usure ayant été singulièrement agitée de nos jours, comme si elle étoit nouvelle ; le prédicateur doit apporter le plus grand soin à la bien connoître, pour n'être pas, comme dit l'Apôtre, emporté par tout vent d'opinion humaine. La boussole que nous mettons dans les mains des fidèles doit nous diriger nous-mêmes : je parle de l'Écriture et de la tradition.

Dans l'ancienne loi, l'usure est sévèrement prohibée de frère à frère, c'est-à-dire d'Israélite à Israélite (1). Ce que l'on y appelle usure, c'est tout profit stipulé ou exigé au-delà du prêt ; ce qui excède ce qui est donné, ce qui est au-dessus du principal.

(1) Si vous prêtez de l'argent à ceux de mon peuple, au pauvre qui demeure avec vous, vous ne vous comporterez point avec lui comme fait un exacteur : aucun de vous n'exigera de lui aucune usure. (Exod. XXII. 25. Trad. de Sacy. Levit. xxv. 37.) Vous prêterez à votre frère ce dont il aura besoin, sans en tirer aucun intérêt. (Deuter. XXIII. 20.)

Il n'y a d'exception qu'à l'égard des étrangers (1).

La loi de Moïse proscrivoit donc toute usure en général, comme étant une iniquité, une *action détestable*, qu'il menace des plus terribles châtimens (2).

La loi évangélique est encore bien plus expresse (3); car elle ne distingue point les étrangers d'avec ceux de la famille, proposant pour modèle de la charité qui doit unir tous les hommes entre eux, le Père céleste, dont la bienfaisance embrasse les méchants comme les bons.

Les saints Pères n'ont point connu d'autre langage. Tertullien, saint Cyprien, saint Clément d'Alexandrie établissent que la loi contre l'usure est en usage chez les chrétiens, avec encore plus de perfection que chez les Juifs (4): Lactance détermine que l'usure est tout ce qui excède ce qu'on a donné; il fait voir en quoi consiste l'injustice de l'usure; il montre que le chrétien qui doit être préparé à donner du sien, ne doit point avoir de peine à n'exiger rien au-delà. Il parle généralement, dit Bossuet, et ne laisse aucun moyen d'échapper, pour peu qu'on considère ses paroles (5).

Nous voyons ici saint Basile confirmer la même doctrine. Il est clair qu'il croit les défenses de Moïse, de David et d'Ézéchiël, obligatoires pour tous les chrétiens; qu'encore qu'il s'étende sur les excès de l'usure, il n'en blâme pas seulement l'excès, mais qu'il condamne généralement l'usure, c'est-à-dire tout le surplus qu'il appelle un fruit de l'avarice: il dit expressément que les noms qui signifient ceux qui prennent cent, et ceux qui prennent dix sont des noms horribles; par où il montre qu'il a horreur, même de l'usure de cent, permise par la loi romaine; et qu'il veut que pour

(1) Si vous prêtez à usure, ce sera seulement aux étrangers. (Deuter., *ibid.*)

(2) Ps. XIV. 5. Ezech. XVIII. 13.

(3) Luc. VI. 35.

(4) Tert., *adv. Marcion.*, libr. IV. S. Cypr., S. Clem. Alex.: *De largitione et communicatione, cum multa dici possunt, sufficit hoc dicere quod lex prohibet fratri fœnerari: fratrem nominans non eum solum qui ex iisdem natus parentibus, sed etiam qui fuerit ejusdem tribus, ejusdemque sententiæ et ejusdem verbi particeps. Non æquum censens, ut ex pecuniis usuras legamus, sed laxiis manibus et animis gratificemur egentibus.* (Strom., lib. II. pag. 397.)

(5) *Traité de l'usure*, pag. 53, *Œuvres posth.*, tom. II, édit. in-4°. Amsterd., 1753.

tout intérêt on se contente de la récompense que Dieu promet à ceux qui font le bien.

On pourroit accumuler les textes de saint Jérôme , de saint Épiphane , de saint Ambroise , de saint Augustin , de saint Jean Chrysostôme , pour démontrer que la tradition constante des Pères défend toute espèce d'usure. Ce dernier foudroie l'objection qu'on tiroit des lois civiles : « Ne m'alléguez point la loi du dehors. Car le publicain de l'Évangile observe ces lois , et toutefois il est puni ; ce qui nous arrivera , si nous ne cessons d'opprimer les pauvres , et de négocier un profit fondé sur leur indigence (1). »

Les conciles ne sont pas moins concluants. Celui de Nicée ne prétend pas faire une nouvelle défense de l'usure ; mais en la supposant un gain injuste défendu par la loi de Dieu , il chasse du clergé ceux qui la font. Que s'il ne parle point des laïques , et n'ordonne point de peine contre eux , ceux qui sont tant soit peu versés dans l'antiquité , savent qu'il y a beaucoup de crimes contre lesquels les canons n'ordonnent point de peines , laissant la chose à régler , ou par la coutume de chaque Église , ou par la prudence des évêques. Or , que ce soit là l'esprit de tous les conciles venus après celui-ci , c'est ce qu'il seroit aussi facile que peu nécessaire de prouver : à savoir que tous les siècles chrétiens ont condamné l'usure , même celle qui étoit permise par la loi civile , même celle qu'on exigeoit par des contrats , même celle qu'on défendoit au clergé , sous peine de déposition , et qu'ils ont entendu par usure illégitime , toute espèce de gain qui excède le principal.

Aussi n'y a-t-il , conclut le grand évêque de Meaux , que ceux qui ont méprisé la tradition et les décrets de l'Église , qui ont combattu cette doctrine. Tous les théologiens catholiques , qui ont écrit sur cette matière , reconnoissent unanimement que ce qui a été ici assuré est de foi , et ne comptent d'avis contraire que les hérétiques (2). Que si parmi les théologiens qui reçoivent avec les autres cette doctrine comme décidée par l'Église , il s'en trouve quelques-uns qui donnent des expédients pour éluder l'usure , il ne faut pas regarder leurs subtilités comme un affaiblissement de la tradition , mais plutôt la tradition comme une condamnation de leur doctrine.

(1) *Homel. LVIII. in Matth.*

(2) Bossuet, *Supra*, pag. 108.

Homélie sur le psaume XXVIII.

(Extraits.)

Pag. 115.

Rendez au Seigneur la gloire et l'honneur qui lui sont dus (vers. 2). Eh! quelle gloire, quel honneur peuvent rendre au Très-Haut, des hommes qui ne sont que cendre et poussière? Nous le pouvons glorifier par nos bonnes œuvres; les hommes qui en sont les témoins, en conçoivent une plus haute idée du Dieu que nous servons. On l'honore, on le glorifie, quand on rend témoignage à la puissance du Créateur, à la sagesse de sa providence. Il est bien loin de donner au Seigneur la gloire et l'honneur qui lui sont dus, celui-là qui brûle des désirs d'une vaine gloire, de l'amour de l'or ou des plaisirs. On honore Dieu en vivant bien; on le déshonore en vivant mal. Désobéir aux lois du législateur, c'est faire injure à sa personne. Une maison mal gouvernée, où règnent le désordre, les querelles, les emportements, donne droit de conclure contre celui qui l'habite. On reconnoît à vos œuvres quel est le maître que vous servez; si elles sont criminelles, c'est au démon que vous donnez la victoire; c'est donc à lui que vous rendez gloire et honneur.

Pag. 116.

Ce qui amène ces excellents préceptes sur l'obligation de se rendre à l'église, pour y adorer véritablement le Seigneur :

Adorez le Seigneur dans son auguste sanctuaire, dit le Psalmiste. Après que vous avez déposé dans son temple les présents qu'il vous demande, vous devez l'adorer. On lui rend l'hommage de l'adoration, en venant dans son église, non en restant dehors; c'est là, et non pas ailleurs, que vous devez l'adorer (1). Il s'y rencontre, et trop communément, des hommes qui ont l'air de l'y prier, et qui pourtant sont bien loin de son église, par l'évaporation de leurs pensées et la dissipation habituelle de leur esprit.... Que dit le saint Psalmiste? Celui qui est dans le temple du Seigneur, ne s'y occupe pas de futilités, de contestations, d'immodesties; il rend gloire à Dieu. Vous y êtes en présence des saints Anges qui tiennent un registre exact de ces distractions coupables; en présence du Seigneur, qui a les yeux ouverts sur chacun de ceux qui s'y rendent, et dont les regards perçants lisent au fond des cœurs les prières que la bouche lui adresse. Du ciel à la terre, la nature muette ou animée, tout ce qu'il y a de créé au ciel où sur la terre, rend gloire à son auteur; l'homme est le seul que nous ayons la douleur de voir, dans le temple du Seigneur, sourd à sa parole, insensible à sa propre nature, porter le poids de son péché sans en être affligé, y penser sans douleur. Indifférent sur le jugement auquel il est réservé, il s'entretient avec

Pag. 117.

Pag. 121.

(1) *Non extra sanctum hanc ecclesiam adorari oportet, sed intra ipsam.*

son voisin ; il change la maison de la prière dans un lieu profane.... Vous, non-seulement vous n'avez rien à dire à votre Dieu ; mais par vos bruyantes distractions , vous détournez les autres d'entendre la parole sainte ; devenu , par vos scandales, le complice de ceux qui insultent la majesté de son nom par leurs blasphèmes et par d'outrageuses paroles , vous partagerez leurs châtimens et demeurerez privé des récompenses qui s'attachent à la célébration des divins mystères.

Homélie sur le psaume xxxii.

(Extraits.)

Pag 132.

Rien dans la nature qui ne nous ramène à son auteur. Cette pierre brute, cet insecte que vous foulez sous vos pieds, tout rend témoignage à la puissance du Dieu qui les a faits. Sa sagesse se manifeste jusque dans ce qui vous semble le plus méprisable. La même main qui a déployé ces magnifiques cieux, et creusé les abîmes sans fond des mers, c'est elle qui a façonné la trompe imperceptible d'où s'échappe le venimeux aiguillon dont l'abeille est armée. Ne dites pas : Telle chose est arrivée par hasard. Pas une qui n'ait été concertée ; pas une qui n'ait eu son dessein et son motif particulier qui l'enchaîne à un ordre déterminé. Le hasard n'est rien : c'est un langage témé-

raire et qui tient à l'ignorance de dire : L'étrange événement ! la mauvaise étoile ! *N'est-il pas vrai* Matth. v. 29. *que deux passereaux ne se vendent qu'un sou ? Et néanmoins il n'en tombe aucun sur la terre sans la volonté de votre Père. Avez-vous compté les cheveux de votre tête ? Dieu l'a fait pour vous ; pas un n'a été oublié. Son œil perçant ne laisse rien échapper.* 31. *ibid.*

Le Seigneur aime la miséricorde et la justice (verset 5). Si le Seigneur séparoit la justice d'avec la miséricorde, et qu'il exerçât la sévérité de ses jugements en raison de nos péchés, quelle espérance nous resteroit-il ? Mais il a placé devant lui la miséricorde sur les degrés du trône où siège sa justice. L'une ne va point sans l'autre. Dans le cœur de Dieu, la miséricorde passe avant la justice ; la justice vient après ; unies intimement, de telle sorte que la miséricorde ne donne point lieu au relâchement, ni la justice au désespoir. Votre juge veut vous faire jouir de ses miséricordes, à la condition qu'après votre péché vous soyez humble, brisé de douleur et de repentir, dans une situation qui attire sa miséricorde ; c'est alors qu'elle s'épanche libéralement. Mais qu'il découvre en vous un cœur impénitent, un esprit hautain, sans crainte de ses jugements ; alors la justice reprend tous ses droits. C'est ainsi qu'un médecin sage et humain commence par essayer les applications propres à adoucir le mal ; et quand

l'expérience lui apprend l'inutilité des fomentations contre une tumeur endurcie, il finit par avoir recours au fer.

Ponens in thesauris abyssos (il a renfermé les abîmes dans ses trésors) (vers. 7). Il semble qu'il eût été plus naturel de dire : *ponens in abyssis thesauros*; c'est-à-dire, cachant toutes ses richesses sous l'ombre du mystère. C'est que, non-seulement, les jugements de Dieu sont des abîmes profonds, comme il est dit ailleurs : *Judicia tua abyssus multa*; mais les motifs eux-mêmes qui les ordonnent, également impénétrables à l'intelligence humaine, sont appelés des abîmes. C'est pourquoi si vous demandez pour quelle raison, tandis que le pécheur jouit ici-bas d'une longue vie, le juste est moissonné bientôt? pourquoi le premier est heureux, l'autre dans l'adversité? pourquoi des guerres, des naufrages, des tremblements de terre, des sécheresses et des inondations? pourquoi tant de créatures nuisibles à l'homme? pourquoi celui-ci naît libre, et celui-là dans la servitude; l'un dans l'opulence, l'autre dans la pauvreté? pourquoi tant de différence dans les œuvres et dans les destinées? Pensez que les jugements de Dieu sont autant d'abîmes; qu'il est impossible à l'homme de pénétrer ce qui est recélé profondément dans les trésors divins; et que la révélation en est réservée au temps où il nous sera donné de voir Dieu face à face.

Homélie sur le psaume XXXIII et suivants.

(Extraits.)

Le Prophète, s'adressant à ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, les invite à en sortir par ces paroles : *Approchez du Seigneur et recevez la lumière* (vers. 6). De même que la lumière sensible ne se fait pas apercevoir également de tous, et qu'elle ne se découvre qu'à ceux qui ont les yeux ouverts, et que rien n'empêche de jouir de la présence du soleil ; de même, le soleil de justice, cette lumière vraie qui éclaire tout homme entrant dans le monde, ne se découvre pas indifféremment à tous, mais se réserve à ceux qui vivent de manière à se rendre dignes de ce bienfait. *La lumière*, est-il dit ailleurs, *s'est levée pour le juste*, non pour le pécheur. Le soleil paroît sur l'horizon ; pourquoi ? Ce n'est point pour les oiseaux malfaiteurs qui s'enveloppent des ombres de la nuit. Ainsi, bien que la lumière brille par elle-même, et que sa nature soit de dissiper l'obscurité, tous ne participent point à la clarté de ses rayons. Heureux celui qui, au jour du rigoureux jugement, à ce formidable jour où le Seigneur produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et manifestera les plus secrètes pensées des cœurs, pourra soutenir l'éclat de cette lumière, et sortira d'auprès du tribunal du souverain Juge sans

Joann. 1. 9.

Pag. 147.

Ps. xvi. 11.

I. Cor. iv. 5.

avoir à rougir des reproches d'une conscience coupable ! Alors, ceux qui auront commis le mal, ressuscités pour l'opprobre et la confusion, verront au fond de leurs consciences la hideuse empreinte de leurs crimes. Et peut-être cette confusion, à laquelle les pécheurs seront dévoués à jamais, sera-t-elle pour eux un châtiment plus horrible que l'épaisseur des ténèbres, que les ardeurs du feu qui ne s'éteindra jamais ; parce qu'ils auront éternellement sous les yeux la trace de leurs péchés profondément imprimés sur leur chair, de manière à ne s'effacer jamais, et que leur mémoire ne pourra pas s'en détacher un seul instant.

Pag. 148.

Sur les saints Anges. Chaque fidèle a son Ange qui le garde, et ne s'éloigne d'auprès de lui qu'autant qu'il y est contraint par la vapeur malfaisante des péchés que l'on commet....

Les Anges sont répandus autour de nous en grand nombre. C'est une armée, un camp tout entier qui nous défend, selon l'expression si familière dans nos Livres saints. Une armée nombreuse, un camp bien retranché, ne redoutent point les attaques de l'ennemi. Ainsi, pour qui vit dans la piété et dans la pratique des bonnes œuvres, il n'y a rien à craindre de la part de l'ennemi du salut, parce que son Ange le défend.

Venez mes enfants ; écoutez-moi : je vous apprendrai à craindre le Seigneur (vers. 12).

Toute espèce de crainte n'est point légitime, ni salutaire : il y a même une crainte ennemie, celle que le Prophète supplioit le Seigneur d'éloigner de son âme, quand il disoit : *A timore inimico erige animam meam* (1) ; celle où nous jette l'épouvante de la mort, ou l'effroi de commandements tyranniques. Avec cette crainte, le moyen de résister jusqu'à la mort, quand la persécution nous appelle au martyre ? Quiconque se laisse aisément intimider par les démons, porte en soi une crainte ennemie. Cette crainte-là semble prendre sa source dans le manque de foi. Car, du moment où l'on est sûr d'avoir avec soi un protecteur puissant ; on ne craint rien de tout ce qui peut être pour l'âme une cause d'agitation. La crainte salutaire ; celle qui fait la sainteté, qui est suscitée par la réflexion, et non par le trouble de l'âme ; quelle est-elle ? En voici un exemple : Lorsque vous vous sentez poussé vers le mal, pensez au formidable jugement ; mettez-vous en présence de Jésus-Christ, assis sur un trône élevé ; à ses pieds toutes les créatures tremblantes à l'aspect du souverain juge couronné de gloire. Tous tant que nous sommes, nous y comparoîtons, pour rendre compte de tout ce que nous aurons fait dans la vie. Voyez près de ceux qui se seront rendus coupables, d'affreux démons au regard sinistre, à l'œil enflammé, prêts

(1) La Vulgate porte : *A timore inimici.*

à saisir leur proie qu'ils enveloppent des feux exhalés de leur sein, s'applaudissant de satisfaire à leur rage et à la haine qu'ils nous portent; plongez en esprit dans ce profond abîme, dans cette obscurité sombre, dans ces feux qui brûlent sans éclairer; pensez à cette famille de vers gonflés de venin, qui s'acharnent à leur victime dévorée impitoyablement, et sans cesse renaissante sous la dent qui la déchire; méditez et ces intolérables douleurs, et ce supplice où se rassemblent tous les supplices; et cette confusion et ce désespoir qui ne finiront jamais. Voilà ce que vous devez craindre; et cette crainte salutaire sera pour vous un frein qui vous arrêtera dans la route du mal.

Sur les paroles : *Gardez votre langue de tout mal, et vos lèvres des paroles trompeuses* (vers. 14). Il n'est point de péché plus commun, ni qui se présente sous des formes plus multipliées que celui dont la langue est l'instrument. Vous êtes en colère? déjà votre langue a pris les devants. Enflammé par de coupables désirs? la langue, comme une messagère complaisante, liée à l'intrigue du cœur, se charge d'ouvrir les voies, et de ménager les occasions du crime. La langue prête à l'iniquité une arme pour l'exécution de ses desseins frauduleux. Et qu'est-il besoin de poursuivre cette longue chaîne de crimes que la langue répand dans le monde. Paroles obscènes, bouffonneries, imperti-

nences , propos indécents , calomnies , conversations oisives , faux témoignages , telles sont entre autres les œuvres de la langue. Les blasphèmes de l'orgueil et de l'impiété qui s'en prennent à la gloire de Dieu lui-même , quel en est l'organe ? si ce n'est la langue.

Il y a dans le pécheur une sorte d'humilité , et Pag. 156
c'est la plus basse de toutes. Dans quelle abjection ne tombe pas l'âme qui , s'étant consacrée à Dieu , oublie ses engagements et ouvre son cœur à la séduction ? Tous ceux que le péché a fait déchoir de leur grandeur et de leur noblesse , abattus à terre , y rampent et s'y enchaînent au point de ne pouvoir plus se relever. Les voilà bien humbles , mais non pas de l'humilité vraie qui est celle de l'esprit. Ce n'est point là cette humilité volontaire , que donne la grâce de l'Esprit Saint , qui fait que l'on se soumet sans effort , même à ses inférieurs , et qu'à l'exemple de l'Apôtre , on se regarde comme le serviteur de tous , *comme la balayure du monde* ; 1. Cor. iv. 13.
que l'on s'abaisse au dernier rang , pour mériter d'être élevé jusqu'à la possession du royaume de Dieu.

Dire que la tribulation ne soit pas l'état naturel Pag. 156.
du juste , c'est dire que l'athlète puisse se passer d'un adversaire. Otez-lui les combats , vous le laissez sans couronne.

Il se fait dans l'homme un perpétuel changement. Pag. 155.

Jamais nous ne nous ressemblons à nous-même ni au physique ni au moral. Notre corps est assujetti à un mouvement continuel. L'enfant qui suit l'école n'est plus celui qui naguère est devenu l'habitant du monde. Dans peu de temps il aura changé encore, et le voilà entré dans l'adolescence, propre à de plus vigoureux exercices, jusqu'à ce qu'il ait acquis son parfait développement. Arrivé à cet état, il n'y peut tenir; ses forces s'altèrent, il décroît insensiblement, jusqu'à ce que, entré dans la vieillesse, il finisse par l'anéantissement de son être.

Pag. 177.

Le Prophète invite tous les peuples du monde à se rassembler autour de lui, pour écouter ses paroles. Le vaste auditoire que celui qui va contenir toutes les nations rassemblées d'une extrémité à l'autre de l'univers! Mais quelle éminence assez élevée par-dessus toute la terre, pour que de là, la voix puisse se faire entendre à toute cette innombrable multitude? Où est l'orateur d'une voix assez forte pour être entendu à des distances si reculées? et quel lieu capable d'embrasser cette foule d'auditeurs? quel est enfin le prédicateur et quel sera l'enseignement assortis à un si auguste auditoire? Attendez un moment, et votre curiosité sera satisfaite? Ce prédicateur dont l'enseignement a tout entraîné; c'est l'Esprit Saint; quand par la voix de ses prophètes et de ses apôtres, il s'est fait entendre à tout le genre humain,

Vous êtes dans l'infirmité ? réjouissez-vous : *Le* 1^{re}. 192.
Seigneur châtie ceux qu'il aime. Dans l'indigence ? 12. 12. XII. C
 réjouissez-vous : parce que vous avez droit aux biens
 que Lazare a reçus. On vous outrage, on vous calomnie 100. XVI.
 pour le nom de Jésus-Christ ? vous êtes heureux ; car les Anges du Ciel changeront votre confusion en gloire.

Homélie sur le psaume XLVIII.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

Le genre humain tout entier étoit tombé sous 100. 170.
 le joug de l'ennemi. Dépouillé de la liberté qu'il
 avoit reçue du Créateur, il gémissoit dans la capti-
 vité du péché. Or, tout captif ne peut être racheté
 que par un prix égal. Et ici ; c'est l'âme, qu'il
 faut racheter, l'âme plus précieuse que tous les
 biens de la terre, puisqu'elle fut créée à l'image
 d'un Dieu. Qui donc parmi les hommes la pourra ra-
 cheter ? Tous sont également captifs. Mais le rédemp-
 teur doit être d'une nature bien plus excellente que
 ceux qui ont besoin d'être rachetés. Des coupables ne
 sauroient payer pour des coupables (1). C'est donc
 hors de la nature de l'homme qu'il faut chercher le
 rédempteur. Moïse avec tous ses miracles ne pouvoit

(1) *Nulla quidem modo cum facultatem habet homo erga Deum, ut pro peccatore eum placet, cum et ipse sit peccator reus.*

opérer la rédemption d'Israël, bien qu'il en fût le frère. Il n'y avoit donc qu'un Homme-Dieu, Jésus-Christ qui pût en être capable, lui que *Dieu avoit destiné pour être la victime de propitiation par son sang*. Et c'étoit là le seul prix dont nous pussions être rachetés (1).

ROM. XIII. 25.

Homélie sur le psaume CXIV. Dilexi, quoniam, etc.

Pag. 159.

Il n'appartient pas à tout le monde de dire ; *Dilexi*, J'ai aimé ; mais à celui qui a déjà atteint la perfection, et, s'élevant au-dessus de la crainte qui fait les esclaves, fut pénétré de l'esprit d'adoption. A ce mot, *J'ai aimé*, le Psalmiste n'ajoute point quel est l'objet de cet amour ; nous sous-entendons avec lui *le Dieu de l'univers*. Ce qui est essentiellement aimable, c'est Dieu. C'est là le bien par excellence, le premier, le plus parfait de tous les biens. Voilà l'objet que j'ai aimé, et pour l'amour de qui j'ai embrassé avec joie les tribulations.

Il a abaissé sur moi son oreille, *inclinavit aurem suam mihi* (vers. 2), comme fait le médecin charitable pour soulager la foiblesse du malade dans l'impuissance de se faire entendre. Non pas qu'il lui faille à lui des oreilles pour entendre, lui qui pénétre jusqu'au fond des cœurs. Il entend le sang du

(1) Bourdaloue, Bossuet ; tous les sermons où il est traité de la rédemption divine.

juste , alors même qu'il renferme sa plainte dans son cœur. Les œuvres du juste forment une voix éclatante devant le Seigneur.

Je l'invoquerai tous les jours de ma vie. Le saint Roi mesure la confession et la prière à la durée de toute sa vie : nous, au contraire, quand nous avons prié seulement un jour ou même une heure , et que nous avons eu le moindre sentiment de douleur pour nos péchés, nous nous croyons en sûreté , comme si nous avions satisfait pleinement.

Les angoisses de la mort m'ont environné, et les périls de l'enfer m'ont assiégé (vers. 4). Telles sont les tribulations qui l'ont éprouvé sans l'abattre. Le Prophète les compare aux douleurs de l'enfantement, les plus vives, les plus poignantes de toutes. Leur violence n'a point affaibli l'ardeur de son amour. Pécheur , appliquez-vous ces paroles : le péché vous enfermoit dans le sein de la mort : vous étiez menacé des dangers de l'enfer : comment avez-vous été sauvé ? En choisissant la tribulation et les douleurs de la pénitence.

Le Seigneur est miséricordieux autant que juste. (vers. 5.) L'Écriture joint partout la miséricorde de Dieu à sa justice ; pour nous apprendre que la miséricorde ne va point sans justice ni la justice sans miséricorde. Quand celle-ci s'exerce envers ceux qui l'ont méritée, elle ne s'y trouve pas sans quelque mélange de justice ; et quand c'est l'autre qui domine,

elle se proportionne et se mesure à notre foiblesse , tempérant les châtimens par la bonté.

Page. 202.

La miséricorde est un sentiment affectueux que l'on témoigne à l'infortune non méritée. Il s'accorde à l'opulence tombée dans la misère ; à la souffrance, à la foiblesse qui succèdent à une santé jusque-là vigoureuse. Déchus du Paradis où la gloire et le bonheur faisoient notre partage , nous sommes tombés dans l'abjection et l'ignominie. *Notre Dieu a eu compassion de nous* , en voyant et ce que nous fûmes, et ce que nous sommes..... C'étoit dans sa miséricorde qu'il adressoit à notre premier père cette demande : Adam, où es-tu ? *Adam, ubi es ?* Ce n'étoit passans doute qu'il l'ignorât, lui a qui tout est connu ; mais pour lui faire entendre de quelle hauteur , et dans quel abîme il étoit tombé.

Gen. III. 9.

Le Seigneur prend sous sa garde les petits enfans (vers. 6). A prendre ces paroles dans le sens naturel, elles témoignent l'attention de la Providence à veiller sur la conservation de l'espèce humaine. Comment en effet subsisteroit-elle, si Dieu lui-même ne protégeoit la frêle existence des enfans. Enfermés durant neuf mois dans le sein de leur mère, comme dans une prison étroite et fangeuse, où ils ne peuvent se mouvoir, comment y vivoient-ils si Dieu ne les y gardoit ? Échappés au sein de leurs mères pour être transportés tout à coup dans une région inconnue ; comment soutiendroient-ils ce brusque

passage de la chaleur à l'air froid qui vient les environner, si le même Dieu ne prenoit soin de veiller à leur conservation ?

Garnier a inséré dans l'appendice du 1^{er}. vol. de saint Basile, quelques Homélies sur les psaumes publiés sous le nom du saint archevêque de Césarée, mais dont on a droit de contester l'authenticité (1). Elles ne nous offrent d'ailleurs rien de remarquable; bien que nos prédicateurs en aient quelquefois cité des passages sous le nom de saint Basile.

Commentaire sur la prophétie d'Isaïe.

Bien qu'il se soit élevé des doutes sur l'authenticité de cet ouvrage (2), et qu'il n'ait point en effet le mérite des autres productions du saint Docteur; nous croyons que la lecture en peut être utile.

Ce commentaire est précédé d'un avant-propos où l'auteur établit les caractères de la divine inspiration des prophètes. Pag. 386.

Il explique le texte en savant et en moraliste.

Voyez ce jeune homme, qu'une éducation sage Pag. 392.
avoit formé à la vertu et à la piété chrétienne : Il fréquentoit assidument la maison de la prière; il étoit heureux de pouvoir épancher ses bienfaits dans le sein des indigents; la pensée du dernier jugement, toujours présente à sa mémoire, l'amenoit sans effort

(1) Voy. D. Ceillour, tom. vi, pag. 101.

(2) Voyez Hermand, *Vie de saint Basile*, tom. II, pag. 11.

aux pieds de la chaire de vérité, pour y recueillir les instructions du salut. Tout à coup une rencontre funeste l'a précipité dans le crime. Depuis que cette fleur d'innocence s'est flétrie, et que le péché a porté le ravage dans son âme, en y corrompant ces heureux germes ; voyez quelle nouvelle, quelle profonde ruine le menace encore. Ses secrets remords le repoussent de la maison de la prière ; il redoute la présence des fidèles parce qu'il a cessé de l'être ; la confusion dont il est pénétré ne va pas jusqu'au repentir qui l'amèneroit parmi les pleurants. Qu'on lui fasse des reproches sur son indifférence, il cherche à échapper par des excuses mensongères ; il s'emporte jusqu'à menacer ceux qui le reprennent. Bientôt il ne paroît plus ; il fuit l'assemblée des chrétiens ; l'habitude vient fortifier ces funestes impressions ; et le voilà tombé au fond de l'âbîme.

Pag. 394.

Vous taillez cette vigne pour l'empêcher de se répandre dans une abondance stérile. De même pour la culture de l'âme : Abattez ces vaines superfluités qui la surchargent, si vous voulez que sa sève se ramasse et se conserve pour donner des fruits (1).

(1) La même comparaison se retrouve souvent dans les écrits de notre vénérable antiquité. Voyez l'article de saint Clément pape, dans le premier volume de cette *Bibliothèque choisie*, pag. 114. Nous avons ici beaucoup resserré le texte de saint Basile.

Que me fait la multitude de vos sacrifices ? dit le Seigneur. Vous prétendez que la profusion de vos sacrifices sera capable de vous sauver sans la pénitence : erreur. La victime que Dieu demande c'est un cœur contrit et humilié. Il ne rejette pas tous les sacrifices, mais seulement les sacrifices judaïques. Les victimes légales étoient réprouvées : une seule victime étoit désignée comme nécessaire pour ôter les péchés du monde. *Je suis plein de vos sacrifices*, j'en suis rassasié. Il falloit aux démons la graisse, et la fumée de leurs sacrifices pour rassasier leur insatiable cupidité. Le Dieu à qui appartient la plénitude du ciel et de la terre, n'a besoin de rien, etc.

Que personne ne s'abuse en se livrant à une fausse espérance, et disant : « Je suis pécheur ; mais du moins je suis chrétien ; je n'ai donc pas à redouter les feux de l'enfer, il n'est fait que pour les idolâtres. J'aurai beau transgresser la loi de Jésus-Christ, j'ai ma sauve-garde dans le nom de Jésus-Christ ». Écoutez l'oracle : *Les méchants et les pécheurs seront brûlés dans un même feu*. La peine est la même pour tous.

Sur la prophétie faite à Achaz : *Dieu vous donnera lui-même un signe*. Il vous le donnera sans même que vous le demandiez. Il le donnera, non par l'entremise d'un étranger, mais par lui-même ; non à Achaz seul, mais à toute la nation.

Solide explication de la prophétie : *Voilà qu'une vierge concevra* (1).

Pag. 529. La maternité de Marie n'a point empêché qu'elle ne demeurât toujours vierge.

Pag. 553. Un péché devient la semence féconde d'un autre. La débauche enfante la débauche ; l'habitude de mentir amène de nouveaux mensonges. Voulez-vous empêcher cette plante parasite de pulluler ? Recourez à la confession ; son feu salutaire en anéantira les germes malfaisants.

Pag. 565. Les prêtres reçoivent des coupables l'aveu secret de certains péchés qui n'ont eu d'autre témoin que celui qui scrute les pensées les plus cachées (2).

SECTION SECONDE. — *Homélies sur divers points de dogme et de morale.*

Homélie sur la Foi (*).

C'est à cette partie des ouvrages de saint Basile, que s'applique particulièrement cet éloge qu'en a fait saint Grégoire de Nazianze : « Quand je lis les harangues qu'il » a prononcées sur la règle et la conduite des mœurs ;

(1) Bossuet l'a développée dans son beau Commentaire sur la même prophétie, qui ouvre le second volume de l'édition in-4° par les Bénédictins.

(2) Unissez à ce texte celui d'Origène, dans cette *Bibliothèque choisie des Pères*, tom. II, pag. 296 et 297.

(*) Tom. II, édit. Garnier, Les Bénédictins la donnent moins comme une homélie, que comme une simple lettre adressée à quelques personnes qui avoient demandé à saint Basile une profession de foi.

» mon cœur, ma chair elle-même purifiée, se transforment
 » en un temple consacré par la présence du Très-Haut ,
 » en un instrument dont l'Esprit Saint animé les cordes,
 » pour chanter sa gloire et sa puissance. Ces pieux écrits
 » m'apprennent à me corriger de mes défauts , à armer
 » mon cœur des vertus chrétiennes , à devenir tout dif-
 » férent de moi-même par un changement tout di-
 » vin (1). »

Saint Basile définit en ces termes la foi chrétienne :

La foi est un assentiment plein et entier , indé- Pag. 223.
 pendant de tout examen (2), à la parole que l'on a
 entendue, fondé sur la certitude qu'elle est vraie,
 parce que c'est Dieu qui l'a dite (3). Exemple : celle
 d'Abraham, à qui saint Paul a rendu ce glorieux
 témoignage : *Qu'il n'hésita point, et n'eut point la* Rom. iv. 20.
moindre défiance sur la promesse de Dieu; mais 21.
qu'il se fortifia par la foi, et rendit gloire à Dieu,
étant pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour
faire ce qu'il a promis...

Avant d'exposer notre profession de foi, j'ai une Pag. 224.

(1) *Bibliothèque choisie*, tom. vi, pag. 523.

(2) *122-1717*

(3) Ailleurs (*Homélie sur le ps. cxv*, attribuée à saint Basile.) : La foi doit marcher avant la démonstration. La foi est l'assentiment du cœur, déterminé, non par le raisonnement à la manière des sciences humaines (de la géométrie), mais par la seule grâce de l'Esprit Saint (*Append.*, tom. 1, pag. 571). Ainsi Bossuet : - La foi est une adhérence du cœur à la vérité éternelle, malgré toutes les raisons et les témoignages des sens et de la raison. De là vous pouvez comprendre qu'elle dédaigne tous les arguments que peut inventer la sagesse humaine. (*Serm.*, tom. ix, pag. 347.)

observation importante à faire. La majesté et la gloire de Dieu sont au-dessus de tout langage et de toute intelligence. Ce n'est point dans le monde où nous sommes qu'il nous est donné de le voir face à face, ainsi qu'il nous est promis ; la parfaite connoissance en est réservée au siècle futur. Ici-bas, vous seriez un saint Paul, un saint Pierre lui-même, ce qui se manifesterà à vos yeux, vous le verrez certainement, sans craindre d'erreurs ni d'illusions ; mais vous ne le verrez qu'en énigmes, et comme à travers un miroir. La foible partie qui se découvrira à vos regards, recevez-la avec reconnoissance ; mais attendez avec joie que le siècle futur vous introduise dans la pleine science de ce qui vous reste à savoir... Quelque pénétration que vous ayez dans les choses divines ; ce que vous en savez est toujours si foible, et mêlé de tant d'obscurité, qu'il s'éloigne plus encore de la claire vue dont on jouit dans le Ciel, que l'objet aperçu à travers les voiles de l'énigme et du miroir ne s'éloigne de la réalité aperçue face à face... Nous en avons la preuve dans les apôtres eux-mêmes. Bien qu'ils eussent été appelés par Jésus-Christ, qu'ils vécussent avec lui, qu'ils en eussent reçu des grâces toutes privilégiées ; qu'il leur eût été dit : *Il vous a été donné de connoître les mystères du royaume des cieux*, de pénétrer des secrets cachés à tous les autres ; cependant, à la veille de sa Passion, le maître leur disoit encore : *Il me*

I. COR. XIII. 12.

Ibid.

PAG. 226.

Matth. XIII.

11.

Joann. XVI.

12.

resteroit bien des choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter à présent... Toutes les intelligences, toutes les langues unies ensemble, ne pourroient ni atteindre dans la pensée, ni exprimer par des paroles un ordre de vérités aussi relevées. C'est ce que déclare le roi Salomon, dans l'Écclésiaste : *J'ai dit en moi-même, j'acquerrai la sagesse ; mais elle s'est éloignée de moi de plus en plus ; non pas qu'elle nous fuie, mais parce qu'elle devient d'autant plus incompréhensible à mesure que l'on avance en connoissances.* EccL. vii. 24.

Suit la profession de Foi exprimée en ces termes :

Nous croyons et nous confessons qu'il y a un seul Dieu, véritable principe de tout bien, père tout-puissant, auteur de toutes choses, père de Notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu comme lui. Nous croyons qu'il y a un seul Jésus-Christ, Notre Seigneur, notre Dieu, seul véritable, *par qui toutes choses ont été faites, soit visibles, soit invisibles, et dans qui tout subsiste ;* qui, dans le commencement, étoit en Dieu, Dieu lui-même, qui dans le temps s'est fait voir sur la terre, comme le témoigne l'Écriture, a vécu parmi les hommes ; qui, *ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égalier à Dieu ; mais s'est néanmoins anéanti lui-même,* et par sa naissance Pag. 227.
Coloss. i. 16.
Joann. i. 1.
Act. i. 3.
Phil. ii. 6.
Phil. ii. 7.

dans le sein d'une vierge, *prenant la forme d'un esclave, et se rendant semblable aux hommes*, a accompli tout ce qui avoit été écrit de lui, pour

- I. Cor. xv. 4. acquiescer à la volonté de son Père, *s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix*; et après être ressuscité des morts, le troisième jour, selon qu'il avoit été écrit, s'est fait voir à ses fidèles disciples et aux autres, comme il est rapporté dans l'Écriture; est monté aux cieux, où il est assis à la droite de Dieu, son père, d'où il viendra, à la fin des siècles, pour juger tous les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres; que les justes seront mis en possession de la vie éternelle, et que les méchants seront réservés à un supplice éternel. Nous croyons
- Ephes. i. 13. qu'il y a un seul Saint-Esprit, *par lequel vous avez*
 14. *été marqués comme d'un sceau, pour le jour de la rédemption*, qui détermine à son gré, et distribue
- Ibid. iv. 16. à chacun les dons de Dieu, dans la mesure de leur
- Jacob. xvi. 13. utilité, nous enseigne et nous suggère toute vérité; qui nous prévient de ses bienfaits, et nous dirige dans la vérité, dans le culte de la religion, et le service de Dieu le père, de Jésus-Christ son fils unique, et de lui-même.

Autre Homélie sur la Foi.

Pag. 130.

C'est un pieux exercice, d'avoir Dieu sans cesse présent à la pensée; on ne peut s'en éloigner sans perdre le goût et le sentiment de la religion. Mais il

y a une sorte de témérité coupable à s'engager à parler de Dieu ; parce qu'il y a un intervalle immense entre sa divine nature et notre foible intelligence , et que la parole ne peut exprimer que confusément et d'une manière bien insuffisante , l'idée que notre intelligence elle-même en a conçue. Puis donc que la pensée reste si fort au-dessous d'un semblable sujet , et que le langage soutient mal le timide essor de la pensée , ne vaudroit-il pas mieux se renfermer dans le silence , pour ne point compromettre l'honneur de la théologie par l'infériorité du discours ? Il y a dans tous les cœurs raisonnables une secrète affection qui les porte à célébrer les louanges de Dieu ; mais tous sont également impuissans à y réussir. Nous l'aimons avec plus ou moins de ferveur et de tendresse ; mais il n'est point d'esprit assez dépourvu de lumière et de sens , pour pré-

Pag. 131.

Gen. VIII.

17.

Exod. IV. 19.

loin d'embrasser la vaste étendue de ses perfections , ils ne pourroient pas même en ébaucher la moindre partie.

Voulez-vous , toutefois , pour satisfaire au devoir de la piété , parler ou entendre parler de Dieu ? Commencez par vous détacher des sens , élevez-vous au-dessus de ce monde terrestre , laissez sous vos pieds et cet océan qui l'entoure , et ces espaces immenses de l'air ; oubliez et les saisons avec la constante harmonie qui les partage , et la terre avec les riches ornements qui la décorent , et ce pompeux firmament avec ces globes de lumière qui l'embellissent , et les brillantes merveilles qu'ils étalent sous nos yeux , et les bienfaits qu'ils répandent sur notre univers ; la régularité , l'éclat , le mécanisme et le jeu de leurs mouvements qui les rapprochent ou les séparent les uns des autres. Portez l'essor de votre imagination par-delà les cieux ; arrêtez-vous à contempler les magnifiques spectacles que votre pensée toute seule va découvrir à vos regards : les armées célestes , les chœurs des Anges , les Archanges , princes de cette sainte milice , les Dominations environnées de gloire , les Trônes , les Vertus , les Principautés et les Puissances , qui en composent les bataillons sacrés. Allez encore au-delà ; et surmontant tout ce qui fut créé , osez fixer la vue sur cette nature divine , au centre de son éternelle béatitude , immuable , toujours la

même, supérieure à toutes les vicissitudes, incapable d'altération qui la trouble ou la divise, résidante au sein d'une lumière inaccessible; méditez cette immensité que rien ne borne, cette puissance que rien n'arrête, cette splendeur près de qui toute autre clarté s'évanouit, cette bonté qui s'épanche sans mesure, cette beauté au-dessus de toutes les descriptions, dont il est possible peut-être à l'âme de sentir les charmes ravissants, mais dont il sera éternellement impossible au langage humain de saisir toute la perfection.

De là notre savant théologien, entrant dans les profondeurs du mystère de la Trinité, parcourt les trois personnes qui composent l'Essence divine :

Le Père, principe fécond, universel : le Fils, Verbe de vie, Dieu comme son père, existant de toute éternité au sein de Dieu son père, non par adoption, mais par nature; non par succession de temps, mais antérieurement à tous les temps; non par création, mais par sa génération propre et personnelle; tout, en un mot, ce qu'est Dieu son Père.

Bossuet dans ses *Élévations* n'a fait qu'étendre le texte ici abrégé de saint Basile, dont il paroît emprunter les raisonnements, les similitudes et les expressions; toujours avec la précaution, à laquelle nos saints docteurs ne manquent jamais, d'avertir les fidèles que toutes similitudes, tirées d'objets naturels et sensibles, ne

donnent qu'un langage humain , qui rend bien imparfaitement ce qui est au-dessus de tous les objets naturels et sensibles : *Noli in creaturâ quærere quod est suprâ creaturam.*

Pag. 133.

Sur le Saint-Esprit. C'est lui qui sanctifie les vertus , qui donne à tout la vie. Il communique à tous sa grâce, sans rien perdre de sa plénitude , comme le soleil, dont la lumière se répand et se partage dans les différents corps, sans altérer sa propre substance. C'est lui qui , éclairant toutes les intelligences, les amène à la connoissance de Dieu ; lui qui inspire les prophètes, donne la sagesse aux législateurs, consacre les pontifes, imprime sur la personne des rois le sceau de leur autorité, perfectionne la justice, orne la chasteté ; et , par l'effusion de ses dons , rappelle les morts spirituels à la vie de la grâce, en les dégageant des liens du péché ; lui qui appelle à l'adoption d'enfants de Dieu ceux qui lui étoient étrangers. Il exécute ces prodiges divers par la régénération céleste qu'il opère dans les âmes. D'un publicain converti à la foi, il fait un évangéliste ; d'un pécheur, un maître de la science divine ; d'un persécuteur conquis à la pénitence, l'apôtre des nations, le hérault de la foi, un vase d'élection. Grâce à sa toute-puissante influence, les foibles deviennent forts ; les pauvres, opulents ; les simples et les ignorants, plus sages que les sages du siècle. Du ciel , où il réside, il remplit toute la terre. Présent

en tous lieux , il les embrasse tous par son immensité ; il se distribue tout entier dans chacun des hommes , et il est avec Dieu tout entier. Et ce n'est point par une puissance secondaire qu'il agit , mais par sa propre et souveraine autorité.

Homélie sur le baptême.

De même que le corps , privé de son principe de vie , est mort , de même l'âme , qui ne connoît pas son divin auteur , manque de son principe de vie. L'ignorance de Dieu fait la mort de l'âme. Quiconque n'a point été baptisé n'a point reçu la lumière : il reste dans les ténèbres. pag. 117.

C'étoit un usage fréquent dans les premiers siècles de différer , jusqu'à un âge avancé , de recevoir le baptême. Les motifs de ce délai n'ont pas besoin d'être expliqués. Ce n'étoit pas assurément , comme l'ont fait plusieurs Saints , pour se mieux disposer à le recevoir. Saint Basile attaque cet abus avec énergie dans son Homélie sur le baptême (1). Tout ce qu'il dit à ce sujet peut également s'appliquer à un autre désordre plus commun de nos jours , et non moins funeste , le délai de la conversion jusqu'au temps où elle n'est plus guère exécutable.

L'Église ne cesse de solliciter ceux qui ne sont pas encore initiés , à venir se renouveler dans le sacre- pag. 118.

(1) S. Grégoire de Nyse et saint Grégoire de Nazianze le combattirent également , l'un dans un discours exprès contre ceux qui différoient le baptême ; l'autre dans le cours de son Homélie xi.

ment de la régénération. Vous délibérez, vous différez, vous renvoyez à l'avenir ! Bien que, dès l'âge le plus tendre, vous ayez entendu prêcher les vérités de la foi, vous n'avez pu laisser encore la vérité pénétrer dans votre cœur ! Après une si longue étude, vous n'en êtes pas plus savant ! vous passez toute votre vie à vous en instruire ; et vous cherchez encore sous les cheveux blancs ! Quand donc serez-vous chrétiens ? quand est-ce que nous saurons que vous êtes à nous ? il y a un an que vous remettiez à aujourd'hui ; aujourd'hui vous renvoyez à l'année suivante. Prenez garde que vos résolutions et vos engagements n'aillent au-delà du terme de votre vie. Vous ne savez pas ce que le jour de demain amènera ; ne vous promettez pas ce qui n'est pas en votre disposition. Nous vous appelons à la jouissance de la véritable vie ; pourquoi échapper à cet appel ? Nous vous exhortons à participer aux biens célestes : pourquoi les dédaigner ? Le royaume du ciel vous est ouvert. Celui qui vous invite est incapable de tromper personne ; le chemin est facile : il ne faut pour y arriver ni temps, ni dépense, ni embarras. Pourquoi retarder ? pourquoi balancer ?

Matth. xi. 30. pourquoi vous soustraire au joug ? *il est doux, il est léger.* Au lieu de blesser votre cou, il en fera l'ornement. On ne veut point vous enchaîner ; on ne vous demande que de vous laisser conduire. Courbez cette tête rebelle : soumettez-vous au frein que

Jésus-Christ veut vous imposer, et déliez-vous d'une liberté funeste qui vous rendroit la proie de quelque bête féroce. *Goûtez seulement, et voyez combien le Seigneur est doux.* Comment ferais-je comprendre la douceur du miel à ceux qui ne l'ont jamais connu? *Goûtez et voyez* : votre expérience vous en apprendra plus que tous les discours...

Pour renaître à la vie avec Jésus-Christ, il faut absolument mourir avec lui; être enseveli avec lui dans les eaux du baptême. Si le peuple israélite n'eût point passé la mer Rouge, il n'eût point été affranchi de la servitude de Pharaon; il n'eût point goûté l'eau de la pierre, il n'eût point été introduit dans la terre promise.

Si j'avois à distribuer de l'argent dans l'église, vous ne me diriez pas : J'y viendrai demain, et demain vous me le donnerez; vous me demanderiez promptement votre part, et vous ne me pardonneriez pas de l'ajourner; et parce qu'il n'est pas ici question d'argent, et que le plus généreux des monarques vous offre des biens immortels, au lieu d'accourir, vous cherchez mille prétextes, vous inventez de frivoles excuses. Prodiges de la bonté divine! on vous renouvelle, on vous guérit sans violence, sans employer de douloureuses opérations; et vous n'appréciez pas une telle faveur! Je suppose qu'étant né dans l'esclavage, un reserit du prince vous offrit la liberté, avec quel empressement vous

iriez en recevoir le bienfait! Le soufflet qui vous seroit donné, témoignage honteux de votre servitude, ne vous paroîtroit point si dur, parce qu'il seroit aussi le sceau de votre affranchissement. Ici la voix du héraut vous appelle pour vous arracher, non pas à une servitude humaine, mais à la tyrannie du péché, pour vous associer aux anges, en qualité de citoyen du Ciel, vous donner droit à l'héritage de Jésus-Christ; vous me répondez qu'il n'est pas temps encore pour vous de recevoir un si grand bienfait. Quel inconcevable travers! quelle funeste et coupable prévention! Jusques à quand me parlerez-vous de plaisirs? jusqu'à quand serez-vous plongé dans ces coupables dissipations? Il y a assez longtemps, et toujours trop, que nous vivons pour le moude! commençons à vivre pour nous. Qu'avez-vous donc qui mérite d'entrer en échange et en comparaison avec votre âme? Y a-t-il rien qui puisse être mis en balance avec le royaume du Ciel (1)? Où trouverez-vous un conseiller qui mérite plus de créance que Dieu? y a-t-il quelqu'un qui soit plus prudent que celui qui est la sagesse, plus utile que celui qui est la bonté par essence? A qui tenez-vous plus étroitement qu'à celui qui vous a donné l'être? Souvenez-vous d'Ève et des perfides suggestions aux-

Gen. iii.

(1) Voy. Saurin, *sur le prix de l'âme*, tom. III, pag. 35. Montargon, *Dictionn. apost.*, tom. II, pag. 119, 127.

quelles elle sacrifia les oracles du Seigneur. — Je n'ai pas le temps de me guérir ; attendons encore pour me faire voir la lumière : je ne suis point pressé de m'affilier avec le souverain qui m'offre son alliance. Quelle extravagance !....

Entrez dans le secret de votre cœur , rappelez-vous votre vie passée. Quelque criminelle qu'elle ait pu être , ne vous découragez pas ; *là où abonde le péché , la grâce a été surabondante.* On remet davantage à celui qui doit davantage , afin de l'exciter à plus d'amour..... Figurez-vous que votre âme est mise dans une balance , disputée à la fois par les anges et par les démons , à qui l'emportera , et la fera pencher de son côté. Dans lequel des bassins voulez-vous placer votre cœur ? A qui restera la victoire ? à la volupté charnelle , ou à la sainteté de l'âme ? Les soldats reçoivent du général une marque distinctive qui les aide à le reconnoître dans la mêlée et à le secourir dans le besoin. D'où sait-on si vous êtes des nôtres , ou du camp ennemi ? Vous vous dites enfant de Dieu , quelle preuve en donnez-vous ?.... Si vous êtes à Dieu , montrez-nous le sceau de Dieu imprimé sur votre front. L'épée de l'ange exterminateur s'arrête au devant des maisons marquées du sang de l'agneau ; il frappe sans pitié celles qui ne l'ont pas.

Vous êtes jeune ? le baptême vous servira de frein pour modérer l'impétuosité de la jeunesse. Vous

I. THIM. 14.

Pag. 117.

JAN. V. 15.

EYOD. III. 27.

n'êtes plus dans la fleur de l'âge ? ne vous privez pas du plus puissant viatique pour le voyage de l'éternité. Ne croyez pas qu'il en soit de la onzième heure de notre vie comme de la première ; à peine on commence à vivre qu'il faut déjà s'occuper de mourir.

Vous avez beau dire , on sait le vrai motif de vos délais ; les choses parlent d'elles-mêmes ; votre conduite explique hautement le secret de votre cœur. Laissez, laissez-moi, nous dites-vous par vos œuvres, me livrer à mes passions, me plonger dans les voluptés des sens, satisfaire à mes sanguinaires vengeances, envahir le bien d'autrui, marcher dans les voies de l'iniquité, manquer à la vérité, à la foi du serment. Lorsque je serai enfin las de commettre le mal, alors je songerai à mon salut.

Pag. 118.

A la bonne heure, si vous pouviez commettre le mal sans vous perdre. Mais s'il vous doit être funeste, pourquoi y persister ?... Peut-être vous croyez que Dieu ne vous voit pas, qu'il ne lit pas au fond de votre cœur. Détrompez-vous : *On ne se moque pas de Dieu.* Ne prétendez pas mettre sa grâce en commerce. Ne dites pas : La loi est bonne, mais le péché est plus doux. Le plaisir est l'hameçon du démon : il attire, mais pour tuer ; il flatte, mais pour se changer en poison mortel. En différant comme vous faites, vous dites : Que le péché règne entièrement en moi, et ensuite ce sera le tour de Jésus-Christ.

Rom. vi. 12.
13.

Je serai de mes membres des armes à l'injustice, et

ensuite j'en ferai des armes de justice pour le service de Dieu. Ainsi Caïn, dans ses sacrifices, se donnoit Gen. iv. à lui-même la première part, et ne laissoit au créateur de toutes choses que la seconde. Aujourd'hui que vous êtes encore dans l'âge de la force, vous vous donnez au péché; lorsque vous sentirez vos forces s'affoiblir, vous consentirez à vous offrir à Dieu, c'est-à-dire que vous lui abandonnerez ce dont vous n'avez plus la disposition; vous ne lui donnerez que les restes de vous-même, ce qui ne vous sera plus bon à rien. Sera-ce vertu? non, mais impuissance. Où est le mérite? On ne couronne point un mort; il n'y a plus de justice là où on ne peut faire autrement. Ce qui fait la vertu, c'est 1. Cor. xij. de s'abstenir du mal et de faire le bien. S'abstenir simplement du mal, n'est point une chose par elle-même digne de louange ni de blâme. L'âge vous empêche de pécher: n'en faites honneur qu'à votre foiblesse. On ne doit des éloges qu'au bien qui se fait librement, par choix et non par nécessité.

Mais dites-moi, qui donc a fixé si certainement en votre faveur le terme de votre vie? qui a marqué les bornes de votre vieillesse? quel garant si sûr et si infailible vous a engagé parole pour l'avenir? Ne voyez-vous pas tous les jours des enfants moissonnés au berceau? ne voyez-vous pas mourir dans la fleur de la jeunesse? Il n'y a point de loi certaine pour la fin de cette vie. Vous comptez sur un accès de fièvre

qui vous ouvrira les portes du baptême ; mais alors vous sera-t-il possible de prononcer les paroles ? Peut-être même ne pourrez-vous plus les entendre , tant votre tête sera accablée par la souffrance ? Peut-être qu'alors il vous sera devenu impossible de lever vos mains au ciel , de vous tenir ferme sur vos pieds , de fléchir les genoux pour adorer Dieu , d'entendre utilement les instructions que l'on vous donnera , de faire une profession publique de christianisme , ni de stipuler vos engagements avec le Seigneur. Peut-être votre foiblesse sera telle , que vous donnerez aux assistants lieu de douter si vous êtes touché de cette grâce , ou si vous n'en avez aucun sentiment. En supposant même que vous n'en soyez pas réduit là : en recevant le baptême , vous n'en recueillerez pas les fruits. Imitez l'eunuque du livre des Actes. A peine a-t-il entendu parler de l'Évangile qu'il croit , et à l'instant il demande le baptême. *Voici de l'eau* , a-t-il dit ; *qui empêche que je ne sois baptisé ?* Là où il y a une volonté ferme , les obstacles s'évanouissent. *Aujourd'hui* , vous dit le Seigneur , *si vous entendez ma voix*. Le démon vous dit : Attendez à demain. Il n'ose pas vous engager à renoncer entièrement à Dieu : ce langage vous revelteroit ; il s'y prend avec bien plus d'adresse pour vous détacher de son service. Parce qu'il sait que nous sommes tous concentrés dans l'intérêt du moment ; il a le secret de s'en em-

1^{er} 25. 120.

Act. viii. 36.

Ps. xciv. 8.

parer frauduleusement, pour renvoyer nos bonnes résolutions au lendemain, sans que ce lendemain arrive jamais pour d'autre que pour lui. Voilà comme l'ennemi nous abuse et nous égare (1).

Réveillez-vous donc. Donnez-vous de bonne foi au Seigneur. Soldat de Jésus-Christ, athlète de la piété chrétienne ! entrez généreusement dans la lice ; que votre nom inscrit sur les registres de l'Église, le soit également dans ceux de la Jérusalem céleste. Exercez-vous à la discipline évangélique : que la modestie de vos regards, la réserve de votre langage, la mortification de vos sens, l'humilité du cœur, la pureté de l'âme, la victoire sur vous-même, annoncent le vrai disciple de Jésus-Christ... Mourez au péché : attachez-vous à la croix du Sauveur ; donnez-vous à Dieu tout entier. Cela est bien dur, m'allez-vous dire. Mais quelle vertu fut jamais sans sacrifice ? La victoire ne vient qu'après le combat ; la couronne ne s'achète que par de pénibles travaux. *Nous avons plus d'une* ACT. XIV. 21. *épreuve à subir pour mériter le royaume qui nous est promis*, dirai-je avec nos livres saints ; mais, après les épreuves, la récompense.

Mais s'il en coûte pour être le serviteur de Jésus-

(1) Tous les sermons sur l'impenitence finale, le délai de la conversion, etc. Maucillon, *Carême*, Tom. II, pag. 51, 55. Saum., *Serm.*, tom. 6, pag. 27 et suiv. La Rue, *Serm. sur la mort du pécheur*. Malinvaux, *Serm. choisis*, tom. 1, 2^e part., pag. 28.

Christ; n'en coûte-t-il pas aussi pour être le serviteur du démon? Vous parlez des sacrifices de la chasteté; mais l'impudique, en proie à l'ardeur de ses flammes criminelles, n'a-t-il que des plaisirs? Quelles sont les privations imposées à la continence, au prix de celles à quoi la passion condamne ses victimes? Il est dur de se lever la nuit pour prier: comptez les longues veilles, les soucis rongeurs, les transes cruelles, les déchirantes inquiétudes qui poursuivent le coupable, et le tourmentent jour et nuit. Vous

Matth. vii. 14. vous effrayez de l'étroit chemin qui mène au salut, et vous suivez la voie large du péché: je tremble aussi moi, qu'à force d'y marcher, vous ne tombiez dans le large précipice où elle aboutit. Vous avez, dites-vous, un trésor difficile à garder. Veillez donc, ô mon frère, appelez à votre secours la prière pour

Luc. xii. 33. éviter les surprises des voleurs de nuit, le jeûne, pour vous défendre, le chant des psaumes, pour vous distraire agréablement.... Que l'exemple des

Matth. xxv. vierges, dont il est parlé dans l'Évangile, vous

Pag. 121. rende sage. Celles dont les lampes manquoient d'huile, se trouvèrent au dépourvu, quand il fallut aller au-devant de l'époux. C'est pour cela que l'Écriture les appelle *folles*, parce que, consumant à aller chercher de l'huile tout le temps qu'elles devoient employer pour s'en servir, la porte fut fermée, et elles furent exilées de la jouissance de la beauté de l'époux.. En différant comme vous faites

d'année en année, de mois en mois, de jour en jour ; en négligeant de fournir votre lampe d'huile. vous vous exposez à être surpris par le jour auquel vous ne vous attendez pas ; alors que les principes de la vie se trouvant épuisés, livré à l'angoisse, au désespoir qui vous environneront de toutes parts, condamné par le médecin, déjà pleuré par vos proches, dévoré par les ardeurs d'une fièvre brûlante, exhalant avec peine de stériles gémissements, vous articulerez de vains sons qui ne pourront plus être entendus, et ne passeront que pour des rêveries. Comment à ces derniers moments, recevoir les secours de la religion ? qui prendra sur soi de les rappeler à ce malade plongé dans un mortel assoupissement ? Ses parents ne s'occupent que de la perte qu'ils vont faire. Les étrangers s'en embarrassent peu ; ses amis n'oseroient en parler de peur de jeter le trouble dans son âme ; le médecin lui donne encore de trompeuses espérances dont on aime encore à se bercer, tant on tient à la vie. Le danger presse ; il faut partir ; la mort est là ; qui viendra vous secourir à cet affreux moment ? Sera-ce Dieu ? Vous n'avez eu pour lui que du mépris. — Mais alors il m'exaucera. — Est-ce que vous l'écoutez maintenant ? — Il m'accordera encore quelque délai. — Seroit-ce à cause du bon usage que vous avez fait de celui qu'il vous avoit déjà donné ?

Ne vous laissez donc pas abuser par des paroles

vaines ; car la mort viendra vous accabler tout d'un coup , et vous enveloppera comme d'un tourbillon impétueux. L'ange de ténèbres fondra sur vous , pour vous enlever avec violence et entraîner votre âme enlacée dans les liens du péché , se repliant encore sur des affections terrestres , faisant d'inutiles efforts pour exprimer ses dernières pensées. Quels regrets ! quels déchirements ! quelle tardive et stérile pénitence , alors que vous verrez d'un côté les justes en possession des dons ineffables de la gloire céleste : de l'autre , les pécheurs consternés au fond de l'abîme où ils seront engloutis ! Malheureux ! vous direz-vous à vous-même : pourquoi , quand il m'eût été si facile , n'avoir pas secoué la chaîne pesante de mes iniquités ? je n'aurois pas à supporter le poids d'une si affreuse calamité ; je me verrois aujourd'hui dans la compagnie des Anges , enivré comme eux des saintes délices. Funeste mécompte ! Pour un plaisir d'un moment , des supplices éternels ! des feux dévorants , pour avoir servi les caprices de ma passion ! Le jugement du Seigneur est juste : il m'appeloit , j'étois sourd : on m'avertissoit , on me conjuroit ; tout cela en pure perte.

Homélie contre les Ariens, les Sabelliens et les Anoméens.

(Analyse.)

La religion des Juifs combat celle des païens, et toutes deux celle des chrétiens, comme autrefois les Egyptiens et les Assyriens, en guerre les uns contre les autres, se réunissoient dans une haine commune contre le peuple d'Israël. Même opposition entre l'arianisme et le sabellianisme ; même ligue de leur part contre la vérité catholique. Elle réprouve également, comme de trop fidèles imitateurs de l'impiété des Juifs et des païens, et le disciple d'Arius qui consent bien à rendre à Jésus-Christ les honneurs divins, mais ne voit toujours en lui qu'une simple créature ; et le disciple de Sabellius qui, confondant les personnes de la Trinité, conserve le Fils seulement de nom, lui dispute sa divinité, en détruit réellement la substance.

Saint Basile établit très solidement la distinction et l'égalité des personnes divines, prouvant, par un très grand nombre de passages des Écritures doc-
 tement discutés, et la divinité du Fils, contre les Ariens ; et qu'il est distingué du Père, contre les Sabelliens. Il emploie les mêmes textes contre les Anoméens. Il les défie tous de donner un sens raisonnable à ces paroles : *Mon Père et Moi sommes une même chose*, autrement que comme le

fait l'Eglise catholique ; d'expliquer comment Jésus-Christ a pu dire que Dieu est son père, et par-là, se faire égal à Dieu.

Pag. 193.

Remarquant dans son auditoire une curiosité impatiente d'entendre l'orateur parler du Saint-Esprit ; il expose, conformément à la doctrine des Pères, que le Saint-Esprit ne participe pas moins à la nature de Dieu que le Père et le Fils, et que, comme eux, il a son existence et sa personne propres. Il établit, contre les Macédoniens (1), sa divinité par l'union qu'il a avec le Père et le Fils, union inséparable, éternelle, aussi ancienne que celle du Père avec le Fils ; union par laquelle, en recevant le Saint-Esprit, nous recevons le Fils et le Père ; union que nous attestons dans le baptême, et par la profession de foi qui l'accompagne. Car, ôtez le Saint-Esprit : plus de Trinité, plus de baptême parfait, parce que la foi est imparfaite. Telle est la doctrine de l'Écriture et de la tradition. Voilà ce que le Seigneur nous a appris, ce qu'ont prêché les Apôtres, ce que les Pères ont conservé, ce que les martyrs ont scellé de leur sang.

Pag. 194.

Pag. 195

Pag. 196.

La doctrine de ce discours, éminemment théologique, se réduit à cette conclusion : « Que l'Essence » divine forme une substance unique, qui est tout

(1) Sectateurs de Macédonius, ou *Pneumatomaques*, parce qu'ils combattoient la divinité du Saint-Esprit.

» ensemble Père, Fils et Saint-Esprit; substance
 » incompréhensible dans la Trine-Divinité qui n'est
 » au fond qu'une même chose souveraine, im-
 » mense, éternelle, parfaitement une en trois per-
 » sonnes distinctement subsistantes; égales, consub-
 » stantielles, à qui est dû un seul culte, une seule
 » adoration, un seul amour (1); » et que notre
 intelligence doit s'arrêter avec respect au-devant
 des ténèbres qui enveloppent un si auguste mystère.

*Homélie sur les premières paroles de l'Évangile de
 saint Jean.*

(Extraits.)

Richard Simon s'est permis contre cette Homélie le
 jugement le plus sévère. L'avoit-il lue? On peut en
 douter en lisant ces étranges paroles: « qu'il paroît plus
 » d'esprit et plus d'éloquence dans l'Homélie que saint
 » Basile nous a laissée sur ces premiers mots de saint
 » Jean: *Au commencement étoit le Verbe*, que d'applica-
 » tion à expliquer les paroles de son texte (2). » D'après
 cela qu'aurions-nous à penser d'un théologien qui, en traitant
 une matière si capitale, et le texte fondamental pour
 en décider, ne s'appliqueroit à rienmoins qu'à l'expliquer?
 Bossuet au contraire: « Un des plus forts discours, quoi-
 » que des plus courts sur cette matière, est celui de saint
 » Basile sur ces paroles de saint Jean (3). » Certes, il faut

(1) Bossuet, *Élévations*, 2^e semaine, 6^e élév.

(2) *Hist. crit. des Commentat. du nouv. Testam.*, pag. 101.

(3) *Défense de la tradit. et des saints Pères*, pag. 55, tom. III, in-4^o.
 Œuvr. posth. Amstard., 1753.

être bien prévenu pour ne pas sentir avec quelle force les Ariens y sont poussés.

Pag. 134.

Les moindres paroles de l'Évangile surpassent en profondeur et en magnificence tous les autres oracles que l'Esprit Saint a répandus dans l'Écriture. Ailleurs, ce sont les serviteurs qui nous parlent ; ici, c'est le maître lui-même des prophètes. Mais parmi les saints évangélistes, celui dont la voix retentit avec le plus d'éclat, celui qui nous a révélé les mystères les plus sublimes et les plus élevés au-dessus de toute intelligence, c'est Jean, l'enfant du tonnerre, dont vous venez d'entendre ces paroles : *Au commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit en Dieu, et le Verbe étoit Dieu.*

Je connois plus d'un écrivain, très étranger à la vraie doctrine, et uniquement jaloux de la gloire résultante d'une sagesse mondaine, qui, dans son admiration pour ce début, a osé se l'approprier, en l'insérant dans ses ouvrages. Ce sont là les larcins accoutumés du démon, qui nous dérobe nos richesses pour les transporter à ses mensonges. Que si une sagesse mondaine a témoigné pour ces paroles une si haute admiration ; quelles seront nos pensées à nous, les disciples de l'Esprit Saint ? Mais s'il est facile d'admirer les belles choses ; il ne l'est pas autant d'en rendre raison. Il suffit d'avoir des yeux pour reconnoître la beauté de l'astre qui nous éclaire

de ses rayons ; essayez de fixer sur lui vos regards , votre vue éblouie cesse bientôt de le pouvoir contempler. Tel est l'effet que produit la méditation de ces paroles : *Au commencement étoit le Verbe*. L'Évangéliste , voulant nous apprendre ce qui concerne la science du Fils de Dieu , nous fait remonter jusqu'au principe de tout ce qui existe. L'Esprit Saint connoissoit bien ceux qui combattoient un jour la gloire du fils unique de Dieu ; il avoit vu dans l'avenir les sophismes par lesquels certains hommes cherchoient à ébranler la foi des chrétiens. « S'il fut engendré , nous dit-on , il n'étoit donc pas avant de l'être ? » Et encore : « Ce qui n'existoit pas , lui auroit donc donné la naissance ? » L'Esprit Saint a prévenu toutes ces objections ; il répond à tout par ce seul mot : *Au commencement étoit le Verbe*. Que l'on vous dise : S'il fut engendré , il n'étoit donc pas ? Répondez : *Au commencement il étoit*. Avant d'être engendré , qu'étoit-il ? Tenez-vous en à ce mot : *Au commencement*. Pourquoi parler du commencement , puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement ? C'est pour dire qu'au commencement , dès l'origine des choses , *il étoit* ; il ne commençoit pas , *il étoit*. On ne le créoit pas ; on ne le faisoit pas , *il étoit* : *Non prius factus est , sed erat*. Rien qui ait préexisté à ce commencement. Remontez au commencement de toutes choses ; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez , allez au premier jour ;

remontez encore : *Au commencement*, avant tout ce qui a pris commencement, *il étoit* (1). » Que s'il étoit au commencement ; quel est le temps où il n'étoit pas !

Pag. 136.

« Mais qu'étoit-il ? Il étoit le Verbe. Qu'est-ce à dire ? » Ce qui étoit au commencement, étoit le Verbe, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur, *sermo*, discours qui est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même (2) »...

Où étoit le Verbe ? Non dans tel lieu ; car ce qui est sans limites n'occupe point une place déterminée. Il étoit *chez Dieu* ; *Verbum erat apud Deum*, également infini. Parcourez tout l'espace : partout Dieu qui le remplit : partout, de même, le Fils immense comme lui..... « *Le Verbe étoit chez Dieu* ; *Apud Deum*, pour dire qu'il n'étoit pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu,

(1) Bossuet, *Élev.*, 5^e semaine, élév. 7 et 8. Toutes ces admirables élévations pourroient se traduire en latin par les textes précis de saint Basile :

Si mentis cogitatione contenderis principium prævertere, comperies id tibi præire, et prius cogitatis occurrere. Sine mentem tuam quantum velit excurrere, et extendere se ad superiora : deinde post innumeros errores ac multos inanes conatus, eam ad se iterum inversam invenies quod principium se posterius ac inferius reddere non possit : principium enim semper cogitato ulterius superiusque esse deprehenditur. In principio igitur erat Verbum, etc.

(2) Bossuet, *Supr.*, 7^e élév., pag. 195.

mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant ; comme étant en Dieu une personne , et une autre personne que ce Dieu en qui il est ; et cette personne étoit une personne divine : elle étoit Dieu (1). »

Homélie : Que Dieu n'est pas l'auteur du mal.

Nous recueillons des psaumes de David, ce chantre Pag. 72
sacré, dont la voix étoit animée par l'Esprit Saint, une foule d'instructions. Tantôt, par le récit de ses propres infortunes, et du courage avec lequel il savoit les supporter, il nous donne une leçon éloquente de la patience à apporter dans nos épreuves : tantôt, il nous apprend quelle est la bonté de Dieu, et l'empressement avec lequel il veut bien secourir ceux qui l'implorent dans leurs affections ; ailleurs, par les prières qu'il adresse à Dieu, il indique aux pécheurs comment ils doivent travailler à fléchir sa colère. Dans un autre de ses psaumes, il parcourt les divers degrés de l'égarement des impies, dans les adversités qui leur surviennent. Abattus par la disgrâce, les voilà qui se jettent dans le doute s'il y a un Dieu qui s'intéresse aux choses humaines,

(1) Bossuet, *Élév.*, pag. 195. S. Basile : Non desit in Deo tantum Verbum, sed : apud Deum ; ut hypostasios proprietatem declararet. Nam per hoc illa est blasphemia verum, qui committere omnia conatur, dicentque Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum unum cum subiectum.

Pag. 73. qui les gouverne, en agit avec chacun de nous selon qu'il le mérite. Que leur infortune se prolonge : ils s'enfoncent de plus en plus dans leur coupable prévention , jusqu'à proférer dans leur cœur *qu'il n'y a pas de Dieu*. Une fois livrés à cette monstrueuse opinion, plus de frein qui les arrête. Et certes, s'il n'y a pas un être souverain dont les yeux soient ouverts sur les actions des hommes pour les punir ou les récompenser ; qui empêche d'opprimer le pauvre, d'égorger l'orphelin, d'immoler la veuve et l'étranger, de se porter à tous les crimes, de s'abandonner aux vices les plus infâmes, et aux plus brutales passions? Aussi telle est la conséquence immédiate que le prophète voit résulter de cette doctrine : *Il n'y a pas de Dieu. Ils se sont corrompus, ajoute-t-il, et sont devenus abominables dans leurs affections.*

Ps. xiii. 1.

Ibid. 2.

S'il faut être *insensé*, comme parle l'Écriture, pour nier l'existence de Dieu, il n'y a pas moins de délire et d'extravagance à faire de Dieu l'auteur du mal. Quant à moi, j'estime que des deux côtés le crime est égal ; puisqu'il consiste également à nier l'Être bon, l'un en disant qu'il n'existe pas ; l'autre en avançant qu'il n'est pas bon. Car si c'est lui qui a fait le mal, il cesse d'être bon ; ce qui équivaut à le nier.

D'où viennent donc, nous demande-t-on, les maladies, les morts prématurées, les fléaux qui

dévorent des villes entières , les naufrages , les guerres , les pestes ? Car tout cela est mal ; et tout cela est l'ouvrage de Dieu. A quel autre qu'à lui peut-on attribuer la cause de tout ce qui arrive ?

Puisque nous sommes tombés sur une question des plus célèbres , nous allons l'examiner avec le plus grand soin , et en partant de principes que l'on ne conteste pas , nous tâcherons de la résoudre de la manière la plus lumineuse et la moins embarrassée.

Nous devons donc , avant tout , nous bien persuader qu'étant l'ouvrage d'un Dieu essentiellement bon , qui veille à notre conservation , et dont la Providence embrasse les plus petits comme les plus grands intérêts , nous ne pouvons rien souffrir contre sa volonté , ni que ce que nous souffrons nous soit préjudiciable , et tel que nous ne puissions imaginer rien de meilleur. Les divers genres de mort viennent de Dieu ; mais la mort n'est point absolument un mal , à moins qu'on ne me parle de la mort du pécheur qui ne sort de la vie que pour commencer son enfer. Quant à l'enfer , ce n'est pas Dieu qui l'a fait , c'est nous , puisque la source et le principe du péché viennent de nous et de notre libre arbitre. Nous pouvions , en nous abstenant de mal faire , échapper au mal. Mais cédant à l'attrait du plaisir , nous nous sommes laissés entraîner au péché ; qu'alléguerons-nous de plausible pour pré-

tendre que notre malheur ne vienne pas de nous? Autre est le mal, eu égard à la manière de le sentir; autre, relativement à ce qui le constitue. Ce qui est mal de sa nature, dépend de nous, comme l'injustice, l'intempérance, la paresse et la lâcheté, l'envie, l'assassinat, les empoisonnements, la fourberie, mille autres vices de cette sorte qui souillent une âme créée à l'image de son divin auteur, altèrent et corrompent sa primitive beauté. Nous appelons encore mal ce qui est pénible et douloureux pour nos sens, les maladies ou les blessures du corps, le manque du nécessaire, les diffamations, les pertes d'argent, la séparation d'avec nos proches et nos amis. Tout cela nous vient d'un Dieu bon, qui connoît mieux que nous ce qui nous est le plus profitable. S'il nous prive de nos biens, quand nous en faisons un mauvais usage, c'est pour nous ôter un instrument d'iniquité. Il envoie des maladies à tel homme à qui il est plus utile que ses membres soient enchaînés par la douleur, que de jouir d'une liberté dont il abuseroit pour faire mal. Il arrête le cours de notre vie, dont sa prescience bienfaisante a marqué le terme pour chacun de nous. Les fléaux divers dont il afflige des cités et des nations entières, sont des châtimens dont il punit l'excès de leurs iniquités. Accusez-vous un médecin, parce que, contrariant non le malade, mais la maladie, il impose des privations et des remèdes douloureux, emploie le fer

et le feu, mutilé, tranche dans le vif, afin de sauver le corps aux dépens de quelque partie. Au contraire, vous lui témoignez votre reconnoissance, vous l'appellez votre sauveur. Ne condamnez pas davantage la divine Providence, sous le prétexte quelle frappe quelques-uns pour sauver le tout. Mais que faites-vous? Vous murmurez de ce qu'un tremblement de terre, renversant une cité, de ce qu'un vaisseau submergé par la tempête périsse avec tous ceux qui le montent : vous vous emportez jusqu'à blasphémer contre le vrai médecin, et l'unique sauveur! Vous ne réfléchissez pas que, dans les maladies humaines, si le mal est modéré, susceptible de guérison, il suffit de quelques précautions. Mais lorsque l'invétération du mal éloigne l'espoir de la guérison; il devient nécessaire d'employer des moyens violents pour prévenir les ravages ultérieurs qui se porteroient jusques aux principes de la vie. De même dans l'économie de la Providence.

Mais, nous dit-on, si Dieu n'est pas l'auteur du Pag. 75.
 mal, pourquoi lisons-nous : *C'est moi qui ai fait la* Isa. XLV. 7.
lumière et les ténèbres, moi qui fais la paix et crée
les maux. Et encore : *Le Seigneur a fait descendre* Mic. I. 12.
les maux sur les portes de Jérusalem. Dans Amos :
Il n'arrive point de mal dans la ville qui ne vienne Am. III. 8.
de la part du Seigneur. Dans le fameux cantique de
 Moïse, Dieu dit : *Voyez, voyez que c'est moi qui* Deut. XXXII.
suis, et il n'y a point d'autre Dieu que moi : c'est 39

moi qui ferai mourir et qui ferai vivre ; moi qui frapperai et qui guérirai : c'est-à-dire , d'après ces divers passages , que Dieu est l'auteur de toutes choses... Qu'il n'y a point un autre principe pour la lumière , un autre pour les ténèbres ; comme il n'en est point de divers pour l'eau et pour le feu , bien que ces éléments présentent des qualités opposées. Il fait la paix et il crée les maux. Il fait la paix ; lorsque , par exemple , il pénètre votre âme de sa doctrine du salut qui y répand la tranquillité , et calme les mouvements orageux des passions dont elle seroit agitée. Il crée les maux ; c'est-à-dire , qu'il les transforme , qu'il en change la nature , et de maux qu'ils étoient , en fait des instruments de bien... Il crée les maux ; la guerre , par exemple , avec la longue escorte des calamités qu'elle engendre ; expéditions lointaines , travaux , veilles , alarmes , fatigues de corps , blessures , morts , prises de villes , captivité , exils , tout ce qu'offre de lamentable l'aspect d'un peuple tombé au pouvoir de l'ennemi , et le sort des combats ; il fait tout cela par un juste jugement de sa colère , pour le châtiment des coupables. Rappelez - vous la vengeance exercée contre Sodome , qui l'avoit provoquée par les crimes les plus infames. Voyez la punition qui pèse sur Jérusalem renversée de fond en comble , et sur son temple livré à la désolation. D'où viennent ces maux ? si non du crime qu'elle a commis en

mettant à mort le Seigneur Jésus? La justice elle-même, ne demandoit-elle pas que cette ville, ennemie d'elle-même, fût abandonnée à l'épée des Romains, en représailles de ce qu'elle leur avoit abandonné Notre-Seigneur... *C'est moi qui fais mourir et qui fais vivre, moi qui frapperai et qui guérirai.* C'est-à-dire, en prenant ces paroles à la lettre, que Dieu envoie des plaies pour ramener à lui par le sentiment de la crainte, et qu'il les guérit pour exciter à l'amour. Mais elles ont aussi un sens plus profond : *Je fais mourir au péché, je fais vivre à la justice.* Car, nous dit l'Apôtre, *à mesure que l'homme extérieur se détruit en nous, l'homme intérieur se renouvelle* ; la chair est frappée pour sauver l'âme. *Le Seigneur a fait descendre les maux sur les portes de Jérusalem.* Quels maux? le bruit des chars et des cavaliers. *Il n'est point arrivé de mal dans la ville, qui ne vienne de la part du Seigneur.* L'Écriture parle ici de la punition infligée aux pécheurs pour les corriger ; ainsi, dit-elle ailleurs : *Je vous ai affligés, exténués par la faim*, pour votre bien. Il arrête l'injustice, avant qu'elle ne déborde, comme un courant d'eau, par la digue qu'on lui oppose. Par-là s'expliquent les maladies qui affligent les cités et les nations, les sécheresses et autres fléaux de cette nature, dévastations, tremblements de terre, inondations, désastres, naufrages, massacres. Que ce soit la mer, l'air, le feu, qui en

II. Cor. iv. 16.

Deut. viii. 3.

soient les agents , n'importe ; Dieu les envoie pour couper court aux maux véritables. Par-là , il détruit le mal plutôt qu'il ne le fait naître ; comme le médecin délivre de la maladie , ce n'est pas lui qui la donne. Ce sont des châtimens que Dieu dispense pour punir et changer ceux qui survivent.

A proprement parler , il n'y a qu'un seul mal vraiment digne de ce nom , c'est le péché ; dépendant de notre volonté , puisqu'il est en notre pouvoir ou de nous en abstenir ou de le commettre. Tout le reste , regardons-le , soit comme des épreuves auxquelles est mis notre courage , ainsi qu'il arrive à Job , perdant à la fois ses enfans et tous ses biens , frappé dans sa personne d'un affreux ulcère ; soit comme des remèdes après le péché , c'est ce qui arriva à David , qui avoit à expier les désordres d'une passion criminelle ; soit comme autant de justes jugemens de Dieu , qui veut , par ces formidables exemples , exciter à la défiance et à de sages précautions ceux qui seroient tentés de succomber : effet que doit produire le supplice de

Pag. 77.

Num. xvi. 31.

Exod. xiv.
28.

Jos. vi.

Rom. ix. 22.

Dathan et d'Abyron , engloutis tout vivans dans les entrailles de la terre ; celui de Pharaon et de toute son armée submergée dans la mer ; celui des anciens habitans de la Palestine. L'Apôtre nous parle bien quelque part de *vases de colère , façonnés pour la mort*. Comment faut-il entendre ces expressions ? Signifient-elles que Pharaon fût un

ouvrage manqué par les mains de son auteur? Ce seroit accuser Dieu. Entendons par ce mot que chacun de nous a été créé pour une fin utile. Et comme dans une grande maison il est des vases d'or, d'autres d'argent, ou de terre, ou de bois, (symboles applicables à l'usage que nous faisons de notre libre arbitre, le vase d'or représentant celui dont les mœurs sont pures et sans alliage; le vase d'argent désignant un mérite inférieur; le vase de terre, celui qui n'a que des inclinations basses, et que l'on brise sans ménagement; le vase de bois celui qui se laisse souiller par le péché, et qui sera condamné au feu éternel); ainsi le vase de colère est celui qui, s'étant laissé pénétrer par les malignes influences du démon, n'exhale plus qu'une odeur infecte, et devenu inhabile à tout autre emploi, n'est bon qu'à être réprouvé et anéanti. Parce qu'il falloit que l'orgueil de ce prince impie fût dompté, le sage et habile administrateur des âmes ordonna cette éclatante et à jamais mémorable vengeance: afin que la leçon de son malheur fût utile aux autres, puisque sa propre malice le rendoit incurable; Dieu endurecit son cœur, c'est-à-dire, qu'il permit Exod. ix. 13. que sa perversité, augmentée par le long support et par le délai du châtement, montât au comble, pour donner à la justice divine l'occasion de se déployer avec éclat. La vengeance du Ciel, qui se manifestoit par la progression des fléaux dont il étoit

châtié, n'ayant pu fléchir son opiniâtreté, le trouva plein d'un insolent mépris pour la patience du Seigneur, et, pour ainsi dire, exercé par l'habitude aux maux dont il étoit frappé. Encore ne fut-ce pas Dieu qui le livra à la mort; ce fut lui-même qui s'y précipita, par sa téméraire confiance à braver les flots que Dieu ouvroit pour le salut de son peuple seul.....

Pag. 78.

Ce que nous appelons mal, n'est donc point mal par lui-même; ce n'est que la privation du bien. L'œil a été créé. La cécité est survenue par la perte des yeux; en sorte que si l'œil n'eût pas été d'une nature corruptible, il n'y eût point eu de cécité. Ainsi le mal n'existe point substantiellement; il provient des blessures faites à l'âme. On ne peut pas dire qu'il ait été créé; car si tout vient de Dieu, comment ce qui est mal pourroit-il naître de ce qui est essentiellement bon? comme ce qui est honteux ne vient pas de ce qui est honnête; ni le vice de la vertu. Lisez l'histoire de la création; vous y verrez que *toutes choses furent faites bonnes, et parfaitement bonnes*. Il n'y eut donc point de mal créé avec le bon. Une créature spirituelle, en sortant des mains de son auteur, n'a pas reçu l'être avec un mélange de perversité; et si les substances corporelles n'avoient point, au moment de leur création, de principes mauvais, à plus forte raison les spirituelles.

Gen. I. 31.

Dieu avoit fait l'âme : il n'a pas fait le péché. L'âme s'est dépravée, en tombant de son état naturel, et perdant sa primitive bonté, qui consistoit à s'attacher à Dieu, à lui être unie par la charité. En s'éloignant de lui, elle est devenue la proie de tant de maladies qui l'assiègent. Et pourquoi le mal a-t-il eu prise sur elle ? Parce qu'elle avoit reçu le libre arbitre, apanage naturel d'une créature raisonnable. Créée à l'image de Dieu, affranchie de toute dépendance, jouissant de sa pleine liberté, elle conçoit le bien, elle en sent les avantages, elle est également maîtresse et de persévérer dans le bien, d'en goûter les charmes, et de s'en écarter pour se mêler à la chair, et se prostituer à de sales voluptés.

Adam, au moment de sa naissance, placé dans un paradis de délices, tout entier à la contemplation des magnifiques spectacles qui se déployoient sous ses yeux, et à l'amour qu'il devoit aux bienfaits de son Créateur, destiné à une vie immortelle, associé à la félicité des Esprits célestes, comme eux, entendant la voix de Dieu; Adam se lasse bientôt de son bonheur; il préfère à une beauté spirituelle ce qui paroît agréable aux yeux de la chair. Chassé à l'instant même du Paradis, il est déponillé de cette vie bienheureuse. Ce n'est pas la nécessité, mais son imprudence qui l'avoit rendu méchant. Il pèche en cédant à une volonté dérégulée, et meurt par suite

Gen. iii.

Rom. VI. 23.

de son péché : car *la solde du péché, c'est la mort...*
 Ce n'est donc pas Dieu qui a créé la mort; c'est l'homme qui se l'est donnée à lui-même. Si Dieu n'a pas empêché nos corps de se dissoudre, c'est qu'il n'a pas voulu que notre dégradation fût éternelle. Vases fragiles, il ne nous remettra à la fonte que quand nous pourrons soutenir la future restauration.

Mais pourquoi ne nous avoit-il pas faits impeccables de notre nature? Pourquoi? Mais vous-même, à quel signe reconnoissez-vous l'attachement de vos domestiques? est-ce lorsqu'ils ne vous obéissent que par force, ou plutôt quand ils se portent d'eux-mêmes à leur devoir? Ce qui plaît à Dieu, ce n'est pas un attachement servile, mais ce qui se fait par un principe vertueux; donc par choix, et non par nécessité. Or, le choix dépend de notre volonté; c'est l'acte de notre libre arbitre. Se plaindre du Créateur de ce qu'il ne nous a pas faits impeccables, c'est vouloir qu'il eût fait de nous des automates, dénués de sentiment et de raison, plutôt que des créatures raisonnables et maîtresses de leurs actions... Cessons donc de prétendre réformer la souveraine sagesse; cessons de chercher quelque chose de meilleur que ce qu'elle a fait. Si les raisons de détails de son gouvernement nous échappent, il nous suffit, pour répondre à tout, de nous attacher invariablement à ce principe : que rien de mauvais ne peut venir de l'Être bon.

Le même raisonnement s'applique à la question : D'où vient donc le démon , si le mal ne vient pas de Dieu? De même que l'homme s'est dépravé par sa volonté propre , ainsi le démon , libre de demeurer fidèle , ou de se détacher de Dieu , a péri par son propre choix. Gabriel est un ange , et sans cesse il est en présence de Dieu. Satan étoit ange aussi , et il est tombé du rang sublime qu'il occupoit ; l'un est resté dans le ciel par son libre arbitre , l'autre en a été précipité parce qu'il avoit été libre d'en courir les risques. Il ne tenoit qu'au premier de subir le même sort ; au second , de ne pas succomber. Gabriel a dû à son ardent amour pour le Seigneur l'état où il a persévéré , le démon a trouvé son châtement dans sa révolte. Il est devenu méchant ; il n'étoit pas né tel. Pag. 80. Apoc. 1. 4.

Il n'est l'ennemi de l'homme que parce qu'il fut l'ennemi de Dieu. En lui permettant de nous tenter , pour servir d'exercice à notre vertu , notre sage Législateur sait tirer le bien du mal comme un habile médecin convertit le poison de la vipère en remède bienfaisant. Pag. 81.

Première Homélie sur le jeûne.

(Extraits abrégés.)

- Pag. 1. *Sonnez de la trompette*, dit le Prophète, *au pre-*
 Ps. LXXX. 4. *mier jour de ce mois, et au grand jour de notre so-*
lennité. Plus éclatante que le son de la trompette,
 et des instruments de musique, ces paroles nous an-
 noncent la solennité où nous entrons.
- Pag. 3. Pour découvrir l'origine du jeûne, il faut remon-
 ter par-delà même l'institution de la loi. Ce n'est pas
 une invention moderne, mais un trésor précieux
 qui nous a été conservé et transmis par nos pères.
 Tout ce qui porte le sceau de l'antiquité en est plus
 vénérable (1). Respectons donc la vieillesse du
 jeûne: *Reverere jejunii canitiem.* C'est avec le premier
 homme qu'il a commencé; c'est dans le Paradis
 Gen. II. 17. que l'ordonnance en fut rendue: *Tu ne mangeras*
pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du
mal, fut-il dit à Adam. Ces paroles, *Tu ne man-*
geras pas, expriment le commandement du jeûne
 et de l'abstinence. Si Ève y eût été fidèle, nous n'au-
 rions pas aujourd'hui l'obligation d'y obéir; car *on*
 Matth. IX. 12. *se passe de médecin quand on se porte bien, il n'est*
nécessaire que quand on est malade. Blessés par le
 péché, cherchons notre remède dans la pénitence;

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag. 4.

or, point de pénitence sans le jeûne. *La terre*, Gen. iii. 17. désormais *maudite*, ne produira pour toi que des ronces et des épines. Il nous est commandé de vivre dans le deuil, et non de servir nos plaisirs; satisfaisons à Dieu par le jeûne. Pour n'avoir pas observé la loi du jeûne, nous sommes exilés du Paradis: jeûnons, pour y rentrer.

Vous m'objecterez la délicatesse de votre tempérament, la foiblesse de votre santé: prétextes frivoles! ce n'est pas à moi que vous les opposez; mais à celui qui connoît tout. Répondez: vous ne pouvez jeûner, mais vous pouvez bien vous charger de mets, écraser votre estomac sous le poids des aliments..... Quoi! vous pouvez l'un, et vous ne pourriez pas l'autre? Vous êtes foible! il seroit donc dans l'intérêt de votre santé, de vous priver de nourriture par le jeûne, plutôt que de l'affoiblir encore par l'excès; à moins qu'à vous entendre, il n'en coûte plus pour se reposer que pour courir. C'est par la modération dans le boire et le manger que la santé s'entretient; l'abondance et la diversité des mets ne donnent que des maladies.

L'histoire du jeûne fournit à saint Basile l'occasion pag. 4. de rappeler les excès qu'a fait naître l'oubli de cette loi.

Moïse jeûna, tant qu'il fut sur la montagne du Exod. xx et Sinai. Auroit-il osé s'approcher de sa cime fumante, et pénétrer à travers la nuée qui la couvroit, s'il ne se 207-

fût armé du jeûne? Cependant le peuple étoit au
 Exod. xxxii. 6. bas, *qui s'étoit assis pour boire et pour manger; après quoi il se leva pour se livrer à ses jeux.* Une ivresse d'un moment anéantit les fruits de la longue abstinence qu'observoit le serviteur de Dieu, durant qu'il conversoit familièrement avec le Seigneur. Le
 Ibid. 19. Prophète, de retour, brise, dans son indignation, les tables de la loi, écrites par la main de Dieu; il jugea qu'un peuple abandonné à l'intempérance ne méritoit pas d'avoir Dieu pour législateur. Un moment suffit pour amener au crime de l'idolâtrie un peuple à qui Dieu se faisoit connoître par les prodiges les plus éclatants. Rapprochez ces deux faits: d'un côté, le jeûne unit Moïse à Dieu; de l'autre, l'intempérance perd Israël.

Pag. 5. Comment Ésaü fut-il asservi à son frère? Par un
 Gen xxv. 33. seul acte de gourmandise, qui lui fit vendre son droit d'aînesse. Le jeûne, uni à la prière, valut à la
 I. Reg. i. 15. mère de Samuel la naissance de son fils. D'où vint à
 Judic. xiii. 4. Samson sa force invincible? De ce que sa mère avoit jeûné durant qu'elle en étoit enceinte. Elle obéit à l'ordre que l'ange lui en avoit donné; le jeûne présida à la naissance de ce fils, il protégea son berceau, il développa ses forces. C'est le jeûne qui engendre les prophètes, fait croître les forts, donne la sagesse aux législateurs; il est le rempart de l'âme, la sauvegarde du corps, l'armure du généreux combattant, l'exercice de l'athlète; il écarte la tenta-

tion, consacre la piété, accompagne la sobriété, produit la chasteté; il enflamme le courage dans les combats, et dans la paix, il fait supporter le repos; il sanctifie le nazaréen et perfectionne le prêtre, qui ne pourroit sans témérité s'approcher du saint ministère, s'il ne s'étoit préparé par le jeûne, ainsi que nous le voyons prescrit non-seulement pour la célébration du redoutable mystère des chrétiens, mais pour les temps où la loi et le sacrifice n'étoient que figuratifs. Élie se purifia par un jeûne de quarante jours, et obtint le magnifique privilège de voir le Seigneur dans la caverne d'Horeb, autant du moins qu'il peut être donné à l'homme; ce fut par le jeûne que, devenu victorieux de la mort même, il rendit à une veuve le fils qu'elle pleuroit. Une parole, sortie d'une bouche exténuée par le jeûne, rendit le ciel d'airain, et durant plus de trois années (1), commanda la famine, pour expier les dissolutions d'un peuple criminel. Voyez son disciple, quelle nourriture reçut-il des mains hospitalières de la Sunamite? comment lui-même étoit-il dans l'usage de traiter les prophètes? quelques légumes sauvages, un peu de farine, voilà tout le luxe de ses repas. C'est le jeûne qui préserva les trois jeunes Hébreux des flammes dévorantes de la fournaise, et Daniel de la dent des lions.

III. Reg. xiv.

9

Ibid. 17.

Ibid. 1.

IV. Reg. iv.

Pag. 6.

Dan. xii.

(1) Trois ans et six mois.

Pag. 7.

La faim et la soif font le meilleur assaisonnement de nos repas. Jeûnez pour manger après avec plus de goût. Parce que vous recherchez avidement le plaisir, vous l'affadissez, et l'excès de votre délicatesse en devient l'écueil. Ce que l'on a désiré avec passion, dégoûte par la continuité de la jouissance. Ainsi l'a voulu l'auteur de notre être ; les faveurs mêmes qu'il nous fait, reçoivent un nouveau prix de la variété et du mélange de leurs contraires. L'aspect du soleil nous charme bien plus quand nous en avons été privés; de même on se met à table avec plus d'appétit, quand on s'y est préparé par le jeûne. On goûte bien mieux ce que l'on n'obtient que rarement.

Luc. XVI.

Pensez à l'histoire du riche, qui expie dans les flammes de l'enfer une vie passée dans les délices. On ne dit pas qu'il ait commis l'iniquité. Tout son crime fut sa mollesse.

Ibid. 24.

Le jeûne n'est pas seulement avantageux dans l'avenir, il est utile même dans l'intérêt présent. Ce n'est pas l'abstinence, c'est bien plutôt la sensualité qui affoiblit la nature et altère la constitution. Vous dédaignez de faire aujourd'hui de l'eau votre boisson ; un jour viendra peut-être où vous implorerez vainement une goutte d'eau.

Ce n'est pas l'eau qui produit les intempérances, qui cause les douleurs de tête, qui fait chanceler les pieds, et enfante ces cuisantes maladies, qui

d'ordinaire accompagnent l'abondance. Le bienheureux Lazare n'est reçu dans le sein d'Abraham, que parce qu'il jeûna. La vie entière de Jean-Baptiste, fut un jeûne continuel. Il n'avoit, lui, ni table, ni champ, ni animaux pour ensemençer ses terres, ni domestique pour le servir; *et parmi les enfants des hommes, il n'y en eut jamais de plus grand que Jean-Baptiste.* Saint Paul a dû à ses jeûnes fréquents, mêlés à ses tribulations, l'honneur d'être élevé jusqu'au troisième ciel. Et, pour terminer, par l'exemple le plus mémorable, Notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir fortifié par le jeûne la chair qu'il avoit prise pour nous, a voulu soutenir dans cette même chair les attaques du démon, afin de nous apprendre comment nous devons nous disposer et nous exercer aux combats des tentations. Parce que la divinité le rendoit inaccessible à l'esprit tentateur il s'est assujéti à nos besoins afin de lui donner l'occasion de l'attaquer par cette apparence de foiblesse. Si, avant de remonter au Ciel, il a pris de la nourriture, c'étoit pour donner un témoignage sensible de sa résurrection.

Luc. xvi. 22.

Math. xi. 11.

II. Cor. xii. 2.

Math. iv.

Pag. 8.

Act. i. 4.

Il y a entre la chair et l'esprit une opposition éternelle. Voulez-vous imprimer à votre âme une sainte vigueur? domptez la chair par le jeûne. Quoi! vous ne dédaignez pas ces viandes, principe de corruption! vous êtes indifférent à cet aliment spirituel qui se dispense dans le royaume du ciel, et qui ne s'achète que par le jeûne!

Jon. III. 5.

Sans le jeûné, Ninive eût péri tout entière.

Le jeûné nous est donné comme une armure contre les démons.

Toutefois, ne faites point consister le jeûné dans la seule abstinence des viandes ; le jeûné véritable, c'est de s'abstenir du vice... Vous ne mangez pas de chair ; mais vous dévorez votre prochain. Vous vous refusez le vin ; mais vous vous permettez de faire tort à votre frère. Vous remettez au soir votre repas, mais vous passez tout le jour en procès (1).

Cette homélie se termine par une description des suites de l'ivrognerie, attaquée avec encore plus de force dans un discours exprès.

Deuxième homélie (2).

(Extraits abrégés.)

Pag. 11.

Il n'y a point de terre, soit île, soit continent ; point de ville, point de nation reculée jusqu'aux extrémités de l'univers, où l'édit général du jeûné n'ait été proclamé. Les soldats, les voyageurs, les gens de mer, les marchands, tous l'ont entendu publier, et tous l'ont reçu avec une vive allégresse.

(1) Montarg., *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag. 39. Pacaud, tom. II, pag. 89, traduisant saint Basile.

(2) Les Bénédictins contestent celle-ci à saint Basile. Tillemont n'hésite pas à la lui donner.

Que personne donc ne s'exclue soi-même du nombre de ceux qui jeûnent. L'obligation s'étend à tous les âges, à toutes les conditions. Chaque Église a ses Anges chargés de faire le recensement de ceux qui jeûnent.

Le soldat qui marche à une expédition, ne prend avec lui de vivres que ce qu'il en faut pour le besoin, et non pour le plaisir; à plus forte raison, nous qui avons à combattre contre des ennemis invisibles, et qui ne prétendons à la patrie céleste, qu'après les avoir vaincus, devons-nous nous borner au nécessaire. (Différence entre ceux qui obéissent à la loi du jeûne, et ceux qui la méprisent.)

Le jeûne véritable consiste à s'éloigner du vice, à contenir sa langue, à réprimer sa colère, à commander à ses passions, à s'abstenir de la médisance, du mensonge, du parjure.

Homélie sur ces paroles : Portez attention sur vous-même. (Deuteron. xv. 9.)

Celui qui a créé toutes choses a donné à chacun des animaux tout ce qui est nécessaire à leur conservation. Ils savent, pour la plupart, sans en avoir pris de leçon, éviter avec grand soin ce qui leur seroit nuisible, et se porter, par un penchant naturel, vers ce qui leur est utile. Par-là, le Dieu que nous avons pour maître, nous donne cette importante leçon, que la raison étant pour nous ce

qu'est l'instinct pour les animaux, nous devons faire par réflexion ce que ceux-ci font par une impression machinale; en conséquence, éviter le péché comme les animaux fuient les pâturages qui leur seroient funestes, et rechercher la justice comme ils recherchent les herbes qui leur conviennent. *Portez attention sur vous*, afin de pouvoir discerner ce qui est nuisible d'avec ce qui est salutaire.

Pag. 18.

Il y a deux sortes d'attention : l'une qui consiste à bien examiner des yeux du corps les objets extérieurs; l'autre, à considérer par l'intelligence les objets qui ne tombent pas sous les sens. Si le précepte qui nous commande cette attention ne portoit que sur des choses soumises à l'organe de la vue, il deviendroit illusoire; car il est impossible de se voir tout entier. L'œil ne s'aperçoit pas lui-même; il n'atteint pas à la sommité de la tête, il ne voit ni les épaules, ni le visage, ni l'organisation intérieure des viscères. Après cela, il y auroit de l'impiété à dire que l'Esprit Saint nous fasse des commandements impraticables. Ici donc, le précepte s'applique uniquement à l'action de l'intelligence, c'est-à-dire : *Considérez-vous bien de toutes parts; que les yeux de l'âme soient toujours ouverts, qu'ils veillent continuellement à votre garde.....*

Eccl. IX. 20.

Vous marchez au milieu des embûches; l'ennemi a semé les pièges sous vos pas. Portez donc, et fixez vos regards autour de vous.

Portez attention sur vous-même ; c'est-à-dire : prenez garde , moins encore à ce qui est à vous , ou autour de vous , qu'à vous-même , et à vous seul ; car il y a de la différence entre l'un et l'autre. L'âme et l'intelligence , voilà ce qui est nous ; c'est par-là que nous avons été créés à l'image de Dieu. Ce qui est à nous , c'est notre corps et les sens qui en dépendent ; ce qui est autour , ce sont les richesses , les arts , les divers agréments de la vie. Quel est donc le sens de l'Écriture ? Ne vous occupez pas de la chair ; ne vous attachez pas à en rechercher les biens , tels que la santé , la beauté , les plaisirs , une longue vie ; ne vous laissez pas éblouir par les richesses , par la gloire , par la puissance ; ne donnez pas aux intérêts divers qui partagent cette vie fugitive , une estime telle qu'ils vous fassent négliger l'intérêt de votre vie principale : mais portez votre attention sur vous-même , c'est-à-dire sur votre âme. Parez-la , prenez soin d'elle , purgez-la , nettoyez-la de toutes les souillures que le péché lui auroit imprimées , et mettez tous vos soins à la décorer et à l'embellir de tous les ornements de la vertu. Examinez bien qui vous êtes ; apprenez à connoître votre nature , que vous êtes un composé d'un corps mortel et d'une âme immortelle : que vous avez une double vie ; l'une , celle de la chair , toujours prête à vous échapper ; l'autre , homogène à l'âme , repoussant tout ce qui la borne. *Portez donc attention sur vous-*

même ; ne vous attachez pas aux choses périssables comme si elles étoient immortelles, et ne méprisez pas celles qui sont éternelles, comme si elles n'étoient que passagères. Dédaignez la chair qui passe, ayez soin de l'âme qui est immortelle : faites à chacune d'elles sa part ; donnez à l'une ce qui est nécessaire à son entretien, la nourriture, le vêtement ; à l'autre, les instructions de la piété, une éducation honnête, la pratique de la vertu, la victoire sur les passions. Ne servez point les délicatesses de votre corps, et ne vous embarrassez point comment vous fournirez à l'avidité de ses appétits. *Comme la chair et l'esprit ont des désirs contraires*, nous dit l'Apôtre, *et qu'ils sont opposés l'un à l'autre*, prenez garde que vos complaisances pour la chair n'augmentent les forces de celle qui n'a que le second rang. Car si vous chargez un des bassins de la balance, vous enlevez l'autre nécessairement en le rendant plus léger ; ainsi de l'âme et du corps. Le poids de l'un entraîne infailliblement la chute de l'autre. Si c'est le corps qui a les prédilections, si vous le chargez d'embonpoint ; par une conséquence inévitable, l'esprit est foible et languissant dans ses opérations. Au contraire, si l'esprit l'emporte, et s'élève par la méditation des vrais biens à sa grandeur naturelle ; il s'ensuit que les besoins du corps n'ont plus d'empire.

Notre maxime n'est pas moins utile aux foibles

qu'à ceux dont la constitution est vigoureuse. C'est là le conseil que les médecins donnent à leurs malades ; ils les engagent à ne rien négliger de ce qui peut servir à leur guérison. Ainsi le médecin de nos âmes nous propose-t-il ce moyen comme un remède bien simple pour le traitement de nos infirmités spirituelles. *Portez donc attention sur vous-même*, et mesurez le remède à la maladie. Votre péché est grave, son poids vous accable : recourez souvent à la confession, pleurez, veillez, jeûnez sans relâche. L'offense est légère, susceptible de pardon : que la pénitence soit en proportion. Seulement appliquez-vous à connoître ce qui fait la santé et la maladie de votre âme. Car il arrive trop souvent que, faute d'attention, on ne se croie point malade, avec des infirmités graves et incurables.

Le précepte n'est pas moins utile dans la santé, pour l'affermir et la perfectionner. Tous tant que nous sommes disciples du Verbe, nous avons, chacun de nous, notre fonction à remplir, laquelle est déterminée par l'Évangile. L'Église est comme une grande maison qui renferme non-seulement II. Tim. II. 10. des vases de toute espèce, d'or, d'argent, de bois et d'argile, mais toutes les sortes de professions. Elle compte, cette maison de Dieu, cette Église du Dieu vivant, elle compte des chasseurs, des voyageurs, des architectes, des cultivateurs, des pasteurs, des athlètes, des soldats. Le précepte in-

dique à chacune de ces conditions leur devoir, et l'esprit dans lequel ils doivent le remplir. Vous êtes un chasseur envoyé par le Seigneur qui vous dit par son Prophète : *J'envoie un grand nombre de chasseurs*, et ils poursuivront leur proie sur toutes les montagnes. Faites donc attention, pour ne laisser point échapper votre proie, la percer des traits de la vérité, et amener aux pieds du Sauveur les âmes égarées par le vice. Vous êtes voyageur? tel que celui qui disoit au Seigneur : *Dirigez mes pas?* Faites attention pour ne point vous écartier du chemin, allant à droite ou à gauche; et pour marcher dans la voie royale. Architecte, pour jeter le fondement inébranlable de la foi, qui est Jésus-Christ? Faites attention aux matériaux que vous employez; que ce soit non du bois, non de la paille, ou une herbe sèche, mais de l'or, mais de l'argent, et des pierres précieuses. Pasteur? Faites attention à ne manquer à rien de ce qui concerne le devoir pastoral; c'est-à-dire, travaillez à ramener la brebis égarée, livrez-vous au soin des malades, bandez les plaies de ceux qui sont blessés. Vous êtes cultivateur? Creusez la terre autour de ce figuier stérile, mettez-y des engrais? Soldat : *Vous aussi, travaillez pour l'Évangile, combattez le généreux combat* contre les esprits de malice, contre les convoitises de la chair; revêtez-vous de toute l'armure spirituelle; ne vous engagez pas dans les embarras

Jerem. xvi. 16.
Ps. cxviii. 33.
Pag. 20.
I. Cor. iii. 12.
II. Tim. i. 8
I. Tim. i. 18.
Eph. vi. 14.
II. Tim. ii. 4.

du siècle , afin d'attirer sur vous les regards de celui qui vous a enrôlé dans sa milice. Athlète enfin ? Souvenez-vous que l'on ne peut prétendre à la couronne à moins d'avoir combattu légitimement. IL. T. III. II. 5. Prenez modèle sur l'Apôtre , qui s'occupoit à la fois de la course , de la lutte , du pugilat. Dans votre course , point de relâche : ne vous reposez qu'au but.....

Portez attention sur vous-même. Soyez sobre , aimant à consulter , fidèle à conserver le présent , à prévoir l'avenir. Le bien que vous avez dans les mains , ne vous exposez pas à le perdre par insouciance. N'anticipez point par des espérances imaginaires sur un avenir qui n'est pas encore , et qui peut-être ne se réalisera jamais. C'est une maladie ordinaire à la jeunesse de se croire déjà en possession de ce qu'elle espère. Vous la voyez , dans le silence de la solitude ou de la nuit , se repaître d'illusions , s'abandonner à toute l'impétuosité de ses desirs , rêver honneurs , dignités , riches établissemens , longue et brillante postérité , vieillesse heureuse , toutes les distinctions en foule..... C'est pour arrêter ce désordre de l'imagination , que l'Écriture nous donne cet important conseil. Au lieu de vous promettre ce que vous n'avez pas , disposez convenablement de ce que vous avez.

Mais il est encore une autre sorte de dérèglement PAG. III. contre lequel le Législateur a voulu nous mettre en

garde par cet avis. C'est celui d'une curiosité naturelle qui nous porte à nous occuper des autres plutôt que de nous-même... Il est assez commun, Matth. vi. 3. nous dit l'Évangile, de voir la paille qui est dans l'œil du prochain, et de ne point voir la poutre qui est dans le nôtre. Ne cessez donc jamais de vous étudier vous-même, vous attachant à conformer votre vie à celle de notre divin modèle; indifférent sur ce qui se passe au dehors, sans vous embarrasser si vous trouvez matière à vos censures, comme ce Luc. xviii. 11. Pharisien chagrin et superbe, qui, se tenant debout, se justifioit lui-même, et méprisoit le Publicain. Vous, dirigez tout votre examen sur votre conscience : quelles sont les pensées coupables, les paroles indiscrettes, les actions criminelles que vous avez à vous reprocher. Et, si vous vous trouvez souvent en défaut, ce qui est inévitable à la foiblesse humaine, dites avec le publicain : *Mon Dieu! soyez-moi propice, parce que je suis un pécheur.*

Ibid. 13.

Portez donc attention sur vous. Dans la prospérité, cette maxime vous tiendra lieu d'un sage conseiller, en vous remettant sous les yeux l'inconstance des choses humaines. Dans l'adversité, c'est un remède aussi efficace contre l'abattement et le désespoir, qu'il l'aura été contre l'orgueil et l'arrogance. L'étendue de vos richesses, la noblesse de votre extraction, la splendeur de la patrie, la beauté du corps, les hommages qui vous arrivent

de toutes parts, vous inspirent une complaisance secrète qui va jusqu'à l'orgueil : songez que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière. Regardez autour de vous : ceux qui, avant vous, possédèrent les mêmes avantages, où sont-ils ? Où sont aujourd'hui ces hommes autrefois revêtus des plus importantes magistratures, ces orateurs dont l'éloquence étoit invincible ? Que sont devenus ces renommés capitaines, ces gouverneurs de provinces, ces hommes qui commandoient à des peuples entiers ? Tout cela n'est plus que poussière, la matière d'un vain entretien. De tout l'éclat de cette vie, il ne reste que quelques ossements. Pénétrez l'intérieur de ces tombeaux ; et distinguez, si vous pouvez, l'esclave d'avec le maître, le pauvre d'avec le riche ; celui qui languissoit dans une prison, d'avec celui qui fut assis sur un trône ; le fort d'avec le foible, celui qui brilla par la beauté des formes, d'avec celui qui fut disgracié de la nature. La considération de votre nature arrêtera les saillies de l'orgueil. D'autre part, vous êtes d'une naissance obscure, abjecte même ; pauvre, né de parents pauvres, sans patrie et sans asile, manquant du plus étroit nécessaire, tremblant devant la puissance ;.... gardez-vous bien de perdre courage, et sous le prétexte que tout vous manque ici-bas, ne renoncez point à toute espérance dans l'avenir. Ah ! plutôt, rappelez-vous et les biens dont vous avez été déjà prévenu, et ceux

que vous garantissent encore les divines promesses. Car d'abord, vous êtes homme, le seul des êtres vivants qui ait été formé par les mains du Dieu créateur. Formé à son image, vous pouvez, par la régularité de vos mœurs, vous élever jusqu'à la dignité des Esprits célestes; vous avez été doué d'une âme intelligente, par laquelle vous pouvez connoître Dieu, pénétrer la nature des choses, cueillir les fruits agréables de la sagesse. Tous les animaux terrestres sauvages et domestiques, ceux qui habitent l'eau ou ceux qui volent dans l'air, vous sont assujettis et reconnoissent votre empire. N'est-ce pas vous, ô homme, qui avez inventé les arts, bâti les villes, imaginé tout ce qui peut servir aux besoins et aux commodités de la vie? N'est-ce point l'industrie de l'homme qui a su se rendre les mers praticables? Ne tirez-vous pas de la mer et des eaux de quoi fournir à votre subsistance? L'air, le ciel, le cours des astres, n'étaient-ils pas à vos yeux la pompe de leurs spectacles? Vous vous découragez; pourquoi? Parce que vous n'avez point un cheval richement enharnaché? mais c'est pour vous que le soleil parcourt sa brillante carrière, éclairant vos pas de la lumière de son flambeau. Parce que l'or et l'argent n'éclatent point dans votre maison? mais vous avez la lune qui, pendant la nuit, vous prodigue ses rayons. Parce que vous n'allez pas vous asseoir sur un char pompeux? mais la nature vous a donné des pieds qui

vous portent où vous voulez : qu'avez-vous besoin d'envier le sort de ceux à qui il faut des pieds étrangers pour leur rendre un service que vous ne devez qu'à vous-même ? Vous ne dormez pas sur un lit orné de colonnes d'ivoire, et sous des lambris dorés ? mais la terre vous présente une couche plus précieuse que l'ivoire, où vous pouvez goûter les douceurs du sommeil, sans qu'il vous soit disputé par les inquiétudes, sous la voûte du ciel étincelant d'étoiles sans nombre ; voilà les biens dont vous jouissez dans l'ordre de la nature. En voici d'un ordre plus relevé : un Dieu fait homme pour vous, l'effusion des grâces du Saint-Esprit, la destruction de l'empire de la mort, l'espérance de la résurrection ; une morale divine pour vous conduire à la perfection, et vous diriger vers la possession de Dieu ; un royaume céleste qui vous est préparé, et là une couronne de justice qui attend le chrétien fidèle et courageux au terme du combat. Avec ces réflexions, vous jouirez de ce que vous avez, sans vous attrister de ce que vous n'avez pas. Qu'elles se présentent à vous dans les diverses circonstances où vous vous trouverez ; partout elles vous seront de la plus grande utilité. Par exemple, la violence de la colère vous emporte, elle vous fait proférer des paroles dont vous avez ensuite à rongir, et commettre des actions indignes d'un homme ? Si vous portez attention sur vous-même, votre raison, agis-

St. Tim. iv. 8.

Pag. 27.

sant sur votre humeur comme le mors sur un jeune coursier qui n'est pas encore accoutumé à l'obéissance, en comprimera l'effervescence; elle vous rendra maître de votre langue et de vos mouvements. La concupiscence agite vos sens, les exalte et les enflamme? Avec de l'attention sur vous-même, vous réfléchirez qu'un plaisir d'un moment engendrera des peines amères; que si vous succombez à cette dangereuse amorce qui vous perd en vous caressant, vous êtes menacé dans les enfers d'un ver dévorant, et que les criminelles ardeurs de la chair seront expiées par des flammes qui ne finiront jamais. Ces salutaires pensées calmeront l'orage de vos sens, amèneront un calme intérieur; comme à la présence d'une maîtresse qui impose par l'autorité de ses mœurs, s'apaisent et tombent d'elles-mêmes les bruyantes querelles de servantes insolentes.

Portez donc attention sur vous-même; et sachez que s'il y a dans votre âme une faculté soumise aux sens, en révolte contre la raison, il y a aussi une faculté capable d'intelligence; dépendante de la seule raison: que la première est faite pour obéir, l'autre pour commander. Ne permettez donc pas à la passion de prendre l'empire, ni au vice de prévaloir sur la raison, et d'usurper dans votre âme une domination qui ne lui appartient pas.

Enfin, l'attention réfléchie, portée sur vous-

même, vous introduira de plein-pied dans la connaissance de Dieu. Pour cela, il n'est pas même nécessaire de contempler la belle ordonnance de l'univers; vous portez en vous-même, comme dans un monde abrégé, le témoignage de la profonde sagesse de son auteur. L'âme incorporelle qui vous anime, vous fera comprendre que Dieu est incorporel, qu'il n'est limité par aucun lieu, puisque, par elle-même votre âme n'occupe point de place, et qu'elle n'est attachée à un lieu que par son union avec le corps; qu'il est invisible, puisque votre âme ne peut être saisie par les yeux du corps, puisqu'elle n'a ni couleur, ni figure, ni aucune des formes caractéristiques du corps, mais qu'elle ne se fait remarquer que par ses opérations.....

« Admirez comment le grand ouvrier a uni la puissance de l'âme avec le corps; comment cette âme, répandue dans toutes les parties du corps, fait tendre à un même but et conspirer à une même fin des membres entièrement séparés et différents. Considérez les impressions que l'âme donne au corps, et la part qu'elle prend aux peines de celui-ci; comment le corps reçoit de l'âme la vie; comment l'âme reçoit du corps le principe de ses douleurs. » Voyez dans quelles cellules l'âme ren- Pag. 24.
ferme la science; comment les dernières connoissances n'effacent pas les premières; comment elles restent toutes imprimées dans la mémoire, bien

distinctes , sans confusion , et se conservent gravées dans la partie principale de l'âme , comme sur une table d'airain : voyez encore comment l'âme , s'abaissant aux désirs charnels , perd sa beauté propre ; et comment , se purifiant de la tache du vice , elle reprend ; par la vertu , sa ressemblance avec le Créateur (1).

De cette description l'auteur passe à celle du corps , et termine ainsi :

La méditation de toutes ces merveilles vous fera connoître l'infinie sagesse du Créateur , et vous remplira des mêmes sentimens qui faisoient dire au Ps. cxxxviii, 6. Prophète : *La science de votre nature, ô mon Dieu, a été admirable en moi d'après l'étude de moi-même.* Portez donc attention sur vous-même, afin de vous élever à la connoissance de Dieu, à qui soit la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen (2).

(1) Dans ce seul paragraphe , marqué entre deux guillemets , nous avons conservé la traduction de l'abbé Auger.

(2) On peut rapprocher de ce discours tous ceux qui traitent de *la vigilance chrétienne* , de *la vie des gens du monde* , etc. Comparez surtout avec cette éloquence si douce et si féconde les homélies de Blair, où les mêmes matières sont traitées ; et vous conclurez sans peine de quel côté se trouve le vrai talent.

Homélie de l'action de grâces (1).

Vous venez d'entendre les paroles de l'Apôtre. Pag. 24.
 Le conseil qu'il donne aux Thessaloniens, s'adresse à tous tant que nous sommes, à tout le genre humain..... *Réjouissez-vous toujours*, leur dit-il, *priez* 1. Thess. v. 16.
sans cesse, rendez grâces à Dieu en toutes choses.
 Qu'est-ce que cette joie qui nous est commandée, Pag. 25.
 quels en sont les fruits, comment est-il possible d'accomplir le devoir de la prière continuelle, et de rendre à Dieu des actions de grâces en toutes choses? C'est ce que nous allons exposer autant qu'il dépendra de nous. Commençons par éclaircir le texte de l'Apôtre, en répondant à l'objection qui nous est faite calomnieusement : que c'est là un précepte impossible dans l'exécution. Quelle est, nous dit-on, cette vertu, de s'abandonner jour et nuit à la joie, et de montrer sans cesse un visage riant? Le moyen de paroître toujours contents, environnés, assaillis comme nous le sommes, de tant de maux dont l'âme nécessairement accablée ne peut dissimuler au dehors la douloureuse impression qu'elle en reçoit? S'il y a quelque chose d'impossible, c'est assurément d'être gai en pareilles circonstances.

(1) L'abbé Auger l'a traduite sous ce titre : *Sur le conseil que donne saint Paul de se réjouir toujours*, pag. 159. Ailleurs elle est indiquée par ce titre : *Contes les importés*.

Autant demander que le malheureux, plongé dans une chaudière bouillante, ou qui expire lentement sous le tranchant du glaive, n'éprouve aucune sensation de douleur.

Peut-être parmi ceux qui m'entendent, en est-il qui, pour se justifier à eux-mêmes leur manque de courage et de fidélité à la loi divine, s'arment de l'objection, et font au législateur un secret reproche d'ordonner des choses impossibles; par exemple, de se réjouir continuellement, quand il ne dépend pas de nous de rencontrer des sujets de joie. Ce qui l'excite vient du dehors, et n'est nullement à notre disposition, comme l'arrivée d'un ami, l'assiduité de nos parents, une fortune inespérée, les témoignages de la considération et de l'attachement, le retour à la santé après une maladie grave; en un mot ce qui contribue aux jouissances de la vie, une maison opulente, une table bien servie, des amis qui doublent notre joie en la partageant, des récits ou des spectacles agréables, la santé des personnes qui nous sont chères; car nous ne sommes pas seulement sensibles aux événements qui nous sont personnels, il faut encore n'avoir rien à souffrir pour ses amis et pour ses proches..... A quoi bon un précepte dont l'observation ne tient point à la volonté propre, mais est liée à des antécédents qui lui sont absolument étrangers?

Comment ensuite prier sans cesse, quand les né-

cessités corporelles entraînent l'âme dans un cercle continuel de distractions qui ne lui permettent pas de se partager entre deux intérêts différents? Ce n'est pas tout. L'Apôtre veut encore que nous rendions à Dieu de perpétuelles actions de grâces. Quoi! je lui rendrai grâces dans les tortures, déchiré par les verges, étendu sur la roue, attaché sur le chevallet? quand on m'arrachera les yeux, quand mon ennemi me diffamera? Je lui rendrai grâces, tremblant de froid, consumé par la faim; privé du même coup de mes enfants, d'une épouse chérie; ruiné subitement par un naufrage, tombé entre les mains des pirates ou des voleurs; couvert de blessures, noirci de calomnies, menant une vie errante, plongé dans un cachot? Tels sont, entre autres, les reproches que l'on accumule contre le Législateur; et l'on croit excuser ses fautes, en se rejetant sur les préceptes, que l'on taxe d'impossibilité. Pag. 30.

Que dirons-nous à cela? Oui, lorsque l'Apôtre a d'autres vues, lorsqu'il se propose de nous élever au-dessus de cette terre où nous rampons, et de porter nos affections et nos mœurs vers le Ciel, des hommes qui ne sauroient atteindre les sublimes pensées du Législateur, des hommes livrés tout entiers à la terre et aux sens, concentrés dans la fange des passions et de leurs habitudes déréglées, ont besoin d'apprendre comment les préceptes de l'Apôtre ne sont pas d'une exécution impraticable.

Nous allons donc leur répondre. Ce n'est pas à tous les hommes indifféremment, que saint Paul recommande de se réjouir sans cesse, mais à ceux qui lui ressemblent, à ceux qui, ne vivant plus selon la chair, mais vivant de la vie de Jésus-Christ, puisent dans leur union intime avec le souverain bien une force qui les rend supérieurs au sentiment de la souffrance; et leur chair tombât-elle en lambeaux, la douleur se fait bien sentir au corps qu'elle abat, mais ne monte pas jusqu'à l'âme pour en dompter la partie intelligente. Si nous avons mortifié, selon l'expression de l'Apôtre, nos membres terrestres, si nous portons dans notre chair la mortification de Jésus-Christ; les coups portés à ce corps mortifié, ne se feront point sentir à l'âme ainsi affranchie des atteintes de la souffrance. Les affronts, les pertes diverses, la privation des personnes chères, ne parviendront pas jusqu'à l'âme dans le poste sublime où elle est placée, et ne l'abaisseront pas à s'attrister sur les événements humains. Les personnes que le malheur a frappées, sont-elles animées des mêmes sentiments que l'homme vertueux et résigné; elles ne troubleront point sa tranquillité par leurs chagrins, puisque elles-mêmes en portent le poids avec calme. Vivent-elles selon la chair, elles ne le troubleront pas d'avantage. Seulement elles lui paroîtront à plaindre, moins d'être malheureuses que parce qu'elles

Col. iii. 5.

Gal. iii. 19.

accroissent leurs maux par leur défaut de courage.

En général, l'âme fortement unie à son créateur, accoutumée à mettre ses délices dans la contemplation de la beauté céleste, n'échangera pas son bonheur et ses ravissements contre les impressions des sens, fussent-elles les plus pénibles pour la nature. Au contraire, ce qui sera disgrâce pour les autres, ne sera pour elle que surcroît de jouissance. Ainsi l'Apôtre se complaisoit-il dans les infirmités, dans les traverses, dans les persécutions, et mettoit sa gloire dans son indigence et ses besoins; *je me réjouis*, II. Cor. XI. 27. *disoit-il, dans la faim, dans la soif, dans le froid et la nudité, dans les persécutions, et dans les épreuves.* Ce qui est pour les autres un sujet de désespoir, et leur fait de la vie un fardeau insupportable, étoit pour lui un triomphe.

Ceux donc qui ne comprennent pas la pensée de l'Apôtre, et qui ne veulent point de la perfection évangélique à laquelle il nous engage, osent blâmer ce conseil comme impossible. Qu'ils apprennent que, grâce à la bonté divine, nous avons plus d'un motif de nous livrer à une joie raisonnable et bien légitime. Dieu nous a appelés du néant à l'exis- 102. 17. tence; il nous a formés à sa propre image; il nous a doués d'une intelligence et d'une raison qui font notre perfectionnement, en nous élevant à la connaissance du Très-Haut. Les beautés qu'il a répan-

dues sur ses ouvrages sont un livre où tous les yeux peuvent lire les témoignages éloquents de sa providence et de son admirable sagesse. Il nous a donné la faculté de discerner le bien d'avec le mal, et avec elle, un sentiment intérieur qui nous avertit de choisir ce qui nous est convenable, et de fuir ce qui nous est nuisible. Le péché nous avoit rendu étrangers à lui; nous en avons été rapprochés par le sang de son fils unique, qui nous a rachetés de la plus humiliante servitude, et nous garantit notre future résurrection, la participation au bonheur des Anges, la possession du royaume du Ciel, des biens qui surpassent tout sentiment et toute intelligence; et il n'y auroit point là de quoi exciter dans nos âmes une joie, une allégresse sans relâche? Estimons-nous donc plus heureux ceux qui se livrent aux plaisirs de la table, dont l'oreille est mollement chatouillée par le son des instruments, et dont le corps s'étend voluptueusement sur un lit délicat? Bien loin de leur porter envie, moi, je n'hésite point à les plaindre, et à regarder comme bien plus heureux ceux qui supportent les peines de la vie présente dans l'espérance des biens futurs, fussent-ils dans la fournaise ardente de Babylone, comme ces trois jeunes Israélites, dont l'âme étoit pleine de Dieu; fussent-ils comme eux, enfermés avec des lions dans un même cachot, ou comme Jonas dans les entrailles de la baleine.... Un généreux athlète

qui s'est exercé dans les combats de la piété, doit endurer avec courage les coups qui lui sont portés, animé par l'espérance d'une couronne de gloire..... parce que, dit saint Paul, *la tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et que cette espérance n'est point trompeuse.* Rom. v. 3. C'est dans le même sens que l'Apôtre nous recommande encore ailleurs *d'être patients dans la tribulation, et de nous réjouir dans l'espérance,* parce que c'est l'espérance qui fait la joie, l'éternelle compagne de la vertu. 1. Cor. xiii. 12.

Mais cet apôtre nous recommande aussi de pleurer 1. Cor. xiii. 13. avec ceux qui pleurent. Dans son épître aux Philippiens nous le voyons pleurer sur les ennemis de la croix de Jésus-Christ. Faut-il rappeler les pleurs de Jérémie? Ézéchiel écrit par l'ordre de Dieu les lamentations des princes. Tant de saints ont versé des larmes amères! Écoutons le prophète : *Hélas ! ô ma mère, pourquoi m'avez-vous mis au monde? hélas ! le juste a disparu de dessus la terre ; il n'est plus parmi les hommes aucun qui agisse avec droiture.* Ezech. xvi. *Hélas ! je suis comme un homme qui, dans la moisson, ne recueille qu'une vile paille.* Mic. vi. 1. En un mot, parcourrez l'histoire de tous les justes : tous, vous les entendrez exprimer les accents de la douleur, et déplorer les misères de cette vie ; entendez saint Paul se plaindre que les jours de son pèlerinage ont été prolongés ; il *désire être dégagé des liens du corps* Phil. i. 21.

pour être avec Jésus-Christ. David nous a laissé parmi
 II.Reg. i. 17. ses cantiques, un chant funèbre sur la mort de son
 18. ami Jonathas, et pleure même celle de Saül son per-
 Pag. 23. sécuteur. Il pleure l'infidélité de celui-ci, mort dans
 son péché, et la perte du premier, comme lui ayant
 Joann. xi. 35. été uni étroitement. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il
 pas versé des larmes sur Lazare et sur Jérusalem? et
 Luc. vi. 21. pourtant il a proclamé heureux ceux qui pleurent.
 Comment donc ces témoignages s'accordent-ils avec
 les paroles de l'Apôtre, *réjouissez-vous toujours*; car
 les larmes et la joie ne proviennent pas d'une même
 source.... Je réponds que ce qui faisoit couler les lar-
 mes des saints, c'étoit leur charité et la ferveur de
 leur amour pour Dieu. Les yeux continuellement at-
 tachés sur cet objet de leur affection, la sainte joie
 qui les transportoit ne les empêchoit pas de s'intéres-
 ser tendrement au salut de leurs frères. Ils pleurent
 sur les pécheurs, et cherchent par leurs larmes à
 les ramener dans les voies de la justice. Du rivage
 où l'on est assis, on contemple avec attendrissement
 les malheureux que la tempête menace du naufrage,
 sans rien perdre, pour cela, de sa propre sécurité;
 de même les justes, qui s'affligent des péchés du pro-
 chain, n'altèrent point par-là le calme heureux dont
 ils jouissent, et ne font même qu'ajouter à leur
 mérite aux yeux du Seigneur, qui leur tiendra
 compte des larmes qu'ils répandent en faveur de
 Math. v. 5. leurs frères. C'est là le sens de ces paroles : *Heureux*

ceux qui pleurent, heureux les affligés, parce qu'ils seront consolés, et qu'ils seront dans les ris!.... Ainsi l'Apôtre veut-il que l'on pleure avec ceux qui pleurent, parce que ces larmes sont une semence qui rapportera à grand intérêt des joies immortelles. Élevez-vous en esprit dans le Ciel pour y contempler le bonheur des Anges. Ce bonheur si bien en harmonie avec leur nature, qu'est-il autre chose que les saints transports de la joie que leur fait éprouver la présence du Seigneur, et la contemplation assidue de ses mystères ineffables de gloire?....

Jésus-Christ a pleuré sur Lazare et sur Jérusalem, comme il a mangé et bu. S'il l'a fait, ce n'est pas qu'il fût nécessairement assujetti à ces misères, mais pour nous donner par son exemple la mesure à fixer dans les affections et les besoins, dont notre nature nous impose le tribut. Il s'est contenté de verser des larmes, pour montrer à ceux que l'excès de leur affliction emporte dans les murmures et les gémissements, comment ils doivent modérer leur douleur, et ne s'abandonner pas à une affliction qui les dégrade..... Et la preuve? L'Évangile nous la fournit : *Lazare, notre ami, dit Jésus-Christ, dort; mais je vais le réveiller.* Qui de nous pleure un ami qui dort, et qu'il sait devoir bientôt se réveiller? *Lazare, sors du tombeau;* et à cette parole, le mort se relève et marche..... Comment donc, Jésus-Christ, au moment de faire éclater sa toute-puis-

Pag. 29.

sance, donne-t-il des larmes à ce mort qu'il va ressusciter? N'est-il pas évident que, voulant fortifier notre foiblesse par tous les côtés à la fois, il assignoit à une douleur légitimé les bornes où elle doit se renfermer? Il témoigne sa sensibilité parce qu'il est homme; et retranche l'excès pour nous apprendre à l'imiter. Oui, il a pleuré, comme il a senti la faim et la soif, pour nous apprendre à ne manger et à ne boire que par besoin, jamais pour satisfaire notre sensualité (1). C'est lâcheté de cœur, c'est absence de courage et manque de confiance en Dieu, de se laisser abattre par le chagrin, et de succomber à l'adversité. La tristesse n'agit avec tant de force que sur les âmes foibles, et sans vertu, comme il n'y a guère que les bois tendres qui se laissent entâmer par les insectes.

Pag. 30.

Job avoit-il un cœur de diamant? ses entrailles avoient-elles la dureté du rocher? Rappelez-vous les circonstances de son désastre. Ses dix enfants meurent tous à la fois écrasés sous une même ruine, dans une maison où tous les plaisirs étoient réunis, dans un moment où l'on se livroit à la joie d'un festin; c'est là l'instant que le démon a choisi pour faire crouler sur eux l'édifice. La table où ils siégeoient, leur père la voit teinte de leur sang. Ces enfants nés à différents intervalles l'un de l'autre, il

(1) Ici nous avons abrégé quelques détails, qui nous ont paru s'éloigner du but de cet éloquent discours.

les voit tous enveloppés dans un même trépas. L'entendez-vous se lamenter, s'arracher les cheveux, faire retentir de lâches accents? Non : il n'ouvre la bouche que pour proférer cette parole célèbre, qui exprime si bien sa reconnoissance envers le Seigneur : *Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté ; il est arrivé ce qui a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni.* Job étoit-il insensible? mais il disoit en parlant de lui-même : *J'ai pleuré sur tous ceux qui étoient dans l'affliction.* Mentoit-il en se rendant ce témoignage? mais la vérité même atteste qu'il n'étoit pas moins distingué par son amour de la vérité, que par ses autres vertus. Vous, au contraire, vous affectez de faire éclater votre douleur par de langoureuses élégies qui l'entretiennent, et par des chants funèbres puisés je ne sais où. A voir ces couleurs lugubres de vos habits, ces cheveux hérissés, tout ce sombre extérieur, on vous prendroit pour un acteur de théâtre. Laissez tout cela à ceux qui n'ont point d'espérance. Ne savez-vous pas ce qu'il faut croire de ceux qui se sont endormis en Jésus-Christ? *Le corps, comme une semence, est mis en terre, plein de corruption, pour ressusciter incorruptible ; tout difforme, pour ressusciter tout glorieux ; privé de mouvement, pour ressusciter plein de vigueur ; tout animal, pour ressusciter tout spirituel.* Qu'avez-vous à le pleurer? Il est allé changer de forme. Si c'est vous que vous pleurez, parce que

Job. i. 21.

Ibid. xxx. 25.

Ibid. i. 1.

Pag. 31.

I Cor. xv. 42.

vous avez perdu un protecteur, un soutien ; souvenez-vous *qu'il vaut mieux se confier dans le Seigneur que dans un homme*. Est-il à plaindre, pour que vous vous lamentiez de la sorte ? Bientôt la trompette céleste le réveillera du sommeil où il dort, et vous le verrez en présence du tribunal de Jésus-Christ.

Loin donc de vous ces paroles qui accusent faiblesse ou ignorance : « Quel malheur imprévu ! qui jamais eut dû s'y attendre ? qui l'eût dit que je dusse enfermer dans le tombeau une tête si chère ? » Nous devrions rougir d'entendre même de semblables discours, comme si une expérience journalière ne nous apprenoit pas que ce sont là des événements simples et naturels..... J'avois un fils dans la fleur de l'âge, c'étoit mon unique héritier ; je voyois en lui la consolation de ma vieillesse, l'espoir et l'ornement de ma famille, le modèle de ses compagnons, le soutien de ma maison, dans la saison de la vie la mieux faite pour rendre et recevoir le plaisir. La mort me l'a enlevé tout à coup : il n'est plus que cendre et poussière, ce fils que j'avois tant de charme à entendre et à voir. Que ferai-je ? irai-je déchirer mes habits, me rouler à terre, me désoler, m'indigner, montrer le spectacle indécent d'un enfant qui crie et s'agite sous la verge dont il est châtié ; ou plutôt ne dois-je pas considérer qu'il est impossible d'éviter la mort, qu'elle n'épargne aucun

âge, que rien n'échappe à ses coups, et ne se sauve de ses ravages; et conclure de ces réflexions que je ne dois pas m'étonner, ni me laisser abattre par ce qui m'arrive? Suis-je encore à savoir qu'étant mortel, je n'ai pu engendrer qu'un mortel; que rien n'est stable sur la terre, rien dont la possession doive durer long-temps?

Que sont devenues tant de vastes et puissantes cités, si renommées par la magnificence de leurs édifices, par le nombre de leurs habitants, par l'abondance qui régnoit dans leurs places publiques et dans leurs campagnes? vous ne retrouvez que des ruines pour toute marque de leur ancienne grandeur (1). Tel vaisseau a vingt fois échappé à tous les dangers de la navigation; il a parcouru les mers, d'où il a rapporté de riches cargaisons: survient un coup de vent, une tempête qui l'abîme dans les flots. Une armée s'est signalée par cent victoires: la fortune change; elle n'est plus qu'un triste sujet d'entretien pour ceux qui furent témoins de ses triomphes. Des nations entières, des îles puissantes, chargées des dépouilles conquises sur leurs ennemis, ont disparu sous la faux du temps, où n'existent encore que pour traîner les chaînes de la servitude. Vous n'imaginerez pas une calamité, quelque affreuse

(1) Ce motif de consolation, si souvent développé dans nos chaires modernes, l'a été surtout d'une manière délatante par l'ancien évêque de Senes. (*Scm. sur le néant des choses humaines*, tom. 1, pag. 93 et suiv.)

qu'elle soit, dont les siècles passés n'eussent à vous offrir l'histoire. Comme donc nous connoissons la pesanteur des corps, en les mettant dans une balance; comme nous discernons le bon or d'avec le faux, en le frottant à une pierre de touche: ainsi, en nous rappelant les mesures prescrites par le Seigneur, nous ne nous écarterons jamais des bornes de la sagesse.

Si vous êtes frappé de quelque disgrâce inattendue, que votre courage s'y trouve préparé à l'avance pour éviter le trouble où il vous jetteroit; ensuite adoucissez les maux présents par l'espoir des biens futurs. Les personnes qui ont la vue foible, s'abstiennent de la fixer sur des couleurs tranchantes, et ne la réposent que sur les fleurs et sur la verdure. Suivons ce procédé, en éloignant de notre esprit la pensée habituelle des objets propres à l'attrister; et que notre vue s'élève au-dessus des disgrâces présentes pour s'attacher à la considération des biens véritables.

Vous pratiquerez le précepte de vous réjouir toujours, en vous proposant Dieu seul pour terme de toutes les actions de votre vie, et en corrigeant l'amertume des événements par l'espoir des récompenses. On a flétri votre réputation? Pensez à la gloire promise dans le Ciel à la patience. Vous êtes dépouillé de vos biens? Pensez aux richesses du Ciel, à ces trésors que vous avez mérités par

vos bonnes œuvres. Vous êtes exilé de votre patrie ? N'en avez-vous pas une autre ; la céleste Jérusalem ? Un fils vous est enlevé ? Ne vous reste-t-il pas les Anges avec qui vous vous réjouirez éternellement devant le trône de Dieu ! En opposant ainsi les biens futurs aux maux présents , vous sauvez votre âme de la tristesse et de l'agitation , selon le précepte de l'Apôtre. Dans la prospérité , ne vous laissez point emporter par une joie immodérée : dans l'adversité , contenez des mouvements de tristesse et de sollicitude , qui feroient perdre à votre âme sa gravité et sa vigueur. Si vous ne vous pénétrez pas à l'avance de l'instabilité des choses humaines , vous ne serez jamais heureux ni tranquille. Pour l'être , retenez bien la maxime de saint Paul qui vous commande de vous réjouir toujours. Le moyen d'y parvenir est de calmer les révoltes de l'esprit , de s'approvisionner des pensées les plus propres à répandre dans l'esprit une sainte joie et les félicités des esprits bienheureux , à savoir , l'espérance des biens éternels en Jésus-Christ Notre Seigneur , à qui soit la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

Suite de l'Homélie précédente ()*.

Pag. 35.

Maintenant, vous me demandez si l'on doit, et comment l'on peut prier sans cesse. C'est à quoi je vais essayer de répondre.

La prière est une demande que la piété adresse à Dieu pour en obtenir un bien. Nous ne la faisons pas consister uniquement dans les paroles. Nous ne croyons pas que Dieu ait besoin d'être averti de nos vœux par des sons qui les expriment. Il connoît, même sans que nous le lui demandions, ce qui nous convient. Quel est donc le sens de l'Apôtre? Que pour prier, il n'est pas nécessaire d'articuler des mots; mais que l'essentiel de la prière est dans une disposition générale, et dans une pratique habituelle de vertu qui s'étende à toute la conduite. C'est ce que l'Apôtre lui-même explique

I. Cor. x. 31.

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez; quelque chose enfin que vous fassiez; agissez toujours en vue de la gloire de Dieu. Vous vous mettez à table, priez : vous prenez votre pain, remerciez celui qui vous l'a donné; vous buvez du vin pour soutenir votre foiblesse, pensez à celui qui vous a fait ce présent pour réjouir votre cœur et réparer vos forces; vous êtes rassasié, pensez encore à la main libérale qui a

Ps. ciii. 15.

Pag. 36.

(*) Extraite de l'homélie sur le martyre de sainte Julitte.

pourvu à vos besoins. En vous habillant, que votre cœur reconnoissant s'élève avec amour vers le bienfaiteur dont la Providence vous ménage de quoi couvrir votre nudité, et vous défendre contre le froid de l'hiver et les ardeurs de l'été. A la fin du jour, rendez grâces à cette même Providence, qui attacha le soleil à la voûte du firmament pour éclairer les ouvrages journaliers, et créa le feu pour dissiper les ténèbres de la nuit et servir à l'usage de la vie. Quand vos yeux viennent à se porter vers le ciel, et à considérer la beauté des astres qui le décorent: priez le Seigneur, qui se manifeste dans les choses visibles; adorez le Créateur universel dont la sagesse est empreinte sur toutes ses œuvres. Et quand la nuit a répandu dans toute la nature le silence et le sommeil: reconnoissez encore par vos hommages la divine bienfaisance qui nous envoie, même malgré nous, le sommeil, pour suspendre nos longs travaux et réparer nos membres par un repos de quelques heures.

Que la nuit n'appartienne point tout entière au sommeil, et ne soit point un temps perdu pour la moitié de la vie; mais qu'elle soit partagée entre le repos et la prière; que le sommeil lui-même ne soit qu'un exercice de piété. Communément, les images qui viennent s'y retracer, ne sont que des prolongations et des restes des objets qui, nous ayant occupés pendant le jour, se reproduisent pendant la

nuit avec les mêmes affections. Le moyen donc de prier sans relâche , c'est d'être , dans tout le détail de ses actions , intimement uni à Dieu ; par-là , la vie tout entière devient une prière continuelle.

Rendez grâces en toutes choses. Mais comment , encore une fois , concevoir que l'âme , déchirée par la souffrance , accablée par le malheur , abîmée en quelque sorte dans sa douleur , puisse ne pas éclater en sanglots et en gémissements ; qu'elle puisse même exprimer de la reconnoissance sur des événements à qui l'on ne doit que de l'aversion ? Par exemple : un ennemi a fait contre moi des vœux malheureusement exaucés : le moyen que j'en rende grâces ? Un fils est enlevé au berceau , et sa perte fait éprouver à sa mère des douleurs plus cuisantes mille fois que celles de l'enfantement : comment pourra-t-elle mêler des actions de grâces aux cris de son désespoir ? Comment ? en pensant que si elle fut mère , ce fils avoit aussi un autre père , à qui ce nom appartenoit à bien plus de titres , qui avoit sur la vie de cet enfant bien plus de droits , et qui en connoissoit bien mieux qu'elle-même les vrais intérêts. Pourquoi donc ne pas laisser à ce Dieu éclairé la liberté de disposer à son gré d'un bien qui étoit à lui ? Pourquoi ces murmures , comme si nous étions dépouillés de quelque chose qui fût à nous ? ces plaintes sur les morts , comme s'il y eût eu quelque injustice commise à leur égard ? Pensez plutôt , non pas qu'il

soit mort, mais qu'il n'a fait que retourner à son maître; pensez, non pas que cet ami est perdu pour vous, mais qu'il est allé faire un voyage lointain, et vous devancer de quelques jours au terme où nous devons tous aboutir. Ayez présent à l'esprit le décret du Seigneur. Tel qu'un flambeau dont la lumière se répand sur les objets dont on l'approche, la clarté qui en jaillira, préviendra les erreurs de votre jugement, vous fera voir les événements de la vie sous leur véritable aspect, ne permettra pas que vous soyez ébranlé par leur choc, et vous soutiendra, Pag. 37. avec la fermeté du rocher, contre la violence des vents et l'impétuosité des vagues qui viendroient vous assaillir. Si vous vous étiez accoutumé à voir dans une nature mortelle la nécessité de mourir, la privation d'un fils ne vous auroit pas surpris et déconcerté. Qu'au jour de sa naissance l'on vous eût demandé : quel est l'être que vous venez de mettre au monde? qu'auriez-vous répondu? que c'étoit un homme, et par là même un mortel. Qu'y a-t-il donc de surprenant que ce mortel soit mort? Ne voyez-vous pas chaque jour le soleil naître et mourir, la lune croître et décroître, la terre couverte de verdure, puis nue et dépouillée? Qu'y a-t-il autour de nous de stable et de permanent, sans changements ni révolutions? Levez les yeux vers le ciel, abaissez-les sur la terre : la durée n'en sera pas éternelle; car *le ciel et la terre passeront*, nous dit Jésus-Matth. 33.

Christ ; *les étoiles tomberont du ciel , le soleil perdra sa lumière , la lune sera anéantie.* Étonnez-vous après cela , que nous soyons enveloppés dans les événements de ce monde , nous qui en faisons partie ! D'après ces considérations , lorsque vous êtes atteint par quelqu'une de ces vicissitudes auxquelles rien n'échappe ; supportez-les en silence , non sans en éprouver quelque sentiment de peine ; ce seroit là une brutale insouciance ; mais avec la force et le courage que demandent les fortes épreuves. La vigueur de l'athlète ne se manifeste pas seulement par les coups qu'il porte à son adversaire , mais par sa constance à soutenir ceux qui lui sont portés à lui-même. Je permets les amitiés qu'une longue habitude a cimentées ; mais que la séparation amène l'abattement , voilà ce que je condamne hautement. Une mort imprévue enlève à votre tendresse une épouse digne , en effet , de vos affections , par le charme qu'elle répandoit sur votre vie , par son intelligence dans l'administration de vos communs intérêts , par le secours qu'elle vous offroit dans vos chagrins : gardez-vous de vous laisser aller aux emportements de l'humeur ; de vous en prendre à une aveugle fatalité , commè si les choses de ce monde alloient au hasard , ou qu'elles fussent abandonnées à un mauvais principe ; dogmes impies que la douleur imagine dans ses transports. Bien que vous fussiez une seule chair , et que la moitié n'ait pu en

être séparée sans apporter à l'autre un vif déchirement ; souvenez-vous que le Dieu qui les avoit animées, avoit déterminé pour chacune d'elles la durée de son séjour sur la terre , et que , conformément à ses décrets , l'une a dû se dégager avant l'autre des liens de la commune mortalité.... N'entendez-vous pas le Prophète s'écrier ? *Élargissez mon âme de sa prison.* Pour celui qu'anime un saint empressement d'aller jouir des célestes béatitudes, la captivité dans la chair est de tous les supplices le plus insupportable. Ne vous plaignez donc pas des lois portées contre toutes les unions humaines ; ne cherchez pas à les ployer au gré de vos désirs ; mais ne voyez dans les époux condamnés à se survivre l'un à l'autre, que des voyageurs faisant route ensemble , que le besoin et l'habitude attachent réciproquement : voilà que l'un des deux est contraint , par quelque motif supérieur , d'abandonner le chemin qu'ils ont suivi en commun , pour aller chacun de son côté ; bien qu'ils soient divisés , ils n'en continuent pas moins à marcher , pour arriver chacun à son but. Ainsi, dans le grand chemin de la vie humaine , on ne rencontre des compagnons de voyage que pour se séparer un jour , et se rendre de son côté au terme inévitable du voyage.

C'est donc un devoir de reconnaissance de ne pas se plaindre avec aigreur de la séparation , mais de rendre grâces à Dieu du premier bienfait par lequel

Pag. 39.

il vous avoit unis. Ingrat ! vous n'attendiez pas, pour vous plaindre , la perte que vous éprouvez aujourd'hui d'une épouse , d'un fils ; mais vous murmuriez de ce que vous n'aviez pas encore. Quand vous ne partagiez votre habitation qu'avec une épouse, vous accusiez le Ciel de ne pas vous avoir donné des enfans tels que vous le pouviez désirer ; ou bien , si vous étiez père , vous gémissiez de n'être pas riche , et de voir dans l'opulence ceux que vous regardiez comme vos ennemis. Ne nous exposons pas à mériter de perdre ce que nous avons de plus cher ; quand , au lieu d'être reconnoissans de ce que nous avons , nous sommes mécontents de ne plus l'avoir. Puisque la jouissance nous avoit laissés indifférens , il faut bien que la privation nous trouve sensibles. Les yeux aperçoivent moins ce qui en est rapproché , que ce qui s'en éloigne ; ainsi les cœurs ingrats sont plus aisément ramenés , quand ils viennent à perdre l'objet chéri dont ils avoient oublié à qui ils en avoient l'obligation : c'est alors qu'ils en sentent bien mieux le prix.

Quelle que soit au reste la disgrâce dont nous puissions être frappés , il n'est personne au monde qui puisse se croire dispensé du devoir de l'action de grâces , s'il veut juger les choses de sang-froid. Car il n'y a pas dans la vie une seule circonstance qui ne perde ce qu'elle a de désagréable , si l'on veut regarder encore plus bas ; pas une qui ne se change

en quelque bien , du moment où on la compare avec d'autres encore plus fâcheuses. Par exemple , vous êtes de condition servile ? Vous trouverez de plus esclaves que vous ; rendez grâce de n'être pas encore le plus misérable des hommes , dévoué aux fonctions ou aux traitements les plus indignes. Mais vous êtes cet homme-là même. Rendez grâces encore à la Providence ; car vous n'êtes pas dans les fers , ni attaché à un bois infame. N'auriez-vous d'autre bien que la vie : c'en est assez ; vous jouissez de la lumière du jour , vous respirez l'air librement. On vous accable de coups , sans l'avoir mérité ? Il vous reste l'espérance des biens futurs. Vous êtes condamné pour crime ? Rendez grâces d'avoir pu l'expier ici-bas , plutôt que d'être réservé à d'éternels supplices. C'est ainsi qu'un cœur reconnoissant ne manque jamais de motifs qui l'excitent à rendre grâces. Mais c'est le propre de l'humeur , de ne tenir aucun compte de ce que l'on a , pour désirer ce que l'on n'a pas.... L'esclave voudroit être libre ; celui qui est libre , regrette de ne pas être noble , de ne pouvoir compter une longue suite d'aïeux , de n'avoir pas un nombreux équipage , ni de quoi entretenir des gladiateurs. Le noble se plaint de n'être pas opulent ; le riche , de n'avoir pas dans son domaine des cités et des peuples entiers ; le général d'armée , de n'être pas assis sur un trône ; le monarque , de ne point courber sous son joug l'u-

nivers tout entier , et de compter des nations qui n'obéissent point à ses lois. Concluons que la reconnaissance est une vertu bien rare.

Pour nous , sachons surmonter la douleur que nous cause la privation, pour rendre grâces à Dieu du bien qu'il nous laisse encore au milieu de nos maux

Isa. xxvi. 16. les plus cuisants : disons au céleste médecin : *Seigneur , vous nous avez instruits par l'affliction. Disons : Il m'est avantageux que vous m'ayez humilié.*

Ps. cxviii. 71. *Disons : Ces maux sont bien peu de choses en proportion de nos fautes : adressons au Seigneur cette prière : Châtiez-nous , mais dans votre justice , et non dans votre colère ; car , lorsqu'il nous juge , c'est le Seigneur qui nous châtie , afin que nous ne soyons pas condamnés. C'est lui qui nous a tirés du néant ; qui nous a doués de l'intelligence , nous a donné les arts utiles à la conservation de la vie ; lui qui fait sortir de la terre nos aliments , attache à notre service les animaux dont nous tirons tant de services. Pour nous , les rosées du Ciel ; pour nous , l'astre du jour. C'est pour nous que coulent les fleuves et les eaux des fontaines ; que la mer ouvre un libre passage aux entreprises du commerce ; que l'on arrache du sein de la terre les trésors qu'elle recèle ; que toutes les créatures , pour nous exciter à la reconnaissance envers le Créateur , sont tributaires de nos besoins et de nos plaisirs.*

Mais il est encore des bienfaits d'un ordre plus

relevé. C'est pour nous que Dieu est venu habiter avec les hommes, que le *Verbe s'est fait chair*, afin de réparer la chair corrompue. Il vient vers des ingrats, pour leur faire encore du bien ; Sauveur , pour délivrer des captifs ; soleil de justice , pour éclairer ceux qui étoient assis dans les ténèbres : impassible , il est attaché à une croix ; immortel , il subit la mort ; il est descendu dans les enfers pour en dissiper la sombre obscurité..... Tant d'autres bienfaits auxquels s'applique cette parole du Prophète : *Que rendrons-nous au Seigneur pour tous les biens qu'il nous a rendus ?* Remarquez l'énergie de l'expression : il ne dit pas , *qu'il nous a donnés* ; mais *rendus* , comme si c'étoit une dette qu'il acquittât : il daigne compter lui-même au nombre des bienfaits la reconnoissance dont on paie ses propres dons. C'est de lui que vous tenez vos richesses ; et néanmoins il vous demande, par les mains des pauvres, les secours de votre compassion. Vous ne faites que lui rendre ce qui est à lui ; et c'est lui qui veut être votre obligé.... Et encore, non content des biens qu'il nous a déjà donnés, il nous en promet de plus considérables, les délices de son Paradis, la gloire de son royaume, des honneurs qui ne le cèdent point à ceux des Anges ; enfin la pleine connoissance de Dieu, bonheur qui fait le souverain bien pour ceux qui l'ont mérité, bonheur auquel aspire tout être raisonnable, bonheur dont

JOHANN. I. 14.

PS. CXX. 12.

PS. 61.

il plaise à Dieu que nous jouissions , lorsque nous nous serons purifiés des affections de la chair !

Mais, objectera-t-on , comment pourrions-nous témoigner au prochain ce tendre intérêt , cette affection compatissante, qui nous sont recommandés comme le premier des devoirs , comme *la perfection de la loi* ? puisque, dans les peines qui l'affligent , il nous est ordonné d'en rendre des actions de grâces , et non pas de pleurer et de gémir avec lui. N'est-ce pas là une sorte d'insulte et de cruauté propre à aigrir ses blessures; une contravention à cette parole de l'Apôtre, qui veut que *l'on pleure avec ceux qui sont dans les larmes* ? Mais faut-il aussi vous rappeler l'ordre que nous intime le Seigneur , de nous réjouir dans telle circonstance, de pleurer dans telle autre ? *Réjouissez-vous*, dit-il , *et tressaillez d'allégresse, parce qu'une grande récompense vous est préparée dans le Ciel.* Et encore : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vos enfants.* C'est à dire qu'il faut se livrer à la joie avec les justes ; à la tristesse, avec ceux qui versent des larmes de pénitence ; déplorer amèrement ceux qui sont insensibles à leur propre perte qu'ils ne soupçonnent même pas.

Je n'entends point par-là les larmes et les transports de douleur que l'on donne à ceux que la mort nous enlève. Quelle idée me ferois-je d'un médecin qui, au lieu du secours que les malades

attendent de son art , ne leur apporteroit que l'aspect de ses propres infirmités ; ou d'un pilote qui , au lieu de diriger la route des navigateurs , de lutter contre les vents , d'échapper aux vagues et de soutenir le courage de son équipage , éprouveroit lui-même le mal de mer , et se montreroit aussi foible qu'un novice?.... Non , sans doute , il ne faut point apporter un visage riant , ni même indifférent, auprès de celui qui est dans le malheur. Mais convient-il aussi de n'observer nulle mesure ; de jeter des cris , de s'abandonner à l'affliction , d'imiter dans ses aveugles emportemens l'homme que sa douleur égare? Faudra-t-il s'enfermer avec lui , prendre comme lui des habits de deuil , se rouler à terre , ne paroître qu'avec une chevelure négligée? Tout cela , bien loin de soulager son infortune , ne fait que l'accroître.... Pour relever celui qui est à terre , il faut être plus haut que lui. Mais si vous êtes abattu vous-même , il faudra un troisième pour vous relever tous les deux. Je permets bien d'être affligé des malheurs qui surviennent , mais en silence ; de témoigner par l'air réfléchi , grave , de son visage , le vif intérêt que l'on y prend. Dans l'entrevue , évitez , à la bonne heure , toute expression qui sente le reproche ; ce seroit fouler sous les pieds un homme à terre. Un cœur déchiré par la douleur , recevra mal toute observation chagrine ; il n'admettra pas même les

125. 49.

froides consolations qui ne partent pas d'un sentiment vivement affecté. Mais, après avoir laissé prendre un libre cours à la première effusion d'une douleur qui s'exhale en clameurs et en gémissements; rien n'empêche que vous ne la calmez peu à peu par des consolations ménagées avec prudence. L'écuver habile ne va pas aussitôt imposer le mors au jeune coursier qui ne l'a pas encore senti; il n'en courroit point le risque impunément: mais il commence par céder au fougueux animal, il se prête à l'impétuosité de ses mouvements; et ce n'est qu'après avoir triomphé de son ardeur par ses excès mêmes, qu'il le soumet au frein, et réussit à le rendre plus maniable. Par là se vérifie le mot de Salomon : *qu'il vaut mieux entrer dans la maison du deuil, que dans celle où règne la joie d'un festin.* Eh! ne vaut-il pas mieux, par la douceur de son langage, communiquer sa propre santé à un malade; que d'en contracter l'infirmité?

Eccl. vii. 3.

Il faut donc pleurer avec ceux qui pleurent. Votre frère est baigné dans les larmes que le repentir de ses péchés fait couler de ses yeux : pleurez avec lui, ayez compassion de lui; ses maux vous serviront à corriger les vôtres. Les larmes versées avec ferveur sur les blessures d'autrui seront un remède pour vous-même. Tels étoient les sentiments du Prophète, quand il disoit : *Mon âme a été saisie d'abattement pour les pécheurs qui abandonnent*

Ps. cxxiii. 53.

*votre loi. Pleurez sur le péché. Le péché est la maladie de l'âme, la mort d'une âme immortelle; le péché demande un deuil et des regrets inconsolables. Que ce soit là l'objet de toutes vos douleurs; le motif des soupirs continuellement échappés de votre sein. Paul pleuroit les ennemis de la croix de Jésus-Christ. Jérémie pleuroit ceux de sa nation qui périssent, et parce que la nature ne fournissoit pas à ses yeux assez de larmes, il eût voulu avoir une fontaine de larmes, pour pleurer à jamais ceux qui avoient péri..... Ce sont là des larmes que l'Écriture met au nombre des béatitudes; celles-là et non pas toutes sortes de douleurs indifféremment qui se prodigent dans toute occasion. J'ai vu, il n'y a pas long-temps, certains débauchés qui, sous le prétexte de chagrins qu'ils vouloient dissiper, s'adonnoient à l'ivresse, et couvroient leur intempérance du mot devenu proverbe : *Donnez du vin à ceux qui sont dans la tristesse*, se faisant d'un conseil utile à la vie humaine, une arme en faveur de l'ivrognerie. Sans en approfondir le sens caché, où le vin n'est que symbole de la joie raisonnable, l'intention, à ne voir que le sens naturel de la phrase, est d'avertir ceux qu'un excès de douleur ferme à la consolation, jusqu'à se priver d'aliments et ne se nourrir que du pain des larmes, de les avertir, dis-je, de soutenir leur force par un aliment plus nourricier et par un breuvage plus substantiel. L'ivresse*

1^{er} Cor. x. 18.

Jérém. ix. 1.

Matth. v. 4.

PROV. 31. 6.

1^{er} Cor. 13.

ne calme pas le chagrin : elle ne fait que lui substituer un autre mal , et par une transaction funeste , elle échange le mal moral contre un mal physique ; balance inégale , où l'un des deux côtés ne s'élève qu'au détriment de l'autre. Oui sans doute il est nécessaire de fortifier son tempérament par l'usage du vin ; mais faut-il s'abandonner à ses excès et compromettre sa raison ? Ce n'est pas la tristesse qui se trouvera noyée dans le vin ; mais l'ivresse qui s'emparera de l'âme. Or , si la raison est le remède à la tristesse , l'ivresse doit être comptée au nombre des plus grands maux , puisqu'elle anéantit la raison.

D'après tout ce qui vient de vous être dit , vous conclurez avec évidence que le précepte de l'Apôtre est exécutable et avantageux. Vous comprendrez comment on peut toujours se réjouir en suivant la droite raison ; comment prier sans cesse , rendre de continuelles actions de grâces ; comment enfin l'on peut consoler les affligés , afin d'arriver à une pleine perfection , avec le secours de l'Esprit Saint , et par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ , à qui appartiennent la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

Homélie sur l'humilité. Contre la fausse gloire.

(Extraits.)

Que l'homme n'a-t-il conservé la gloire dans la pag. 156.
 quelle Dieu l'avoit fait naître ! Sa grandeur seroit
 réelle, et n'auroit rien d'imaginaire. Comblé des
 dons de la puissance divine, éclairé par une sagesse
 supérieure, il jouiroit d'une vie éternelle et d'une
 joie pure au sein de tous les biens. Mais depuis
 qu'à la gloire qu'il tenoit de Dieu, il a substitué
 celle que s'est faite l'orgueilleuse présomption de
 ses désirs, sans pouvoir atteindre à ce qu'il dési-
 roit ; il a perdu ce qui étoit déjà en sa possession
 Pour le recouvrer et se réhabiliter dans son premier
 état, il ne lui reste qu'une ressource, c'est l'humilité,
 qui corrige le faste de ses pensées, repousse
 les vains songes de gloire dont se repaît son ima-
 gination, et n'en cherche point d'autre qu'en Dieu.
 Fier de la victoire qu'il a obtenue sur nos premiers
 parents en les abusant par l'espérance d'une fausse
 gloire, le démon ne cesse pas de nous tendre les
 mêmes pièges. Il emploie pour nous perdre mille
 manœuvres, il étale sous nos yeux la pompe des
 richesses ; et nous faisant croire que c'est là la
 grandeur, il s'efforce d'y attacher nos affections :
 l'autôme de gloire, où il n'y a de réel que les
 dangers à quoi elles exposent. Les rechercher,

source d'avarice ; les posséder, avantage stérile pour la gloire. Elles aveuglent l'homme, le remplissent d'une vaine enflure ; elles sont à l'âme, ce que l'inflammation est au corps.....

L'ambition des honneurs, écueil aussi funeste que l'amour des richesses. Cet homme est appelé par les suffrages du peuple à une magistrature ; il se voit investi des honneurs qui s'attachent à l'autorité, il se croit supérieur à tout le genre humain ; peu s'en faut qu'il ne s'imagine marcher sur les nuées, d'où il foule sous les pieds les autres hommes, sans ménager davantage ceux qui l'ont fait ce qu'il est ; il a bientôt oublié ceux à qui il a l'obligation de paroître quelque chose. Aveugle qui ne voit pas combien cette gloire est plus vide qu'un vain songe, et que le même caprice qui l'a élevé peut l'abattre. Tel ce fils imprudent de Salomon, plus jeune encore sous le rapport de la raison que par le nombre des années, ne répond à la demande qui lui est faite d'un gouvernement plus doux, que par la menace d'appesantir encore le joug, et trouve dans ses insolentes menaces la perte de son royaume, et de cette gloire même qu'il s'étoit flatté d'augmenter encore.

II. Paralip. x.
7 et seq.

On fait encore consister sa gloire dans la souplesse de ses membres, dans la force ou les agréments du corps, oubliant qu'il ne faut qu'une maladie, que le temps, pour faire évanouir tous ces

avantages ; que *toute chair n'est que de l'herbe*, que *la gloire de l'homme passe comme la fleur des champs* : tels étoient les géants qui se confioient dans leurs forces, tels ce Goliath qui osa attaquer Dieu lui-même, et cet Adonias si fier de sa beauté, et cet Absalom, à qui sa longue chevelure inspiroit tant d'orgueil.

La sagesse et la prudence humaine, à qui l'on donne le premier rang parmi les biens, ne savent pas se défendre d'une présomptueuse confiance, et d'une vaine enflure : fausse gloire où il n'y a rien de solide, quand elle est séparée de la sagesse qui vient de Dieu ; elle est toujours dupe d'elle-même. Ainsi les pièges dressés par le démon pour surprendre l'homme, ont tourné contre lui. S'il a réussi à blesser l'homme, en l'éloignant de Dieu et de la vie éternelle ; il s'est bien plus sûrement frappé lui-même, en s'attirant, par le crime de sa rébellion contre Dieu, le châtimeut qui le condamne à une éternelle mort.... Si le prince de ce monde, ce premier et invisible chef de la sagesse humaine, s'est grossièrement abusé, et a été la victime de ses propres artifices ; à plus forte raison, ses disciples et ses imitateurs, avec tous les rêves de leur génie, *sont-ils devenus fous, en s'attribuant le nom de sages*.

Pharaon concerte habilement la ruine du peuple d'Israël. Il ne pensoit pas que tous ses desseins al-

loient échouer contre l'obstacle auquel il s'attendoit le moins. Un enfant, exposé par ses ordres, s'élevoit secrètement dans son palais pour renverser bientôt toute la puissance de Pharaon et de l'Égypte, et sauver Israël. Abimelech croyoit s'être assuré la puissance souveraine en faisant massacrer soixante-dix de ses frères ; ses propres complices le punissent de son crime, et il finit par périr d'un coup de pierre qui lui est lancé par la main d'une femme. La nation Juive, dans l'aveuglement de sa haine contre Jésus-Christ, se dit : *Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, qui ruineront notre pays et notre nation ; et c'est en le mettant à mort qu'ils ont attiré sur leurs têtes la vengeance des Romains, la ruine de leur pays, leur dispersion sur toute la terre, l'anéantissement de leur culte et de leur existence politique (1).....*

De quoi donc l'homme peut-il vraiment se glorifier ? par où est-il grand ? *Que celui qui se glorifie, répond Dieu lui-même, par la bouche de Jérémie, mette sa gloire à me connoître, et à savoir que je suis le Seigneur.* La grandeur de l'homme, sa gloire et sa dignité consistent à rechercher ce qui est vraiment grand, à s'attacher à lui, à ne connoître de gloire que celle qui vient de lui. *Que celui qui se glorifie, dit l'Apôtre, se glorifie dans le Sei-*

(1) Développé éloquemment par Saurin, *Serm. sur la grandeur des conseils de Dieu*, tom. VII, pag. 79 et suiv.

gneur. Jésus-Christ, poursuit-il, nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption; afin que, selon ce qui est écrit, celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur. La pleine et parfaite sagesse consiste donc à se glorifier dans le Seigneur, à ne se point faire un mérite de sa propre justice; mais à reconnoître que par soi-même on n'a nulle justice, et que l'on ne peut être justifié que par la foi en Jésus-Christ. Aussi saint Paul met-il sa gloire à mépriser sa propre justice, et à chercher celle qui naît de la foi en Jésus-Christ, celle par laquelle il connoît la vertu de sa résurrection et la participation de ses souffrances, retraçant sa mort dans sa personne, afin de parvenir à la gloire de sa résurrection. C'est là que vient s'abattre toute hauteur de l'orgueil. Il ne vous reste plus rien, ô homme! dont vous deviez vous enorgueillir; puisque toute votre gloire et toutes vos espérances consistent à mortifier tout ce qui est en vous et à vivre de la vie de Jésus-Christ.... Eh! de quoi, je vous le demande, tireriez-vous davantage? Qu'avez-vous que vous n'avez reçu, et puisque vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez pas reçu? Ce n'est pas votre propre justice qui vous a fait connoître Dieu; c'est Dieu, qui, par sa bonté, a bien voulu que vous le connus-
 siez. Voulez-vous d'une miséricorde toute gratuite, vous faire un titre d'orgueil? Faut-il, pour ap-

159.

113. 11. 100

1. Cor. 10. 7.

prendre à connoître ce que vous êtes, que vous soyez comme Adam, chassé du Paradis ; comme Saül, abandonné de l'Esprit de Dieu ; comme le peuple juif, retranché de la racine sainte? *Vous êtes ferme dans la foi ; mais prenez garde de vous trop élever , et craignez.* Le jugement suit la grâce ; et le juge vous demandera compte de l'usage que vous en aurez fait.

Rom. xi. 17.
20.

Matth. xxvi.
37.

Pag. 160.

Luc. xviii. 1.

Si vous ne comprenez point cela même que vous avez reçu la grâce, et qu'un excès de présomption vous porte à vous faire de la grâce un mérite personnel, vous croyez-vous valoir mieux que saint Pierre? Non sans doute ; car vous n'avez pas plus d'amour pour Dieu, que cet Apôtre, dont l'ardeur de sa charité alloit jusqu'à vouloir mourir pour son maître. Mais parce que dans son indiscrette confiance, il se permit de dire : *Quand tous les autres se scandaliseroient à cause de vous, moi je ne me scandaliserai jamais ;* il fut abandonné à sa propre foiblesse ; il tomba dans le reniement ; il apprit par sa propre expérience à ménager les foibles, et il comprit que, comme au moment d'être englouti dans les flots, il avoit été soutenu par la main de Jésus-Christ ; ainsi, dans la tempête du scandale, exposé au danger de périr par son incrédulité, il fut sauvé par la puissance du Seigneur qui lui avoit prédit tout l'événement... L'orgueilleux pharisien qui, non-seulement étoit plein de confiance dans ses pro-

pres forces, mais dont l'humeur chagrine et superbe accusoit le publicain devant Dieu perdit la gloire de sa justice pour le crime de son orgueil, tandis que le publicain sortit du temple justifié, parce qu'il glorifia le Seigneur, n'osant pas même lever les yeux au ciel, demandant à Dieu de lui être propice, se frappant la poitrine, dans l'extérieur le plus humble, s'accusant lui-même..... Pour vous, ne vous élevez au-dessus de personne, pas même des plus grands pécheurs. L'humilité a plus d'une fois fait trouver grâce à ceux qui s'étoient rendus coupables des plus grands crimes..... Vous croyez avoir fait quelque bien? Rendez-en grâce à Dieu, sans vous élever au-dessus du prochain. Il est écrit : *Que chacun examine ses actions, et alors il trouvera sa gloire en ce qu'il trouvera de bon dans lui-même, et non en se comparant aux autres.* ROM. XIV. 12. Que vous ayez confessé la foi, souffert l'exil pour le nom de Jésus-Christ, que vous souteniez des jeûnes rigoureux, quel bien en revient-il au prochain? Ce n'est pas un autre qui en profite; mais vous seul..... PAG. 161. Si vous le voyez en faute, ne vous arrêtez pas à l'action présente, mais faites attention au bien qu'il a pu faire ou qu'il fait encore; et souvent vous le trouverez meilleur que vous. Dieu n'examine pas l'homme en partie. *Je viens, dit-il par son prophète, recueillir leurs œuvres et leurs pensées.* ISA. XLVI. 10. En reprenant Josaphat d'une faute qu'il venoit de commettre, il rappelle

II. Paral. XIX. ses bonnes actions en disant : *Cependant il a été*
 2. *trouvé en vous de bonnes œuvres.*

Hebr. II. 9. Répétons-nous sans cesse ces réflexions et d'autres semblables, pour combattre l'orgueil. Abaissons-nous nous-même, pour mériter d'être élevé, à l'exemple de Jésus-Christ qui, du haut des cieus est descendu au plus profond abaissement, et pour cela même a été élevé au plus haut degré de gloire. Sa vie toute entière est pour nous une leçon d'humilité. Il vient au monde pour y naître, non sur le duvet, mais dans une étable; il habite la maison d'un artisan et d'une femme pauvre; soumis à sa mère et à celui qu'elle avoit pris pour époux. Il se prête aux instructions qui lui sont données, lui qui n'avoit rien à apprendre; se soumettant à recevoir le baptême des mains de Jean, bien qu'il fût son maître; n'opposant pas la moindre résistance à ses ennemis, sans vouloir jamais exercer contre eux sa toute-puissance.... Vous le voyez en présence des prêtres et du gouverneur, se laissant accuser comme un criminel, et condamner par eux, avec tant de moyens de confondre ses calomniateurs: il n'ouvre pas la bouche; il permet que les plus vils esclaves lui crachent au visage, et se laisse livrer à la mort la plus infame. Telle fut sa vie mortelle depuis le commencement jusqu'à la fin. Voilà notre modèle. Mais cet abaissement même devient le principe de sa gloire. Ceux qui ont partagé ses humiliations, il

les associe à son triomphe. A leur tête, ses Apôtres, pauvres comme leur maître, parcourent l'univers, sans être soutenus ni par la pompe du langage, ni par la multitude des disciples; mais seuls, errants, abandonnés, tourmentés, lapidés, persécutés, enfin mis à mort. Tels sont les exemples que nos Pères et notre Dieu nous ont laissés. Soyons leurs imitateurs. « Si nous voulons bannir de notre cœur l'orgueil qui nous fait tant de mal, et y imprimer l'humilité qui nous est si nécessaire; le moyen que nous devons employer, c'est de nous exercer dans toutes circonstances à l'humilité, de ne négliger aucune occasion de réprimer l'orgueil; car il n'en est pas une dont il ne profite pour se remuer au fond de nos cœurs (1). » Pratiquons l'humilité dans tout notre extérieur, dans nos habits, dans notre démarche, dans le siège où nous nous asseyons, dans notre logement et dans nos meubles. Que tout cela ait un air de modestie. Enfin, que dans nos paroles, dans notre manière de converser avec les hommes, il n'y ait rien qui ne respire l'éloignement du faste.

(1) Dans Nicole, *Essai de morale*, tom. xiv, pag. 176, édit. in-18 Paris, 1713.

Homélie sur le mépris des choses de ce monde.

(Extraits.)

Pag. 163.

L'ennemi du salut ne cesse de nous attaquer de toute manière : il nous combat , comme vous savez , par nos propres désirs , et emprunte de nous-même les traits dont il nous perce. Parce que le Seigneur a enchaîné une grande partie de sa puissance par des lois qu'il ne sauroit franchir , et qu'il ne permet point à sa fureur d'anéantir d'un seul coup le genre humain tout entier ; cet esprit envieux s'aide adroitement de notre foiblesse pour remporter sur nous la victoire. Semblable à ces malfaiteurs qui se sont fait une profession de vivre de brigandage et de s'enrichir du bien d'autrui , lorsqu'ils n'espèrent point réussir à force ouverte , ils y suppléent par l'adresse ; se plaçant en embuscade dans le fond d'une vallée ou d'un ravin , dans l'épaisseur d'un bois , d'où ils se jettent à l'improviste sur le voyageur sans défiance ; ainsi le vieil ennemi de nos âmes , pour nous dérober ses attaques , s'enfonce dans les ombres des voluptés mondaines , et de là nous fait tomber dans les pièges qu'il a semés sous nos pas.

Voulez-vous donc parcourir sûrement le chemin de cette vie , sauver également nos âmes et nos corps des blessures qui en flétrissent la beauté , pour les présenter purs à Jésus-Christ , et recevoir

de ses mains les palmes de la victoire , nous devons porter sur tout ce qui nous environne un œil attentif, regarder comme suspect tout ce qui nous semble agréable, et passer rapidement sans nous y arrêter. Que même l'or brille à nos yeux ; David nous répond : *Si vous avez des richesses en abondance , n'y* Ps. lxxi. 11. *attachez pas votre cœur.* Que la terre étale ses magnificences et ses délices : *Notre cité est dans le* Phil. iii. 20. *Ciel ; c'est de là que nous attendons le Seigneur Jésus.* Que l'on nous appelle à des festins, à des danses, Pag. 164. à des concerts : *Vanité des vanités*, nous dit le Eccl. i. 2. *Sage, et tout est vanité.* Que la beauté nous tente par de perfides attraits : *Fuyez devant la femme,* Ibid. xvi. 2. *comme on fuit à l'aspect du serpent.* On vous ouvre la porte des dignités et des honneurs ; à leur suite, on vous fait voir de nombreuses escortes de satellites ou de flatteurs, un trône brillant, des nations entières courbant la tête sous vos lois : pensez que tout cela n'est qu'une herbe d'un moment ; que Isa. xl. 7. toute la gloire de l'homme n'est que la fleur des champs ; l'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée. L'ennemi cache ses pièges sous ces apparences qui nous séduisent ; et combien il est à craindre que, nous laissant prendre à ces perfides amorces, nous ne soyons, bon gré, mal gré, enlacés dans ses filets, et entraînés dans le repaire du brigand !

Il est donc important de n'avancer qu'avec défiance, de marcher sans nous détourner un seul

instant, pour arriver sûrement au terme de notre voie.

Pag. 165.

Et ne m'accusez pas d'inventer des expressions nouvelles parce que j'appelle la vie présente une voie..... La vie présente n'est-elle pas en effet une longue route continue, distinguée par les différents âges, comme par autant de haltes où les voyageurs s'arrêtent? On y entre au sortir du sein maternel; on en sort par le tombeau, où il faut descendre les uns plus tôt, les autres plus tard; les uns la parcourent tout entière; les autres sont arrêtés dès les commencements et ne vont pas même jusqu'aux premières stations de la vie. On est libre de choisir parmi les chemins divers qui conduisent à une ville; mais le chemin de la vie, du moment où nous y sommes engagés, nous ne sommes plus libres d'y ralentir notre marche; il nous saisit, il nous entraîne vers le terme que le Seigneur a fixé pour chacun de nous. On a beau faire, il faut de toute nécessité arriver à ce terme. Vainement on voudroit retourner en arrière: la chose est impossible. On se réjouit à mesure que l'on avance; on se félicite de la progression de ses années, comme d'une augmentation de biens; c'est un bonheur d'arriver de l'enfance à l'âge mûr, de celui-ci à la vieillesse: et l'on ne réfléchit pas que chaque jour que l'on a vécu est autant de moins dans la vie; on ne sent pas que la vie se dépense à tout moment; on ne la

mesure que par le temps qui s'est écoulé ; on ne songe pas combien peu l'on doit compter sur la durée de l'espace qui reste encore à parcourir ; moins encore s'occupe-t-on de se tenir prêt pour le signal du départ (1).

Une autre considération digne de tout notre intérêt : c'est le choix du bagage à nous faire pour le voyage. Quels sont les objets les moins embarrassants à transporter , ceux qui nous sont les plus propres et les plus utiles , ceux que nous retrouverons avec le plus d'avantage dans l'autre vie ? on ne s'en occupe pas : mais on se charge de fardeaux pesants qui nous retiennent à la terre , de fardeaux étrangers , puisque nous ne les avons point apportés avec nous en naissant , inutiles , et qui ne passeront point avec nous par la voie étroite.

On néglige de s'approvisionner de ce qui nous serviroit au besoin ; et l'on s'approvisionne de ce

(1) C'est là le second original d'après lequel Bossuet a fait la magnifique copie que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs, à l'occasion de l'allégorie de saint Basile sur la vie comparée à un voyage, dans son homélie sur le premier psaume (1). Nous pourrions fournir un nouvel aliment à leur double admiration pour l'orateur grec et son éloquent imitateur, en leur faisant connoître un morceau célèbre dans la chaire protestante, où les mêmes images se trouvent retracées (2) ; mais il y a en vérité si loin du prédicateur calviniste à saint Basile, et à Bossuet, que j'aime mieux en faire honneur à l'imagination d'Abbadie qu'à sa mémoire.

(1) Voyez plus haut, pag. 183 et suiv.

(2) Abbadie, *Œuvres*, tom. 1, pag. 236. *Tout le monde voyage dans cette vie, etc.*

qu'il faudroit dédaigner... On n'en a jamais assez. Pour se le procurer ; on s'agite, on se consume de peines et de fatigues , comme feroit un homme qui voudroit remplir des tonneaux qui fuient. Insensé ! vous amasseriez des tonnes d'or : vous restera-t-il, cet or , éternellement ? vous auriez beau les lier de toutes parts : cet or vous échappe dès cette vie pour passer à des mains plus puissantes ; ou du moins , à l'heure de votre mort, il vous abandonne sans vous accompagner au-delà de ce terme, et ne vous laisse que le stérile regret des sollicitudes et des crimes qu'il vous a coûtés. Ces vastes domaines, ces magnifiques habitations, ces animaux de toute espèce que l'on comptoit par troupeaux , toute cette puissance qui vous fit un nom parmi les hommes, vous êtes obligé de céder tout cela à d'autres ; et vous, d'aller vous enfermer sous quelques pieds de terre. Souvent même, avant ce fatal dénouement , cet homme a vu ces prospérités passer à des étrangers, peut-être à des ennemis. Que de vastes héritages , que de palais, que de villes et de nations n'avons-nous pas vu changer de maîtres du vivant de ceux qui les possédoient ! Que de révolutions ont porté des esclaves sur le trône, et fait descendre à leur place ceux qui leur commandoient jusque-là!...

Qu'y a-t-il donc qui soit véritablement à nous ? Notre âme , principe de la vie dont nous jouissons , substance spirituelle , intelligente , liée à un corps

qui ne lui a été donné que pour en être le véhicule pour les besoins de la vie, établie pour soumettre à son commandement les choses de la terre, faire servir la créature d'exercice à sa vertu, imiter autant qu'il est en elle la souveraine intelligence, et par l'ordre de ses actions, retracer la belle harmonie qui règne dans le Ciel. C'est elle qui, au moment de sa sortie du corps, va paroître devant le tribunal de Dieu qui l'avoit envoyée, pour lui rendre compte de ses œuvres, et en recevoir la récompense qu'elle a méritée. La vertu seule devient le bien propre et naturel de l'homme qui l'a pratiquée ; seule, elle l'accompagne dans cette vie laborieuse ; seule, elle forme son escorte dans son passage à l'éternité, et l'introduit dans la compagnie des Anges pour l'associer à leur immortelle gloire. Mais les richesses, les dignités, les plaisirs, comme nous ne les avons pas apportés avec nous en naissant dans la vie, nous ne les emportons pas avec nous en mourant ; et chacun de nous doit se dire comme le juste d'autrefois : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je m'en retournerai de même.*

Le véritable intérêt de l'homme est donc de réserver tous ses soins pour l'âme, de travailler à la maintenir dans sa pureté. Et que la chair ait à souffrir la faim ou la soif, le froid ou le chaud, la maladie, ou quelque autre chose de cette nature ; il ne s'en affectera que médiocrement, répétant avec

- II. Cor. iv. 6. saint Paul dans toutes ses traverses : *Encore que, dans nous, l'homme extérieur se détruit, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Que sa vie soit en danger; il ne s'en effraiera pas ;*
- Ibid.* v. 1. *mais il dira avec confiance : Nous savons que si cette maison terrestre où nous habitons comme dans une tente, vient à se dissoudre. Dieu nous donnera dans le Ciel une autre maison ; une maison qui ne sera point faite par la main des hommes, et qui demeurera éternellement. Que si l'on veut ménager le corps, comme étant l'instrument dont l'âme a besoin pour vivre sur la terre ; on ne lui accordera qu'autant qu'il lui faut pour se conserver, et pouvoir rendre à l'âme le service qu'elle exige ; mais sans lui permettre aucun excès. Si on le voit s'abandonner à des désirs immodérés, on l'arrêtera*
- I. Tim. vi. 7. *par ce mot de saint Paul : Nous n'avons rien apporté dans le monde ; il est évident que nous n'en pouvons aussi rien rapporter. Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et nous couvrir, nous devons être contents..*
- Pag 168. *Autrement, appesantis, entraînés avec lui vers la terre par la force de ses résistances, nous aurons beau gémir, nous lamenter, au jour terrible où le Seigneur nous demandera quels fruits nous aurons*
- LUC. xxvi. 2. *rapportés de l'administration qui nous avoit été confiée sur la terre, nous aurons beau accuser les trompeuses délices dont la séduction nous aura dérobé le temps du salut ; relégués dans les ténèbres*

extérieures, nous serons condamnés à de stériles regrets ; car dit David : *Qui confessera , ô mon Dieu ! votre nom dans les enfers ?*

Ps. vi. 8.

Travaillons donc , sans perdre de temps , à éviter de nous perdre nous-même. Si quelqu'un , ébloui par l'éclat des richesses , a amassé injustement de cette vile poussière ; s'il s'est laissé prendre à ces misérables affections ; s'il a eu le malheur, difficile à réparer, de se souiller par des crimes honteux : qu'il s'occupe , tandis qu'il en est temps , à se dépouiller de ces fardeaux funestes avant de combler sa ruine ; qu'il n'attende pas le naufrage pour jeter dans la mer son bagage inutile..... Par pitié pour nous-mêmes , si nous voulons que nos richesses nous profitent , distribuons-les dans des mains qui les porteront sans en être fatiguées , et les déposeront sûrement dans le sein de Dieu , là où il n'y a point à redouter ni ver qui les ronge , ni voleurs qui les

Matth. vi. 19.

Luc. xvi. 9.

Ibid. 12.

Ibid. 119.

ver de la miséricorde , après que vous ne l'avez pas exercée à l'égard de vos frères ; et quand vous avez refusé de modiques biens , ne prétendez pas à des biens immenses. Jouissez maintenant de ce que vous avez amassé durant votre vie ; pleurez aujourd'hui , vous qui d'un œil sec avez pu voir pleurer votre frère.

Voilà ce qu'ils auront à nous dire ; et certes avec raison : peut-être même nous adresseront-ils de plus sanglants reproches ; à nous plus coupables encore que le mauvais riche. Non , ce n'est point pour ménager nos richesses que nous dédaignons ce pauvre étendu à nos pieds ; ce n'est point pour les laisser à nos enfants , à nos domestiques , que nous fermons l'oreille aux prières de l'indigent : nous les perdons à de plus criminels usages ; nous faisons d'une libéralité mal entendue l'aliment de passions étrangères. Pour qui le luxe de nos tables ? pour de lâches parasites , pour de vils flatteurs , qui trouvent à cet infame métier plus d'avantage qu'à être honnêtes gens. Mais qu'il vienne à se présenter un pauvre , à qui l'excès même du besoin interdit la faculté de se faire entendre ; nous en détournons les yeux , bien qu'il soit notre semblable ; nous échappons bien vite , comme si nous avions peur que sa misère nous gagne , pour peu que nous ralentissions notre marche. Si la honte , où le jette sa déplorable situation , lui fait baisser les yeux ; nous

l'accusons d'hypocrisie. Ose-t-il , dans le besoin qui le presse , fixer nos regards ; nous le traitons d'insolent et d'effronté. Quelque bienfait lui a-t-il donné de quoi couvrir sa nudité , nous prononçons qu'il n'est jamais content , et qu'il n'est pas aussi pauvre qu'il le paroît. N'a-t-il à nous exposer que des hail-lons dégoûtants , notre délicatesse s'en offense ; nous crions qu'il nous fait mal au cœur. Rien ne fléchit notre barbare insensibilité , ni le nom de Dieu mêlé à ses supplications , ni les vœux qu'il adresse au Ciel pour détourner de nous de pareilles infortunes. Avois-je tort de dire que nous serons châtiés dans les enfers plus sévèrement que le mauvais riche ?

(Histoire de Job, attaqué par le démon dans ses enfants, dans ses biens, dans sa personne, dans son honneur, par les reproches de sa femme, et n'opposant à tout que la plus héroïque résignation.) Pag. 170.

Il n'est pas sur la terre un homme dont la vie soit complètement heureuse. Voyez-vous un fleuve dont l'onde soit toujours pure ? il n'y a que Dieu qui soit véritablement heureux et toujours.

« Nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite : leurs années se poussent successivement comme des flots ; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit,

et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme, etc. (1).

Homélie sur les paroles de l'Évangile : Je détruirai mes greniers pour en bâtir de plus grands ; et contre l'avarice (S. Luc, XII, 16—20). (2)

Fig. 43.

Nous sommes exposés dans ce monde à deux sortes d'épreuves. Elles nous viennent, soit de l'affliction et des adversités, par lesquelles l'âme est mise à l'essai, comme l'or jeté dans la fournaise, et fait connoître ce qu'elle a de force et d'énergie ; soit des prospérités contre lesquelles elle n'a pas moins à lutter. Car il paroît également pénible et difficile de supporter, sans en être abattu, les assauts de la disgrâce, et de soutenir avec modestie le poids de la prospérité. Nous avons dans le pa-

(1) Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, tom. VIII, in-4°, pag. 427. S. Basile : *Est autem fluvius vita nostra, ut nosti, continuè fluens, ac fluctibus alternatim sibi succedentibus referta. Etenim jam pars præterfluxit ; pars adhuc transit ; pars jam emersit e fontibus ; pars verò emersura est, et ad commune mortis mare festinamus omnes.*

(2) Tous nos prédicateurs des diverses communions ont traité cette matière en général. On vante le sermon de Saurin, *contre le mauvais usage des richesses* (*Serm.*, tom. VII, pag. 337), sur le même texte, si éloquemment développé par saint Basile. L'avoit-il sous les yeux ? Je n'examine point cette question. L'a-t-il travaillé de génie, comme saint Basile ? Toujours est-il incontestable que le saint archevêque est resté au-dessus de tous ses imitateurs.

triarche Job, un exemple frappant de la première épreuve : ce grand homme opposa à la violence de ses attaques, la constance d'un athlète invincible ; et son courage se montra avec d'autant plus d'éclat, que les coups qui lui furent portés étoient plus sensibles et plus inévitables. L'histoire du riche dont nous parle l'Évangile, nous donne entre autres un exemple de la seconde. Déjà possesseur d'autres biens, il en attendoit encore de nouveaux. La bonté de Dieu ajournoit le châtement de son ingratitude ; elle alloit même jusqu'à permettre qu'il grossît ses richesses, pour essayer si, en rassasiant son cœur, il pourroit le tourner vers la sensibilité et la bienfaisance. Pag. 44.

Les terres d'un homme riche, nous dit le texte sacré, lui ayant rapporté des grains en abondance, il pensoit en lui-même, et se disoit : Que ferai-je ? Je détruirai mes greniers, pour en construire de plus grands. Vous m'arrêtez pour me demander à quoi bon permettre que ces champs rapportassent dans une telle abondance, s'il n'en devoit résulter aucun bien ? J'ai répondu déjà : Pour manifester de plus en plus la bonté du Seigneur qui s'étend jusque sur de pareils hommes, et fait lever son soleil indifféremment sur les bons et sur les méchants. MATH. 5. 45. Mais sa lenteur à les punir ne fait aussi que leur préparer de plus rigoureux châtements. Il fait tomber la pluie sur un champ que cultivent des mains avares ;

il a commandé au soleil d'échauffer les semences de sa vivifiante chaleur, de les féconder et de les multiplier. Un terrain fertile, une température favorable, des semences abondantes Des animaux destinés à son service, et les avantages divers qui font prospérer la culture; tels sont les bienfaits dont le Seigneur a prévenu le riche de notre Évangile. Et que voyons-nous dans ce riche? des mains fermées à toute largesse, un cœur sans pitié, un égoïsme qui ne tient nul compte du reste des hommes. Voilà de quelle reconnoissance il paie les avances de son bienfaiteur. Pas une pensée qui le ramène à la commune nature des hommes; pas la plus légère portion de son superflu accordée au soulagement de l'indigence; pas le moindre souvenir de ces commandements : *Ne cessez pas de faire du bien au pauvre; que l'aumône, que la bonne foi, soient vos compagnes fidèles. Rompez votre pain avec celui qui a faim.* Les Prophètes et les docteurs les faisoient vainement retentir à ses oreilles; il a été sourd à leurs cris. Ses greniers rompoient écrasés par la surcharge des récoltes qui les remplissoient; son cœur avare n'étoit pas satisfait encore : ajoutant sans cessé à ce qu'il avoit déjà, et grossissant, des productions de chaque année, le produit des années antérieures, il finit par ne savoir plus que faire de tant de richesses. Devenu pauvre à force d'abondance; en proie à son avarice qui ne veut pas lui permettre de

se dessaisir, hors d'état de loger ses nouvelles récoltes; dans l'agitation de ses pensées, il est réduit à se demander : *Que dois-je faire?*

Qui n'auroit pitié de cet homme travaillé de tant de soins? Sa richesse présente l'appauvrit et l'effraie : celle qu'il espère le rend plus misérable encore. Pour lui, ce sont moins des fruits que des gémissements qui naissent du sein de la terre. Ce sont moins des revenus qu'il amasse, que des embarras, des sollicitudes et des peines. Il se plaint, il se désole, comme on le feroit dans l'indigence. Car, n'est-ce pas là la même parole que fait entendre LUC. XVI. 3. celui qui implore le secours de la charité? *Que ferai-je?* qu'aurai-je pour vivre? pour m'habiller? Comme le pauvre, le voilà dévoré de soucis. Ce qui est pour les autres un sujet de joie, n'est pour ce cœur avare, insatiable, qu'un instrument de supplices. Il est moins sensible à la joie de posséder tant de richesses, qu'à la peur de rencontrer quelque pauvre, dont l'aspect importun, éveillant ses remords, le rappelle au devoir d'être humain.

Reconnoissez, ô riche! celui de qui vous tenez PAG. 45. vos richesses. Rappelez-vous qui vous êtes, quelle est la part dont vous êtes le dispensateur, qui vous en a confié le dépôt, à quels titres vous êtes privilégié. La bonté universelle vous a fait son ministre : elle vous a délégué auprès de vos frères pour être l'économe de sa providence. Gardez-vous de croire

que vous n'avez des biens que pour les caprices de votre sensualité. Ne regardez pas comme étant à vous les biens que vous avez dans les mains. Pensez donc qu'après vous avoir donné quelque jouissance d'un moment, ils ne tarderont pas à vous échapper; et que vous aurez à en rendre compte. Vous les enfermez sous une double garde de portes et de serrures qui les scellent et les enchaînent; vous veillez à l'entour avec inquiétude; vous délibérez avec vous-même; et prenant l'avis d'un mauvais

LUC. XII. 17. conseiller, vous vous dites : *Que ferai-je ?* La réponse se présentait d'elle-même : J'assisterai le pauvre; j'apaiserai sa faim; j'ouvrirai mes greniers; je ferai un appel général aux indigents. Prenant modèle sur le patriarche Joseph, je ferai retentir ces généreuses paroles : O vous tous, qui manquez de pain! accourez vers moi : prenez tous votre part du bienfait que la bonté divine a déposé dans mes mains, comme dans un réservoir commun, où chacun vient puiser selon ses besoins. Mais combien vous êtes loin de ressembler à ce saint homme, vous qui enviez à vos semblables la portion de biens auxquels ils ont un droit égal, pour la leur dérober, et vous en approprier à vous seul la totalité!

Déjà se trouvoient rassemblés auprès de ce riche ceux qui venoient lui redemander son âme; et cependant il s'entretenoit froidement avec elle de l'usage

de ses biens. Dans cette nuit même , on alloit la lui ravir ; et dans les rêves de ses espérances ; il comptoit dans l'avenir un grand nombre d'années. On lui permettoit de délibérer encore , d'exprimer ses secrets sentiments , pour lui faire subir la sentence digne d'une pareille résolution.

Craignez le même sort. L'Évangile ne nous propose cet exemple , que pour nous faire éviter ce funeste égarement même. Voyez la terre ; ce n'est pas pour elle qu'elle produit , mais pour vous. Mais vous , quand vous répandez au dehors des fruits de bienfaisance , c'est pour vous-même que vous les avez produits ; car tout l'avantage des bonnes œuvres remonte à celui qui les fait. Vous avez nourri l'indigent , ce que vous lui avez donné vous revient à vous-même ; et comme la semence qui tombe sur la terre , profite à celui qui la jette , de même le pain jeté dans le sein du pauvre , vous rendra la plus abondante récolte. *Semez*, dit le Prophète, *pour vous-même dans la justice*. Pourquoi tant d'inquiétude et ces défiances qui vous rendent malheureux ? pourquoi cet empressement à emprisonner vos biens sous des murs de boue et de briques ?

Osc. 3. 12.

Une bonne renommée vaut mieux que de grandes richesses. Si vous les estimez ces richesses , pour la considération qu'elles procurent : pensez combien il est plus glorieux pour vous d'être appelé le père d'une nombreuse famille , que de compter dans

PROV. XVII. 1.

Pag. 46.

vosre bourse mille pièces de monnaie. Bon gré, mal gré, il vous faudra laisser après vous cet argent ; mais la gloire que vous recueillerez de vos bonnes œuvres, vous l'emporterez avec vous au tribunal du souverain juge, alors qu'en présence d'un peuple reconnoissant, vous serez proclamé le père, le nourricier des malheureux, et salué des autres noms que l'on prodigue à la bienfaisance. Vous voyez des hommes, jaloux de donner des spectacles de baladins et d'athlètes (spectacles qu'il est impossible de voir sans les détester) ; vous les voyez répandre avec profusion leurs largesses, pour repâître leur vanité d'un honneur frivole, pour entendre les cris et les applaudissements du peuple ; et vous, dans vos abjectes spéculations, vous calculez la dépense, quand il s'agit de ce comble de gloire à quoi vous devez être élevé ! Un Dieu qui reçoit vos présents, les Anges qui célèbrent votre libéralité, toutes les générations qui vécurent depuis l'origine du monde, applaudissant à votre félicité ; une gloire immortelle, une couronne de justice, un royaume céleste : telles sont les récompenses promises à la distribution de quelques matières périssables ; et vous êtes insensible ! votre attachement aux biens de la terre vous fait mépriser l'espérance des biens futurs.

Vous donc à qui les richesses furent départies en abondance, distribuez-les, dispensez-les à ceux qui

n'en ont point. Montrez-vous saintement ambitieux de l'illustration qui s'acquiert par la libéralité. Méritez que l'on dise de vous ; *il a parsemé, il a* Ps. cxv. 9. *donné ses biens aux pauvres, sa justice demeurera dans tous les siècles.* N'aggravez pas les misères des pauvres, en vendant à plus haut prix. N'attendez pas la disette pour ouvrir vos greniers. Car *le monopoleur est maudit du peuple.* Que la soif de l'or Prov. xi. 26. ne vous fasse pas épier la famine. Que votre intérêt propre ne vous porte point à spéculer sur la misère commune, ni trafiquer des calamités publiques. Ne faites pas, des fléaux de la colère divine, l'instrument de votre fortune. N'aigrissez pas par de nouvelles blessures les plaies de ceux qui souffrent. Mais non : vous ne considérez que l'or, et jamais votre frère. Vous savez bien apprécier la valeur du métal, distinguer la bonne d'avec la fausse monnaie ; mais votre frère, quand il est dans le besoin, vous ne le connoissez plus. L'éclat de l'or vous charme ; et vous ne pensez pas à cette foule de malheureux qui vous assiègent de leurs plaintes déchirantes.

Quel tableau puis-je vous faire de la misère du pauvre ? Il promène ses regards autour de lui : sa maison dépouillée ne lui laisse entrevoir aucune ressource ; pas une pièce d'argent ; pas même l'espérance de s'en pouvoir procurer. Tout son mobilier, tous ses vêtements consistent en de mi-

sérables lambeaux qu'il ne vendroit pas quelques oboles. Quel parti prendre ? et ses yeux se sont détournés sur ses enfants. S'il alloit les exposer sur la place publique, et trouver un acheteur : peut-être ce secours suspendroit-il la mort qui le menace. — Il s'y rend. — Arrêtons-nous un moment pour contempler le combat qui déchire ce malheureux partagé entre la faim qui le presse, et l'affection paternelle. La faim se présente à lui avec les angoisses de la mort. La nature réclame ; elle veut qu'il meure avec ses enfants. Tantôt c'est l'une, tantôt c'est l'autre qui triomphe. Enfin le poids de la nécessité l'entraîne ; il cède en gémissant. Mais quelle incertitude nouvelle plus accablante encore ! De ces enfants lequel vendrai-je le premier ! Pour qui seront les préférences de cet homme qui (comme le riche de notre Évangile) a du blé à vendre ? Sera-ce l'aîné ? mais son droit d'aînesse demande grâce. Sera-ce le plus jeune ? mais serai-je sans pitié pour un âge si tendre, qui ne sent pas encore son malheur ? Celui-ci retrace chacun des traits de ceux qui lui ont donné le jour : celui-là, la nature l'a fait pour les sciences. Affreuse perplexité ! que devenir ? Infortuné ! à qui m'en prendre ? auquel des animaux féroces vais-je ressembler. Oserai-je étouffer le cri de la nature ? Mais si je les veux conserver tous, je les verrai tous périr de faim. Si j'en livre un seul, de quels yeux verrai-je les autres ; eux-mêmes,

hélas ! de quel œil verront-ils un père, dont ils n'auront que trop le droit de suspecter les sentiments ? Comment habiterai-je ma maison pour n'y plus revoir un fils que tout m'accusera d'avoir perdu moi-même ? Comment irai-je m'asseoir à une table où le pain que je mangerai m'aura coûté mon fils ?

Et le malheureux est parti en versant un torrent de larmes, il s'est déterminé, dans la nécessité qui le presse, à vendre le plus chéri de ses enfants ; c'est à vous qu'il vient l'offrir. Vous, insensible à ses pleurs, vous fermez votre âme à toutes les impressions de la nature ; vous le voyez écrasé par la faim, et vous marchandez avec lui ; vous vous jouez de ses douleurs, vous prolongez son supplice. Il vous offre ses propres entrailles pour prix de quelque aliment ; et loin que votre main tremble en recevant la victime, vous disputez sur le prix ; vous lui insultez. Vous vous récriez avec amertume sur ce que l'on vous demande ; et qu'il subisse mille tortures à la fois, peu vous importe, tout ce qui vous occupe c'est d'avoir moins à donner ! Partout vous avez l'or dans les yeux et dans la pensée. Que vous dormiez, que vous ne dormiez pas, vous n'êtes occupé que de l'or.... Vous voudriez que tout se changeât en or ; et vous n'y réussissez que trop.... Tous vos commerces, toutes vos manœuvres, toutes vos entreprises vous apportent de l'or : enfin

l'or même, multiplié par l'usure, vous produit de l'or.

Rien ne satisfait la passion insatiable de l'avare.... Plus il se remplit d'or, plus il en désire. *Si les richesses abondent dans votre maison, n'y attachez pas votre cœur*, nous dit l'Écriture. Vous, vous les retenez lorsqu'elles débordent; vous leur fermez toute issue. Enfermées et retenues de force, que font-elles? elles rompent toutes les digues, se font jour à travers toutes les précautions, et, s'échappant avec la violence d'un ennemi qui fait une soudaine irruption, renversent les lieux où elles étoient amoncelées. *Il en construira*, a-t-il dit, *de plus grands*. Mais qui lui répond qu'il ne les laissera pas à un héritier, avant d'avoir pu mettre la main à ses constructions nouvelles, ainsi que nous le voyons dans l'histoire de notre Évangile?

O vous qui m'écoutez, profitez de ces instructions : ouvrez les portes de vos greniers ; donnez à vos richesses de libres issues. De même que l'on décharge un grand fleuve en pratiquant de nombreux canaux, qui vont au loin en porter les eaux vivifiantes ; de même ouvrez à vos richesses divers passages, pour qu'elles se répandent, et fertilisent les maisons des pauvres. Les eaux du puits n'en deviennent que plus abondantes et plus belles, lorsque l'on y puise souvent ; autrement elles se corrompent. Ainsi, l'or arrêté dans les coffres n'est qu'un fonds

mort et stérile : mis en mouvement par la circulation , il fructifie et sert à l'utilité commune.

Ne perdez jamais de vue l'exemple que l'Évangile nous propose. Tout occupé du soin de garder ce qu'il a , et tourmenté par le désir de ce qu'il espère, le riche , dont il est ici parlé , oublie de penser s'il vivra demain ; et dès aujourd'hui il s'abandonne tout entier à son péché. Le pauvre n'étoit pas encore venu solliciter ses secours ; et déjà la dureté de son cœur s'est déclarée. Il n'avoit pas fait encore sa nouvelle récolte ; et déjà le crime de son insatiable avarice avoit percé ; déjà il envioit aux malheureux les biens dont il commençoit à jouir en espérance. Cependant , que de chances à courir avant que la récolte ne soit dans les greniers ! C'est la grêle qui les brise et les anéantit ; c'est une excessive chaleur qui les dévore ; ce sont les pluies en trop grande quantité qui les détruisent. Que n'adressez-vous donc vos prières au Seigneur , pour en obtenir qu'il veuille bien achever son ouvrage ? Vous , vous allez aussitôt au dénouement ; et vous vous rendez par là indigne des biens qui vous étoient destinés. Vous avez beau ne parler qu'en vous-même , le Ciel entend vos paroles , il les pèse : et il vous vient d'en haut des réponses terribles. *Mon âme* , vous dites-Luc. 12. 19. vous , *tu as beaucoup de biens en réserve : bois , mange , réjouis-toi chaque jour.* Oh ! quelle étrange folie ! quel délire inconcevable ! Vous seriez un ami-

mal immonde, que vous ne tiendriez pas un autre langage... Puis donc que vous êtes tout rempli des choses de la terre, que vous vous faites un dieu de votre ventre, asservi comme vous l'êtes à vos affections charnelles : écoutez le nom que vous avez bien mérité : *Insensé, on vous redemandera votre âme cette nuit même, et ce que vous avez mis en réserve, à qui reviendra-t-il...?* Cet homme qui, dans un moment ne sera plus ; il délibère, et sur quoi ? *Je détruirai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands.*

Phil. III. 19. Vous faites bien, lui dirai-je, ils méritent sans doute d'être détruits, ces magasins d'iniquités. Renversez de vos propres mains ce que vous avez criminellement élevé ; abattez ces greniers d'où personne ne sortit jamais enrichi par votre libéralité ; ruinez cette maison tout entière, elle fut l'asile de l'avarice ; faites crouler ce toit, abattez ces murailles ; montrez au soleil ce grain que vous abandonnez à la corruption. Tirez de leurs prisons ces richesses qui si long-temps y furent enfermées ; que tous les yeux viennent contempler ces antres ténébreux, qui recéloient vos crimes avec vos trésors. *Je détruirai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands ;* mais quand ceux-ci seront encore pleins, que ferez-vous après ? Quoi ! détruire encore pour bâtir encore ? est-il plus complète extravagance ? s'épuiser de fatigues sans y voir de terme !... Il vous faut des greniers ? N'avez-vous pas les maisons des pauvres ?

Pag. 19.

Amassez-vous des trésors dans le Ciel, en voilà qui ne craignent ni la dent des animaux malfaisants, ni les ravages de la rouille, ni l'invasion des voleurs.

— A la bonne heure, dites-vous, quand je me serai construit de nouveaux greniers. — Ainsi vous vous croyez assuré de vivre encore long-temps. Mais prenez garde que la mort ne se presse de devancer ce terme. Promettre que l'on fera du bien, suppose plus de dureté que de sensibilité. Vous promettez, non pour donner par la suite, mais pour vous débarrasser dans le moment. Car enfin, qui vous empêche de donner dès à présent? Le pauvre n'est-il pas à votre porte? Vos greniers ne sont-ils pas remplis? La récompense ne vous est-elle pas assurée? Le précepte n'est-il pas clair, sans équivoque? L'indigent meurt de faim; le pauvre nu tremble de froid; un créancier impitoyable saisit son débiteur à la gorge, pour le traîner en prison; et vous remettez à faire l'aumône au lendemain! Écoutez Salomon : *Ne dites pas à celui qui vous demande : revenez, et je vous donnerai demain; car vous ne savez pas ce qui surviendra le lendemain.* Quels préceptes vous méprisez, parce que l'avarice vous a des long-temps fermé les oreilles! Quelle reconnoissance ne devriez-vous pas à la souveraine bonté, de ne vous avoir pas réduit à la dure condition de ce pauvre! Quels sentiments de joie et de commisération envers les indigents, ne devoit

Math. vi. 19.

Luce. xii. 33.

Math. xviii. 23.

Prov. ix. 17.
xxviii. 13.

pas naître de la pensée que vous auriez pu tout aussi-bien qu'eux, assiéger les portes étrangères de vos importunes sollicitations ! Vous qui les voyez à la vôtre, vous les voyez d'un œil chagrin, inquiet : à peine vous laissez-vous aborder par eux ; vous évitez leur rencontre, de peur d'être forcé de laisser échapper de vos mains le moindre don. Vous n'avez jamais que ce seul mot à leur dire : — Je n'ai rien ; je suis pauvre moi-même. — Oui, vous dites vrai, pauvre et plus pauvre que vous ne croyez ; car vous êtes indigent de tout bien ; pauvre d'humanité, pauvre de confiance en Dieu ; pauvre des espérances éternelles.

Vous insistez : Fais-je tort à autrui, en gardant et retenant ce qui est à moi ? — Comment à vous ? Répondez : où l'avez-vous pris ? d'où l'avez-vous apporté dans ce monde ? C'est comme si quelqu'un, étant entré le premier dans la salle du spectacle, vouloit en éloigner ceux qui se présentent, et prétendoit qu'il n'y ait de place que pour lui seul. Voilà les riches ; parce qu'ils se sont emparés les premiers d'un bien qui devoit être commun à tous, ils veulent en avoir l'exclusive propriété. En effet, si chacun, après avoir prélevé sur son bien ce qui est nécessaire à sa propre subsistance, en abandonnoit aux pauvres l'excédant, il n'y auroit ni riche, ni pauvre. N'êtes-vous pas sorti nu du sein de votre mère ? Ne retournerez-vous pas nu dans le sein de

la terre? D'où vous viennent donc les biens dont vous jouissez présentement? du hasard? Il y auroit de l'impiété à le penser, une monstrueuse ingratitude envers le Dieu de qui vous tenez l'être et les avantages divers que vous possédez. Si vous reconnoissez qu'ils vous viennent de Dieu; dites-moi pour quel motif vous les a-t-il donnés? Dieu est-il injuste pour faire des biens nécessaires à la vie un partage au si inégal? Car, pourquoi êtes-vous riche, vous, et votre frère est-il pauvre? N'est-ce pas uniquement pour que, dépositaire fidèle, administrateur libéral des biens qui vous sont confiés, le riche mérite sa récompense; et que le pauvre, patient et résigné, obtienne le prix de ses souffrances. Et quand votre main insatiable enveloppe toutes les jouissances, vous croyez ne faire tort à personne, lorsque vous ne laissez à d'autres que les privations.

Qu'est-ce donc que l'avare? C'est celui qui n'a pas assez du nécessaire. Qu'est-ce que vous nommerez un voleur? C'est celui qui dépouille les autres. Ne vous reconnoissez-vous pas à ces définitions? Vous ne seriez point un avare, un voleur, vous qui vous appropriez ce que vous n'avez reçu que pour le distribuer? Vous appellerez un voleur celui qui enlève à un autre son habit; mais celui qui n'en donne pas à celui qui en manque, mérite-t-il un autre nom? L'habit que vous tenez dans vos coffres appartient à celui qui est nu; cet or que vous en-

fouissez est à celui qui n'en a pas. Autant de bienfaits dont vous pourriez être le dispensateur, autant de larcins dont vous vous rendez coupable (1).

Voilà de beaux discours, m'allez-vous dire; mais l'or l'emporte sur eux. Ainsi, parlez de chasteté à l'homme qui vit dans un commerce criminel : la liberté même avec laquelle vous vous exprimez sur l'objet de sa passion, ne fait que l'enflammer et l'y attacher davantage.

Comment donc exposerai-je à vos yeux les misères du pauvre, pour réussir enfin à vous faire bien concevoir de quels gémissements, et de combien de pleurs vous composez votre trésor? Oh! de quel prix vous paroîtront au jour du jugement ces paroles : *Venez les bien-aimés de mon père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la constitution du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire.* Mais aussi, quelle épouvante et quel désespoir, quelle sombre tristesse enveloppera vos yeux, quand vous entendrez cette sentence : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans les ténèbres extérieures, qui étoient préparées au démon et à ses anges, parce que j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné*

Matth. xxv.
34—41

(1) La Colombière citant saint Basile. (*Serm. sur l'aumône*, tom. iv, pag. 131.)

à boire ; j'étois nu , et vous ne m'avez point revêtu. L'arrêt ne condamne point ici celui qui a volé ; mais celui qui n'a pas donné.

Tout ce que je viens de vous dire , c'est le zèle de votre salut qui me l'a dicté. Si vous êtes dociles à cette instruction , vous êtes assurés de la récompense qui vous est promise ; si vous y êtes infidèles , vous avez entendu la sentence. Plaise au Ciel qu'elle ne vous atteigne pas ! Le moyen d'y échapper , c'est de faire de vos richesses la rançon de vos péchés , et le titre des célestes récompenses auxquelles vous êtes appelés , par la grâce de celui qui nous a tous destinés à son royaume , à qui appartient la gloire et l'empire , dans tous les siècles des siècles. Amen.

Homélie contre les riches , à l'occasion de ces paroles de l'Évangile :

« Alors un jeune homme s'approche (de Jésus-Christ), pag. 51.
et lui dit : Bon maître , quel bien faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Pourquoi m'interrogez-vous , et pourquoi m'appellez-vous bon ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. Que si vous voulez entrer dans la vie , gardez les commandements. Quels commandements ? lui dit-il. Jésus repartit : Vous ne tuerez point ; vous ne commettrez point d'adultère ; vous ne déroberez point , vous ne porterez point de faux témoignages. Honorez votre père et votre mère , et aimez votre prochain comme vous-même. Ce jeune homme lui dit : J'ai gardé tous les commandements dès l'âge

le plus tendre ; que me manque-t-il encore ? Jésus lui répondit : Si vous voulez être parfait , allez vendre ce que vous avez , et le donnez aux pauvres , et vous aurez un trésor dans le Ciel ; puis venez et me suivez. Ce jeune homme , ayant entendu ces paroles , s'en alla tout triste , parce qu'il avoit de grands biens. Et Jésus dit à ses disciples : Je vous le dis , en vérité , un homme riche entrera difficilement dans le royaume du Ciel.» (Matth. XVIII. 16—23. Luc. XVIII. 18—24.)

Fig. 51.

Reconnoître , comme il fait , Jésus-Christ pour le vrai maître , dédaigner le faste des pharisiens , l'orgueil des docteurs de la loi , pour désérer hautement ce titre à celui qui seul en effet le mérite , s'informer de lui comment il pourra parvenir à la vie éternelle , voilà ce qu'il y avoit de louable dans le jeune homme de notre Évangile. Mais après avoir reçu de salutaires conseils , les négliger , et n'y point conformer ses mœurs ; mais le quitter , et s'en retourner tristement parce que sa réponse ne s'accorde pas avec l'amour des richesses , et la secrète avarice dont son cœur est possédé ; voilà ce qui annonce peu de résolution dans le caractère , inconséquence , disposition à suivre moins ce qui fait le véritable bien , que ce qui passionne la multitude. Quoi ! vous l'appellez maître ; et vous n'agissez pas comme étant son disciple. Vous avouez qu'il est bon ; et vous repoussez ce qu'il vous offre. Toutefois un être bon ne peut donner rien que de bon. Vous l'interrogez

sur la vie éternelle ; et vous faites bien voir que vous êtes enchaîné dans les liens de la vie présente.

Sa réponse vous semble dure , impraticable.

Vendez ce que vous avez , et donnez-le aux pauvres.

Eh ! dites-moi , qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans ces paroles ? Qu'il vous eût proposé les laborieux exercices de la culture des terres , ou les courses pénibles de la navigation , quelque'une en un mot , de ces fatigantes professions , auxquelles on se dévoue pour acquérir des richesses ; l'on pourroit vous pardonner d'en ressentir quelque peine. Mais si le moyen qui vous est indiqué est facile ; qu'au lieu de vous en réjouir , vous en conceviez de la tristesse ; c'est vous exposer à perdre tout le mérite de vos bonnes œuvres. Je suppose vrai , comme vous nous le dites , que vous ne soyez coupable , ni d'homicide , ni d'adultère , ni de vol , ni de faux témoignage ; vous rendez inutile le soin que vous avez pris de pratiquer la loi , faute d'ajouter ce qui reste , et ce qui peut seul vous ouvrir l'entrée du royaume de Dieu. Si un médecin s'en-

Pag. 52.

triste et chagrin. Je dis *ce qui vous manque* ; car, certainement vous êtes bien loin de remplir , ainsi que vous vous en vantez faussement , toute l'étendue du précepte qui oblige d'aimer le prochain comme soi-même. S'il en étoit ainsi ; pourquoi , jeune comme vous êtes , seriez-vous si riche ? On ne l'est pas , quand on a soin des pauvres , quand on partage avec eux , quand on ne se réserve que le nécessaire pour leur abandonner le reste. Qui aime le prochain comme lui-même , ne doit rien avoir de plus que le prochain. D'où vous vient donc cet immense superflu ? d'où ? De ce que vous vous occupez beaucoup de vos propres jouissances , et très peu de celles des autres. Ainsi plus vous avez de richesses ; et plus aussi vous manquez à la charité. Si non , il y a long-temps que vous y auriez renoncé pour les répandre. Aujourd'hui , elles vous tiennent comme vos propres membres , et la séparation vous en seroit aussi douloureuse que celle d'une partie de vous-même. Si vous aviez été fidèle à donner des habits à ceux qui n'en avoient point , du pain à ceux qui en manquoient ; si votre maison s'étoit ouverte au malheureux , et votre cœur à l'orphelin ; si en un mot , vous aviez été réellement touché du sort de tous les indigents , à quel sujet seriez-vous aujourd'hui dans cette affliction ? Pourquoi tant de peine à vous défaire du reste ? Dans le commerce , on ne voit personne se désoler de livrer ses mar-

chandises pour des échanges : on met de l'habileté à donner une chose de moindre valeur pour une autre plus précieuse : on s'en vante comme d'une bonne affaire ; et ici qu'il est question d'échanger un peu de boue que vous appelez or et argent contre la vie éternelle , vous ne vous en consolez pas !

Mais à quoi vous serviront-elles , ces richesses ? A vous procurer un plus somptueux habillement ? Mais quelques annes d'étoffes ; voilà autant qu'il en faut pour se couvrir. A charger votre table de plus de mets ? Votre estomac ne vous demande que la plus simple nourriture (1). De quoi vous affligez-vous donc ? Qu'est-ce que l'on vous enlève ? la considération , l'éclat que donne l'opulence dans le monde ? Si vous étiez indifférent à cette prétendue gloire d'ici-bas , vous en trouveriez une autre bien plus réelle , celle qui mène au royaume du Ciel.

Mais , dit-on , on aime à être riche seulement pour le plaisir de l'être , dût-on ne tirer aucun profit de ses richesses. — Qu'il n'y ait pas un grand avantage à garder son argent , personne ne le contestera. Mais je prétends , moi , quoique l'on puisse s'en étonner , et je l'affirme avec certitude , que l'on garde son bien en le répandant , et qu'on le perd en le retenant pour soi. Conservez-le , il vous échappe ; répandez-le , il vous reste. *Il a répandu ses richesses* ps. ccc. 9.

(1) Littéralement : Du pain suffit pour vous rassasier.

avec libéralité dans les mains des pauvres, dit l'Écriture ; *sa justice demeure dans tous les siècles*. Ce n'est, dit-on, ni pour se nourrir plus délicatement, ni pour se vêtir plus superbement, que la plupart souhaitent d'être riches. Et cependant le démon leur suggère mille dépenses inutiles. A les entendre, ils n'ont point de superflu ; ils ne peuvent se passer de faire telles dépenses ; et même en se bornant à ce pur nécessaire, leur fortune n'est jamais suffisante. Outre les besoins actuels, il faut bien penser à l'avenir, s'occuper de soi, s'occuper surtout de ses enfants ; et l'on fait la part de mille emplois divers : ceci, pour le temps présent ; cela, pour l'avenir : tant pour les charges du dedans ; tant pour la représentation au-dehors. On est d'une condition qui nécessite des voyages, un ameublement, un équipage ; et de là ce raffinement d'un luxe qui passe toute imagination..... Et quand, à la suite de ces incalculables profusions, il y a encore de l'excédant dans la fortune, on a grand soin de le mettre en réserve, de l'enfouir profondément, de le tenir sous bonne garde, sous le prétexte que l'on ne peut pas répondre de l'avenir, et qu'on ne sait si l'on n'aura pas quelque jour besoin de ses économies. Il est incertain si vous aurez besoin de cet argent : ce qui ne l'est pas, c'est la perte que vous occasionne votre dureté envers les pauvres. Quoi ! parce que vous n'avez pu, malgré vos in-

croyables prodigalités, épuiser votre or; vous allez cacher dans la terre ce qui vous en reste! Quelle extravagance! Vous creusez ses entrailles pour en tirer de l'or; et après l'en avoir arraché, vous l'y faites rentrer pour le soustraire aux regards et aux usages des hommes! C'est à vous que s'applique ce mot : *Où est votre trésor, là est attaché votre cœur.* Math. vi, 21.

Voilà pourquoi nos commandements attristent les riches. Ils ne croiroient pas vivre, s'ils ne s'occupent pas de dépenses superflues. Ce jeune homme de l'Évangile, et tous ceux qui lui ressemblent, sont précisément dans le cas d'un voyageur qui, s'étant mis en route pour aller voir les curiosités d'une ville, arrivé au pied des murs, s'arrêteroit dans un faubourg, et s'établirait dans une hôtellerie, sans achever le peu qui lui reste de chemin, par la peur de se fatiguer, et manqueroit par là tout le but de son voyage. Voilà à qui ressemblent ceux qui, fidèles dans les autres points de la loi, refusent de se priver en faveur des pauvres. J'ai vu telles personnes jeûner, prier avec gémissements, remplir toutes les pratiques religieuses où il n'y a rien à déboursier, et qui n'auroient pas donné une obole aux pauvres. A quoi leur sert une vertu qui ne peut leur ouvrir le royaume des cieux? *Il est plus facile* Mat. xviii.
à un câble d'entrer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche dans le royaume du Ciel. La sentence est

claire ; celui qui l'a prononcée, est la vérité même ; et ceux qui ne l'encourent pas sont en bien petit nombre (1).

Pag. 55.

Mais, s'écrie le riche, comment vivrai-je, si je renonce à tout ce que je possède ? et que deviendra le monde, si chacun vend et abandonne ce qu'il a ? Ne me demandez pas l'explication des commandements du Seigneur. Le Législateur sait bien combiner son ordonnance avec les moyens d'exécution. On met pour ainsi dire votre cœur dans une balance pour éprouver s'il a la force de s'élever jusqu'à la véritable vie, ou si le poids des attraites mondains l'abaisse vers la terre. Ce n'est point pour en jouir seul, mais pour en être le sage dispensateur que l'on vous laisse l'usage de vos richesses. Quand on vous les demande pour les pauvres, réjouissez-vous comme étant déchargé d'un dépôt qui ne vous appartenait pas, et n'en murmurez pas comme si l'on vous dépouilloit de votre bien. Elles vous suivroient après cette vie, qu'elles ne mériteroient pas encore de votre part un attachement de préférence à des

(1) La plupart des maximes, si bien développées dans les deux homélies de saint Basile contre le mauvais usage des richesses, ont été empruntées par nos prédicateurs. (Voy. le P. Le Jeune, *Serm.*, tom. 1, pag. 101. Joli, *Dominic.*, tom. III, pag. 457. Fromentière, *Carême*, tom. 1, pag. 361. Saurin, tom. VII. Montargon, tom. XI, pag. 133 et 149. Massillon. Bourdaloue, *Carême*, tom. II, pag. 1. Neuville, *Serm.*, tom. III, pag. 364. Bossuet, *Serm.*, tom. IX, pag. 358.)

richesses bien plus précieuses, devant qui elles s'annéantissent. Mais puisque vous ne sauriez les emporter avec vous, du moins faites-les profiter en les vendant. Achetez à ce prix le royaume du Ciel.

Qu'aurez-vous à répondre au souverain juge ? Vous décorez les murailles de vos maisons ; vous laissez nu votre semblable. Vous équipez vos chevaux avec luxe ; vous ne vous embarrassez pas que votre frère soit couvert de haillons. Vous enfouissez votre or ; et vous laissez le pauvre mourir de faim ! Vous ne refusez rien aux caprices d'une épouse mondaine et prodigue : c'est entre elle et vous une continuelle émulation à qui multipliera le plus et ses plaisirs et ses dépenses. Comment vous occuperiez-vous du soin des malheureux ? Que l'on vienne à vous dire : *Vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres ; afin de parvenir à la vie éternelle ;* vous voilà triste et déconcerté. Mais que l'on vous parle de ruineuses acquisitions pour de misérables superfluités dont bientôt il ne vous restera rien ; vous vous en applaudissez, comme si votre argent vous avoit valu les choses du monde les plus précieuses. Voyez les murailles dont cette grande ville est entourée : les ravages du temps qui les a sourdement minées ne vous laissent plus apercevoir que des ruines pendantes sur toute la ville, comme des rochers qui menacent de s'écroûler. Reportez-vous au jour où

furent élevées ces vastes constructions : que de pauvres alors furent sacrifiés par les riches qui présidoient à l'entreprise! que sont devenus ces somptueux ouvrages exécutés à si grands frais? où est l'homme à qui l'adulation en fit honneur (1)? Tout cela a disparu ; tout cela s'est anéanti comme ces édifices que les enfants s'amuse à bâtir sur le sable ; tandis que celui dont il fut l'ouvrage, expie dans les enfers l'orgueil de ces vaines magnificences.

Agrandissez, élevez votre âme plutôt que des murailles. Que votre maison soit plus ou moins spacieuse ; toujours vous rendra-t-elle le même service. Pour moi, lorsque je me rencontre un moment dans quelqu'une de ces maisons habitées par l'opulence, embellies par toutes les recherches de l'art ; j'en conclus que ce qui vaut le moins de tout ce que je vois, c'est le maître.

Dites-moi, quel plus grand service tirez-vous donc de sièges d'ivoire, de lits et de tables d'argent, pour que vos richesses, ainsi employées, ne puissent arriver jusqu'aux pauvres? Une foule de pauvres assiège votre porte, implorant votre pitié par de pathétiques accents; et vous, du ton le plus stoïque, vous répondez que vous ne pouvez suffire à tant de demandeurs. Tandis que vous l'affirmez avec serment, je vois à votre main le témoignage de votre mensonge : ce diamant, qui orne votre doigt,

(1) L'empereur Tibère, de qui le nom fut donné à la ville de Césarée.

tout muet qu'il est, vous accuse. Combien de malheureux le prix de ce seul diamant pourroit soulager ! combien de familles il arracherait à la misère.... ! Vous rebutez ce pauvre, et vous ne pensez pas qu'il y a un juge à qui vous aurez à rendre compte ! Vous n'avez pas eu de miséricorde ; n'en attendez pas de lui. Vous avez fermé votre porte, la porte du Ciel vous sera fermée. Vous avez refusé du pain ; vous n'obtiendrez pas la vie éternelle.

Vous me dites que vous êtes pauvre vous-même. Oui, j'en conviens avec vous ; car on est toujours pauvre avec tant de besoins, avec des désirs insatiables. Plus vous avez, plus vous voulez avoir ; et votre soif, comme celle de l'ivresse, ne fait que s'accroître à mesure que vous la satisfaites, moins heureux de ce que vous possédez, que mécontent de ce qui vous manque. Au moins dans votre imagination, tel homme est plus riche que vous : il faut, à tout prix, l'égaliser, et bientôt le surpasser. Tout ce que l'avare aperçoit, il le convoite. De même que *l'œil ne se lasse point de regarder*, le cœur de l'avare ne se lasse point de désirer. Semblable à la mort, il ne dit jamais : *C'est assez*. Malheureux ! eh ! quand donc jouirez-vous enfin de ce que vous avez, sans vous consumer ainsi par d'éternelles poursuites ?

Malheur, dit le Prophète, *à vous qui, pour jouir de maison à maison et champ à champ, dépouillez*

le prochain ! Eh ! que de prétextes pour colorer son usurpation ! que de manœuvres pour la faire triompher ! Achab voudroit avoir la vigne de Naboth ; il le fait mettre à mort. Tremblez , ô vous qui avez pour voisin , à la ville ou à la campagne , un avare puissant. La mer a des rivages qu'elle ne franchit pas ; la nuit se renferme dans l'espace qui lui fut tracé : l'avare ne connoît ni temps , ni mesure , ni règle ; c'est la flamme qui saisit et dévore tout ; c'est le torrent qui se déborde et entraîne tout dans son passage. Une première iniquité n'est qu'un attrait à en commettre de nouvelles ; ses victimes mêmes , il les force à devenir ses complices , par la peur de l'oppression.

Mais quel sera donc , après tout , le dénouement de tant d'injustices , de violences , de brigandage ? Vous avez tant d'arpents de terre , tant de revenus ; vous envahissez dans vos vastes domaines telles montagnes , telles plaines , telles forêts , tels fleuves ; que vous faut-il encore ? et à quoi bon tout cela , quand trois coudées de terre vous attendent , quand quelques pierres suffiront pour garder votre misérable cadavre ? Pour qui donc tant de soins et d'embarras ? pourquoi cet insolent mépris de toute loi divine et humaine ? pourquoi serrer dans vos mains une paille stérile ? Que dis-je stérile ? c'est elle qui alimentera les feux éternels. A ce jour terrible où le fils de Dieu viendra prononcer son rigoureux juge-

ment , qu'aurez-vous à dire pour votre défense , en présence des nombreuses victimes de votre dureté, qui crieront vengeance contre vous ? quels avocats intéresserez-vous à votre cause ? quels témoins subornerez-vous ? comment corromprez-vous un juge qui ne se laisse pas séduire ? où seront et vos flatteurs , et vos trésors , et tout ce faste de votre dignité... ? De quelque côté que se porteront vos regards , partout les images de vos crimes : ici l'orphelin en pleurs, et la veuve gémissante ; là, les pauvres que vous avez opprimés, les serviteurs que vous avez maltraités , les voisins que vous aurez irrités ; tout s'élèvera contre vous , toutes vos iniquités se réuniront à la fois pour vous investir de toutes parts. Oh ! que ne puis-je étaler sous vos yeux toutes les rigueurs de ce jugement , où *la colère du Seigneur éclatera du haut des cieux* , où , tandis que les bons Rom. 1. 14. ressusciteront pour la vie éternelle , les méchants , couverts d'une confusion éternelle, seront livrés à ces feux vengeurs qui les poursuivront à jamais ! Soyez du moins sensible à ces menaces , si vous ne l'êtes pas à l'autorité du Seigneur. Mais il y a long-temps que votre oreille est fermée à nos paroles. Comment donc réussir à nous faire entendre , si vous n'êtes touché ni par le saint désir du Ciel , ni par la crainte des supplices de l'enfer ? quel remède à un aussi coupable délire ?.....

Examinez de sang-froid la nature des richesses : rom. 1. 14.

cet or, ces brillants dont vous êtes éblouis, qu'est-ce en soi que tout cela? rien que de la pierre.... De tous ceux qui les recherchent avec le plus de passion, en est-il un seul à qui les richesses aient pu assurer un moment de vie? qui jamais a trouvé dans son or un rempart contre la mort ou contre la maladie....? C'est la richesse qu'il faut accuser des maux qui désolent l'humanité. D'où viennent les inimitiés qui arment les frères contre les frères, les calomnies, les parjures? n'est-ce pas la richesse qui les produit?

Mais ne faut-il pas que je conserve mes biens pour mes enfants? — Tel est le spécieux prétexte de la cupidité. L'intérêt de vos enfants! dites plutôt, celui de votre passion. Vos enfants! Dieu n'est-il pas leur père, leur Seigneur? N'est-ce pas aussi d'un autre que vous qu'ils ont reçu le jour, qu'ils attendent leur subsistance? l'Évangile a-t-il excepté le mariage de cet oracle : *Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres*. Lorsque vous demandiez à Dieu de bénir votre mariage, et de vous donner des enfants; ajoutiez-vous à votre prière : *Donnez-les-moi pour que je sois infidèle à vos commandements; donnez-les-moi pour m'éloigner de votre royaume*. Ces richesses que vous comptez leur laisser, qui vous répond du bon usage qu'ils en feront? Combien de fois les richesses n'ont-elles pas été pour la jeunesse l'occasion des plus criminelles débauches? Entendez le sage qui vous dit : *J'ai vu une bien fâcheuse ma-*

ladie ; des richesses conservées avec soin pour le malheur de celui qui les possède. Et encore : Je laisse Mat. xi. 19.
après moi un héritier ; et qui sait s'il sera sage ou insensé ? Prenez donc garde que ces richesses, amassées par vous avec tant de peine, ne deviennent un jour la matière des crimes de vos enfants ; et que , puni pour vos fautes personnelles , vous ne le soyez plus sévèrement pour les fautes plus grandes encore que vous aurez provoquées. Mais n'avez-vous pas une âme qui doit vous être plus chère que vos enfants ? Page. 60. n'êtes-vous point lié à cette âme par des nœuds encore plus étroits ? Elle a le droit d'aînesse ; elle a donc les premiers droits au partage. Si vous venez à la perdre , que deviendrez-vous ? et si vous la négligez , qui en prendra soin ?

Que si vous n'avez point d'enfants , comment prétendrez-vous justifier votre avarice ? — Je ne vendrai pas , dites-vous , je ne donnerai point aux pauvres , parce qu'on a mille besoins dans la vie. — Ce n'est donc pas du Seigneur que vous recevez des leçons ; ce n'est pas l'Évangile qui doit régler votre conduite ; mais vous êtes à vous-même votre législateur et votre maître. Voyez à quelles conséquences vous mène un semblable raisonnement : à regarder comme impraticables les ordonnances du Seigneur , et à vous dire plus sage que le Législateur suprême (1).

(1) Rapprochement / *Un Dieu, Sermon sur l'aumône, Carême, tome. 10, pag. 170 et suiv.*

Mais enfin , laissez-moi jouir pendant ma vie , et à ma mort je compte bien léguer aux pauvres. — C'est-à-dire que vous deviendrez humain , quand vous cesserez d'être homme. C'est lorsque je vous verrai parmi les morts que je vous dirai ami de vos frères. En vérité , vous aurez droit à de pompeux éloges , parce que , du fond de la tombe et du sein de la corruption , vous serez devenu libéral et magnifique ! Pour quel temps , dites-moi , demanderez-vous à être récompensé ? est-ce pour celui de votre vie , ou pour celui qui a suivi votre trépas ? Pendant que vous viviez , plongé dans les délices et les dissipations , vous n'aviez pas même un regard pour le pauvre. Aujourd'hui que vous voilà mort , quels actes pouvez-vous faire ? quelle récompense avez-vous à réclamer... ? Vous promettez d'être bienfaisant par écrit et sur des tablettes : mais d'où savez-vous , à point nommé , le moment de votre départ ? qui viendra vous l'annoncer ? qui vous répond du genre de votre mort ? Combien ont été enlevés subitement , frappés par un accident imprévu , et dont la violence ne leur a pas laissé la faculté d'articuler une seule parole ! Est-il si rare de voir la fièvre jeter le mourant dans un délire total ? Pourquoi donc attendre le moment où vous ne serez plus à vous-même ? où , absorbé dans une profonde nuit , accablé par la souffrance , abandonné de tout secours , vous n'aurez près de vous pour héritier ,

qu'un avide spéculateur épiant votre succession, uniquement occupé de ses intérêts, et point du tout de vos intentions. Dans cette effroyable solitude, vous reconnoîtrez enfin votre égarement; vous gémirez d'avoir attendu d'accomplir la loi du Seigneur, jusqu'à cette heure où votre voix défaillante et votre main déjà saisie par les convulsions de la mort, seront également incapables d'exprimer votre pensée. Vous le pourriez encore, qu'après vous, vos dernières volontés, peu respectées, échoueroient contre un défaut de formes, contre une transposition de lettres, contre une simple erreur de noms, contre la fourberie de deux ou trois témoins subornés. Pag. 61.

Pourquoi donc vous abuser vous-même, en perdant vos richesses dans un luxe dangereux, et vous promettant pour l'avenir de disposer de ce dont vous ne serez plus maître? — Je jouirai durant ma vie, et à ma mort, j'observerai le précepte. — Abraham vous répondra comme au mauvais riche : *Vous avez reçu vos biens pendant que vous viviez :* avec ce lourd bagage de vos richesses, vous ne pouvez franchir l'étroit passage qui conduit à la vie éternelle..... Lorsque vous viviez, vous avez donné à vos biens la préférence sur les commandemens du Seigneur : ce n'est qu'après votre mort que vous avez préféré les commandemens à vos biens, parce qu'ils devenoient les instrumens de votre 106. xv. 25.

perte. — Que ce ne soit pas un tel qui les recueille après moi , mais le Seigneur. — N'est-ce pas plutôt l'esprit de vengeance , que le sentiment de la charité , qui a dicté cette disposition ? Lisez votre testament : Je voudrais vivre encore , dites-vous à peu près , et jouir de mes biens. C'est à la mort et non pas à vous que l'on en doit savoir gré. Si vous n'aviez pas dû mourir , vous n'auriez guère pensé au Seigneur. *Ne vous trompez pas ; on ne se moque pas de Dieu.* On ne conduit pas un mort à l'autel. Il faut à Dieu une victime vivante. La belle preuve de générosité que le don de ce que l'on a de trop ! Vous n'offrez au bienfaiteur suprême que ce dont vous ne savez que faire. Vous n'oseriez pas recevoir des hôtes illustres avec les restes de votre table ; et vous prétendez apaiser Dieu avec les restes de votre opulence (1) !

Gal. vi. 7

Vous avez vu à quoi vient aboutir l'attachement aux richesses : cessez donc enfin de vous passionner pour elles. Plus vous les aimez , plus vous devez être jaloux de les conserver sans en rien perdre. Le moyen de tout garder , de tout emporter avec vous , c'est d'en rendre le Seigneur dépositaire , et non des étrangers. Qui sait , si quand vous ne serez plus , on ne vous disputera pas les honorables obsèques auxquelles vous vous attendez ? « A quoi bon tant de

(1) Ces sages maximes ont été souvent répétées dans nos chaires chrétiennes ; elles l'ont été rarement avec cette vigueur de pathétique.

dépenses pour un cadavre ; elles profiteroient mieux aux vivants. » Ainsi parleront des domestiques qui voudront capter la bienveillance de vos héritiers. Prévenez-les : ne laissez pas à d'autres qu'à vous-même le soin de vous composer vos propres funérailles. La piété sait bien faire les honneurs d'une sépulture. Descendez au tombeau dans toute la pompe de votre parure ; que vos richesses y deviennent votre escorte. Suivez les avis du plus sage des conseillers , de Jésus-Christ dont l'amour pour vous est éprouvé , de Jésus-Christ qui s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté , qui s'est donné lui-même pour être le prix de notre rédemption. Abandonnez-vous à sa conduite ; il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile. Soumettons-nous à lui ; nous ne pouvons douter de sa charité ; témoignons-lui notre reconnaissance , il nous a fait déjà tant de biens ! et pratiquons sans réserve tous ses commandements , pour mériter l'héritage de la vie éternelle en Notre Seigneur Jésus-Christ , à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

Homélie prononcée dans un temps de famine et de sécheresse.

Pag. 62.

Le lion rugira : qui ne sera pas saisi de frayeur ? Le Seigneur Dieu a parlé , et qui est-ce qui ne phétisera pas ? Ces paroles sont du prophète Amos , à qui nous allons emprunter les salutaires conseils qu'il donnoit à son peuple dans une calamité pareille à celle que nous éprouvons. Autrefois , ce saint homme affligé de voir les Israélites , infidèles au culte de leurs pères , profaner insolemment la loi divine , et s'abandonner à une infame idolâtrie , fit retentir partout le cri de la pénitence , exhorta son peuple à se convertir , et à conjurer les justes et sévères châtimens dont il étoit menacé. Fasse le Ciel que je sois pénétré du même zèle que ce prophète antique ; mais non pas que nous ayons à gémir des mêmes maux qu'Israël !

Ce peuple , opiniâtre dans ses résistances , et tel qu'un coursier fougueux , indocile au frein , refusa constamment de se prêter aux sages directions qui auroient pu le sauver ; et s'emportant sans règle et sans mesure à travers les précipices , il a fini par tomber dans cette ruine épouvantable , que ses crimes avoient trop bien méritée. Daigne la divine bonté , écarter de vous de semblables malheurs , ô mes enfans , que j'ai engendrés par l'Évangile , que

j'ai comme enveloppés de langes par la bénédiction de mes mains ! Recevez mes paroles et mes avertissements avec une confiance filiale ; imprimez-les dans vos cœurs ; qu'ils y restent gravés profondément, afin que tous nous puissions recueillir , moi le fruit heureux de mes travaux , vous la récompense de votre docilité.

Que voyons-nous maintenant , mes frères ? Sur nos têtes , un ciel d'airain , qui nous refuse impitoyablement ses nuages et ses bienfaisantes rosées ; un calme , une sérénité funestes que nous avons auparavant sollicités par tous nos vœux , dans le temps où ce même ciel enveloppé d'une obscurité profonde ne laissoit point la lumière du soleil parvenir jusqu'à nous. Aujourd'hui , une affreuse sécheresse dévore la terre dépouillée, flétrie, sans fruits et sans moissons , entrecoupée de toutes parts , et recevant jusque dans ses entrailles les rayons ardents qui la brûlent. Les fontaines ne nous donnent plus leurs eaux vives et dont le cours ne fut jamais interrompu ; le lit des plus grandes rivières est à sec ; rien qui supplée au manque d'eau pour la plupart d'entre nous , réduits par ce défaut à la plus déplorable extrémité. Comme les Israélites dans le désert, nous implorons un nouveau Moïse, dont la baguette toute-puissante fasse sortir l'eau du rocher, ou tomber du ciel une manne nourricière, pour étancher la soif et la faim qui nous pressent à la fois.

Pag. 63.

Ecol. VII.

VII.

Elles sont telles , hélas ! que cette ville infortunée sera peut-être un jour citée , comme un exemple de la colère du Ciel. Mes yeux se sont portés sur les campagnes qui l'environnent : et à leur aspect , ils se sont baignés de larmes ; et mon âme navrée de douleur s'est répandue dans les plus tristes gémissements. Les grains ensemencés n'avoient pas commencé encore à lever , que déjà ils s'étoient desséchés ; ou , si quelques-uns parvenoient à éclore , brûlés par le soleil , ils subissoient bientôt la même destinée ; en sorte que nous pouvons bien dire , en renversant les paroles de l'Évangile : *Il y a beaucoup d'ouvriers , mais point de moisson.* Les laboureurs assis dans les campagnes , les mains abattues sur leurs genoux , contemplent avec effroi ces plaines arides , tant de sueurs et de travaux en pure perte , leurs petits enfants , leurs épouses qui leur demandent du pain sans leur pouvoir répondre autrement que par des pleurs et par des sanglots. Ils touchent et retouchent ces épis avortés ; et vous les entendez qui se lamentent comme des pères à qui la mort vient d'enlever des fils au berceau. C'est donc à nous aussi que le même prophète peut adresser ces paroles : *J'ai empêché la pluie d'arroser vos champs , lorsqu'il restoit encore trois mois jusqu'à la moisson ; j'ai fait , ou qu'il a plu sur une ville , et qu'il n'a point plu sur une autre ; ou qu'il a plu sur un endroit d'une ville , et que l'autre est*

LUC. X. 21.

AMOS. IV. 7-8.

demeuré à sec, parce que j'ai empêché qu'il n'y plût. Deux ou trois villes sont alliées à une autre pour y trouver de l'eau à boire ; et ils n'ont pu apaiser leur soif, parce que vous n'êtes point revenus à moi, dit le Seigneur.

Apprenons de ces paroles, que c'est pour nous punir de nous être éloignés de lui que Dieu nous a infligé ce châtement ; non pour nous détruire, mais pour nous corriger, comme fait un père tendre dont la rigueur, en châtant ses enfants, a pour but, non de leur être nuisible, mais de les ramener à leur devoir.

C'est le nombre toujours croissant de nos péchés qui a changé la nature des saisons, et altéré leur température accoutumée. L'hiver ne s'est point montré avec son mélange ordinaire de sec et d'humide ; mais tout entier froid et glacial, il a manqué complètement de neiges et de pluies. Le printemps n'a apporté que de la chaleur sans humidité ; le chaud et le froid, excédant alternativement les bornes que la nature sembloit leur avoir prescrites, ont paru ligués à la fois contre nous, et nous ont disputé les aliments nécessaires à notre subsistance.

Quelle est donc la cause de ces désordres, et d'une aussi étrange confusion ? Pourquoi ce renversement ? Examinons la chose de sang-froid. Est-ce que cet univers marcheroit au hasard ? Ou bien, le Dieu souverain qui le gouverne ou père auroit-il négligé le

soin de son administration? Seroit-il déchu de son empire et de sa puissance? ou bien auroit-il changé dans une inflexible rigueur la tendre Providence qui veille à tous nos besoins? Il y auroit de la démence à le croire; disons seulement que cette même Providence se fait reconnoître à d'autres marques. Nous sommes comblés de ses biens; et nous n'en faisons point part aux autres. Nous vantons la bienfaisance; et nous sommes sourds aux cris de l'indigent. Esclaves affranchis, nous sommes sans pitié pour ceux qui gémissent encore dans la servitude. Dieu nous ouvre la source intarissable de ses dons; à peine avons-nous pour les pauvres quelque aumône misérable. Dieu ne nous retire ses bienfaits que parce que la charité s'est refroidie parmi nous. Vainement les pauvres font retentir les accents de la détresse, et les supplications de la prière; leurs voix se perdent dans les airs. Elles ne trouvent point de cœurs qui veuillent les entendre; et les nôtres, ces prières que nous adressons à Dieu, quelles sont-elles? Vous, pour la plupart, hommes qui m'écoutez, vous ne pensez pas même à prier; tout votre temps est consumé par votre négoce: vous, femmes, vous ne secondez que trop fidèlement vos maris dans ce stérile emploi de vos journées. Ou bien on ne se rend point à nos exercices de prière; ou bien l'on n'y assiste qu'avec ennui, qu'avec dégoût, qu'avec une continuelle agitation, attendant avec impatience le dernier

chant des psaumes , pour s'échapper du lieu saint comme d'une prison..... On court çà et là dans la ville, l'on va, l'on vient, sans trouble, sans inquiétude, comme dans un jour de fête, sans penser seulement à tout ce poids d'iniquités qui ont attiré sur nous les fléaux qui nous assiègent. Nous ne comptons autour de nous dans ce temple que des enfants innocents du crime dont nous sommes châtiés, et qui ne savent pas comment l'on peut apaiser par ses prières le Ciel irrité.

Comparez au milieu de nous, ô vous! dont les péchés accusent nos malheurs; prosternez-vous, pleurez, gémissiez; laissez faire aux enfants ce qui convient à leur âge. Pourquoi vous cachez-vous, quand c'est de votre cause qu'il s'agit? Pourquoi faites-vous paroître, à votre place, celui qui n'est pour rien dans votre crime? Croyez-vous que Dieu soit dupe de cette substitution? Sans doute qu'il est bon que les enfants viennent au temple; mais avec vous, et non pas seuls.

Les Ninivites voulurent apaiser le Seigneur par leur pénitence. A la prédication de Jonas, ils pleurèrent leurs péchés : les vit-on se contenter d'envoyer à leur place leurs enfants, et se réserver à eux les festins et les plaisirs? Non. Les pères qui se sentoient coupables, commencèrent les premiers par jeûner et se couvrir de cendre; puis, contraignirent leurs enfants d'en faire autant, afin que la tristesse

Pag. 63.

Jon. iii, 5.

Jon. III. 7.

de la pénitence s'étendît sur tous les âges , depuis le plus tendre , et que tout le monde sans distinction y participât , les uns par choix , les autres par nécessité. Ils n'en exemptèrent pas même les animaux. Jeunes et vieux , riches et pauvres , tous les habitants de cette grande ville , crièrent ensemble au Seigneur. A leur tête , le roi , remplaçant par une salutaire humiliation la pompe de son rang , se couvrit la tête de cendre ; il changea sa pourpre contre un cilice ; et , descendu de son trône , il se prosterna jusqu'en terre , se confondant avec la multitude , parce que le maître commun de tous les hommes étoit irrité. Et quand le Seigneur les vit ainsi humiliés soumettre aux rigueurs de la pénitence tous les âges et toutes les conditions ; ce fut alors qu'il eût pitié de ce peuple , qu'il révoqua sa sentence , et couronna par la joie d'un pardon général l'amertume de l'affliction à laquelle il s'étoit dévoué (1).

Tel fut l'exemple que donnèrent les Ninivites ; et telle devrait être notre pénitence. Mais hélas ! prompts à commettre le mal , nous sommes lents à faire pénitence. Qui de nous mêle ses larmes à ses prières pour demander à Dieu des pluies salutaires ? Qui pense , comme David , à baigner son lit de ses

(1) Nous avons abrégé cette description , dont nous n'avons conservé que les principaux traits.

pleurs? Qui court au-devant de l'étranger, pour lui OSAI. VIII. 3.
laver les pieds, essuyer la poussière qui les couvre,
pour solliciter Dieu à dissiper aussi la sécheresse PS. 60.
qui nous accable? Qui est-ce qui nourrit l'orphelin
abandonné, afin d'obtenir que Dieu donne à ce
jeune épi, desséché par l'haleine brûlante des vents,
la nourriture dont il manque? Qui a-t-on vu as-
sister dans sa détresse la pauvre veuve, afin de re-
cevoir à son tour des mains de Dieu la récompense
de sa libéralité? *Déchirez*, nous crie le Prophète, ISA. I. 5.
cette obligation arrachée par violence, afin que votre
propre dette vous soit remise. Anéantissez ces con-
trats usuraires, afin que la terre produise ses fruits
accoutumés. C'est parce que l'or et l'airain, stériles
de leur nature, deviennent féconds entre vos mains,
que la terre, naturellement féconde, se voit con-
damnée à la stérilité pour punir ses coupables ha-
bitants. Que ceux-là, dont l'avarice insatiable met
toute son étude à accumuler des richesses, nous
apprennent à quoi leur serviroient leurs trésors,
s'il plaisoit au Seigneur irrité de prolonger plus
long-temps le fléau auquel nous sommes en proie.
Vous les verriez bientôt plus pâles que cet or qu'ils
ont amassé, s'ils venoient à manquer de ce pain
dont ils faisoient naguère si peu de cas, à cause de
la facilité où l'on étoit de s'en procurer. Qu'il n'y
ait plus de blé dans les magasins, que personne n'en
ait plus à vendre; à quoi leur servira-t-il d'avoir

leurs bourses pleines ? Ne faudra-t-il pas les enter-
rer avec cet or qui lui-même n'est que de la terre ;
unir une boue inutile à ce corps qui n'est que de
la boue ? Rien ne vous manque , excepté la seule
chose nécessaire , la faculté de vous nourrir . Avec
toutes vos richesses , formez une seule nuée , faites
tomber du ciel quelques gouttes de pluie ; obli-
gez la terre de vous donner ses productions ; essayez
si , en étalant tout le faste de votre opulence , vous
arrêterez la calamité publique . Peut-être implore-
rez-vous quelque homme de bien dont les prières
puissent nous être favorables , quelque Élie pauvre ,
exténué par la mortification , marchant pieds nus ,
couchant sur la dure , n'ayant pour toute richesse
qu'un manteau et son bâton ; pour maître , que la
prière ; pour famille , que le jeûne et la pénitence .
Il n'y a en effet qu'un tel homme dont les prières
puissent vous être sécourables ; si vous les obtenez ,
quelle idée vous ferez-vous alors de ces richesses
impuissantes qui vous ont coûté tant de sollicitude ?
Ne concevrez-vous pas enfin le plus profond mépris
pour cet argent , dont vous faisiez votre bien le plus
cher ?

Mais accusez-vous vous-même de la colère de
Dieu qui nous frappe , vous qui , gorgé d'or , n'avez
rien à donner ; vous qui passez près du pauvre ,
sans le regarder . Il ne faut que quelques coupables
pour attirer sur tout un peuple le courroux du Ciel .

Achan seul se rend coupable de sacrilège; toute l'armée d'Israël est punie. Zambri péche avec une femme de Madian, tout Israël en porte la peine. Que chacun de nous, mes chers enfants, interroge sa conscience : qu'il se réponde à lui-même sur ce qu'il a fait, soit en public, soit en particulier; et chacun de nous s'écriera avec le saint homme Job, mais bien plus justement : *C'est la main du Seigneur qui m'a frappé* (1).

J'ajouterai toutefois que la Providence permet ces sortes d'adversités pour éprouver les riches et les pauvres. C'est la patience dans les maux qui est la vraie pierre de touche de la vertu. C'est surtout dans les malheureuses circonstances où nous sommes que l'on peut reconnoître si tel est charitable, s'il a l'amour du prochain; si tel est reconnoissant envers Dieu, au lieu de se plaindre de lui; s'il ne change pas de langage avec les diverses révolutions de la vie. Je sais, non par ouï dire, mais pour en avoir été témoin, que telles personnes long-temps heureuses, et favorisées par le vent de la fortune, pour emprunter le langage du siècle, en remercioient Dieu, non pas, à la vérité, d'une manière qui ne laissoit rien à désirer, mais enfin elles l'en remercioient; quand tout à coup la face des choses a changé :

(1) Rapprochement. La Rue, *serm. sur la patience dans les maux publics*, *serm.*, pag. 390. Saurin, *serm. sur les malheurs publics de l'Europe*.

de riches qu'elles étoient, les voilà devenues pauvres; une maladie, une disgrâce, la perte de la réputation, remplacent une santé florissante, un grand crédit, une éclatante considération; plus alors d'expressions de reconnoissance; plaintes et blasphèmes; oubli de la prière; reproches faits à Dieu comme à un débiteur infidèle, sans penser que c'étoit bien plutôt un maître justement irrité, qui se vengeoit de leur ingratitude. Gardez-vous bien d'aussi criminelles dispositions; et quand il vous refuse ses présents accoutumés, dites-vous à vous-même : Est-ce donc la puissance qui manqueroit à l'Être souverain à qui obéissent le ciel et la terre, et de qui les saisons diverses ont reçu le principe de cette régulière succession qui les partage, et de la constante harmonie qui les enchaîne à nos besoins? Serait-ce la bonté? Mais, à remonter jusqu'à l'origine des choses : Qui l'obligeoit à créer l'homme, à lui imprimer, avec sa propre image, cette raison et cette intelligence qui l'ont conduit à la découverte des arts, et aux plus sublimes spéculations? Ces simples réflexions vous convaincront que la bonté est naturelle à Dieu, et qu'elle se fait sentir même dans ce temps de calamités. Car enfin, qui l'empêcheroit de permettre que les chaleurs et la sécheresse actuelle fussent un embrasement général? que le soleil, s'écartant quelque peu de sa route ordinaire, ne s'approchât des corps terrestres, et ne consumât tout

ce que nous voyons, ou qu'il tombât du ciel une pluie de feu, pour punir les crimes de la terre ?

Vous êtes pauvre ? Ne vous laissez pas abattre. L'excès de la tristesse mène au péché ; espérez en Dieu. Ignore-t-il l'état de souffrance où vous êtes ? Non sans doute. Il tient dans ses mains votre nourriture ; et ne diffère à vous la donner , que pour éprouver votre constance (1) , et s'assurer si vous ne ressembleriez pas à ces parasites , qui n'ont jamais assez de louanges et d'encens pour l'hôte qui les admet à sa table ; et , pour peu que sa libéralité se relâche , ils changent de langage , jusqu'à déchirer par les plus sanglantes médisances , l'homme dont la veille ils faisoient une espèce de divinité (2).

Parcourez l'ancien et le nouveau Testament : tous deux attestent l'attention d'une Providence nourricière. Élie s'étoit retiré au Carmel, montagne III Rég. xvi. élevée et déserte ; solitude austère où il n'avoit pour tout bien que sa personne, pour tout aliment que sa confiance en Dieu. Cependant voyez-vous qu'il

(1) Bossuet, dans un de ses sermons prêchés aux nouvelles catholiques : « Vous souffrez, mes chères sœurs, vous dirai-je, avant toutes choses, avec le grand saint Basile ; deviez-vous en être étonnées, étant chrétiennes ? Le soldat se reconnoît par les dangers et les périls ; le marchand, par la vigilance ; le labourer, par son travail opiniâtre ; le courtisan, par ses insolences ; et le chrétien, par les douleurs et les afflictions. » (Sermon, tom. ix, pag. 343.)

(2) Imité par Montaigne sur Yamboue, *Dictionnaire apostol.*, tom. 1, page 283.

soit mort de faim? Les corbeaux venoient fidèlement
 Dan. iv. 30. lui apporter de quoi manger. La fosse de Babylone
 31. renfermoit un jeune Israélite, captif comme ses
 concitoyens, mais libre par l'élévation de ses senti-
 ments. Condamné à être dévoré par les animaux
 féroces, les lions affamés le respectèrent; et pour
 que le juste ne mourût pas de faim, le prophète
 Ibid. 32. Habacuc venoit, soutenu par un ange, lui apporter
 de la nourriture. Pendant les quarante années qu'il
 passa au désert sous la conduite de Moïse, le peuple
 juif n'avoit ni laboureur qui cultivât la terre, ni
 bœuf qui traçât le sillon, ni pressoir, ni cellier, ni
 grenier: tout à coup, jaillissoient des fontaines, et
 la soif de ce peuple étoit apaisée..... Souvenez-vous
 I.Thess.v. 18. du saint patriarche Job, pour imiter sa patience;
 souvenez-vous du précepte de l'Apôtre: *Rendez*
grâce à Dieu en toutes choses. Vous êtes pauvre?
 Il y en a qui le sont plus que vous. Vous n'avez de
 vivres que pour dix jours? un autre n'en a que pour
 Pag. 6.) un. Il n'en a pas du tout? partagez avec lui le peu
 que vous avez. Dites au Seigneur: « Ce seul pain
 » qui me reste, voilà tout mon bien: après celui-là,
 » plus de ressource; mais votre parole passe avant
 » mes intérêts: mon frère n'en a pas; qu'il prenne
 » la moitié de celui-ci; chargez-vous vous-même,
 » ô mon Dieu! de ce qui me regarde. Je connois
 » votre bonté, je me repose sur votre puissance,
 » vous ne différerez pas beaucoup vos présents; au

» reste, vous me les donnerez quand il vous plaira ».

Que si vous parlez et agissez de la sorte, le pain que vous donnez dans votre détresse devient le germe d'une moisson abondante, le gage de votre nourriture, le garant de la miséricorde divine. La veuve de Sidonie disoit dans une semblable extrémité : *Vive le Seigneur, je n'ai que ce seul pain dans ma maison, pour me nourrir moi et mon fils.* III. REG. VIII. 14. Comme à elle, il vous sera donné en échange un vase d'huile qui ne diminuera pas, et une mesure de froment qui ne s'épuisera pas. La libéralité du Seigneur envers ses serviteurs fidèles leur rend le double de ce qu'elle reçoit ; elle ressemble aux eaux vives qui fournissent toujours et ne tarissent point...

L'épouvantable maladie que la faim ! De toutes les calamités humaines, celle-ci est la plus désolante ; elle est de toutes les morts la plus cruelle ; le tranchant de l'épée vous tue en un moment ; l'activité du feu ne vous laisse pas languir ; les bêtes féroces qui vous déchirent, ont bientôt dévoré leur proie. Mais la faim est un long martyre ; c'est une agonie prolongée, un poison qui couve sourdement au fond des entrailles et qui les mine ; c'est une mort qui sans cesse frappe sans abattre, et sans cesse suspend le dernier coup. Attirant à la fois tous les principes de la vie, éteignant la chaleur naturelle, atténuant par degrés l'embonpoint et la substance nourricière du corps, elle consomme les

forces que bientôt elle anéantit ; la chair appauvrie et desséchée s'attache aux os ; la peau s'est flétrie ; le sang raréfié n'y porte plus les vives couleurs qui l'animoient ; ce n'est plus seulement de la pâleur , c'est une teinte noirâtre qui vient se répandre sur le visage livide , et sur tout le corps ressemblant à un cadavre ; ses pieds débiles lui refusent leur office et ne se traînent que péniblement. La voix est grêle, entrecoupée ; les yeux obscurcis , éteints , semblent près de s'échapper de leur orbite ; le ventre sec et défaillant, sans soutien, sans équilibre , tombe, et ne tient plus qu'aux vertèbres dorsales.

Quiconque peut passer froidement auprès de ce malheureux , est un barbare digne de tous les supplices ; c'est une bête féroce ; le plus cruel des meurtriers.

A quelles extrémités la faim ne pousse-t-elle pas ceux qu'elle poursuit ? Elle étouffe les sentiments de la nature , le dernier cri de l'humanité. On a vu des mères dévorer leurs propres enfants , et leur donner pour tombeau le sein même qui les avoit fait naître. L'on peut en voir la preuve dans l'historien Josèphe (1). Cette épouvantable tragédie accompagna les calamités de tout genre dont les habitants de Jérusalem furent frappés en punition de leur déicide.

Pag. 70.

(2) *De Bello Jud.* , libr. vii.

Le Fils de Dieu ne se montra jamais plus sensible qu'à l'égard de ceux qui souffroient de la faim. *J'ai pitié de ce peuple.* Et dans son dernier jugement, ceux des justes qui seront les premiers appelés, sont ceux qui auront exercé la libéralité envers les pauvres. Pour eux, et les premiers honneurs, et les plus magnifiques récompenses. L'avare, au contraire, dont les mains s'étoient tenues fermées aux demandes du pauvre, sera livré avant tous aux feux éternels. Matth. viii. 12.

Nous voici dans des circonstances bien propres à nous rappeler le plus essentiel de tous les préceptes. Saisissez l'occasion de vous enrichir par le plus salutaire de tous les commerces. Le temps coule, il n'attend pas celui qui diffère. On n'arrête point le cours d'un fleuve, à moins de l'enfermer dans sa source naissante; il en est de même du temps: on n'en retient point la marche fugitive; on ne le rappelle point quand il s'est échappé; saisissez-le de front, à mesure qu'il s'avance. Donnez peu; vous recevrez beaucoup.

Écoutez, peuple chrétien, voici ce que dit le Seigneur, non point par sa propre bouche, mais par celle de ses ministres, dont il a fait ses organes. Vous qui avez reçu la raison en partage, ne vous montrez pas plus cruels que les animaux. La nature les fait jouir en commun des productions de la terre.... Quelques hommes s'approprient et veulent

- Pag. 71. posséder seuls ce qui appartient à tous. Rougissons de valoir moins que des païens, chez qui l'on a vu l'humanité respectée, au point que tout parmi eux étoit commun, et qu'une immense multitude paroisoit ne faire qu'une seule famille. Ce touchant spectacle fut donné par les premiers chrétiens. Dans
- Act. II. 44. ces beaux jours il n'y avoit qu'un cœur et qu'une âme. L'ancien et le nouveau Testament nous rappellent sans cesse à la charité, par les exemples qu'ils en produisent sous nos yeux. Si vous rencontrez un
- Gen. XLV. vieillard pressé par la faim; appelez-le près de vous pour le nourrir, comme Joseph à l'égard de Jacob. Si votre ennemi est dans la détresse; imitez le même patriarche, qui ne se vengea de ses frères que par des bienfaits, etc. Occupez-vous du présent et de l'avenir, et ne trahissez pas, par un vil intérêt, vos futures destinées. Ce corps, l'objet de vos prédilections, enveloppe grossière qui seule se montre à vos regards, tombera. Et, pour le jour où il faudra subir l'inévitable jugement, vous vous serez enlevé à vous-même les récompenses et la gloire du Ciel; vous vous serez préparé, au lieu des béatitudes de l'éternité, des feux qui ne s'éteindront jamais, des supplices sans terme et des douleurs sans consolation.
- Pag. 72. Ne croyez pas que je cherche à vous effrayer par des menaces vaines; ce sont les paroles mêmes du Dieu de vérité, dont tous les oracles seront accomplis sans qu'il y manque un seul iota. Votre chair
- Matth. v. 18.

ensevelie dans le tombeau ressuscitera , et votre âme y rentrera pour l'habiter encore. Toutes nos actions seront manifestées au grand jour ; et il ne sera appelé contre nous d'autres témoins que notre propre conscience ; et il sera rendu à chacun selon ses œuvres. Au Juge suprême soient la gloire , l'empire et l'adoration dans les siècles des siècles. Amen.

Discours adressé aux jeunes gens *sur l'utilité qu'ils peuvent retirer de la lecture des livres profanes* (1).

(Extraits.)

Mes enfants ! plusieurs motifs m'engagent à vous Pag. 72.
donner des conseils que je crois très sages , et qui , je m'assure , ne manqueront de profiter à ceux qui les auront accueillis favorablement. L'âge où vous me voyez parvenu , l'expérience que j'ai acquise dans les nombreuses situations de ma vie , les vicissitudes même de la fortune que j'ai souvent éprouvées , et qui donnent à l'homme toutes sortes d'enseignements ,

(1) Ce discours , l'un des plus célèbres de saint Basile , ne nous intéresse pas aussi immédiatement que ceux à qui il s'adresse. Nous n'en donnons que peu d'extraits. Les personnes qui en désireroient davantage , pourront consulter Rollin et le P. Thomassin qui en ont parlé ; l'un , dans son *Traité des études* ; l'autre , dans son ouvrage *De la manière d'étudier les poëtes* ; et surtout la nouvelle traduction , publiée (Paris , 1819) par M. Frémion , à qui il n'a pas été difficile de la faire valoir mieux que celle de l'abbé Auger.

Pag. 174.

m'ont assez instruit des choses humaines pour montrer à des jeunes gens qui vont commencer leur carrière, la route la plus sûre et la moins périlleuse. D'un autre côté, la nature m'attache à vous, et me donne le premier rang après les auteurs de vos jours, de sorte que je n'ai pas moins de tendresse pour vous qu'un père pour ses enfants; et vous, à moins que je ne me trompe sur les dispositions de vos cœurs, vous ne sentez pas, en portant vers moi vos regards, l'absence de ceux qui vous ont donné le jour..... Ne soyez pas surpris, si, joignant ma propre expérience aux leçons journalières de vos maîtres, et à celle des grands écrivains de l'antiquité, avec qui vous entretenez, pour ainsi dire, un commerce habituel par la lecture des ouvrages qu'ils nous ont laissés, je me flatte de pouvoir par moi-même vous donner quelques instructions plus utiles que les leurs. Or, voici ce que je viens vous apprendre : c'est qu'au lieu d'abandonner sans réserve à ces auteurs, comme à des pilotes infailibles, le gouvernail de votre âme, au lieu de suivre partout aveuglément de pareils guides, il faut, en prenant ce qu'ils offrent d'utile, savoir aussi ce qu'il importe de négliger. Mais comment acquérir cette connoissance, comment faire ce discernement? C'est de quoi je vais vous instruire sans plus tarder.

Mes enfants, nous ne faisons absolument aucun cas de cette vie terrestre; et nous ne saurions ni

regarder comme un bien, ni appeler de ce nom tout objet dont l'utilité ne s'étend pas au-delà. Ainsi, ni l'éclat de la naissance, ni la force, la beauté, la grandeur du corps, ni les hommages des peuples, ni la royauté même, en un mot, rien de ce qui peut être appelé grand dans le monde, n'est un bien pour nous, et ne mérite le moindre de nos souhaits. Ceux qui possèdent ces avantages, ne nous font point envie ; nous portons plus haut nos espérances ; et dans toutes nos actions, nous n'envisageons qu'un but, celui de nous préparer à une autre vie. Tout ce qui peut servir à cette fin, doit être l'objet de notre amour et de nos plus vives recherches ; mais ce qui ne peut nous y conduire, il le faut rejeter comme méprisable.

Dire quelle est cette autre vie, quels en seront le séjour et la nature, seroit un discours à la fois trop long pour le sujet qui m'occupe, et trop au-dessus de votre âge et de vos connoissances. Je n'en dirai qu'un mot qui pourra peut-être vous en donner une idée suffisante. Si l'on pouvoit concevoir et réunir par la pensée toutes les félicités du monde, depuis la création de l'homme ; l'on verroit qu'elles n'égalent pas la moindre partie du bonheur de l'autre vie ; que l'ensemble des biens d'ici-bas, apprécié à sa juste valeur, est plus éloigné du moindre des biens de la vie future, que les ombres et les songes ne le sont de la réalité ; ou plutôt, pour me

servir d'un exemple mieux approprié au sujet, autant l'âme est plus précieuse que le corps, autant l'autre vie l'emporte sur celle du monde présent.

Ce sont les divines écritures, qui nous conduisent à cette autre vie ; elles nous en ouvrent la voie par l'enseignement des saints mystères. Tant que l'âge ne nous permet point d'en pénétrer le sens et la profondeur, arrêtons nos regards sur des objets qui n'y soient pas tout-à-fait contraires, et exerçons sur eux la vue de notre âme, comme sur des ombres et des miroirs. Prenons exemple sur ceux qui veulent se former aux exercices militaires : ils apprennent d'abord les gestes et les danses ; et, après avoir acquis de l'adresse à ces divers jeux, ils vont dans les combats en recueillir le prix. Persuadons-nous bien que la plus grande de toutes les luttes nous est proposée, qu'elle demande toutes sortes de travaux, de fatigues et d'efforts ; et que pour s'y préparer, il faut fréquenter les poètes, les historiens, les orateurs, enfin ceux dont le commerce peut être de quelque utilité pour notre âme.

Pag. 175.

La vertu propre des arbres est de porter du fruit mûr dans la saison ; mais ils reçoivent une sorte de parure du feuillage qui s'agite autour de leurs branches. Il en est ainsi de l'âme : quoique son fruit essentiel soit la vérité, on ne la dépare point, en la revêtant d'une sagesse étrangère comme d'un feuillage qui recouvre le fruit, et lui donne un aspect

plus agréable. L'on dit que Moïse, ce législateur illustre, si renommé chez tous les peuples par sa sagesse, s'étoit exercé l'esprit aux sciences des Égyptiens avant de se livrer à l'étude des choses éternelles. Nous voyons, bien des siècles après, le sage Daniel agir de la même manière; ce ne fut, dit-on, qu'après avoir approfondi la science des Chaldéens à Babylone, qu'il se mit à étudier les divines Écritures. Act. vii. 22.

Il est assez prouvé que ces connoissances païennes ne sont pas sans utilité pour les âmes; mais comment faut-il en faire l'étude? c'est ce que je vais vous apprendre. Et d'abord, pour commencer par les ouvrages des poètes: comme ils offrent des récits de toute espèce; gardez-vous de tout écouter indistinctement. Lorsqu'ils vous montrent un homme vertueux, soit qu'ils en racontent les actions ou les discours; il faut l'aimer, le prendre pour modèle, et faire tous vos efforts pour lui ressembler. Offrent-ils l'exemple d'un homme vicieux; de peur de l'imiter, fuyez, en vous bouchant les oreilles, comme fit Ulysse, selon les poètes eux-mêmes, pour ne pas entendre le chant des syrènes; car l'habitude d'entendre des paroles contraires à la vertu, conduit à la pratique du vice. Il faut donc veiller sans cesse à la garde de notre âme; de peur que, charmés par l'attrait des paroles, nous ne recevions à notre insu quelque impression vicieuse, et qu'avec le miel nous

n'introduisons dans notre sein des sucS empoisonnés. Ainsi nous n'approuverons pas les poètes, quand ils mettent dans la bouche de leurs personnages les injures ou les sarcasmes ; quand ils décrivent l'amour ou l'ivresse , ou quand ils font consister le bonheur dans une table bien servie , et des chants efféminés. Nous les écouterons moins encore discourant sur leurs dieux....

Pag 176.

J'en puis dire autant des historiens. Quant aux orateurs , nous nous garderons d'imiter leur art de mentir ; car jamais le mensonge ne peut nous convenir, ni dans les tribunaux , ni dans aucune affaire, nous qui avons choisi le véritable et droit chemin de la vie. Mais nous recueillerons soigneusement les récits de ces auteurs, quand nous y verrons l'éloge de la vertu ou la condamnation du vice. Nous ne jouissons que du parfum des fleurs et de leurs couleurs, tandis que les abeilles savent encore y trouver le miel ; ainsi ceux qui ne se contentent pas de rechercher ce qu'il y a d'agréable et de séduisant dans les ouvrages des païens , peuvent même y trouver des trésors pour leur âme.

Tout le reste est plein d'une érudition étrangère à notre sujet.

Homélie sur la colère.

[Saint Basile prend pour sujet et pour texte ces paroles de l'Apôtre : *Que toute colère , tout emportement , toute clameur , enfin toute malice , soient bannis d'entre vous.* Il appuie ce précepte de cet autre de l'Évangile : *Quiconque se met en colère sans raison contre son frère , mérite d'être condamné par le jugement ,* ainsi que d'autres textes qui nous recommandent de ne pas donner lieu à la colère , en excitant imprudemment ses violents orages. Après avoir opposé à ce vice l'autorité de la loi , il le combat par celle de l'expérience.]

Quand une fois la colère a pris sur la raison un ascendant funeste , elle la trouble , elle l'éteint. La colère abrutit l'homme , au point de n'y plus rien laisser d'humain. Ce que le poison produit dans les membres où il pénètre , la colère le fait dans les âmes où elle porte ses transports et son délire ; vous les voyez tressaillir , se précipiter avec l'impétuosité du chien dans les accès de la rage , s'élançant pour piquer et mordre comme le scorpion et le serpent gonflés de venin. Tel est le langage , telles sont les similitudes qu'emploie l'Écriture quand elle veut peindre ces brutales passions , qui offrent une si frappante analogie avec les inclinations perverses de certains animaux ; et certes , à qui comparer mieux

qu'à ces êtres malfaisants, ennemis déclarés du genre humain, ces hommes qui semblent nés pour s'entre-nuire, et pour faire du mal à leurs semblables ?

Les effets de la colère, quels sont-ils ? Nul frein, nulle discrétion dans le langage, nulle mesure dans les mouvements; insultes, reproches, calomnies, violences; mille désordres impossibles à raconter. Dans ses furieuses agitations, vous l'allez voir armer du glaive ses homicides mains, et le plonger dans le sang. Aveuglés par la haine, les frères oublient qu'ils le sont; les pères et les enfants n'entendent plus la voix sacrée de la nature. L'homme ne se connoît plus lui-même; comment reconnoîtroit-il ses proches ? Emportés par la fougue qui les égare et les domine, vous diriez des torrents qui, roulant dans le vallon, renversent et entraînent tout ce qui se rencontre sur leur passage. Rien n'arrête l'homme furieux, ni le respect que commandent les cheveux blancs, ni l'estime due à une conduite vertueuse, ni les liens du sang, ni la reconnaissance que réclament d'anciens services; rien, en un mot, de ce qui est fait pour se concilier des égards. On a dit que la colère est une démence de quelques moments; et, en effet, celui qui s'y abandonne, devenu son propre ennemi, sacrifie communément, pour satisfaire à sa vengeance, jusqu'à son intérêt personnel. Le souvenir de l'offense dont il se plaint, le poursuivant comme un aiguillon acharné à sa

proie , dans sa frénésie , nul repos qu'il n'ait fait sentir ses coups à sa victime , au risque de s'en porter à lui-même ; car il est assez d'ordinaire que des traits lancés imprudemment contre des corps plus durs , réagissent avec force , et ramènent plus de mal qu'ils n'en ont fait.

Il ne faut à l'homme colère que la plus légère occasion pour l'enflammer ; et voilà des clameurs , des emportemens. Il n'y a ni fer , ni feu , rien de ce qu'il y a de plus terrible , qui puisse comprimer cette fougue désordonnée. Celui que le démon obsède de ses fureurs , ne présente pas une image plus hideuse ; mêmes dehors , mêmes dispositions intérieures : ainsi possédé du démon de la vengeance , ce furieux ne peut contenir le sang qui bouillonne dans son cœur avec la violence de la fournaise embrasée , s'échappe de ses veines pour s'empreindre sur son visage , sur toute sa personne , le défigurer , lui imprimer l'aspect effrayant des spectres qui se voient sur la scène. Ce n'est plus son regard accoutumé : son œil ardent étincelle , il jette la flamme ; ses dents se serrent comme celles du sanglier qui se prépare à l'attaque ; une pâleur livide , mêlée de sang , s'est répandue sur sa chair ; tout son corps s'enfle et se roidit ; ses muscles désorganisés , cédant à l'effervescence des esprits vitaux qui les compriment , semblent menacer de se rompre ; sa voix rauque , forcée , ne rend que des sons mal articulés , confus , qui se

précipitent sans ordre et sans motif. Que la passion vienne à être portée aux derniers excès par les résistances, alors, telle que la flamme devenue plus dévorante par les matières combustibles qu'elle reçoit, elle vous offre des aspects qu'il n'est plus possible ni de décrire, ni de tolérer. Ses mains errent au hasard, s'attaquant à tout ce qu'elles rencontrent; ses pieds frappent et renversent, n'épargnant pas ce qui est le plus nécessaire à son usage: tout devient une arme; et une arme meurtrière. Et si malheureusement cet homme, ainsi agité, se trouvoit avoir en tête un autre furieux dont la passion ne cède pas à la sienne; vous les allez voir aux prises l'un contre l'autre, se donner et se rendre tout ce qui accompagne ces sortes de combats, bien dignes du chef qui les préside. Membres mutilés, blessures souvent mortelles, tels sont les honorables prix que leur vaut leur réciproque animosité. L'un a, sans raison, commencé l'attaque; l'autre a voulu se venger; le premier s'opiniâtre, le second ne cède point; les coups volent, ils se pressent; la douleur est surmontée par la haine. Peu importe que l'on souffre, pourvu que l'on fasse souffrir: la soif de la vengeance absorbe tout autre sentiment. Oh! mes frères, gardez-vous bien de chercher jamais à guérir le mal par le mal! Dans ces sortes de défi, le plus à plaindre est toujours celui qui triomphe.

Pag. 35.

C'est là un tableau achevé. Ceux de nos prédicateurs

modernes qui en ont essayé de semblables , n'ont réussi qu'autant qu'ils ont su approcher de cet excellent original en l'imitant , et plusieurs ont eu la maladresse de ne pas le consulter.

Revenons à saint Basile.

Un furieux vous a outragé. Arrêtez le mal par votre silence. Le faites-vous ? Non : vous ouvrez dans votre cœur accès à la colère : elle y pénètre comme le flot qui , soulevé par le vent , renvoie au dehors l'agitation qu'il a reçue. Quoi ! vous prenez leçon de celui que vous regardez comme votre ennemi ? Son aspect vous inspire de l'horreur ; et vous voulez lui ressembler ! Cette image vous semble horrible ; et vous allez la réfléchir ! Voyez cette rougeur qui anime ses traits : regardez-vous ; les vôtres sont-ils moins sinistres ? Ce sang qui nage dans ses yeux : les vôtres sont-ils plus calmes ? Vous vous effrayez de cette voix rude et menaçante : la vôtre est-elle plus tranquille ? L'écho du désert ne renvoie pas aussi fidèlement les sons dont il est frappé , que l'injure ne revient à celui qui l'a proférée ; ou plutôt l'écho ne fait que rendre les mêmes sons ; au lieu que l'invective revient avec de nouveaux accroissemens. C'est une funeste émulation à qui enchétera l'un sur l'autre : c'est une grêle de traits qui se décochent et se renvoient. Des outrages de paroles , on en vient aux voies de fait. La colère a engagé la querelle : celle-ci amène les sanglans

reproches, et les tristes conséquences dont vous êtes toujours témoins.

C'est à la source qu'il faut arrêter le mal ; c'est dans le cœur qu'il faut en aller chercher les racines pour les arracher. On s'est permis contre vous des paroles injurieuses ? répondez par des bénédictions : de mauvais traitements ? supportez-le. On vous fait des reproches : Sont-ils vrais ? accusez-vous vous-même : faux ? que vous importe ? ce ne sont que propos en l'air. La louange , quand elle est exagérée , ne vous donne pas le mérite qui vous manque ; de même la calomnie ne vous donne pas davantage les torts que vous ne méritez pas. On vous taxe d'ignorant , d'esprit foible ? en vous fâchant, vous justifiez le reproche. On vous persécute ? pensez à Jésus-Christ : êtes-vous accusé , condamné , crucifié comme lui ? On vous méprise, on vous traite d'homme de néant ? Réfléchissez que vous êtes sorti de terre , et que vous retournerez en terre. Bien pénétré et prémuni de ces raisons , vous ne trouverez plus les procédés de votre ennemi aussi loin de la vérité que vous l'aviez cru d'abord. La force de ces principes, et la sagesse de ces résolutions, vous vengeront bien plus efficacement, de votre ennemi, vous sauveront des atteintes de son injustice, vous prépareront à vous-même une grande couronne de patience, et feront servir la folie d'autrui à votre vertu. Car enfin , à quelle école, dites-moi , voulez-vous apparte-

nir? à celle des hommes religieux et pacifiques, ou à celle des esclaves d'un esprit de malice? Toutes les fois que vous sentez s'élever dans votre cœur la tentation de répondre à des outrages, à des calomnies; pensez que l'on vous éprouve, que l'on veut connoître si vous approchez de Dieu par la patience et par une courageuse résignation, ou si vous vous rangez par la colère du parti de son ennemi. Donnez-vous le temps de délibérer et de choisir ce qu'il y a de mieux à faire. Telle est l'alternative que vous vous assurez : ou bien vous apaiserez votre ennemi par l'exemple de votre douceur; ou vous vous vengerez de lui par le mépris, et quelle vengeance lui peut être plus sensible? Que pouvez-vous lui faire de plus chagrinant, que de lui témoigner que vous êtes à une hauteur où ses insultes ne peuvent vous atteindre?.... Si votre cœur ne saigne pas, c'est qu'il n'aura point été blessé (1).

Laissez la méchanceté exhaler ses clameurs, et se percer de ses propres traits. La différence de conduite vous attirera à vous et à votre adversaire des jugements bien différents (de la part de Dieu et des hommes). On dira de lui que c'est un calomniateur; vous, un cœur généreux: lui, un homme violent et emporté; vous, un modèle de patience. Un jour viendra, où il se repentira de

(1) *Si non mundare, nihil vulnere curabitur.*

ses propos : vous, vous n'avez pas à craindre de vous repentir jamais de votre vertu. Au tribunal de Dieu, plus pour lui de droits au céleste héritage ; car il est écrit que *les méchants ne posséderont point le royaume du Ciel* : mais vous, votre silence vous aura mérité les immortelles récompenses. Vous y renoncez donc en vous vengeant ? Car, dire que vous ne fûtes pas l'agresseur, que vous n'avez fait que repousser l'injure : pitoyable excuse ! Vous convenez que tout ce qui blesse la charité est mal : l'injure que vous vous permettez par représailles, est-elle un bien ? a-t-elle changé de nature, parce que c'est vous qui en donnez l'exemple ? Au contraire, celui qui commença l'attaque n'ayant pas eu sous les yeux l'exemple que vous lui donnez, et dont l'impression l'auroit ramené à la modération ; vous en devenez plus inexcusable, vous qui voyez les honteux emportements auxquels il s'est abandonné, et qui n'en prenez pas moins modèle sur des excès que vous condamnez. Vos emportements justifient les siens ; et tous retombent sur vous.

Pag. 88.

Il est pourtant une colère non-seulement pardonnable, mais légitime et sainte.

Pag. 89.

[Ce nouvel aspect, qui donne à ce discours une division méthodique, ouvre à l'éloquent orateur des aperçus non moins instructifs. Il se fonde sur les textes de l'Écriture, qu'il explique par les exemples de Moïse, de Phinées, de Samuel, du prophète

Élie, où les mouvements d'une religieuse indignation contre les ennemis de Dieu et de la loi sont autorisés et consacrés.]

Ce n'est plus là de la colère, mais du zèle. Mais (ajoute saint Basile) jusque dans les transports de cette colère, qui vous anime contre l'homicide, contre le fabricant de mensonge, ne perdez pas de vue le sentiment de commisération que vous devez Pag. 564. à votre frère, que sa persévérance dans son iniquité entraînera dans le châtement réservé au démon (1).

Le discours se termine par une récapitulation, où le saint archevêque propose ces sages maximes :

En triomphant de la colère, vous couperez à leur racine une foule d'affections perverses dont elle est le principe. Car elle est la tige féconde d'où sortent les fraudes, les soupçons, les perfidies, les méchancetés, l'audace et les téméraires résolutions. Fermions notre cœur à ce poison funeste qui en altère la bonne constitution, obscurcit les lumières de la raison, nous éloigne de Dieu, étouffe les sentiments de la nature, fait naître les guerres, et amène toutes les calamités, etc.

(1) *Fratria vero etiam misere, quod si perseveraverit in peccato, cum diabolo aeterni ignis tradenda est.*

Homélie sur l'envie.

Les moyens les plus efficaces pour combattre l'envie , sont d'abord de représenter combien les effets en sont funestes , tant à ceux qu'elle choisit pour victimes , qu'à ceux-mêmes qui se laissent dominer par elle ; ensuite de l'attaquer jusque dans les principes qui l'excitent , c'est-à-dire , la fausse estime donnée à la richesse , à la gloire , en démontrant qu'il n'y a de bien vraiment désirable que la vertu. Tel est l'objet du discours , dont nous allons extraire les morceaux les plus brillants.

Pag 91.

Dieu est la bonté par essence ; de sa main s'épanchent les biens dont jouissent ceux qui les méritent. Le démon est le principe du mal , l'auteur de tout le mal qui se fait dans le monde. Ce qui est bon , est inaccessible à l'envie ; ce vice ne vient qu'à la suite du démon. Gardons-nous bien de l'envie , de peur d'imiter les œuvres du démon , et d'être enveloppés dans son châtement (1).

Point de passion plus pernicieuse que l'envie. Elle nuit moins encore à ceux qu'elle attaque , qu'à celui qui l'éprouve , et qui trouve en elle son bourreau domestique. L'envie mine et consume ceux dont elle s'empare , comme la rouille ronge le fer. L'envie est une douleur que l'on conçoit de la pros-

(1) Voyez La Rue, *Serm. sur l'envie, Avent*, pag. 298. Tout ce sermon est, en quelque sorte , une éloquente traduction de l'homélie de notre saint archevêque.

périté d'autrui. Voilà pourquoi l'envieux n'est jamais sans tristesse, ni sans une secrète amertume. Le champ du voisin promet une abondante récolte? Sa maison est pleine de biens? Tout lui réussit à souhait? Ses jours paroissent tissus de fleurs : autant d'aspects qui désolent l'envieux et sont pour lui des sources de chagrin ; autant de traits qui viennent à la fois tomber sur ce malheureux cœur ouvert de toutes parts. Celui-ci se fait remarquer par la force du corps, par la souplesse de ses membres : l'envieux s'en afflige. Celui-là présente des formes plus aimables : autre sujet de peine. Tel se distingue de la foule par les qualités de son esprit ; tel autre acquiert de la considération par la sagesse de sa conduite et son éloquence ; on le cite comme modèle ; ou bien, on vantera ses richesses, le noble usage qu'il fait de son opulence répandue libéralement dans le sein des pauvres ; son nom retentit en tous lieux avec le récit de ses bienfaits : tout cela, pointes déchirantes qui s'enfoncent profondément dans l'âme de l'envieux.

Ce qui ajoute encore à la gravité du mal, c'est l'impuissance où est celui qui en est affecté de le déclarer. Vous le voyez marcher pesamment, tête baissée, l'air triste et confus, dévorant sa douleur, et dévoré à son tour par le poison qui le ronge. Demandez-lui quelle maladie l'afflige : la honte le rend muet. Il n'oseroit dire : C'est que je suis plein

de fiel et consumé de jalousie ; c'est que le bonheur de mon ami fait mon tourment, et la joie de mon frère cause mon désespoir ; c'est que la prospérité d'autrui me rend malheureux. Voilà pourtant ce qu'il auroit à dire, s'il vouloit parler vrai. Mais le moyen de faire de pareils aveux(1)? Et, parce qu'ils ne sauroient lui échapper, il concentre et nourrit dans ses entrailles, le poison fatal qui le tue. L'unique adoucissement sur quoi il compte, c'est de voir quelque jour s'abattre au moins quelqu'une de ces fortunes, odieuses. La haine qu'il leur porte ne se relâchera que quand, de ce comble de prospérités qu'il déteste, parce qu'elles ne sont pas à lui, on sera tombé dans un abîme d'infortunes. A ce prix il consentira à se réconcilier, à affectionner même celui qu'il entendra gémir sur la perte de son brillant état. Autant il s'en éloignoit pour se réjouir avec lui de son bonheur, autant alors il s'en rapproche pour pleurer ensemble, s'apitoyer sur le renversement d'une si haute fortune ; et cela, non par humanité ni par commisération, mais pour aigrir encore la plaie par les souvenirs et par les

(1) « On n'a point de peine à dire : Je hais cet homme; il me déplaît ; je le méprise ; je l'abhorre ; je m'en vengerai tot ou tard ; je ne lui pardonnerai jamais ; j'aurai ses biens ou sa vie. Aversion, vengeance, ambition, brigandage même et larcin, souvent matière de complaisance ; on s'en vantera sans rougir. Mais : Je suis jaloux, je lui porte envie : c'est ce qu'on ne dira, et ce qu'on n'avouera jamais. La remarque est de saint Basile. »

(La Rue, *Suprà*, pag. 305.)

comparaisons exagérées. Pleurez-vous la mort de votre fils? il ne tarit pas sur ses louanges, lui qui, durant sa vie n'avoit pas un mot flatteur à lui adresser; mais qu'il survienne d'autres panégyristes, le voilà qui chante la palinodie, pour faire la satire du mort. De même il ne parle qu'avec admiration de vos richesses, quand vous les avez perdues; aussi ennemi du bonheur qui existe, qu'ami de celui qui n'est plus. Quoi donc de plus pernicieux que cette maladie?

Passion vraiment diabolique, c'est à Dieu lui-même qu'elle déclare la guerre. Dans l'impuissance où elle est de nuire à cette majesté souveraine, elle l'attaque dans les dons qu'il fait à l'homme. Passion sanguinaire; d'où vient que l'Apôtre lui joint l'homicide : *Plenos invidia, homicidio*. (Exemples de Caïn, de Saül, des frères de Joseph (1), des Juifs contre

Pag. 93.

(1) Le même prédicateur rappelle ces exemples, à l'occasion de Joseph vendu par ses frères : « Ils prétendoient, en l'arrachant à leur père Jacob, rappeler à eux sa tendresse, qu'ils voyoient attaché à ce jeune enfant. Au contraire, dit saint Basile, ils n'euvent pour fruit de leur crime, que le cruel dépit de voir redoubler pour lui sa tendresse, par l'extrême douleur de l'avoir perdu. Bien plus, dit le même saint Basile, ils excusent plutôt l'effet des prédictions de Joseph, se mettre hors du père de voir jeter leurs oses au couloir devant la sépulture. Tout ce qu'ils firent pour cela ne fit que tester sur lui les desseins de la Providence. Ils le trahirent et le vaudrent punir n'être pas allégié de se prosterner devant lui. *Non prostraverunt, ne aliquando adorarent*. Ce fut par là cependant qu'il devint maître de l'Egypte, et que ses frères furent réduits à venir à ses pieds. » (Ibid., pag. 230.)

la personne du Sauveur, que ses miracles et ses bienfaits ne purent dérober à la cruelle envie de ses persécuteurs....) Un des caractères les plus odieux de cette passion, est de s'irriter par les bienfaits. La fureur des animaux s'adoucit par les bienfaits ; celle de l'envie en devient plus intraitable, il trouve son tourment dans le plaisir qu'on lui fait (1). L'envieux ne connoît point dans autrui ni d'action vertueuse, ni de talent pour la parole, ni de qualités aimables, ni rien en un mot de tout ce qu'il est si légitime de désirer et d'admirer. Mais semblable à l'insecte malfaisant qui dédaigne la fleur des prairies, pour chercher son aliment parmi l'infection, l'envieux ne regarde pas même de loin les traits de vertu les plus éclatants ; mais il s'attache à découvrir ce qu'il y a dans tel individu de foible, de marqué au coin de la fragilité humaine, pour le diffamer ; subtil et ingénieux à déprécier ce qu'il y a de méritoire, à calomnier telle vertu en la confondant avec le vice qui l'avoisine (2). A l'entendre, cette action héroïque, n'étoit qu'empportement et témérité ; la sagesse et la tempérance, petitesse d'esprit ; cet acte de justice, manque d'humanité ; l'économie, sordide avarice, etc.

Que devons-nous donc faire pour empêcher la

(1) La Rue, pag. 302.

(2) *Ibid.*, pag. 315 et 318.

passion de l'envie de s'emparer de notre cœur , ou pour l'en bannir si elle y étoit entrée ?

Le premier moyen qu'indique le saint archevêque , est de réduire à leur juste valeur ce que l'on appelle les biens de la terre , l'opulence , la gloire humaine , la santé , et de s'attacher à la possession des vrais biens qui ne meurent pas avec nous ; ensuite d'envisager , dans les dons particuliers que nos frères ont reçus , la main divine qui les dispense pour le bien de tous , comme elle s'est plu à ramasser tous les rayons de la lumière dans le soleil , afin que sa clarté brille à tous les yeux ; et personne ne pense à en être jaloux (1).

Il ne dépend pas de vous d'être riche , distingué dans le monde , et vous regardez d'un oeil d'envie ceux qui le sont ; mais il dépend de vous d'être juste , tempérant , composé dans vos mœurs et dans votre langage ; il dépend de vous de vous sauver , et par là d'acquérir tous les biens et toutes les gloires.

(1) *Nullus est invidiosus locus , cum utilitas que ex ipso est communis mania proponitur et.*

Homélie contre l'ivrognerie (1) et contre l'impureté.

S. Basile, effrayé de la difformité du vice qu'il se proposoit de combattre, hésitoit à en produire sous les yeux de ses auditeurs les honteux excès. L'abbé Auger annonce qu'il avoit lui-même balancé à traduire cette homélie, « parce que, dit-il avec quelque naïveté, le vice qu'elle » attaque est devenu plus rare parmi nous qu'il ne l'étoit » alors (2). » Plût à Dieu que nos mœurs actuelles rendissent inutiles les tableaux d'une intempérance dans laquelle nous avons surpassé les désordres d'autrefois ! Voici d'abord ce qui donna lieu au zèle de notre saint évêque. C'étoit de son temps un usage de se livrer, le jour où la veille de la fête de Pâques, à des débauches excessives, comme pour se dédommager du jeûne qui avoit précédé. Notre orateur s'élève avec force contre cet abus.

(Extraits.)

Pag. 123.

Des femmes effrontées, bravant la terreur des jugements de Dieu et la menace des feux éternels, dans un jour tel que celui-ci, où la décence devoit les retenir dans leurs maisons, pour s'y occuper de la célébration de cette fête, et de la pensée du jour terrible où les cieux seront ouverts, où le souve-

(1) Le philosophe Libanius a fait un grand éloge de cette homélie dans une de ses lettres, qui fait la 355^e de la Correspondance de saint Basile, dans le tome troisième de l'édition des Bénédictins.

(2) *Traduct. des homélies de S. Basile.* Paris, 1778, pag. 193.

rain juge paroîtra, où le son de la trompette fatale appellera tous les morts, du fond de leur tombeau, aux pieds de la majesté suprême, pour y être jugés selon leurs mérites : ces femmes, dis-je, au lieu de se livrer à ces grandes méditations, et de travailler à purifier leurs cœurs, et à laver leurs fautes passées dans les larmes de la pénitence, à se préparer au redoutable jugement, vous les voyez, secouant le joug de Jésus-Christ, franchissant les bornes de la pudeur, au mépris de Dieu et de ses Anges, affronter insolemment les regards publics, les cheveux épars, étalant le faste des ornements, courir çà et là, provoquant par de lascives œillades et des ris dissolus, toute une jeunesse débauchée qu'elles entraînent à leurs danses impures. Ce sont les tombeaux des martyrs par-delà les murs de cette ville, qu'elles ont choisi pour leur rendez-vous ; et des lieux saints, elles font le théâtre de leurs infâmes orgies. Elles en souillent l'air par des chants profanes, et la terre par leurs jeux sacrilèges, mêlant la démence à la lubricité, et rivalisant avec l'indécence des antiques bacchantes.

Comment taire, comment exprimer de semblables désordres ! C'est l'ivresse qui fait périr tant d'âmes.

Le vin nous fut donné pour soulager notre faiblesse par un usage modéré ; nous en faisons, par l'abus, un instrument de dissolution.

L'ivresse, démon volontaire, qui s'introduit dans

l'âme par le plaisir. L'ivresse est la mère du vice, l'ennemie de la vertu. Elle désarme le plus brave, exalte le plus modeste, et le jette dans tous les excès. Avec elle, plus de justice, plus de réserve.

Ce n'est qu'avec peine que je me suis déterminé à vous entretenir d'un semblable sujet, non pas que je le regardasse comme peu important, mais parce que j'entrevois peu d'espoir de succès. Ceux qui ne se reconnoîtront point dans ce discours, n'en ont pas besoin; ceux à qui il s'adresse, ne l'entendent pas: parler à des gens ivres, c'est parler à des cadavres. Du moins, si cette instruction ne guérit pas ceux à qui elle seroit nécessaire, peut-être elle ne sera pas sans fruit pour ceux qu'elle aura pu préserver de ce vice par l'horreur qu'elle leur en inspirera.

Pag. 124.

Dites-moi, ô homme! en quoi différez-vous des animaux? N'est-ce point par le privilège de la raison qui vous a été donnée, et qui vous assujettit toutes les autres créatures? L'homme, dans qui l'ivresse éteint le flambeau de son intelligence et de sa raison, se rend semblable aux animaux, et se ravale jusqu'à eux. Que dis-je? ne se met-il pas même au-dessous? En perdant, je ne dis pas seulement la raison; mais jusqu'à l'usage de ses sens, il se dégrade évidemment au-dessous de la brute.

Pag. 125 et
suiv.

(Suit la description, mais trop circonstanciée, des effets divers que produit l'ivrognerie : oubli des

bienséances, étourderie dans les propos, maux et désordres physiques, sommeil lourd, étouffement léthargique approchant de la mort, réveil plus pesant que le sommeil; visions chimériques, trompeuses, qui tiennent du délire; tantôt joies immodérées, tantôt tristesse, abattement, désespoir. Humeur irascible, brusqueries, querelles, clameurs, insultes et violences, désirs lubriques excités, satisfaits sans nulle retenue.) (1)

On ne refuse point de la pitié à celui que tourmente le démon qui s'est emparé de son corps. L'homme ivre, en proie aux mêmes maux, ne mérite nulle compassion, parce qu'il s'est mis de lui-même sous le joug du démon.... Les jours ne lui semblent pas assez longs; les nuits d'hiver lui paroissent trop courtes pour le temps qu'il donne à son insatiable passion. Le vin bu excite à boire encore, et toujours de plus en plus. C'est un feu qui s'attise soi-même en dévorant. Ce n'est plus un besoin à quoi l'on cède; ce n'est plus même un plaisir que l'on savoure; les sens blasés n'en connoissent d'autres que celui de boire.... Échauffés par l'ivresse, les convives poussent l'extravagance jusqu'à se défier entre eux à qui se montrera le plus insensé en buvant davantage; le démon est l'arbitre et le

(1) Cette description correspond très bien au diable familier, en empruntant l'autorité du nom de saint Basile, comme le fait Montaigne, *Diction. apertal.*, tom. II, pag. 72.

PS. CXXXIV. 9. juge de ces sortes de combats , où le prix de la victoire est le péché. Vainqueurs et vaincus , tous présentent également le spectacle le plus déplorable..... Tels que les simulacres de la gentilité, ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, des pieds et des mains appesantis, incapables de mouvement. Il faut les emporter comme des morts, à travers les insultes publiques. O homme ! tu fais d'une salle de festin un champ de bataille. Qui donc a ourdi cette trame , disposé ces meurtrières batteries ? Qui donc avoit apprêté ce breuvage empoisonné ? Les jeunes gens que tu avois invités à ta table , tu les renvoies chancelants , hors d'état de se soutenir, comme s'ils venoient d'être blessés dans un combat. Tu l'appelles au nom de l'amitié , tu le repousses ensuite comme un cadavre.....

Pag. 129.

Cependant , hommes et femmes rassemblés pêle-mêle , poursuivent leur brutale orgie ; les ris effrontés , les chansons obscènes , les postures indécentes , aliment de l'incontinence... Vous riez , vous vous abandonnez à des joies extravagantes , plutôt que de gémir et de pleurer , comme vous devriez le faire , sur vos iniquités ! Vous chantez des airs profanes , au lieu de venir mêler votre voix aux hymnes de la religion ! vous faites servir à des danses criminelles ces pieds qui devraient vous porter au temple pour y adorer le Seigneur !... A qui donner les larmes les

plus amères, ou à ces jeunes filles, vierges modestes jusque-là, ou aux épouses, lesquelles, si elles n'ont pas violé la fidélité conjugale, ont au moins donné au péché accès dans leur cœur; et aux hommes, eux-mêmes, toujours rendus coupables, et parce qu'ils ont vu, et parce qu'ils ont laissé voir. *Celui*, nous dit l'Évangile, *qui regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur.* Matth. v. 28. Eh! quoi! si des rencontres fortuites, si des regards jetés en passant, exposent à tant de périls; que sera-ce quand l'on s'est recherché réciproquement, lorsque l'on a arrêté ses yeux sur des femmes dont l'ivresse égarant la raison, amène et ces gestes, et ces mouvements deshonnêtes, et ces chants dangereux qui réveillent les passions, et allument dans les sens de criminels desirs?

Saint Basile rappelle les menaces du Seigneur contre ces scandaleuses dissipations : *Je changerai, dit-il, leurs fêtes en deuil et en gémissements.* Page 136. Am. viii. 14.

S'adressant aux pères de famille :

Pourrez-vous commander à vos serviteurs, quand ils vous verront assujettis vous-mêmes à cette honteuse passion? quelle autorité aurez-vous sur vos enfants, quand vous-mêmes repoussez tous les salutaires avis?

Il finit en demandant que ceux qui s'éloignent de ces

sortes de dérèglements , s'abstiennent de tout commerce avec ceux qui se les permettent ; peut-être qu'en les forçant à rougir de leur solitude , ils reviendront à une vie plus noble et plus chrétienne.

ARTICLE II.

PANÉGYRIQUES (*)

Panegyrique de sainte Julitte.

Pag. 33.

Nous sommes rassemblés pour entendre l'éloge d'une sainte martyre. Ce jour nous ramène au souvenir du mémorable combat qu'une de nos héroïnes, la généreuse Julitte , eut à soutenir dans une chair délicate. Ceux qui en furent les témoins , ne le virent pas sans surprise ni sans admiration. Ceux qui viendront après nous , ne s'étonneront pas moins au récit des tortures qu'une femme eut le courage d'affronter , si toutefois on peut appeler femme celle qui , dans un sexe foible , recéloit une âme aussi forte. L'enfer fut consterné de se voir vaincu par un sexe timide. Avec quelle arrogance il s'étoit vanté qu'il alloit ébranler toute la terre abandonnée , disoit-il , à ses fureurs comme un nid de petits oiseaux qui se trouve sous la main de l'oiseleur. C'étoit lui qui avoit suscité cette formidable épreuve dans l'espérance que la foiblesse

Isa. x. 14.

(*) Tom. II , édit. Bénéd.

de la nature l'emporterait sur tous les engagements pris avec le Seigneur. Il a vu à sa honte que le sexe le plus foible , supérieur à toutes les tentations, se rioit de ses supplices.

Julitte s'étoit vue obligée de soutenir un procès contre un des premiers habitants de Césarée ; c'étoit un de ces hommes, à qui rien ne coûte pour s'enrichir ; ni violence , ni artifice. Par des invasions successives il étoit venu à bout de dépouiller Julitte de tous ses biens ; et après s'être emparé de ses meubles qui étoient fort riches (1), il avoit eu l'effronterie de la faire assigner le premier , et de prévenir la plainte qu'elle étoit sur le point de rendre contre lui. Mais il s'étoit assuré auparavant de plusieurs faux témoins et d'un délateur qui devoit agir contre elle. Il avoit aussi pris ses précautions du côté des juges, dont il avoit acheté les voix par une sale et honteuse corruption. Le jour où la cause devoit être appelée , un huissier, selon la coutume, cita les parties, et les avocats préparés pour plaider prirent place au barreau. Celui de Julitte parla le premier. Il exposa l'horrible vexation qu'elle avoit eu déjà à souffrir de la part de son spoliateur ; produisit les titres en vertu desquels elle possédoit , faisant voir qu'une longue jouissance

(1) Traduction de Drouot de Maupey, *Act. des maist.*, tom. II, pag. 317 et suiv.

rendoit son droit incontestable, lorsque cet homme s'avança au milieu de l'audience et soutint que par la nouvelle ordonnance (1), Julitte, étant chrétienne, ne pouvoit être admise à réclamer son bien, ni à poursuivre celui qui l'en dépouilloit. Le préteur reçut la dénonciation. « Aussitôt il fit apporter du feu et de » l'encens; et s'adressant aux parties : Pour jouir du » bénéfice des lois, leur dit-il, il faut auparavant » donner des marques qu'on n'est point de la reli- » gion de Christ. Quiconque s'opiniâteroit à vou- » loir demeurer dans une religion proscrite par les » édits des empereurs, on lui déclare qu'il est dès » à présent déchu de tous les droits, privilèges et » prérogatives attachées à sa qualité de citoyen de » cette ville ou de sujet de l'empereur, et même » de cette qualité, comme étant noté d'infamie aux » termes de la nouvelle ordonnance. » .

Que va faire Julitte ? cédera-t-elle au désir, d'ailleurs si légitime, de rentrer dans son bien ? profitera-t-elle de l'ouverture que le juge lui ménage pour triompher de l'injustice ? balancera-t-elle entre sa conscience et la menace qui lui est faite ? « Péris- » sent, répond-elle, tous les biens de ce monde ; » que je perde moi-même mille fois la vie ; que mon

(1) Les premiers édits de Dioclétien, portés contre l'Eglise en 303, déclarèrent les chrétiens infâmes, déchus de la protection des lois, et de tous les privilèges que donnoit la qualité de citoyen. (Butler, *Vie des Saints*, tom. vi, pag. 449.)

» corps soit mis en pièces , plutôt qu'il m'échappe
 » une seule parole qui puisse offenser mon Dieu ! »

Cette réponse irrita singulièrement le juge qui ne s'y attendoit point. Il confirma l'usurpateur dans la possession de ce qu'il avoit pris , et condamna au feu la servante de Jésus-Christ. Julitte entendit prononcer la sentence avec joie , et en rendit grâces à Dieu. « Pour un peu de terre qu'on m'enlève, s'écria-t-elle , je gagne le Paradis. »

Le cœur ne se porte pas avec plus d'ardeur vers l'objet de sa passion ; l'homme le plus voluptueux ne court point au plaisir avec plus d'empressement, que Julitte s'avança vers le bûcher qui devoit la consumer. Son visage, sa contenance, ses paroles, tout marquoit en elle la joie dont son âme étoit remplie. Elle exhortoit ses frères de la manière la plus touchante à rester inébranlables dans la foi, et à servir le vrai Dieu avec ferveur,

Tout étant préparé pour le supplice, elle se mit elle-même sur le bûcher où elle expira. On eût dit une jeune épouse qui prenoit possession du lit nuptial. (Il paroît qu'elle fut étouffée par la fumée.) Les flammes s'étant élevées autour d'elle en forme d'arcade, ne touchèrent point à son corps, qui fut remis entier à ses parents, et placé avec honneur dans le vestibule de ce temple. Cette précieuse relique enrichit de bénédictions le lieu où elle est, et ceux qui s'y rendent.

Panegyrique de saint Barlaam (1).

Pag. 138.

Gen. I. I.

Deut. XXXIV.
8.

I. Reg. XXV. I.

Pag. 139.

Autrefois les pleurs et les marques de deuil faisoient partie des honneurs funèbres décernés aux Saints. Joseph versa des larmes amères sur la dépouille de Jacob. Les Juifs pleurèrent durant plusieurs jours la mort de Moïse ; et tout Israël honora de ses regrets le tombeau du prophète Samuel. Aujourd'hui c'est par des chants de triomphe et d'une pieuse allégresse que nous célébrons leurs funérailles. Qu'est-ce en effet que la mort pour les justes ? Rien qu'un sommeil ; ou plutôt, elle est le passage à une meilleure vie. Comment témoignons-nous de la tristesse à la mort des martyrs ? Les martyrs eux-mêmes ne savent que faire éclater leur joie sous les coups qui les immolent. L'espérance du bonheur dont ils vont être mis en possession, fait taire en eux le sentiment de la souffrance. Ils voient les palmes qui les attendent, non les tortures qui s'appêtent. Les bourreaux et les fouets, la mort et ses horreurs disparaissent à leurs yeux ; ils ne voient que les Anges qui applaudissent à leur victoire : pour un supplice d'un moment, des béa-

(1) S. Barlaam, né dans un village près d'Antioche, fut occupé dans son enfance aux travaux de la vie champêtre. Il n'avoit d'autres connoissances que celles des maximes de l'Évangile; ce qui ne l'empêcha pas de confondre l'orgueil et la cruauté des maîtres du monde. BUTLER.

titudes immortelles , voilà l'unique pensée dont leur âme est remplie.

La terre s'unit au Ciel , pour célébrer leur triomphe. Vous le voyez : quels empressements , quelle affluence autour de leurs tombeaux ! quelles acclamations se mêlent ici-bas aux concerts des Esprits célestes qui chantent leurs louanges !

Ainsi se vérifie la parole du Seigneur : *Celui* Joann. xi 25. *qui croit en moi , a-t-il dit , quand même il seroit mort , vivra.* Barlaam est mort ; et c'est lui qui rassemble cette multitude de peuples. C'est bien aujourd'hui que nous pouvons nous écrier avec l'Apôtre : Où sont et les sages et les savants du siècle ? I. Cor. i. 20 Un homme grossier , un simple villageois nous ouvre une école où toute la philosophie humaine vient se briser.

Barlaam ayant été conduit devant le juge , celui-ci commença par le railler sur son extérieur et sur son langage rustique. Il ne tarda pas à être frappé de sa grandeur d'âme , et de son inébranlable constance. Tel que l'Apôtre , s'il étoit ignorant dans l'art de bien II. Cor. x. 6. dire , il ne l'étoit pas dans la vraie science. Pour l'éprouver , le juge ordonna qu'on le battît de verges. Les exécuteurs obéirent , et frappèrent jusqu'à épuiser leurs forces ; celles du martyr sembloient se renouveler. Ses chairs déchirées tomboient en lambeaux. Son âme , à peine accessible à la douleur , puisoit dans sa foi et dans sa charité une vigueur qui

Act. v. 41. le rendoit invincible , et lui rendoit chères ses souffrances. Ainsi les apôtres , condamnés au fouet , sortoient de la salle du conseil , pleins de joie de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Pag. 140. On l'étendit ensuite sur le chevalet, où presque tous ses os furent disloqués. Au milieu de ces tourments , il étoit si tranquille et si gai , qu'on eût dit qu'il étoit assis à un banquet délicieux , ou sur un trône. Le juge le menaça de la mort , et fit exposer à ses yeux des glaives et des haches encore toutes teintes du sang des martyrs. Barlaam les considéra sans effroi ; sa douceur et le calme de son visage confondirent et déconcertèrent les bourreaux ; on le ramena en prison. Le juge, honteux d'avoir été vaincu par un pauvre paysan , chercha à inventer quelque nouveau genre de supplice , pour venger ses dieux, qu'il croyoit outragés par la constance du martyr ; il eut recours à un moyen dont le succès lui parut assuré. On tira Barlaam de sa prison ; on le plaça devant un autel où étoient des charbons allumés pour brûler l'encens destiné au sacrifice ; on lui étendit la main sur le feu , après l'avoir couverte d'encens et de charbons embrasés. On s'imaginait que la douleur lui feroit secouer la main , et que l'encens venant à tomber dans le feu placé sur l'autel , on pourroit dire qu'il avoit sacrifié. Barlaam avoit pénétré l'intention du juge , et trompa ses es-

pérances : la main brûloit et restoit immobile, comme la cendre étendue sous les charbons enflammés ; lui cependant chantoit avec le prophète : *Béni soit le Seigneur, mon Dieu, qui dresse mon bras pour la guerre, et forme ma main au combat!*

Ps. cxliii. 1.

L'homélie se termine par un appel que fait le Saint, à des panégyristes plus éloquents que lui.

Pag. 141.

Panégyrique du saint martyr Gordius.

Si nous honorons la mémoire des saints, si nous faisons leur éloge au jour de leur fête, nous travaillons moins pour leur gloire que pour notre utilité. Ils n'ont pas besoin de nos louanges, et nous avons besoin de leur exemple ; leurs vertus nous servent de modèle, et l'histoire de leur vie nous apprend comment nous devons régler la nôtre (1).

Pag. 142

Tel est le dessein dans lequel l'Esprit Saint lui-même nous a transmis les actions héroïques des anciens patriarches. L'histoire de Joseph est une exhortation à la chasteté.... Le récit de leurs vertus est tout à la fois une lumière qui éclaire l'esprit, et un parfum dont l'agréable odeur se répand au loin.

Pag. 143.

Gordius prit naissance dans cette ville (à Césarée en Cappadoce). A titre de notre concitoyen, il a droit

(1) Imité par Senault, citant saint Basile (*Panégyr.*, tom. II, pag. 349.)

plus qu'un autre à nos prédilections , comme appartenant en propre à cette ville , dont il est le plus bel ornement. Il servoit dans les armées de l'empire , où il s'étoit élevé au grade de centurion , et s'étoit fait remarquer par sa valeur autant que par sa force de corps ; lorsque des édits tyranniques allumèrent en tous lieux le feu de la persécution contre les chrétiens. Il fut défendu , sous peine de mort , de professer la religion du Christ , avec ordre d'adorer les idoles. En conséquence , les chrétiens se virent partout exposés aux plus indignes traitements : leurs biens étoient confisqués , leurs personnes livrées à des tortures cruelles. Tout étoit en confusion dans Césarée ; on traînoit les femmes par les rues ; ni l'enfance , ni la vieillesse n'étoient ménagées , et des hommes irréprochables avoient à subir les châtimens réservés aux malfaiteurs. Bientôt il n'y eut plus assez de prisons pour recevoir tous les captifs ; on fuyoit , on couroit en foule chercher un asile au désert. Le crime des chrétiens étoit d'adorer Dieu. Le fils livroit son père , le père accusoit son fils , le frère se rendoit le délateur de son frère , l'esclave insolent traînoit son maître devant les juges ; le démon avoit répandu dans les cœurs des ténèbres si épaisses qu'on ne se connoissoit plus. Nos églises étoient au pillage , les autels renversés ; plus d'oblations ni de sacrifices en l'honneur du vrai Dieu ; plus de maisons de la prière : le démon seul

avoit des temples ; la consternation étoit générale , il n'y avoit de joie que pour l'enfer.

Gordius, prévoyant qu'il seroit bientôt obligé de se déclarer, quitta le service, et se bannit volontairement de sa patrie. Renonçant donc à son emploi, à ses distinctions, à ses biens, à ce qu'il y a de plus doux dans la société civile, le commerce de ses proches et de ses amis, il s'enfonce dans un désert, et dans une retraite inconnue au reste des hommes, aimant mieux se rencontrer avec des bêtes féroces que de vivre avec des idolâtres. Il suivoit l'exemple du prophète Élie, qui, voyant l'idolâtrie s'établir de jour en jour dans le royaume d'Israël, sous la protection de l'impie Sidonienne (Jézabel), s'enfuit loin de la cour et du monde, et trouva dans la montagne d'Horeb un asile contre l'impiété et l'injustice. Gordius, s'étant comme lui dérobé au tumulte des villes, à l'aspect des calomniateurs et des méchants, se purifioit dans la solitude ; et mérita, dans ses secrets entretiens avec Dieu, d'entendre des mystères ineffables qui lui furent communiqués, non par une bouche humaine, mais par celle du docteur même de la vérité, par celle du Saint-Esprit lui-même.

Là il apprenoit à se pénétrer du néant de cette vie, et du désir de celle qui ne doit jamais finir. Résolu de sortir du monde d'une manière éclatante, il ne songea plus qu'à se disposer au combat qu'il méditoit. Pour exécuter ce généreux dessein à quel

il s'était préparé par le jeûne, par la prière, et par une continuelle méditation de nos divins oracles, il choisit le jour où la ville entière se trouvoit réunie pour une course de chevaux, à l'occasion d'une fête en l'honneur du dieu Mars, ou plutôt du démon de la guerre. Un assez grand nombre de chrétiens s'y étoient rendus, de ces chrétiens indifférents qui se croient permis de concilier les dissipations mondaines avec les sévères maximes de l'Évangile. Tous les yeux se repaissoient du spectacle; un silence profond régnoit dans l'assemblée et n'étoit interrompu que par les acclamations données aux combattants. Ce fut dans le plus fort des courses et de l'attention des assistants que notre héros, descendant le long de la colline contre laquelle le théâtre étoit appuyé, se montra tout à coup. Gordius, sans craindre les regards de cette immense multitude, animé d'un courage surnaturel, s'avance au milieu de la lice; et d'une voix forte, proféra ces mots que bien des personnes encore aujourd'hui existantes ont entendus :

J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchoient pas, et je me suis fait voir à ceux qui ne se soucioient pas de me connoître. Un pareil langage auquel on étoit loin de s'attendre, avoit attiré sur lui tous les regards. La curiosité fut bien plus vive encore à l'aspect de l'homme extraordinaire qui venoit de le préférer. Le long séjour qu'il avoit fait sur les montagnes donnoit à tout son extérieur quelque

Pag. 145.

Isa. LXXV. 1.

chose d'affreux. Ses cheveux étoient négligés, sa barbe hérissée, ses vêtements en lambeaux, tout son corps maigre et décharné; pourtant, à travers tout ce désordre, quelque chose de gracieux perceoit sur son visage flétri par la pénitence. Mais à peine on eut connu qu'il étoit chrétien, qu'il s'éleva de toutes parts des clameurs confuses; les uns témoignant leur joie de voir un si noble dévouement, les autres demandant sa mort au magistrat qui présidoit les jeux. Ce n'étoit partout qu'agitation et tumulte. C'étoit le retentissement des vagues d'une mer soulevée par la tempête. Les courses étoient suspendues. Tous les yeux étoient fixés sur Gordius. Qu'avoit-il dit? et chacun se répétoit ses paroles. Enfin, après qu'un héraut eût fait faire silence, les trompettes s'arrêtèrent, les flûtes et les haut-bois se turent; le bruit s'apaisa. Le seul Gordius parla et fut écouté.

On l'amena devant le gouverneur qui lui parla d'abord avec beaucoup de douceur. Il lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, et pour quel dessein. Après avoir satisfait à ces questions; Gordius ajouta: Si je reparois aux yeux des hommes, si je me trouve au milieu des villes, ce n'est que pour avoir la gloire de confesser hautement Jésus-Christ, pour vous apprendre combien peu vos édits m'épouvantent, et pour vous reprocher votre cruauté.

Pag. 146.

Ces mots irritèrent le gouverneur au point qu'il ne se possédoit plus. Enflammé de colère, il s'écrie : Que l'on fasse venir les licteurs, que l'on apporte les lames de plomb, les fouets, les chevalets; qu'on lâche les animaux féroces; qu'on l'étende sur la roue; que l'on apprête les instruments de mort les plus douloureux. Ce ne seroit pas assez pour punir une aussi criminelle audace, de ne mourir qu'une fois. — Vous avez raison, reprend fortement Gordius; plutôt au Ciel qu'il me fût donné de mourir souvent pour Jésus-Christ! je n'aurai pas ce bonheur-là.

Tant de magnanimité redoubla la fureur du juge.

Ps. cxvii. 6.

Ps. xx. 4.

Le martyr, de son côté, tranquille et rempli d'une sainte confiance, chantoit le verset du psalmiste : *Le Seigneur est mon appui; je ne craindrai point ce que l'homme me peut faire, et encore, Je ne craindrai point les maux, parce que vous êtes avec moi.* Il se plaignoit en lui-même de la longue attente où on le laissoit des peines qu'on lui avoit promises: Qui vous retient, disoit-il à ses bourreaux? Que ne vous mettez-vous à l'œuvre? Vous devriez déjà m'avoir déchiré en mille pièces, n'avoir laissé aucun de mes membres sans lui avoir fait souffrir son tourment particulier: m'enviez-vous le bonheur qui doit en être la récompense? Plus vous me ferez souffrir; et plus cette récompense sera grande.

C'est une convention faite entre Dieu et ses martyrs (1).

Le gouverneur , désespérant de vaincre Gordius par la menace , changea de batterie ; il imagina d'essayer les caresses. Tel est l'artifice du démon : ce qu'il ne peut obtenir par la violence , il le tente par la séduction.

C'étoient de magnifiques promesses : Gordius recevrait de ses mains de riches présents ; on s'engageoit à lui obtenir de l'empereur un poste honorable à l'armée , des gratifications considérables ; il n'avoit qu'à demander.

L'insensé ! que pouvoit-il promettre en échange du royaume des cieux ? Ce langage nouveau ne fit pas plus d'impression sur Gordius que n'en avoient fait les menaces les plus formidables. Devenu plus furieux , le gouverneur ordonne que la sentence soit exécutée à l'heure même. L'assemblée toute entière se pressa autour du tribunal. La nouvelle n'ayant pas tardé à se répandre au loin , ceux même des habitans de Césarée qui ne s'étoient pas rendus au cirque , y accoururent pour être témoins d'un spectacle auquel les Anges eux-mêmes alloient prendre part , en même-temps que les démons en seroient couverts de confusion.

Les amis et les parents de Gordius l'environnoient. Page 347

(1) Trad. de Miquartuy , *Actes des martyrs*, tom. III , pag. 730.

l'embrassant avec larmes, le suppliant de ne pas s'exposer au dernier supplice; l'âge où il étoit lui promettant encore de longs jours. Quelques-uns lui donnoient ce perfide conseil: « Ayez l'air de consentir de bouche seulement; vous penserez après cela comme vous voudrez. Dieu regarde moins les paroles que la volonté. Vous avez du moins ce moyen-là pour fléchir le juge sans offenser Dieu. » Mais l'édifice que l'homme prudent a bâti sur la pierre ne peut être renversé ni par la violence des vents, ni par la chute continuelle des pluies, ni par le cours impétueux d'un torrent. Gordius de leur répondre: Ne pleurez point sur moi; pleurez seulement sur les ennemis de Dieu; non je ne souillerai point ma langue par un mensonge. Et, avec l'Apôtre, *Nous croyons de cœur pour être justifiés; mais nous confessons de bouche pour être sauvés.*

Math. vii. 17.

Rom. x. 10.

Pag. 148.

Ayant dit ces mots, il se munit du signe de la croix, marchant d'un pas intrépide et le visage gai au lieu du supplice.

Panegyrique des quarante martyrs de Sébaste (1).

(Extraits.)

Qui se plaît à louer les hommes courageux se Pag. 149.
montre disposé à les imiter , lorsqu'il en aura l'oc-
casion. Faites éclater la louange des martyrs , pour
l'être à votre tour dans l'intention , et mériter la
même récompense que lui, sans l'acheter par la per-
secution et sans l'effusion de votre sang. Ici , ce
n'est plus un seul martyr que l'Église propose à notre
vénération , mais quarante à la fois , animés d'un
même esprit , signalés par la même foi , et la même
constance à soutenir la vérité au milieu des tour-
ments. Tous ont combattu ensemble ; tous ensemble
ont obtenu une même couronne de gloire. L'éloge
d'un seul de ces vaillants soldats de Jésus-Christ ,
suffiroit pour épuiser toutes les ressources du génie :
que sera-ce d'une phalange entière , autant supé-

(1) Carion , Candide , Domnus , Meliton , Domitien , Eunoque , Sisti-
nius , Eraclius , Alexandre , Jean , Claude , Athanase , Valérien , Elie ,
Eulixius , Acace , Vivien , Elie , Théodule , Cyrille , Flavins , Sévérien ,
Valere , Chulion , Sacerdon , Priscus , Eutapius , Eutapius , Emerand ,
Filectimon , Vivien , Michel , Lysimaque , Théophile , Xantée , Aggias ,
Léonce , Hosiénius , Caius , Gorgonius. Tillemont croit qu'ils faisoient
partie de la légion Fulminante , si célèbre par la pluie miraculeuse qu'elle
obtint du Ciel , sous l'empereur Marc-Aurèle. (*Mem.* , tom. v , pag. 519.)
Nous ne discuterons pas cette opinion.

rieure à tous les efforts de l'éloquence humaine , qu'elle l'avoit été à toutes les attaques de l'ennemi.....

pag 159.

Gal.vi. 14.

Le plus bel éloge à faire d'un martyr , c'est de proposer le martyr pour modèle à ceux qui en écoutent l'éloge. On ne loue pas les saints comme on loue les sages du siècle. Ceux-ci , le monde fournit les matériaux de leur éloge. Est-ce au monde que l'orateur chrétien empruntera de quoi louer des hommes à qui le monde a été crucifié ?

Nos quarante martyrs n'avoient pas tous pris naissance sous un même climat. Plus d'une ville les réclamoit pour ses citoyens. Mais à quoi bon parler ici des lieux qui les virent naître , puisqu'ils ne reconnoissoient plus de patrie sur la terre ? La véritable patrie des martyrs , est la cité de Dieu , qu'il a construite pour être le séjour de ses élus ; c'est la Jérusalem céleste , cette ville libre , la mère de Paul et de tous ceux qui comme lui soupirent après cette heureuse demeure :.... Tous étoient dans la fleur de l'âge , distingués dans la profession des armes par des services qui leur avoient valu l'estime des empereurs.

On vint à publier cette ordonnance impie (1), qui punissoit de mort tous ceux qui confesseroient Jésus-Christ. On les menaçoit des tortures les plus

(1) Rendue par Licinius en 320.

effroyables. La colère, la rage siégeoient sur tous les tribunaux. Ce n'étoit partout qu'embûches secrètes ou guerre déclarée, accusateurs publics ou ennemis cachés. On allumoit les bûchers, on dressoit les croix, on creusoit les fosses, on préparoit les roues, les fouets, les chevalets; partout des bourreaux sans pitié. Dans cette horrible agitation où se trouvoient les fidèles, les uns fuyoient, les autres succomboient; plusieurs étoient incertains sur le parti qu'ils devoient prendre. D'autres se rendoient avant même le combat, d'autres pâlissoient à la vue des tourments; et perdoient courage dès l'entrée; d'autres combattoient d'abord vaillamment, mais ils se relâchoient dans la suite; ils abandonnoient la victoire lorsqu'il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour vaincre; et semblables à des gens qui font naufrage, ils jetoient dans la mer, pour sauver leur vie, le fruit de leurs sueurs et de leurs longs travaux.

L'édit du prince fut notifié à l'armée, avec injonction à chacun de s'y soumettre sous peine de la vie. La réponse de nos quarante athlètes, fut: *Je suis chrétien*. Ils ne disent pas: Je suis tel ou tel; mais s'appelant tous du nom général de chrétien, chacun d'eux identifie tous ses titres avec la seule désignation de disciple de Jésus-Christ.

Le juge, dans l'espérance de les gagner, eut d'abord recours aux voies de la douceur. Il leur dit

que leur résistance aux ordres de l'empereur leur feroit encourir la peine qui se décerne aux mal-fauteurs ; et qu'au contraire leur obéissance seroit récompensée par les plus grands avantages. Voyant qu'il ne réussissoit point par les promesses, il voulut essayer les menaces. Elles ne produisirent pas plus d'effet. Les saints confesseurs de Jésus-Christ répondirent tout d'une voix que les promesses qu'on leur faisoit n'avoient aucune proportion avec les biens infinis dont on vouloit les priver. « Quant à vos » menaces, ajoutèrent-ils, elles ne nous effraient pas. » Vous n'avez de pouvoir que sur nos corps que nous » avons appris à mépriser ; pour nos âmes, elles sont » à l'abri de toutes les poursuites des hommes (1). »

La liberté de ce discours excita dans l'âme du juge une fureur que l'orgueil et la cruauté qui lui étoient naturelle, rendoit encore plus violente. Il se travaille à inventer quelque genre de mort bien lente et bien rigoureuse ; il finit par imaginer celui-ci.

Pag. 152. On étoit alors en hiver, saison très rude en Arménie. Un vent du nord qui souffloit avec violence augmentoit encore de beaucoup la rigueur du froid. Telle fut la circonstance qu'il choisit pour exécuter son dessein. Ayant fait dépouiller ces martyrs de leurs vêtements, il ordonna qu'ils fussent

(1) Traduct. de Godesc., (*Vie des Saints*, tom. II, pag. 489.)

exposés tous nus sur la glace d'un étang situé près de la ville ; et afin de les tenter plus vivement par la facilité du remède , il fit préparer un bain chaud à peu de distance de l'étang , pour réchauffer ceux qui voudroient sacrifier. Les martyrs n'eurent pas plus tôt entendu prononcer la sentence, qu'ils coururent avec joie à l'étang. Ils ôtèrent eux-mêmes leurs habits , et s'encouragèrent mutuellement au combat , en se disant l'un à l'autre : qu'une mauvaise nuit leur vaudroit une éternité de bonheur. Ils faisoient tous ensemble cette prière : Seigneur nous sommes entrés quarante au combat ; ne permettez pas qu'il y en ait moins de quarante de couronnés ; qu'il n'en manque pas un du nombre que vous n'avez point limité sans dessein (1) !

Le gouverneur avoit commandé un soldat pour garder les quarante martyrs. Le grand froid l'avoit obligé d'entrer dans le lieu des exercices qui étoit proche de l'étang. Il s'y étoit mis, comme il avoit pu, à l'abri de l'inclémence de l'air. Il avoit aussi ordre de prendre garde si quelqu'un des quarante ne viendroit point à changer de sentiments. En ce cas, il y avoit là un bain pour réchauffer ceux qui demanderoient grâce. L'expédient étoit admirable pour faire des apostats ; et c'étoit un trait de grande

(1) Eléquent application de cette prière par le P. Tenfant, dans la *pénitence de son ormeau sur le bonheur du ciel*, tom. 1, pag. 64.

adresse au gouverneur qui avoit su si bien choisir le lieu du combat , que les combattants pressés de se rendre pussent trouver aussitôt un secours contre la mort. C'étoit sans doute de quoi ébranler leur constance , et ce fut ce qui rend celle des martyrs plus recommandable. Ce soldat donc qui observoit avec soin , de l'endroit où il s'étoit mis à couvert , tout ce qui se passoit sur l'étang , comme en devant rendre compte au gouverneur , aperçut des Anges qui descendoient du Ciel , ayant les mains chargées de couronnes et de présents qu'ils distribuoient aux martyrs , à l'exception d'un seul. C'étoit celui qui , dans ce moment même , cédant au froid une funeste victoire , et donnant un triste exemple d'inconstance et de foiblesse , quittoit le parti de Jésus-Christ pour se jeter dans celui de son ennemi. Mais l'infortuné transfuge en perdant le Ciel , ne jouit pas longtemps de la terre. Car à peine fut-il entré dans le bain , que l'eau chaude venant à dissoudre ses membres que le froid tenoit encore un peu unis ensemble , il y expira. Ainsi ce malheureux qui , pour conserver un reste de vie n'avoit pas craint de commettre un crime , n'en tira aucun avantage. Celui qui en profita fut le garde du gouverneur. Car ayant vu ce misérable sortir de l'étang et courir vers le bain , il prit aussitôt sa place ; et ôtant ses habits , il se joignit aux trente-neuf autres , disant avec eux : *Je suis chré-*

rien. Un changement si soudain remplit d'abord nos martyrs d'étonnement , puis de joie et de consolation , lorsqu'ils virent la perte qu'ils venoient de faire si généreusement réparée.

Cependant le jour parut, et comme on leur trouva encore quelque reste de vie, le juge ordonna qu'on les mît sur des chariots, et qu'on les jetât dans le feu. Ils étoient tous morts ou mourants, excepté le plus jeune qu'on trouva encore plein de vie; les bourreaux le laissèrent dans l'espérance qu'on pourroit le faire changer; mais sa mère, qui étoit présente, ne put souffrir cette fausse pitié qu'on avoit pour son fils. Cette généreuse femme étoit une veuve de basse extraction, mais enrichie de tous les trésors de la foi; elle approcha de son fils, l'exhortant à persévérer, et l'accompagna jusqu'au bûcher (1). Non-seulement elle ne laissa échapper aucune larme, mais la plus vive joie éclatoit sur son visage.

Martyrs dignes des louanges de tous les siècles, les portes du Paradis vous furent ouvertes; les anges, les prophètes, les patriarches, tous les saints accoururent de tous les endroits du Ciel, pour être spectateurs de l'entrée triomphante que vous y fîtes.

(1) S. Ephrem met dans la bouche de l'héroïne chrétienne les paroles les plus touchantes, adressées par elle à son fils, durant qu'il alloit vers son martyre.

ARTICLE III.

Traité de controverse.

Les ouvrages de saint Basile sur le dogme, la morale et la discipline ont, comme tout ce qui est sorti de sa plume, l'éloquence qui leur convient. S'il n'y a point ici la chaleur de mouvement, l'onction touchante et persuasive, la pompe et la fécondité d'imagination, qui distinguent si éminemment ses compositions oratoires; on y retrouve les autres caractères qui en font le mérite, avec les qualités propres à la controverse, la méthode dans l'exposition et l'enchaînement des parties, la sagacité dans l'art de combattre les sophismes et les erreurs, la solidité dans les preuves, la profonde connoissance de l'Écriture et la même justesse dans les applications, la vigueur, la rapidité du raisonnement; enfin la noblesse, l'élégance même de l'expression, également éloignée de la sécheresse et de la recherche.

Ses principaux ouvrages dans ce genre sont la réfutation de l'arianisme contre Eunomius, et son traité sur le Saint-Esprit, adressé à l'archevêque d'icône, saint Amphiloque, qui l'avoit consulté sur cette matière.

Un critique des temps modernes s'est plaint que

dans ses livres contre Eunomius, saint Basile se soit étendu sur de grands raisonnements; la plupart de leurs disputes roulant, dit-il, sur des conséquences qu'ils tirent de leurs explications de l'Écriture, en sorte qu'on y trouve plus de raisonnements que de passages du nouveau Testament; toutefois, poursuit-il, saint Basile examine en détail un assez grand nombre de passages du nouveau Testament, qu'il *résout d'une manière fort sublime et selon les principes de la dialectique* (1). Que notre saint docteur ait employé la méthode du raisonnement contre un dialecticien aussi subtil que Eunomius se piquoit de l'être, il y auroit de l'absurdité à lui en faire un reproche; mais qu'il ait borné sa défense à cette méthode, il y avoit une secrète malignité à l'avancer. Bossuet a parfaitement démêlé l'artifice. En abandonnant ou négligeant les preuves tirées de l'Écriture, on avouoit son insuffisance à prouver la certitude de nos plus hauts mystères; et les Sociniens, qui n'en demandoient pas davantage, obtenoient gain de cause de la part du critique, acharné à prétendre que les saints Pères, ne trouvant pas dans l'Écriture de témoignages assez convaincants, étoient contraints à se replier sur le raisonnement; ce qui les réduisoit, dans le langage de Richard Simon, à n'être que de purs rhéteurs. Par là, la tra-

(1) Richard Simon, *Hist. critique des commentateurs du nouveau Testament*, pag. 105.

dition se trouvoit sapée dans ses fondements. On lui enlevait l'un de ses plus fermes appuis, s'il étoit vrai, comme l'affirmoit M. Simon, « que les livres » contre Eunome, qui sont un trésor des passages » les plus concluants pour la foi de la Trinité, n'eus- » sent guère de fondement dans l'Écriture. » Mais l'imposture est manifeste. « Il faut une fois que ce » critique, qui avance si hardiment des faussetés, en » soit démenti à la face du soleil. Les passages du » nouveau Testament sont en si grand nombre, et » si vivement pressés dans ce livre de saint Basile, » que l'hérétique en est visiblement accablé. Outre » ceux qu'il étale plus au long, il y'en a quelquefois » plus de vingt ou trente si fortement ramassés en » peu de lignes, qu'on n'en peut assez admirer la » liaison que ce critique n'a pas sentie (1). »

Le caractère de notre travail ne nous permet pas de suivre saint Basile dans ce détail. Il nous suffisoit de venger l'honneur des saints Pères, en particulier de saint Basile, contre les imputations de certains critiques orgueilleux, qui, dans le sein de l'Église, sous le titre du sacerdoce, et à la face de tout l'univers, par des principes qu'ils sèment deçà et delà, mais dont la suite est trop manifeste, viennent mettre l'indifférence, c'est-à-dire, l'impiété sur le trône (2).

(1) Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, pag. 57.

(2) Bossuet, *ibid.*, pag. 76.

Livres contre Eunomius, au nombre de cinq (*).

(Analyse et extraits.)

Eunomius étoit originaire de Cappadoce. Engagé d'abord dans la profession militaire, il s'en dégoûta pour se livrer à l'étude de la philosophie, et s'attacha à des prêtres ariens d'Alexandrie. Il fut ordonné par Eudoxe, évêque de ce parti, et promu à l'évêché de Cysie. Fidèle à l'avis que ses maîtres lui avoient donné, il eut soin d'abord d'envelopper sa doctrine sous des expressions propres à en déguiser le venin aux yeux des peuples. Enfin, on s'en alarma : il fut obligé de s'expliquer; et ses erreurs étant devenues manifestes, il fut déposé d'après les ordres de l'empereur Constance lui-même; ce qui ne l'empêcha point de dogmatiser, ni d'oser faire des ordinations pour se former un parti (1). Il n'y réussit que trop, et se vit chef d'une secte nouvelle d'ariens qui s'appelèrent de son nom Eunomiens. Il avoit la prétention de vouloir expliquer le mystère de l'Essence divine; se vantant de la connoître toute entière, aussi clairement qu'elle se connoit elle-même (2); et, arguant de la simplicité de Dieu,

(*) Tom. 1, pag. 307 et suiv.

(1) S. Greg. Nys., *lib. 1. adv. Eunom.*, pag. 228.

(2) Délire d'esprit, dont Vasquez tâche de le débarrasser (*Disput. xxvii*)

reconnoissant même avec les catholiques un Père, un Fils, un Saint-Esprit, il nioit non-seulement qu'il pût y avoir dans la substance divine deux principes, dont l'un seroit engendré, et l'autre ne le seroit pas, mais que l'on dût y admettre divers attributs; la sagesse, la vérité, la justice, n'étant dans son opinion que l'Essence divine elle-même considérée sous les différents rapports qu'elles présentent avec les objets extérieurs (1).

Eunomius soutenoit ses erreurs avec une subtilité d'esprit qui lui a donné une réputation de dialectique. Il les a défendues dans un écrit composé sous le titre d'*Apologie*, et dont il ne donnoit communication qu'à ses amis. C'est ce livre que réfute notre saint archevêque.

Il y suit pas à pas son adversaire, transcrit sans nul déguisement ses propres expressions, dont il démasque l'artifice, et démontre la futilité. « Quoique ce fût là son premier ouvrage de ce genre (car il le composa n'étant encore que prêtre), il y réussit néanmoins excellemment, dit un de nos critiques les plus estimables, et réfuta Eunomius avec autant d'éclat que de vigueur (2). »

part. 1, cap. 111), bien qu'il soit obligé de convenir que c'étoit là l'erreur capitale d'Eunomius; ce qui a porté tous les Pères à le combattre par le dogme de l'imcompréhensibilité de Dieu, comme on le verra spécialement dans saint Jean Chrysostôme.

(1) S. Greg. Nyss., *or.* XII. Pluquet, *Dict. des hérés.*, tom. II, pag. 28.

(2) Tillem., *Mém.*, tom. IX, pag. 294 et 295.

Livre premier. Sa première attaque se dirige Pag. 209. contre le titre de l'ouvrage qu'il combat. Ce mot d'*apologie* suppose un homme obligé de se défendre contre de fausses imputations adressées, soit à sa doctrine, soit à sa personne. Mais, demande saint Basile, où sont ceux qui l'aient provoqué? Il avoit si long-temps gardé le silence; qui l'obligeoit à le rompre? de quels agresseurs a-t-il à se plaindre? quels juges ont prononcé sentence contre lui? Qu'il les nomme. Qu'étoit-il donc besoin de publier une apologie, là où il n'y avoit point d'accusation? il est Pag. 210. donc clair que ce titre est mensonger; ce n'est qu'une formule artificieuse, imaginée par lui pour surprendre la confiance.

Dès le commencement de cette prétendue apologie, Eunomius avertissoit ses lecteurs de n'accorder aucun égard ni au nombre, ni à la dignité, ni à l'antiquité des personnes, dans une cause où il s'agissoit de bien discerner la vérité d'avec le mensonge. Saint Basile lui répond :

Que prétendez-vous? quoi! que l'on ne donne aucune préférence aux anciens? Que nous comptions pour rien la multitude des chrétiens, tant des âges passés que de ceux d'aujourd'hui? Que nous méconnoissions les droits de ceux que l'Esprit Saint a gratifiés de ses dons les plus signalés, et qui tous se trouvent en opposition la plus absolue avec l'impiété nouvelle que vous produisez? Que nous fermions

Pag. 211.

les yeux à la lumière ; que nous anéantissions dans nos souvenirs jusqu'au nom de ces saints personnages, pour y donner un libre champ à vos captieux sophismes ? Il vous faudroit assurément une puissance bien extraordinaire pour venir à bout d'opérer, à l'ordre de votre volonté seule, une révolution dans les esprits, que le démon lui-même, avec tout le pouvoir de ses artifices, n'a pu exécuter ; pour nous entraîner despotiquement, par le simple énoncé de quelques grossiers blasphèmes, à fouler sous les pieds des traditions que tous les siècles d'avant nous avoient regardées comme inviolables ! Encore, n'est-ce pas assez pour Eunomius d'assujettir ainsi la croyance du siècle présent. Il veut que tout ce qu'il y aura de lecteurs dans les siècles futurs lui donnent la même confiance. Démence d'orgueil, d'imaginer que son livre lui survivra, et qu'il triomphera de la durée des siècles !

Toutefois Eunomius lui-même sentoit toute la force de la tradition des Pères ; et ramassant, avec une perfide adresse, certaines expressions détachées dont ils s'étoient servis dans des ouvrages où ils n'avoient pas traité les matières exprès, il en avoit composé une profession de foi ; tant pour éviter le reproche de nouveauté, que pour insinuer plus sûrement sa doctrine sous la simplicité de leur langage. Les premiers ariens avoient essayé le même moyen pour surprendre le patriarche d'Alexandrie

Pag. 212.

saint Alexandre, en lui laissant croire qu'ils n'avoient pas d'autres sentimens que les siens.

Elle était ainsi conçue :

« Nous croyons en un Dieu Père tout-puissant, de qui sont toutes choses, et en un Fils unique de Dieu, Dieu Verbe, notre Seigneur, par qui toutes choses, et en un Saint-Esprit consolateur. »

« Voilà, pour le dire sommairement, la foi la plus simple et la commune croyance de tous ceux qui veulent être et paroître chrétiens. »

« Seulement, disoit-il, il étoit besoin de la rendre plus correcte en lui donnant quelques explications. »

Mais il ne dit pas tout, cet homme qui, un peu auparavant, se vançoit avec tant d'arrogance qu'il alloit exposer la vérité tout entière et sans aucun voile. Car il omet ici ce qu'ailleurs il avance plus explicitement dans ces termes : « Dieu étant essen-
« tiellement un, il ne peut avoir été fait ni par lui-
« même, ni par d'autres. » D'où il infère que n'être pas engendré étoit une suite nécessaire de son Essence, ou plutôt la substance même non engendrée. S'il ne s'exprime pas encore en termes aussi précis, c'est qu'il prévoyoit bien qu'une impiété aussi déclarée révolteroit tous les esprits.

Mais, dites-moi, depuis quand la tradition des Pères et la règle de notre foi est-elle devenue l'expression de l'artifice et du mensonge? Si telle est

notre règle de foi , pourquoi l'étendre par des commentaires qui la détruisent en la mettant en contradiction avec elle-même? Si elle avoit besoin de ce prétendu perfectionnement , elle ne méritoit pas d'être appelée règle de foi.

Pag. 221.

Eunomius égaroit à dessein la question dans un labyrinthe d'abstractions et de subtilités métaphysiques , présentées dans le style d'Aristote , et des écoles d'une philosophie toute profane , qui n'a rien de commun avec la simplicité de l'Évangile.

Il s'attache à prouver ce qu'on ne lui conteste pas ; à savoir que Dieu , principe simple et indivisible de sa nature , n'est pas engendré. Aussi l'Écriture n'applique-t-elle pas à Dieu Père , ce mot qu'elle donne exclusivement au Fils. D'où vient qu'elle appelle Dieu *principe* et *Père* , pour marquer qu'il a un Fils. *Allez* , dit le Sauveur , *baptisez au nom du Père* ; il ne dit pas , *au nom du non engendré*.

Matth. xxviii.
19.

« Ce que nous entendons par *ingénération* n'est autre chose que l'action de notre esprit qui , après avoir réfléchi que Dieu est sans commencement , conçoit qu'il n'est pas engendré ; de même qu'il le conçoit infini , immense , après avoir pensé qu'il ne peut avoir de fin. Car c'est le propre de notre esprit , qui ne conçoit presque les choses que par leurs qualités et leurs accidents , de s'en former des idées distinctes. Mais les raisons de concevoir différemment un objet

étant fondées sur l'objet même, c'est-à-dire, sur ses propriétés et ses opérations, Eunomius raisonnoit mal en disant que ces sortes de perceptions ne sont que de pures distinctions, comme les noms de Pierre, de Céphas, de Simon, qui sont employées pour marquer une même personne. Autrement, il faudroit dire que l'idée de l'immutabilité de Dieu est la même que l'idée de son ingénération; ou qu'en le concevant invisible, nous le concevons tout-puissant (1). »

S. Basile relève les contradictions où tomboit Eunomius, en disant, tantôt que l'ingénération étoit une suite de l'Essence de Dieu, tantôt qu'elle étoit son Essence même. En avançant que l'ingénération est l'Essence même de Dieu, il fournit des armes contre sa propre doctrine; car on pourra en dire autant de tous les autres attributs de Dieu, de son immutabilité, de son immensité, etc. Et dès-lors, il sera plus rai-

(1) D. Ceilher, *Hist.*, tom. vi, pag. 112. — L'erreur d'Eunomius portoit sur un faux principe : en voici la preuve. Une substance simple ne peut contenir plusieurs principes, qui soient des substances ou des parties de substances; c'est tomber dans une contradiction manifeste que de l'avancer : mais on ne voit pas qu'une substance simple ne puisse pas renfermer plusieurs classes, qui ne soient ni des substances, ni des parties de substances. La substance divine étant infinie, quel homme oseroit dire qu'elle ne renferme pas en effet des principes différens, qui ne soient ni des substances, ni des parties de substances? Pour oser le dire, ne faudroit-il pas voir clairement l'Essence de la divinité, la comprendre parfaitement? (Fluquet, *Dict. des hérés.*, tom. II, pag. 55.)

sonnable de croire que le Fils à qui ces attributs conviennent également, est de la substance du Père, que d'en inférer qu'il est d'une autre substance, à cause du seul attribut de non-engendré qu'il n'a point (1).

Pag. 225. Au reste, il importe peu de savoir si ce terme de *non-engendré* est positif ou négatif, étant de même nature que ceux d'immortel, d'incorruptible, d'invisible, plus propres à indiquer ce qu'il n'est pas, qu'à marquer ce qu'il est. Telle est l'Essence du Père, qu'elle est inconnue à tout autre qu'au Fils et au Saint-Esprit : comment Eunomius pourroit-il la comprendre? des hommes qui ne connoissent pas même la terre qu'ils foulent sous les pieds, avoir l'arrogance de prétendre connoître l'Essence divine! Son nom même il ne l'a communiqué à personne. Notre salut consiste à confesser que Dieu est ; non à rechercher en quelle manière il est.

Pag. 227. Mais tout cet échafaudage ne tendoit qu'à tromper les simples, et l'amenoit à cet autre raisonnement où son impiété se montre à découvert : que,
Pag. 228. « l'Essence divine étant incommunicable, ceux-là » étoient téméraires qui en font participer le Fils. »

J'appréhende qu'en répétant de pareils blasphèmes, je n'en sois moi-même souillé. Ce qui me rassure, c'est de voir que l'Esprit Saint lui-même n'a

(1) D. Cellier, *Hist.*, tom. vi, pag. 112.

pas craint de rapporter les outrages dont la haine du peuple juif contre Jésus-Christ avoit essayé de flétrir sa personne, sans qu'ils aient pu nuire à la majesté du Fils de Dieu.

Eunomius ne veut point de parité entre le Père et le Fils.

S'il en est ainsi, les Apôtres ne furent que des imposteurs; l'Évangile nous auroit trompés; l'oracle même de la vérité, Jésus-Christ en auroit imposé Pag. 230.
 au genre humain (1). Attenter à la parfaite ressemblance entre le Père et le Fils, c'est donner le démenti à l'Écriture toute entière, qui la confirme par les témoignages les plus clairs. (Textes de l'apôtre saint Paul, des saints Évangiles.) Voilà ce que le Seigneur lui-même nous enseigne; mais Eunomius, que nous apprend-il? Qu'il n'y a point de comparaison à faire entre le Père et le Fils; qu'il est faux que Dieu ait imprimé à son divin Fils le sceau et le caractère de sa ressemblance, comme étant l'image Hebr. 1. 3.
 du Dieu invisible, égal à Dieu; et qu'ayant la forme Phil. 2. 6.
 de Dieu, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur.

Parce que la nature divine n'est point susceptible Pag. 231.
 de plus ou de moins de succession de temps; Eunomius prétend que le Fils ne sauroit être de même substance que le Père, à moins de dire que le Père

(1) Voyez le même raisonnement poussé avec vigueur par Massillon, *Sermon sur la divinité de Jésus-Christ*, (Aout, pag. 269 et suiv.)

est le premier, et que le Fils est le second; ce qui suppose de la différence entre eux. Il s'abuse en ne comprenant pas qu'outre l'ordre qui met un intervalle de temps entre différentes choses, il y en a un par lequel la cause précède son effet seulement par la pensée, comme il se voit dans le feu par rapport à l'éclat qu'il produit; que c'est de cette manière que le Père, sans aucune différence, ni de nature, ni de temps, précède son Fils comme son principe et son origine.

Pag. 233.

« Il n'y a point dans Dieu de composition; la simplicité de sa nature repousse toute égalité. » — J'ad-

Pag. 234.

mets l'argument, et j'en conclus : Le Fils est la sagesse de Dieu, la puissance de Dieu; tout ce que fait le Père, le Fils le fait comme lui : il n'y a donc nulle différence entre l'un et l'autre; le Fils est donc absolument égal à son Père.

Egal à Dieu ! quel blasphème ! s'écrioient les Juifs; et Eunomius le répète avec eux ! « D'autant plus, ajoute-t-il, que lui-même a prononcé : *Le Père est plus grand que moi.* »

JOHANN. XXXIV.
28.

Il ferme l'oreille à la parole de l'Apôtre qui atteste, en parlant de Jésus-Christ : *Il n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égalier à Dieu.* Ces paroles se doivent entendre d'une supériorité de principe et d'origine qui, subordonnant le Fils au Père, n'a rien de contraire à l'unité ni à l'égalité de leur nature.

Pag. 236.

Livre second. Le mode de réfutation le plus pé- Pag. 238.
 remptoire à opposer aux blasphèmes d'Eunomius,
 doit s'emprunter aux témoignages qui nous ont été
 transmis par l'Esprit Saint. Tout ce qui s'accorde
 avec la doctrine qui en émane, voilà ce qu'il faut Pag. 239.
 adopter; ce qui s'en éloigne, nous devons le repous-
 ser sans ménagement.

Qu'Eunomius commence donc par nous faire
 voir quels sont les oracles de l'Esprit Saint, où Jésus-
 Christ soit appelé du nom de créature (1). Sera-ce
 dans le livre des Actes? où l'Apôtre saint Pierre dit
 aux Juifs: *Que toute la maison d'Israël sache que* Act. II. 36.
Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous
avez crucifié; paroles qui n'ont aucun rapport à la
 question présente où il s'agit de la nature du Verbe
 comme existant avant tous les siècles, mais unique- Pag. 240.
 ment applicables à l'humanité du Sauveur; témoin
 le supplice de la croix qu'il met sous leurs yeux?

Que l'on demande au même apôtre ce qu'il pense Pag. 243.
 de Jésus-Christ; répondra-t-il: Vous êtes une créa-
 ture? Non; mais: *Vous êtes le Christ Fils du Dieu* Math. XVIII.
vivant. Saint Paul, qui nous parle à chaque page de 16.
 ses épîtres de Jésus-Christ Fils de Dieu, y joint-il
 la dénomination de *créature*? Nulle part.

Nous lisons dans Isaïe: *Un petit enfant nous est* Isa. IX. 6.

(1) Au mot *créature* *γεννημα*, Eunomius ajoutoit celui de *Παισμα*,
 qui se traduisoit par *créature* et *geniture*.

né, et un fils nous a été donné. Mais ce Fils est appelé immédiatement après l'Ange du grand conseil. Quand on cite l'Écriture, c'est une dangereuse témérité de traduire, d'en changer le langage, soit en ajoutant, soit en retranchant. Aussi, voyons-nous les sages interprètes qui ont traduit les livres saints de l'hébreu en grec, conserver scrupuleusement les noms originaux, tels que ceux de Sabaoth, d'Adonai, d'Eloï, plutôt que de risquer d'en affaiblir le sens en leur substituant d'autres expressions.

Ps. II. 7.

Mais puisqu'il est *engendré*, pourquoi condamner ce mot de *géniture*? Pourquoi? Parce qu'il est téméraire de donner des noms de son invention à celui qui a reçu de Dieu un nom qui est au-dessus de tous les noms. Dieu a dit : *Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui*; il n'a pas dit : *Vous êtes ma géniture*.

Pag. 248.

Eunomius, revenant sur ses pas, alléguoit qu'une chose ne pouvant être préexistante à sa génération, le fils n'étoit donc point avant qu'il fût engendré. Sophisme (répond saint Basile) qui ne porte que sur la fausse supposition que le Verbe n'est pas éternel; ce qui est démenti par tous les saints oracles. Car, en premier lieu, si c'est une perfection au Père d'engendrer, il n'a pas dû être un moment sans cette perfection, à moins qu'elle ne lui eût manqué ou par impuissance, ou faute de la connoître, ce qu'il est également absurde de sup-

poser. En second lieu : puisque c'est de lui qu'il est dit que les siècles ont été faits par lui ; il devient Hébr. i. 12. évident qu'on ne peut dire sans contradiction qu'il ait été fait lui-même depuis quelques siècles ; parce que, comme parle saint Jean , *au commencement* Pag. 249. *étoit le Verbe, et le Verbe étoit avec Dieu, et le Verbe* Joann. i. 1. *étoit Dieu.* Or , il n'est pas possible d'imaginer quelque chose de plus ancien que le commencement. Car , s'il y en avoit , ce que saint Jean appelle commencement ne le seroit pas. Vous avez beau remonter par la pensée le plus loin que vous pour- Pag. 250. rez ; vous ne trouvez rien par-delà ce mot *étoit* (1).

Voyez avec quelle précision de langage l'Écriture nous parle de sa génération comme antérieure à tous les siècles. Après que l'évangéliste saint Matthieu a raconté sa génération selon la chair , que saint Marc a fait de la prédication de saint Jean le début de son récit ; que saint Luc a commencé de même par la narration de sa naissance dans le temps ; l'évangéliste saint Jean , venu après , s'élève par-dessus tous les objets sensibles , par-dessus tous les temps ; il ne s'arrête pas à Marie sa mère , ni à aucune époque ; mais *au commencement* , dit-il , *étoit le Verbe.* Dans ce seul mot , éternité de son être , existence sans commencement , unité parfaite avec

(1) Toussaint, Eléat., dans les Œuvres complètes, édit. in-4^o, 1808, 22, 195.

Dieu son père. Ce qu'il appuie par ces autres paroles : *Il étoit la vie, la lumière véritable*. Il étoit, *Ibid.* 9. il a été engendré ; ces deux mots sont inséparables. Pag. 252. Il étoit de toute éternité ; donc il a été de même engendré de toute éternité.

A la vérité, Eunomius convient que la substance du fils de Dieu n'est pas la même que celle des autres créatures qui ont été faites de rien. Il consent, tant il est généreux ! à lui accorder l'éminente prérogative de Créateur. S'ensuit-il de là qu'il reconnoisse dans lui une nature différente de ses créatures ? Nullement. Comme parmi les hommes, ceux qui excellent dans un art valent mieux que la matière qu'ils mettent en œuvre, sans être pour cela d'une nature différente : par exemple, le potier vaut mieux que son argile, et n'en est pas moins argile, pas moins terre, comme son ouvrage. Pag. 255.

D'où lui vient donc sa supériorité dans l'idée d'Eunomius ? De ce qu'il a été engendré de Dieu seul, sans le concours d'aucun autre, pour être le ministre très-accomplí de toutes ses volontés ; abusant d'un texte du livre des proverbes où il est dit, *Prov.* VIII, 22. en parlant de la sagesse : *Le Seigneur m'a créée* ; d'où il conclut que Jésus-Christ n'est toujours qu'une simple créature. A quoi je répons d'abord que ce livre, s'exprimant d'ordinaire par énigmes et paraboles, on ne peut rien en inférer pour le dogme ; ensuite qu'au lieu du terme de *créer* qui se lit dans

les septante , les autres interprètes (comme Aquila, Symmaque et Théodotion) ont traduit , conformément à l'hébreu , par le mot *possédée* ; ce qui revient au même sens que le mot engendré. (Il en apporte divers exemples tirés de l'Écriture.)

Eunomius ne veut pas que l'on imagine ici une Pag. 257.
génération humaine. Nous ne le voulons pas davantage ; mais lui , en écartant la signification naturelle des termes appellatifs de Père et de Fils , n'a d'autre Pag. 260.
dessein que d'empêcher que l'on reconnoisse en Dieu une génération réelle, et non pas d'en éloigner les idées grossières que nous présentent les générations humaines. Mais tout incompréhensibles que soient Pag. 260.
à notre intelligence ces rapports du Père et du Fils qui les unissent l'un à l'autre de la manière la plus intime, nous y croyons ; il ne nous est pas permis de les abandonner , ni de les interpréter allégoriquement.

Séparer le Père qui engendre, d'avec le Fils qui est engendré ; contradiction égale à celle qui sépareroit la lumière et la vie prises dans le Père d'avec la lumière et la vie prises dans le Fils : au lieu d'être lumière , vie , puissance , comme s'exprime le langage habituel des livres saints , il n'y auroit plus Pag. 262 et
suiv.
que ténèbres , que mort , qu'impuissance :

D'impiété en impiété , Eunomius est tombé dans le crime du blasphème contre le Saint-Esprit qu'il ose le premier appeler une simple créature. Pag. 270.

Livre troisième. S'il faut en croire Eunomius , ce Pag. 271.

seroient les saints personnages d'avant lui qui lui auroient appris que l'Esprit Saint est le troisième en ordre et en dignité. D'où il concluoit qu'il étoit aussi le troisième en nature, qu'il étoit la créature du Fils, qu'il n'étoit point Dieu, et n'avoit pas la puissance de créer.

Pag. 272.

Quels sont-ils donc ces saints personnages qu'il se vante d'avoir pour maîtres? Quand même on suppose-roit, ce que je suis loin d'accorder, que quelques-uns aient pu avancer que le Saint-Esprit vient après le Fils, en ordre et en dignité (1); pas un n'a prétendu qu'il fût inférieur en substance. Nous comptons parmi les Anges différents degrés; nous admettons entre eux quelque subordination, nulle différence dans leur nature: de même pour la Trinité des personnes que nous professons égales en toutes choses, désignant chacune d'elles par les mêmes dénominations, reconnoissant en elles mêmes opérations, comme l'at-

Pag. 275.

testent nos saintes Écritures, où nous lisons: C'est par la parole du Seigneur que les Cieux ont été affermis, et c'est le souffle de sa bouche qui a produit toute leur vertu; c'est lui qui envoie les prophètes (2). Le Seigneur, dit Isaïe, m'a envoyé, et son Esprit. Présent en tous lieux, il pénètre toutes choses (3). Où irai-je, demande David, pour me déro-

(1) Voyez la note de la page 298 du tom. 1 de cette *Bibliothèque*.

(2) Ps. CXXXII. 6.

(3) Isa. XLVIII. 16.

ber à votre Esprit, et où m'enfuirai-je de devant votre face (1) ? C'est par le Saint-Esprit, aussi-bien que par le Fils, que nous sommes marqués du sceau d'enfants de Dieu. Il n'est pas moins que le Fils notre docteur et notre maître ; avec le Père et le Fils, il est le distributeur des dons et des grâces spirituelles. Et pour marquer qu'il le fait avec autorité, et par sa puissance ; l'Apôtre, après avoir fait l'énumération de ces dons, ajoute : C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant les dons à chacun selon son bon plaisir ; il est l'Esprit de vie ; et c'est par lui que nos corps seront ressuscités (2). Ce qu'il y a en Dieu de plus profond et de plus caché, c'est lui, l'Esprit Saint, qui le pénètre ; ce qui ne peut se faire que par l'union intime qu'il a avec Dieu. Par lui nous connoissons que Dieu est en nous ; par lui nous sommes faits temple et sanctuaire de Dieu (3).

En effet, au nom de qui le baptême nous est-il conféré ? au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le baptême est le sceau de la foi ; car il faut croire avant de recevoir ce sacrement. Or, selon le précepte du Seigneur, notre baptême se donne au nom des trois personnes de la Trinité, sans qu'il soit permis d'y joindre le nom d'aucune créature ;

(1) Ps. CXXXVIII, 7. Joann. XIV, 26.

(2) I. Cor. II, 10. Rom. VIII, 11.

(3) I. Joann. III, 24. Ephes. II, 22.

ni de serviteurs : pourquoi ? Parce que chacune d'elles possède la plénitude de la Divinité ; tout ce qui est distinct de ces trois personnes rentre au rang des simples serviteurs, quelque excellence et quelque dignité qu'il puisse avoir par-dessus les autres.

Mais, nous dit-on, si le Saint-Esprit n'est pas sans principe, il n'est pas non plus engendré ; il est donc créature. Si j'avois la prétention de vouloir rendre raison de nos mystères par les seules lumières de notre intelligence, j'éprouverois quelque confusion à confesser ici mon ignorance ; mais qu'est-ce qu'un semblable aveu a d'humiliant pour des hommes environnés de mystères, non pas seulement dans l'ordre de la religion, mais dans l'ordre de la nature, et qui ne sauroient pas se rendre raison de ce qui se passe au-dedans comme au-dehors d'eux-mêmes ? Qu'y a-t-il donc de surprenant que nous ne concevions pas des secrets aussi fort élevés au-dessus de nous ? Mais en attendant qu'ils nous soient découverts dans le siècle futur, devons-nous moins rendre à l'Esprit Saint l'honneur qui lui est dû, suivant les Écritures qui lui donnent les titres d'Esprit divin, d'Esprit de Dieu, d'Esprit vivifiant, et autres semblables qualifications qui excluent toute idée de créature ?

Craignons également et de dire du Saint-Esprit ce que l'Écriture n'en dit pas, et de n'en point dire tout ce qu'elle nous en apprend, bien que nous ne

le concevions pas encore , et que la connoissance en soit réservée au temps où nous verrons la vérité face à face , et dégagée des ombres et des énigmes de la vie présente.

Les livres qui suivent sont loin de l'importance de ceux qui précèdent. La raison en est simple. On hésite à croire qu'ils aient été achevés (1). D. Ceillier n'y voit que de simples matériaux , et en quelque sorte des fragments détachés. L'auteur ne s'y borne pas à combattre Eunomius : c'est une attaque générale dirigée contre tous les ennemis du mystère de la Trinité , mais qu'il n'avoit pas eu le loisir de rédiger avec la méthode convenable.

Pour les faire connoître, il doit nous suffire d'en donner cette idée sommaire. Le quatrième livre peut se diviser en deux parties, dont la première rappelle les principaux arguments par lesquels saint Basile a démontré dans les livres précédents la divinité du Verbe et sa consubstantialité avec le Père ; il réfute dans la seconde quelques objections nouvelles, expliquant par l'humanité de la seconde personne de la Trinité sainte, les passages dont on abusoit pour établir son infériorité.

Le cinquième n'est également qu'un recueil d'au-

(1) Voy. D. Ceillier, tom. vi, pag. 170. Cave (*De script.*, pag. 153, col. 2) en les crut pas de la même main qui a composé les précédents. Tillemont les restitue à saint Basile, *Mém.*, tom. ix, pag. 194, 194.

torités tirées des Écritures, pour montrer que le Saint-Esprit est de même nature que le Père et le Fils.

Traité du Saint-Esprit, adressé à Amphiloque (*).

C'est surtout dans ce livre que le savant et pieux docteur venge avec le plus d'éclat la divinité du Saint-Esprit. Il le fit sur la demande de saint Amphiloque (1). L'école d'Aëtius la contestoit : on y accusoit saint Basile de faire usage, dans sa doxologie, de termes nouveaux et contradictoires (2). Saint Amphiloque, archevêque d'Icone, se trouvant à Césarée, avoit entendu ces plaintes, et le pria d'écrire pour justifier la doctrine de l'Église

(*) Tom. III, pag. 1 et suiv.

(1) Évêque d'Icone, métropole de la Lycaonie. Il entretenoit toujours d'étroites liaisons avec saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Il aimoit à les consulter dans toutes les questions embarrassantes. Il étoit éloquent lui-même. Se rencontrant à Césarée, il fut invité à y prêcher, suivant la coutume qu'on observoit à l'égard des évêques étrangers. Il s'en acquitta, dit un moderne, de la manière la plus distinguée; et obtint des suffrages d'autant plus honorables, que le goût de ce grand auditoire, accoutumé à la haute éloquence de son propre pasteur, en étoit plus sûr et plus épuré. (Berault-Bercast., *Hist. de l'Église*, tom. II, pag. 408.) On peut voir son article dans le volume cinquième de cette *Bibliothèque choisie*, pag. 399 et suiv.

(2) Priant un jour avec le peuple, il rendoit gloire à Dieu, tantôt en disant : Gloire au Père avec le Fils et le Saint-Esprit; tantôt : Gloire au Père par le Fils et le Saint-Esprit. (S. Basil., *De Spir. Sanct.*, etc., cap. I, pag. 3.)

catholique et la sienne ; saint Basile se rendit à son vœu , en publiant ce beau traité auquel les théologiens de tous les siècles ont emprunté les plus solides raisonnements. C'est de lui que saint Grégoire de Nazianze disoit : « Quand je lis ce que Basile a » écrit sur le Saint-Esprit , j'y reconnois le Dieu que » j'adore, et plein de sa théologie, je prêche la vérité » avec une entière assurance (1). » Pas un point de dogme qui n'y soit approfondi ; pas une difficulté qui n'y soit résolue ; pas un des textes de l'Écriture, relatifs à la question , qui n'y soit discuté, éclairci, et ne devienne un argument invincible.

Voici comme il répond au reproche de nouveauté :

Parmi les dogmes qui se conservent dans l'Église, et que l'on y prêché, il en est qui nous sont enseignés à la lettre par l'Écriture. Mais il y en a aussi qui ne nous viennent que de tradition apostolique, et qui nous ont été laissés comme secrètement. Mais et les uns et les autres ont une égale autorité pour ce qui concerne la religion ; et l'on ne peut aller à l'encontre, sans se mettre en opposition formelle avec l'esprit et la foi de l'Église. Car si nous prétendons rejeter les coutumes non écrites, comme n'ayant pas la même autorité ; nous y donnerons, sans y penser, un coup mortel à l'É-

(1) *Orat.* xx. pag. 363. *Bibliothèque choisie*, tom. vi. pag. 522.

vangile; ou pour mieux dire, nous réduisons à un simple nom tout le mystère de sa prédication. Par exemple, pour commencer par la première et la plus commune de ces pratiques : de quelle Écriture avons-nous appris à marquer du signe de la croix ceux qui ont mis leur espérance au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.(1) ? Quel est le saint personnage qui nous ait laissé par écrit les paroles dont nous nous servons dans la consécration du pain eucharistique, et dans la bénédiction du calice ? Car nous ne nous contentons pas de ce que l'Apôtre et l'Évangile en ont dit ; mais avant et après cette action, nous employons d'autres termes encore que nous avons reçus d'une tradition non écrite (2) ; et nous les prononçons, persuadés qu'elles ont une force et une efficacité particulières. Quelle Écriture nous enseigne encore à bénir, comme nous faisons, l'eau du baptême, l'huile de l'onction, et la personne de celui qui est baptisé ? à le plonger trois fois dans l'eau ; à lui faire dire qu'il renonce à Satan et à ses anges ? D'où proviennent ces formules et ces usages ? D'une tradition tacite et mystique, maintenue jusqu'à nous ; d'une instruction secrète que nos pères

Pag. 55

(1) Même argument dans Tertullien. Voyez cette *Bibliothèque choisie*, tom. II, pag. 469.

(2) Voy. la docte application que font de ces paroles de saint Basile, Bossuet, vi^e *Avertissement*, n^o XLV, tom. V, pag. 343 ; et M. de Trevern, *Discussion amic.*, tom. I, pag. 336, sur le secret des mystères.

ont observée sans discussion, et que nous suivons en demeurant dans la simplicité de leur silence. Car ils avoient appris combien le silence étoit nécessaire pour garder le respect et la vénération dûs à nos saints mystères. Et, en effet, il n'étoit pas juste de produire à la connoissance de tous, par des écrits publics, des choses dont on cache la vue à ceux qui ne sont pas baptisés. Quelle fut l'intention de Moïse, de défendre à son peuple d'entrer dans toutes les parties du temple indifféremment, laissant les profanes hors de l'enceinte du parvis sacré, n'y admettant que ceux qui étoient purs, réservant aux lévites seuls les fonctions du saint ministère, leur confiant, exclusivement à tout autre, l'imposition des victimes et l'oblation des sacrifices, ne permettant qu'à un seul d'entr'eux de pénétrer jusque dans le sanctuaire, pour y considérer le Saint des saints avec une plus profonde et plus religieuse admiration, et encore non pas dans tous les temps de l'année, mais une seule fois et à un seul jour, à telle

Exod. xxx.

10.

Hebr. ix. 7.

de l'Église , de ne point parler publiquement des saints mystères , afin de leur assurer davantage le respect et la soumission. Ils cessent d'être mystères, quand on les publie et que tout le monde les connoît. Ne confondez pas le dogme avec le précepte. On cache le premier , on publie le second (1).

pag. 65.

L'ouvrage est terminé par une comparaison de l'Église avec une armée navale , agitée par une violente tempête au moment d'un combat , obligée de lutter à la fois et contre les flots déchaînés , et contre des ennemis furieux.

Les écrits polémiques de saint Basile lui ont mérité la plus haute estime dans tous les siècles chrétiens. Il partage , avec saint Grégoire de Nazianze , la louange d'avoir été un des plus sublimes théologiens de son temps , jusque-là que Philostorge , historien des ariens et ennemi de l'Église , est forcé de vanter le génie de ces deux grands hommes , admirant en eux la sagesse , la science des Écritures , la force et l'élévation des pensées , la noblesse et la pureté de l'élocution (2).

(1) Voyez au 1^{er} volume de cette *Bibliothèque choisie* , pag. 224 et 259 , note ; *ibid.* , tom. II , pag. 18.

(2) Bossuet , *Oeuvres posth.* , tom. III , pag. 56.

ARTICLE IV.

OEUVRES MORALES ET ASCÉTIQUES.

Sous le nom général des Ascétiques de saint Basile, on comprend ses Avis pour la direction de la vie chrétienne et la perfection dans la vie religieuse. Ils sont précédés d'une sorte d'introduction composée de trois discours, sur le jugement de Dieu, sur la foi, sur les devoirs de la vie religieuse.

Dans le premier, l'auteur déplore les divisions Pag. 114. qui de son temps partageoient les évêques et les fidèles. Nous allons en extraire les pensées et les maximes qui nous ont semblé les plus mémorables.

On abandonne la pure doctrine de Jésus-Christ ; on raisonne au gré de ses caprices, on se fait des règles de conduite sans autre autorité que la sienne propre ; on préfère dominer, contre l'ordre prescrit par le souverain législateur, plutôt que de se laisser diriger par lui.

La plupart des hommes se perdent moins par faute Pag. 115. de connoître Dieu, ou de tomber dans une complète dépravation, que pour ne vouloir pas soumettre leur volonté à celle de Dieu.

Je tremble quand je lis dans nos saintes Écritures Pag. 117. et
suiv. le terrible châtement exercé sur Achar, sur Marie

Num. xii. 20. sœur de Moïse, sur Moïse lui-même, repoussé après tant de miracles de la terre promise, sur les enfants d'Héli et leur infortuné père, à qui l'on ne reprochoit point des crimes scandaleux. Saint Paul nous explique la sévérité de ces jugements, quand il dit que Dieu se plaît à détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. On veut être plus savant et plus sage que lui; et c'est là cet orgueil secret qui nous rend à ses yeux plus coupables que si nous commettions de ces péchés dont le même Apôtre prononce que *ceux qui les commettent se rendent dignes de mort* (1).

« Saint Basile, expliquant le passage où saint Paul déclare que *ceux qui servent dans la milice de Dieu évitent l'embarras des affaires de la vie*, a dit que les vrais soldats de Jésus-Christ qui tendent à une éminente perfection, doivent imiter dans leur détachement ceux qui servent les rois de la terre. Un soldat ne s'arrête ni à bâtir des maisons, ni à acquérir des terres; il ne fait ni commerce ni trafic; et recevant chaque jour sa solde et sa nourriture du prince, il ne se met nullement en peine de l'avenir. L'engagement de la milice où sont entrés les soldats de Jésus-Christ, demande d'eux la même disposition. Leur véritable état est de n'avoir point de demeure,

(1) L'évêque d'Agen appuie de l'autorité de saint Basile, en cet endroit, ce qu'il dit contre la négligence à l'égard des fautes vénielles. (Joli, *Dominic.*, tom. 1, pag. 20.)

ni de possession particulière , d'être dénués de tout bien, débarrassés de tout soin, et si indifférens pour tout ce qui leur arrivera , que , selon la parole de Jésus-Christ, ils ne songent pas au lendemain (1). » Math. vi. 34.

Si nos livres saints nous donnent une connoissance claire et distincte des attributs de Dieu , la foiblesse de notre nature ne nous permet pas encore d'en atteindre la sublime élévation ; nous n'y pouvons parvenir , que quand nous serons arrivés à ce terme où la vérité se découvrira tout entière à nos regards. Vous prononcez le mot Dieu : Vous ne désignez pas la qualité de père , ni celle de créateur ; vous n'exprimez point ses autres attributs de sagesse , de bonté , de puissance , et le reste , tant notre intelligence et notre langage sont faibles et bornés !

Après une exposition éloquente de la foi sur la Trinité consubstantielle , et sur tous les mystères de la religion , saint Basile se promet que cette déclaration qu'il fait de sa créance , fera tomber tous les soupçons de ses frères , et qu'elle suffira pour justifier la pureté de ses sentiments dans leur esprit. Il se plaint que ses ennemis (il n'en avoit pas d'autres que les hérétiques) affectoient de le décrier , en lui attribuant des dogmes auxquels il n'avoit jamais pensé ; que souvent même les hérétiques répandoient leurs impiétés sous son nom, pag. 229.

(1) Fromentières (*Panégyr. de saint Antoine*), *Serm.* , tom. 1 , pag. 56 , 57.

pour leur acquérir plus de crédit, et tromper les simples (1). »

Il annonce ses Morales tirées textuellement de l'Évangile et des livres du Nouveau-Testament. L'ouvrage est divisé en quatre-vingts Règles, et chaque règle en chapitres. Recueil précieux qui apprend au chrétien à connaître ses devoirs et à les pratiquer.

À la suite de cet ouvrage, vient celui que l'on connoît sous le nom de grandes et petites règles de saint Basile. Il n'y a entre les unes et les autres de différence que par le nombre et par une plus grande extension donnée aux premières. Toutes sont écrites dans le style qui leur convient, simple, familier, à la portée de tous. Toutes ont été méditées par nos grands prédicateurs (2). Elles sont proposées par demandes et par réponses. On les appelle aussi Canons pénitenciaux, et à juste titre. Car l'auteur y donne d'excellentes maximes aussi utiles aux directeurs qu'aux personnes qui les consultent. On leur

(1) D. Ceillier, tom. vi, pag. 171.

(2) Bossuet : « Il étoit ordinaire aux Fères de prendre à la lettre la parole de notre Seigneur : *Malheur à vous qui riez*. S. Basile, qui en a conclu qu'il n'est permis de rire en aucune sorte, tempère cette sentence par celle-ci de l'Eclésiastique, etc. » (*Réflex. sur la comédie*, tom. vii, éd. in-4°, p. 689. — Fromentières, *Carême*, tom. 1, p. 221. — Molinier : « Jé dis, après saint Basile, qu'à moins d'un miracle de la grâce, celui-là mourra sans pénitence, qui aura péché dans l'espérance de faire une courte pénitence, après qu'il aura joui le plus qu'il aura pu des plaisirs criminels. » (*Serm. choisis*, tom 1, 2^e part., pag. 48.)

a reproché quelque excès de sévérité. Il n'étoit pas difficile de répondre à l'accusation. Les historiens de saint Basile l'ont fait de la manière la plus satisfaisante (1).

Ce qui recommande surtout l'ouvrage, ce sont les témoignages qu'il offre à la tradition. En voici un exemple :

« Saint Basile pose la question suivante : S'il faut manifester les mauvaises actions à tout le monde, et malgré la honte, ou seulement à quelques-uns, et qui sont ceux-ci? Il répond : Que l'on doit garder, pour la confession des péchés, la même mesure que l'on fait pour les maladies du corps. Ainsi, ajoute-t-il, comme nous ne découvrons pas les maladies de notre corps à tout le monde, ni aux premier-venus, mais uniquement à ceux qui savent les guérir, de même la confession des péchés ne doit se faire qu'à ceux qui peuvent les guérir (2) ». Un passage aussi formel ne laisse pas l'ombre d'équivoque sur la différence entre la confession publique et la confession auriculaire ou privée, comme l'a fait voir un des plus savants controversistes de nos jours (3).

Les ouvrages de saint Basile ne sauroient être trop

(1) Voyez Hermant, Tillemont, Fleury, D. Coillier, etc.

(2) Traduit par M. l'abbé de Trévern, *Diocèse, omé.*, tom. II, pag. 160.

(3) Le dogme de la prééminence de l'épiscopat se prouve de même par l'autorité de saint Basile. Bellarmin, Wislaine, Tourneley, Thomassin,

médités par quiconque veut bien connoître l'esprit et les monuments de notre ancienne discipline.

Épîtres canoniques.

Saint Basile, consulté par saint Amphiloque, archevêque d'Icone, sur divers points concernant l'administration de la pénitence, lui répondit par les trois lettres célèbres sous la dénomination d'Épîtres canoniques (*). Elle contiennent quatre-vingt-cinq canons de discipline. Rien de plus propre soit à faire proportionner, autant qu'il est possible, la peine au péché, soit du moins à inspirer une horreur convenable de certains crimes. Il s'y agit principalement de l'homicide et des fautes commises dans le mariage. L'homicide étoit puni plus sévèrement dans les siècles précédents. Dans quelques Églises, on n'accordoit point d'absolution pour ce crime ; dans d'autres, on ne l'accordoit qu'à la mort. Saint Basile tempère cette rigueur, et en rend cette raison excellente : que ce n'est pas par la longueur du temps qu'il faut juger de l'efficacité du remède, mais par la ferveur de la pénitence. L'homicide vo-

Can. 84.

Can. 8. 11.
55.

Duguet, l'abbé Corgne surtout, ne manquent pas de citer les témoignages de l'archevêque de Césarée. (*Droit des évêques*, tom. 1, pag. 194.)

(*) Ce sont les lettres 188, 199, 217, dans le Recueil des PP. Bénédictins, tom. III, pag. 268, 286 ; 324.

lontaire, sous lequel sont compris l'empoisonnement et les maléfices de la magie, est soumis à vingt ans de pénitence. Le pénitent devoit être quatre ans *humilié*, à la porte de l'église, pendant les offices, sans pouvoir y entrer; cinq ans entre les *auditeurs*, c'est-à-dire, admis à l'instruction et non aux prières; sept ans *prosterné* pendant les prières; quatre ans *consistant* ou priant debout. Tels étoient les quatre degrés de la pénitence publique, qui ont subsisté uniformément dans l'Église pendant fort long-temps. Pour l'homicide involontaire, c'est-à-dire qui n'a point été commis de propos délibéré, mais où il est entré de l'inconsidération et de la négligence, la pénitence est de dix ans.

Celle de l'adultère est de quinze pour les hommes. Can. ix. 58.
Si c'est la femme qui s'en est rendue coupable, son mari la peut quitter pour en épouser une autre. Il n'en est pas ainsi de la femme: il ne lui est pas permis de quitter son mari ni pour mauvais traitement, ni pour dissipation de biens, ni pour adultère, ni pour différence de religion. Dans le premier cas, c'est-à-dire, quand le mari a quitté sa femme pour cause d'adultère, on lui permet de se remarier du vivant de cette première épouse (1); et tel est encore l'usage de l'Église orientale. L'É-

(1) Il décide autrement dans la règle soixante-trois de ses moines, où, après avoir dit au mari de ne pas se séparer de sa femme, et à la femme de ne pas se séparer de son mari que pour cause d'adultère, il

glise d'Occident a toujours suivi une discipline plus évangélique et plus exacte, suivant laquelle la mort seule peut dissoudre le mariage. Elle tolère néanmoins l'usage des Orientaux avec qui elle n'a point voulu rompre pour ce sujet (1).

Can. 67. 75. Les conjonctions incestueuses sont soumises aux mêmes peines que l'adultère. Saint Basile compte comme nous pour inceste d'épouser deux sœurs l'une après l'autre. La coutume, qui a force de loi, dit-il, est de séparer ceux qui auroient contracté une pareille union, et de ne pas les recevoir sans cela dans l'église.

Can. 18. 19. 20. Sur la pénitence des vierges tombées après leur profession. L'ancien usage permettoit de les recevoir au bout d'un an comme les bigames. Saint Basile est d'avis que « l'Église se fortifiant de jour en jour par la grâce de Dieu, et le nombre des vierges s'augmentant notablement, on doit user de plus de rigueur et traiter la vierge tombée comme un adultère. » Seulement il veut que l'on ne compte le temps de leur profession que depuis qu'elles ont atteint l'âge de raison; car il n'est point convenable de regarder comme irrévocables les promesses

ajoute qu'il leur est défendu à l'un et à l'autre, tant à celui qui répudie, qu'à celui qui est répudié, de se remarier. » (D. Ceillier, tom. vi, pag. 80.)

(1) Bérault-Bercast., *Hist. de l'Église*, tom. II, pag. 409.

qu'elles ont faites dans leur enfance , mais celles-là seulement qu'elles font à l'âge de seize ou dix-sept ans , après que l'on s'est bien assuré de leur vocation et de leur persévérance , après qu'elles ont prié avec instance d'être reçues au rang des vierges : c'est alors qu'il convient de les y admettre; tenir pour irrévocable leur vocation, et punir irrémissiblement celles qui violent leurs promesses (1).

La débauche n'est pas même un commencement Can. 26. de mariage ; c'est pourquoi il vaut mieux séparer ceux qui se sont ainsi unis. Toutefois , si l'affection est grande , on peut leur permettre de se marier pour éviter un plus grand mal ; mais ils doivent faire pénitence pour la fornication.

Les cleres qui commettent un péché mortel , c'est-à-dire un crime sujet aux peines canoniques et pour lequel les laïques étoient mis en pénitence , seront dégradés , mais non pas privés de la communion ; n'étant pas juste d'imposer une double peine pour la même faute. Can. 32.

Les femmes adultères qui se confessent de leur crime par un mouvement de piété , ou qui en sont convaincues de quelque manière que ce soit , ne sont pas soumises à la pénitence publique , de peur de les exposer à être punies de mort ; mais elles demeurent privées de la communion jusqu'à ce que Can. 34.

(1) D. Coillier , tom. vi , pag. 287.

le temps de leur pénitence soit accompli , et sont au rang des *consistants*.

Can. 42.

Les mariages de personnes qui sont en la puissance d'autrui , c'est-à-dire , des esclaves et des enfants de famille , sont nuls sans le consentement du maître ou du père , et passent pour fornications jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ce consentement.

Can. 50.

Quoiqu'il n'y ait point de loi positive contre ceux qui se marient une troisième fois ; ce mariage n'est pas approuvé par les canons , mais est regardé comme le scandale de l'Église. Toutefois il n'est pas permis de le condamner publiquement , c'est-à-dire, de soumettre à la pénitence publique ceux qui l'ont contracté ; mais on les séparoit cinq ans de la communion.

Can. 82.

Les parjures, s'ils ont commis ce crime de leur propre mouvement, sont soumis à dix ans de pénitence, et à six, si c'est par une espèce de contrainte qu'ils ont violé leur serment.

Can. 61.

Pour le larcin, le coupable qui s'accuse lui-même sera privé de la communion pendant un an ; et pendant deux ans, s'il est convaincu d'ailleurs.

Can. 73.

L'apostat qui a renoncé Jésus-Christ, sera toute sa vie dans l'état des pleurants ; mais à la mort on lui donnera la communion en prenant confiance dans la divine miséricorde.

Can. 82.

Ceux qui ont cédé à la force des supplices seront exclus de l'Église pendant trois ans. Il seront deux

ans au rang des auditeurs , et prosternés pendant trois ; après quoi on les admitra à la communion.

S'il en coûte trop aux pécheurs pour s'arracher à leurs mauvaises habitudes, et qu'ils préfèrent servir leurs passions plutôt que la loi de Dieu ; s'ils persistent à ne vouloir point vivre conformément aux ordonnances de l'Évangile, il ne peut plus y avoir rien de commun entre eux et nous. S'ils sont déterminés à se perdre, rien ne nous oblige à nous perdre avec eux. Pensons au jour formidable du jugement, et du moins sauvons-nous nous-même, si nous ne pouvons sauver les autres. Toutefois ne négligeons pas de les supplier de jour, de nuit, en public, en particulier. Prions, avant toutes choses, le Seigneur, pour que nous puissions les gagner ; et si tous nos efforts sont inutiles, du moins ne risquons pas notre éternel salut.

« Nous avons, dans la lettre de saint Basile à Césarée, un monument trop précieux de tradition et de discipline, pour être passé sous silence. Il concerne l'usage de la sainte communion, et la pratique si justement maintenue contre les sacramentaires, de réserver le corps de Jésus-Christ, et par conséquent de lui rendre, d'une manière habituelle et permanente, le culte suprême qui lui est dû (1) ». Voici comme s'exprime le saint archevêque de Césarée :

(1) Bernard Bernart, *Hist. de l'Église*, tom. II, pag. 112.

Pag. 186

Joann. LIV.
56.

Il est très utile de communier tous les jours et de se nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ, puisqu'il a dit lui-même en termes exprès : *Celui qui mangera ma chair, et qui boira mon sang, aura la vie éternelle.* Quoique notre coutume ne soit de communier que quatre fois la semaine, à savoir le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, outre les jours, quels qu'ils soient, où tombe la fête d'un martyr..... que, dans les temps de persécution, on soit obligé de se communier de sa propre main, faute de prêtre ou de ministre, il est assez inutile de le prouver, puisque ce principe se trouve établi par une pratique ancienne et constante. On sait que tous les solitaires, au fond de leurs déserts, où il n'y a point de prêtres, gardent chez eux la communion, et se la donnent à eux-mêmes. A Alexandrie et dans le reste de l'Égypte, la plupart des laïques gardent aussi dans leurs maisons la sainte Eucharistie. C'est pour cela que le prêtre, après avoir achevé le sacrifice, distribue le pain aux fidèles. Or, celui qui l'a reçu tout entier, et qui en détache chaque jour la partie dont il se communie soi-même, doit croire que c'est la même chose que s'il le recevoit encore de la main du prêtre. Dans l'église même, le prêtre met une partie du pain à la main de chaque fidèle; celui qui la reçoit, a la liberté de le porter lui-même à sa bouche; c'est donc la même chose que l'on ne reçoive du prêtre

qu'une partie du pain , ou que l'on en reçoive plusieurs (1).

ARTICLE V.

LÉTTRES (*).

Elles sont au nombre de plus de trois cent cinquante, et forment la correspondance la plus étendue et la plus agréablement variée , non-seulement avec les catholiques les plus distingués , mais avec des païens célèbres , tels que le philosophe Libanius , dont l'estime qu'il avoit pour saint Basile ne s'exprime jamais qu'avec l'accent de l'enthousiasme. Photius les vante comme un modèle de style épistolaire (1). L'auteur n'est jamais ni au-dessus ni au-dessous du sujet qu'il y traite. L'aimable simplicité, la politesse, l'érudition sans recherche, les grâces naturelles, y assaisonnent merveilleusement la gravité des matières et la sagesse de l'instruction. Bien qu'elles intéressent surtout l'histoire de ce siècle (2), elles ne doivent pas être dédaignées par l'orateur.

(1) Il est fâcheux que cette lettre ne soit qu'un fragment d'une plus grande, dont on a perdu le commencement et la fin.

On s'étonne que le docteur Arnaud ait jeté des doutes sur l'authenticité de cette lettre. (*De la freq. comm.*, liv. 1, chap. viii.) Tillemont, plus équitable, assure qu'elle est de saint Basile (tom. ix, pag. 639).

(*) Tom. iii, édit. Prosl. Marsot. Paris, 1730, in-fol.

(1) *Biblioth.*, col. cxviii. L'abbé Buzize répète ces expressions, *Hist. ecclés.*, iv^e siècle, art. ix, n^o 14. Cave, *Script. eccl.*

(2) On y voit toute l'histoire de son temps écrite au naturel, les différents caractères des esprits, les intérêts contraires de chaque parti, les motifs qui faisoient agir les uns et les autres, et les intrigues dont ils se

A Grégoire de Nazianze.

Pag. 70.

J'ai reconnu aux caractères de votre lettre la main qui l'a tracée, comme en voyant un enfant, on reconnoît ses parents à un certain air de famille. Vous m'écrivez que le lieu que j'ai choisi pour ma retraite, ne vous fait rien; que tout votre désir est de savoir comment l'on y vit; pour venir ensuite vous réunir à moi. Cette pensée est bien digne d'un homme tel que vous, qui ne faites aucun cas des choses de la terre, auprès de la béatitude qui nous est promise dans une autre patrie. Comment je passe la nuit et le jour dans la retraite où je vis? Dois-je vous le dire? du moins ce ne sera pas sans quelque confusion: j'ai laissé derrière moi les villes avec tous leurs embarras; j'y ai renoncé sans peine: mais je n'ai pu me renoncer encore à moi-même. Je ressemble à ces voyageurs qui n'ont pas l'habitude de la mer; les mouvements du vaisseau qui les porte, leur donnent un malaise insupportable. En quittant la terre, ils n'avoient pas laissé au rivage

Pag. 71.

servoient. L'état des églises d'Orient et d'Occident y est dépeint avec des traits vifs et naturels. Il y traite une infinité de questions de doctrine, de discipline et de morale, qu'il décide avec beaucoup de science et de prudence. Il y en a beaucoup de consolation [ou d'exhortation, qui sont très édifiantes et très fortes; et celles mêmes qui ne sont que de compliment, sont pleines d'esprit, et remplies de pensées très solides et très utiles. » (Dupin, iv^e siècle, part. II, pag. 596.)

la bile et les humeurs dont leur estomac se trouve surchargé. Voilà précisément l'état où je suis. Tant que nous n'avons pas réussi à évacuer les germes des maladies qui nous travaillent, le lieu n'y fait rien ; nous en portons partout les fâcheux résultats. Je l'avouerai donc : je n'ai pas éprouvé de grands fruits dans ma solitude. Qu'auroit-il fallu faire ? et comment devons-nous nous y prendre ? pour suivre fidèlement la trace du maître qui nous a ouvert la voie du salut, en nous disant : *Si quelqu'un veut* Matth. xvi
venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, et qu'il
porte sa croix, et qu'il me suive : le voici. 24

Travailler d'abord à donner à son esprit une consistance calme et uniforme. Lorsque la vue s'égaré de côté et d'autre, il devient impossible de bien fixer un objet de manière à l'envisager sous toutes ses faces. Il faut y attacher ses yeux pour le découvrir nettement. Il en est de même de l'esprit : quand il s'évapore dans les sollicitudes du siècle, il ne sauroit saisir le point fixe de la vérité. Voyez cet ardent jeune homme qui n'a pas courbé ses passions sous le joug du mariage ; la fougue de ses sens, la violente impétuosité de ses désirs l'entraînent dans les plus criminelles intrigues : pour échapper à ces orages, qu'il contracte un lien légitime ; les sévères engagements du mariage lui ouvrent une autre carrière de sollicitudes : des enfants à établir, une femme à ménager, une maison à soutenir, des domestiques

à gouverner , des intérêts de fortune à surveiller , des biens à conserver , des accidents à prévoir , des marchés à conclure , des ennemis contre qui il faut se tenir en garde , un négoce , une famille ; que sais-je ? à chaque jour , son tribut d'embarras et de contretemps. La nuit elle-même ne vous en affranchit pas ; elle ne remplace le jour que pour amener le même cercle d'illusions. L'unique moyen de recouvrer sa liberté , quel est-il ? De fuir le monde , de le fuir tout entier. Ce que j'appelle fuir le monde , ce n'est pas seulement s'en éloigner de corps , mais en détacher toutes ses affections ; oublier patrie , maison , affaires , société , intérêts , sciences humaines ; faire avec soi-même un absolu divorce pour ne dépendre tout entier que des impressions surnaturelles que le Seigneur fera naître dans nos âmes. Or , pour cela , il faut commencer par anéantir dans son esprit tout préjugé antérieur. On ne peut imprimer sur la cire de nouveaux caractères , qu'après en avoir effacé les anciens ; de même les instructions divines ne sauroient prendre place dans un cœur préoccupé par toutes les idées qui nous viennent de la coutume. Un des premiers bienfaits de la retraite , est d'imposer silence aux mouvements désordonnés de nos cœurs ; c'est de donner à la raison le calme nécessaire pour triompher des passions et les déraciner dans leurs germes ; animaux féroces dont on ne se rend le maître qu'en les courbant sous le frein.

Je suppose donc une solitude , telle que ce désert où je suis , éloigné de tout commerce avec les humains , où les pieux exercices de la vie religieuse , n'étant interrompus par aucune distraction étrangère , fournissent à l'âme un continuel aliment : concevez-vous félicité plus désirable que celle d'imiter sur la terre la vie des Anges dans le Ciel ; de commencer ses journées par la prière , par le chant des hymnes et des cantiques , qui vous mettent en communication avec le Créateur ; de les continuer par les mêmes exercices , mêlant au travail les chants sacrés qui en font le plus doux assaisonnement , et qui répandent de si délicieuses consolations dans l'âme qu'ils entretiennent dans une ravissante égalité ? C'est ce majestueux équilibre de tous les mouvements de l'âme , qui la purifie , en ne permettant pas à la langue de proférer des paroles oiseuses ; aux yeux , de se laisser prendre au vain éclat des choses sensibles ; aux oreilles , d'introduire dans l'âme rien d'efféminé , rien de frivole , tel que les sons d'une musique mondaine et les froides plaisanteries des esprits futiles. L'âme garantie par ces précautions contre les dissipations extérieures , et contre les atteintes des sens , se replie sur elle-même ; elle s'élève par son propre essor jusqu'à la pensée de Dieu. Éclairée par les rayons qui jaillissent de sa divine Essence , elle surmonte sa propre faiblesse ; plus de soins temporels , plus de nécessités corpo-

relles qui la distraient. Dégagée des affections terrestres, elle transporte son être tout entier dans la recherche des biens immortels. L'unique affaire qui l'occupe, c'est le besoin de pratiquer la tempérance et la force, la justice, la prudence, en un mot, les vertus qui tiennent à celle-ci, et composent tout le code de notre morale chrétienne.

Pour bien connoître ce qui nous y est commandé, le plus sûr moyen, c'est de méditer nos saintes Ecritures qui nous mettront sous les yeux et les préceptes nécessaires pour la direction des mœurs, et les exemples de vertu les plus propres à nous servir de modèles. En s'appliquant à s'y conformer, on se pénètre aisément de la pensée, combien on est inférieur à tel ou tel exemple de vertu qui nous y est proposée; et de cette étude, résulte le remède approprié à la maladie dont on veut guérir. Qui veut embrasser la chasteté se pénètre de l'histoire de Joseph; et on apprend non-seulement à s'abstenir des plaisirs criminels, mais à se fortifier dans l'exercice de la vertu. L'histoire de Job apprend à être résigné, en nous montrant ce patriarche tombé en un moment de la prospérité dans l'indigence, survivant à des enfants pleins de vie, et conservant tout son courage au sein des plus amères disgrâces, tout l'héroïsme de la patience avec des amis qui, au lieu de le consoler dans son malheur, ne viennent que pour l'aggraver par des reproches insultants. En

réfléchissant sur les moyens d'être à la fois clément et magnanime, sévère sur soi-même, indulgent envers les autres; s'il paroît difficile de concilier ces devoirs, on sera détrompé par l'exemple, soit du roi David, alliant l'éclat des exploits guerriers à la clémence qui pardonne et sacrifie les plus légitimes ressentiments, soit du législateur des Hébreux, enflammé d'un zèle magnanime contre ceux qui avoient prévariqué, et endurant sans se plaindre les injustices qui ne frapportoient que sa personne. En quoi l'on imite les peintres qui, en voulant copier un tableau, fixent habituellement leurs regards sur l'original qu'ils ont sous les yeux, pour en reproduire tous les traits. De même, quiconque aspire à la perfection, doit faire une étude particulière de l'histoire des saints personnages, pour réussir à les imiter, et à les faire passer en quelque sorte dans sa propre substance.

La prière qui succède à la lecture communique à l'âme une énergie plus vigoureuse par la flamme du divin amour qu'elle allume en elle. La prière y répand une clarté qui lui fait connoître les mystères de la divine essence. La prière fait résider en elle Dieu lui-même, en pénétrant son intelligence et sa mémoire du sentiment profond de sa présence : elle fait du chrétien le temple de la Divinité, un sanctuaire d'où n'approchent ni les soins terrestres, ni les révolutions imprévues qui agitent le monde,

ni les misérables affections qui causent tous nos désordres. Étranger à tout le reste , il n'a de société qu'avec Dieu.

L'un des premiers objets de notre application doit être de régler l'usage de la parole , de manière à contracter l'habitude de proposer des questions , mais sans esprit de dispute, d'énoncer sa réponse sans nulle prétention , de ne point interrompre celui qui profère des choses utiles , d'éviter de chercher à briller dans la conversation , de savoir à propos parler ou écouter , d'aimer à apprendre sans en paroître humilié , à répandre ce que l'on sait sans en concevoir de la vanité, sans dissimuler de qui on le tient , en publiant même avec reconnoissance à qui l'on en a obligation. Il est aussi important de ménager le son de sa voix , pour ne lui point donner ni trop ni trop peu d'éclat. Commencer par bien réfléchir sur ce que l'on va dire avant de le produire au dehors. Se montrer complaisant , officieux , affectueux même dans son langage ; ne jamais prêter l'oreille à ce qu'on appelle les propos de plaisanterie ; rappeler à la douceur par de charitables avertissements adressés à ceux qui s'en permettent. La rudesse dans les manières et dans le ton n'est jamais permise , même pour rappeler à l'ordre ceux qui s'en écartent. Commencez par vous mettre vous-même au dernier rang : vous êtes sûr de gagner celui qui a besoin de vos avis. Dans ce

cas, nous ne saurions mieux faire que de prendre modèle sur le prophète qui, chargé de reprendre David, dans son péché, ne porte point de lui-même la sentence de condamnation ; mais, empruntant un personnage étranger, défère la cause à son propre jugement ; en sorte que le prince, ayant prononcé contre lui-même, n'avoit pas à se plaindre de son accusateur. II. REG. VI.

Le reste de la lettre renferme des conseils de discipline présentés avec détail, bientôt devenus lois dans tout l'Orient, et introduits dans la plupart des ordres monastiques. Nous les réduirons à l'analyse qu'en donne un de nos écrivains.

« A l'égard du maintien extérieur : saint Basile veut que l'on marque sur le visage les sentiments d'humilité que l'on doit avoir ; que les cheveux soient négligés ; que la robe soit ceinte et serrée près du corps ; que la démarche ne soit ni trop lâche ni trop précipitée ; que, dans le choix des habits, on ait plus d'égard aux besoins de se précautionner contre les injures de l'air, qu'aux agréments des couleurs ou à la finesse des étoffes ; que la chaussure soit commode et d'un prix médiocre. Il permet, outre le pain et l'eau, quelques légumes les plus utiles pour conserver les forces du corps ; mais il veut que l'heure du repas soit fixe, et qu'on ne la change point, permettant d'employer aux besoins du corps une heure par jour, le reste du temps à l'esprit. Que le sommeil, ajoute-t-il, soit léger, et qu'on l'interrompe aisément ; qu'on le proportionne aux besoins de la nature, pour la soulager de la fatigue qu'elle sent dans la méditation des Pag. 74.

choses trop relevées. C'est mourir tous les jours que de laisser assoupir ses sens par un sommeil trop profond. Ce qui est le point du jour pour les autres, est le milieu de la nuit pour ceux qui vivent dans la piété. Telle est, selon saint Basile, l'image d'un parfait solitaire (1). »

A Césaire (frère de saint Grégoire de Nazianze); après qu'il eut échappé par miracle aux ravages d'un tremblement de terre, qui ruina la ville de Nicée, en 368.

Pag. 105.

Remercions le Seigneur qui a signalé sur vous sa miséricorde, en vous sauvant du danger inévitable où vous deviez périr, et vous a conservé à votre pays; comme à ceux qui vous aiment. Ce qui nous reste à faire, c'est de ne point nous montrer ingrats, ni indignes d'un bienfait aussi marqué; c'est de lui en témoigner notre reconnoissance, d'aimer à publier ses merveilles, de ne pas en borner l'expression à de simples paroles; mais d'être en effet, et dans la conduite tout ce que je suis dans l'intime conviction que vous êtes réellement, d'après tout ce que j'entends dire de vous. Je vous exhorte donc à vous attacher de plus en plus au Seigneur; à vous bien pénétrer de la crainte de ses jugements, afin d'avancer davantage dans la perfection, pour être

(1) Analysé par D. Ceillier, tom. vi, pag. 208.

jugés fidèles économes du dépôt de la vie que nous tenons de la bonté divine. Si c'est pour tous les chrétiens une obligation de se donner à Dieu, comme étant devenus vivant de morts que nous étions; à plus forte raison celui qui, comme vous, a été arraché des portes de la mort! Le moyen, à mon avis, de s'acquitter de ce devoir, c'est d'être toujours dans les mêmes dispositions où l'on étoit, au moment d'un danger pressant de perdre la vie : alors on songeoit sérieusement à la vanité, à la perpétuelle inconstance des choses de la terre. On faisoit naturellement quelque retour sur le passé, quelques réflexions sur l'avenir; on se promettoit de se corriger, de mieux servir le Seigneur, s'il nous délieroit; de veiller avec plus d'attention sur soi-même. Voilà les résolutions, les salutaires pensées qu'amène d'ordinaire la perspective de ses derniers moments. Nous nous trouvons donc en quelque sorte engagés pour l'avenir; c'est là une dette dont rien ne peut nous affranchir (1). Tels sont les conseils que m'inspirent en votre faveur, et la joie dont m'a pénétré votre miraculeuse déliyrance, et l'intérêt que je

(1) On ne s'étonne pas de remarquer ces salutaires maximes, sous la plume d'un aussi saint directeur, quand on réfléchit que la seule sagesse humaine en avait inspiré de semblables à son père. Voici ce qu'il écrit à un de ses amis : « Ces jours passés, la maladie d'un de mes amis me fit faire cette réflexion : Que nous sommes fort gens de bien quand nous sommes malades. — Celui qui est sur le lit de la souffrance, ne songe que

porte à vos futures destinées. Vous les accepterez avec la même déférence que vous accordiez à nos paroles, toutes les fois que j'ai pu vous entretenir de vive voix.

Aux solitaires de Césarée.

Pag. 80.

Je me suis souvent étonné pourquoi cette tendre affection que vous me portez ; d'où pouvoit venir un si obligeant intérêt, malgré mon peu de mérite ; je dis plus , quoiqu'il n'y ait rien en moi d'aimable ; cet empressement de votre part à me revoir, ces touchants regrets que vous me témoignez sur mon absence, m'accusant d'une coupable désertion , m'engageant au nom de l'amitié et de la patrie, au nom de la sollicitude paternelle, à revenir parmi vous. Appelez-moi transfuge : je le suis, il est vrai, et je ne prétends pas m'en défendre ; mais si vous en voulez connoître la cause, la voici. Je n'avois pas su résister à l'impression qu'avoit faite sur mon esprit un événement auquel j'avois été loin de m'attendre (il parle de la chute de son évêque Dianée). Frappé, comme on l'est par une explosion soudaine,

Pag. 81.

» d'une chose, c'est, s'il en réchappe, de mener à l'avenir une vie inno-
 » cente et heureuse. Je puis donc faire, à vous et à moi, en peu de mots,
 » une leçon dont les philosophes font des volumes entiers : persévérons à
 » être tels pendant la santé, que nous nous proposons de devenir quand
 » nous sommes malades. » (Lib. VII, *Epist.* XXVI.) Le prédicateur ne
 manquera pas de faire ces rapprochements.

dans l'impuissance où j'étois de recueillir mes pensées, je ne songeai qu'à m'éloigner et à fuir; et je laissai s'écouler un assez long temps loin de vous. Après cela, je me sentis animé d'un vif désir de connoître plus à fond nos maximes saintes, et de me livrer à l'étude de notre philosophie chrétienne. Comment, me disois-je à moi-même, parvenir à triompher de ce malheureux principe de corruption qui est en nous? Où trouver le Laban qui me délivre des poursuites d'Esauï, le guide capable de m'introduire dans le sanctuaire de la vraie sagesse? quand la bonté daigna exaucer mon vœu, en me faisant trouver ce vase d'élection, ce puits profond de la divine sagesse, je parle de Grégoire, cette bouche de Jésus-Christ (1). Accordez-moi la grâce de trouver bon que je jouisse quelque temps encore d'un aussi grand bien. L'habitude que l'on contracte de s'entretenir familièrement avec Dieu, et d'en entendre parler, fait qu'on se familiarise insensiblement avec la divine contemplation, et qu'on n'abandonne qu'avec peine ce saint exercice. Voilà

Gen xxviii.5.

(1) Voici le texte de ces paroles, imprimées d'une manière infidèle à la page 1 du volume précédent.

ΕΥΡΟΥΤΙΣ ΣΧΙΘΟΣ ΙΣΤΟΡΗΣ, ΚΑΙ ΨΕΥΔΕΣ ΒΕΒΗΟ, ΔΕΓΧΟ ΔΕ ΤΟ
 ΤΟΥ ΧΟΙΣΤΟΥ ΣΤΟΛΑ ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ.

Que cette omission soit la faute de l'imprimeur ou la mienne, toujours suis-je m'en excuser; et plaise à Dieu que l'on n'ait pas de plus graves fautes à reprocher à l'auteur de cet ouvrage!

pour ce qui me regarde : quand à vous qui m'êtes si chers, permettez que je vous donne un avis : C'est de vous tenir en garde contre les Philistins (il entend les Ariens). Ne souffrez pas que l'on altère la pureté de votre foi. Leur manœuvre habituelle est d'obscurcir la vérité en l'enveloppant de raisonnemens artificieux puisés dans une sagesse étrangère. Ils se gardent bien d'instruire les simples par les oracles précis de nos saintes Écritures.

Le saint docteur expose les blasphèmes de l'Arianisme, réfute ce que l'on y disoit : Que les catholiques adoroient trois dieux ; fait voir, par une explication fort exacte de la foi catholique, que Dieu est un, non en nombre, mais en nature ; qu'en parlant du Fils on doit rejeter les termes de semblable et de dissemblable ; et dire qu'il est de la même nature que le Père, et qu'il lui est consubstantiel. Il éclaircit divers passages, sur lesquels les Ariens s'appuyoient, et démontre que, lorsqu'il est dit dans l'Écriture qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'on ne doit adorer qu'un seul Dieu, ce n'est pas pour marquer la différence du Fils et du Saint-Esprit d'avec le Père, mais du vrai Dieu avec les faux dieux, comme on le voit dans divers textes de saint Paul qu'il rapporte.

Pag. 82.

Il explique ces autres paroles de l'évangéliste saint Jean, dont les Ariens abusoient également : *Je vis par mon Père*, de la vie de Jésus-Christ selon son humanité ; celle-là il la tenoit de son père ; mais en tant que Verbe de Dieu il étoit lui-même la vie, comme il le déclare en termes exprès. Les Ariens objectoient encore ces paroles : *Mon Père est plus grand que moi* ; comme si Jésus-

Pag. 83.

Joann. vi 57.

Ibid. xiv. 28.

Christ se fût reconnu d'une nature moins excellente que celle de son Père. Saint Basile prétend , au contraire , qu'on en peut tirer un argument , pour prouver que le Fils est consubstantiel au Père , parce que les comparaisons ne se font qu'entre les choses qui sont de même nature. Car , qu'y auroit-il d'extraordinaire que Jésus-Christ en tant qu'homme , eût dit : Mon Père est plus grand que moi. Il explique en différentes manières ce qui est dit dans l'Évangile , que *nul ne sait le jour ou l'heure de l'avènement du Sauveur , ni les Anges qui sont dans le ciel , ni le Fils , mais le Père seul.* La plus naturelle , est qu'il ne fait pas connoître aux hommes ce jour ou cette heure , à cause de leur foiblesse , dans la crainte que ceux qui ont péché n'entrent dans le désespoir , en voyant qu'il leur reste si peu de temps pour faire pénitence , ou que ceux qui combattent depuis long-temps contre l'ennemi du salut , ne quittent le combat , sachant qu'il doit encore durer long-temps. Il entend de l'humanité du Sauveur et de l'économie de la divine incarnation , ces paroles de Salomon : *Le Seigneur m'a créé* , affirmant que *créé et fait* en cet endroit , signifie la même chose , et qu'il est vrai de dire , qu'en qualité de pasteur , de pontife et de victime immolée pour nous , Jésus-Christ a été fait et créé. Les Ariens objectoient encore ce que dit Jésus-Christ en saint Jean : *Le Fils ne peut rien faire de lui-même.* Mais saint Basile en infère tout le contraire de ce que prétendoient les hérétiques. Car , s'il est , dit-il , de la nature des créatures raisonnables , de pouvoir faire quelque chose d'elles-mêmes , se portant au bien ou au mal ; et que le Fils , au contraire , ne puisse rien faire de lui-même , il s'ensuit qu'il n'est pas créature. S'il n'est pas créature , il est

Matth. xxiv.

36.

Pag. 85.

Prov. viii. 22.

Pag. 86.

Johann. v. 19.

Pag. 87.

Pag. 88.

donc consubstantiel au Père. Il prouve ensuite que le Saint-Esprit est Dieu, et consubstantiel à Dieu; premièrement, parce qu'il est appelé Esprit de sainteté, c'est-à-dire la source de sainteté; secondement, parce qu'il est dit de lui qu'il remplit l'univers, ce qui ne convient pas à un être créé; troisièmement, parce que dans les trois espèces de création dont il est parlé dans l'Écriture, savoir, la création du monde, la conversion des cœurs, la résurrection des morts, le Saint-Esprit est dit opérer conjointement avec le Père et le Fils; quatrième-ment, en ce qu'il est appelé Dieu, car il est dit : *Vous êtes le temple du Saint-Esprit qui réside en vous* (1). Or, tout temple est le temple de Dieu; enfin parce qu'il est appelé le doigt de Dieu (2); ce qui marque qu'il est de la même nature que le Père et le Fils.

Pag. 89.

Il finit sa lettre par l'action de grâces au Père, au Fils et au Saint-Esprit, qu'il appelle la sainte et adorable Trinité; et exhorte ceux à qui il l'adresse, à cultiver avec tant de soin les semences de la vertu qu'ils ont reçues de lui, qu'ils en tirent du fruit au centuple (3).

(1) Rom. I. 4. Ps. cxxxviii. 7. Ps. xxxii. 6. II. Cor. v. 27. Matth. xxviii. 19. I. Cor. vi. 19

(2) Matth. xii. 28.

(3) D. Ceillier, tom. vi, pag. 213 et 214.

A Eusèbe de Samosate

Parlant de saint Grégoire de Nazianze, avant son épiscopat.

Je voudrois qu'il eût le gouvernement de quelque église qui convînt à son génie, c'est-à-dire, de l'Église universelle. Mais puisque la chose n'est pas possible, du moins faut-il le faire évêque, tant pour honorer quelque église, que pour l'honorer lui-même. C'est-là un homme d'un mérite vraiment supérieur, et tel que, non-seulement les plus grands emplois ne sont pas au-dessus de lui, mais qu'il relève les plus petits par le lustre que leur impriment ses talents. Pag. 192

Aux Fidéles de Néocésarée, sur la mort de leur évêque.

Eloge de Masionius.

Sa vertu et ses belles qualités naturelles l'avoient fait regarder comme le soutien de la patrie, l'ornement de l'Église, le défenseur de la vérité, l'appui le plus ferme de la doctrine de Jésus-Christ; comme un homme sur qui ses ennemis n'avoient aucune prise; attaché aux anciennes institutions, ennemi de toute nouveauté, qui retraçoit dans sa personne l'image de l'Église primitive, et régloit sur ce modèle celle que le Seigneur lui avoit confiée. Grâces Pag. 193

à sa prudence , l'hérésie n'avoit point trouvé d'accès auprès de son peuple..... On ne pouvoit douter que tant de vertus ne lui eussent mérité la gloire des célestes récompenses. S'il est permis de pleurer sa mort , que ce soit d'une manière digne de ce grand homme.

Bien qu'il ne lui a pas été donné de parvenir à une vieillesse fort avancée , toujours a-t-il vécu assez pour le temps que vous l'avez eu à votre tête. Il n'avoit de corps que ce qu'il en falloit pour lui fournir l'occasion de manifester la force de son âme au milieu des plus cuisantes souffrances.

Pag. 108.

Saint Basile leur recommande d'apporter le plus grand soin au choix de son successeur.

Le choix que vous ferez d'un pasteur nous unira plus étroitement , ou bien il nous séparera tout-à-fait.

A Chilon (l'un de ses disciples).

Pag. 125.

Il ne suffit pas d'être entré dans le chemin de la vertu ; il faut y marcher. D'abord du courage , puis de la persévérance.

Pag. 126.

Il n'est pas sage de vouloir trop entreprendre tout d'un coup sur ses passions ; il faut s'appliquer à en déraciner une , ensuite une autre , sans en attaquer plusieurs à la fois.

Ne gardez que ce qu'il faut à la rigueur , pour

vivre chaque jour; et ne vous relâchez point là-dessus quelque instance qu'on puisse vous faire. Craignez l'argent comme votre plus dangereux ennemi; n'en amassez point, même sous le prétexte d'économiser pour les pauvres; confiez à d'autres le soin de leur distribuer les aumônes; ne vous en chargez pas vous-même, de peur qu'en vous en rendant dépositaire, vous n'en soyez souillé.

A un religieux qui avoit quitté sa profession.

Vous qui vous étiez signalé par de généreux efforts pour ouvrir aux autres les portes du royaume du Ciel, vous vous les êtes fermées à vous-même. Vous appreniez aux autres à craindre le Seigneur; vous, cette crainte a disparu de vos yeux. (Il compare sa chute avec celle de Lucifer). Désormais, toute joie est bannie de mon cœur; ma bouche ne s'ouvre plus que pour déplorer votre mort, et mon langage ressemble aux accents de l'oraison funèbre. (Il essaie de le relever par les consolantes images que l'Écriture présente aux pécheurs pour les ramener à Dieu.) Ne vous croyez pas lié par les promesses que vous avez faites à certaines personnes, quand vous n'avez pas respecté celles qui vous lioient à Dieu.

Vers le même temps, où saint Basile écrivoit cette lettre, il arriva qu'une vierge, consacrée à Jésus-Christ,

Pag. 136.

se rendit coupable de l'un de ces crimes, dont l'Apôtre voudroit que le nom même fut inconnu parmi les chrétiens. Elle cherchoit à s'en excuser, sous le prétexte de n'avoir pas fait un vœu explicite de virginité. Le saint évêque lui écrivit pour la reprendre de sa faute; et, pour la convaincre qu'elle avoit véritablement fait vœu de virginité, il lui rappelle le jour où elle s'étoit consacrée en présence de Dieu, des Anges et des hommes, le cœur sacré des Vierges où elle fut admise, les pieux exemples qu'elle avoit eus sous les yeux, les saints cantiques, les prières ferventes, et les autres exercices qu'elle avoit pratiqués dans le monastère; les larmes qu'elle avoit versées en présence du Seigneur, pour en obtenir la conservation de sa pureté; les lettres qu'elle écrivoit à des personnes pieuses, pour qu'elles voulussent bien concourir à ses saintes résolutions par leurs prières, celles qui lui avoient été adressées comme à une vierge. Il retrace l'énormité du crime dont elle s'étoit rendue coupable, et termine sa lettre en la ramenant au souvenir des terreurs du jugement dernier.

Pag. 139 —
140.

Pensez au dernier des jours (car vous n'avez pas sans doute la prétention de vivre seule exempte de la mort). Pensez aux souffrances, aux angoisses qui précéderont ce terrible avènement, à l'heure de votre trépas, à la sentence du Dieu qui vous attend au sortir de la vie. Représentez-vous ses anges empressés autour de lui; et votre âme, à ces moments affreux, accablée sous le poids de l'épouvante et des remords, auxquels votre conscience criminelle sera en proie; cette âme malheureuse qui s'est laissée

entraîner aux choses d'ici-bas : songez enfin à l'inévitable nécessité où vous serez un jour de parcourir la longue route de l'éternité. Figurez-vous, dans votre pensée, cette dernière révolution de tout ce qui vous environne, alors que vous verrez paroître dans toute sa gloire le fils de Dieu, escorté de ses Anges; que la trompette fatale, retentissante à travers les tombeaux, réveillera, par ses sons éclatants, tous les morts endormis depuis l'origine des siècles; et que les âmes vertueuses s'avanceront pour recevoir les récompenses de la vie éternelle, tandis que les méchants ne ressusciteront que pour être jugés. Rappelez à votre mémoire ce que le Seigneur fit voir au prophète Daniel, ainsi qu'il nous l'a exposé lui-même dans ces termes : Je regardois, dit-il, et voilà que des trônes ont été dressés. L'Ancien des jours parut et s'alla placer sur l'un d'eux; il étoit revêtu d'un habit aussi blanc que la neige, les cheveux de sa tête ressembloient à une laine épurée; son trône me parut être tout de feu, les roues en étoient étincelantes, un fleuve de feu paroissoit jaillir de son visage avec impétuosité. Des milliers et des milliers d'Anges l'environnoient pour exécuter ses ordres; le jugement commença; des livres furent ouverts. Le bien, le mal, tout ce qui fut fait au grand jour, ou dans les ténèbres, actions, paroles, pensées, tout sans nulle exception sera révélé, manifesté, exposé aux regards des Anges et des hommes.

— Quelle sera donc alors la condition de ceux qui se seront rendus criminels? où fuir? dans quelle solitude ira-t-elle se plonger cette âme, pour échapper à la honte de tant de regards dirigés à la fois sur elle? Que deviendra ce malheureux corps, son complice, et victime à son tour des châtimens les plus insupportables; jeté dans un lieu de supplice, où l'attendent un feu inépuisable, un ver sans cesse acharné sur sa proie, et les autres ténébreux, effroyables des enfers, des sanglots amers, d'affreux hurlements, des pleurs sans consolation, un éternel grincement de dents, et des maux sans fin? Point de moyen de s'en affranchir après la mort; point d'expédients ni de secret pour échapper à ce terrible et douloureux avenir (1) ».

Au prêtre Parégoire.

Pag. 149.

Un des corévêques (doyens ruraux) ayant donné avis à saint Basile qu'un prêtre de son canton, nommé Parégoire, âgé de soixante et dix ans, qui gouvernoit une paroisse fort nombreuse, avoit à son service une personne du sexe, contre la disposition du concile de Nicée, l'archevêque écrivit à Parégoire, en lui enjoignant de renvoyer cette fille, et de se faire servir par des hommes. Que si son âge de soixante et dix ans sembloit

(1) Nous avons de saint Ambroise un Traité, ou Lettre célèbre sur le même sujet, *ad virginem lapsam*. Nous donnons hautement la préférence à l'écrit de saint Basile.

offrir une sorte de garantie contre les dangers de cette cohabitation, il n'en restoit pas moins le risque d'un scandale, qu'il falloit prévenir de la part des ennemis du nom chrétien.

Cette séparation doit vous être d'autant plus facile, que vous êtes plus dégagé de tout attachement. Si vous ne vous rendez pas, vous resterez dans l'interdit jusqu'à la mort qui n'opérera pour vous qu'un compte plus rigoureux à rendre au souverain juge ; et, si vous persistiez, malgré cette menace, à exercer les fonctions du sacré ministère, sachez que vous deviendriez un sujet d'anathème pour tous les fidèles qui, en communiquant avec vous, seroient eux-mêmes excommuniés par l'Église. Pag. 160.

A Martinien (1).

Que ne donnerai-je pas pour que nous puissions nous joindre, pour que j'eusse le bonheur de vous entretenir quelque temps ! Si c'est une grande preuve d'instruction d'avoir vu beaucoup de villes et d'avoir connu les mœurs de beaucoup de peuples ; je crois que votre commerce pourroit procurer cet avantage Pag. 161.

(1) - C'étoit un homme d'un rare mérite : qui jouissoit d'un grand crédit auprès du prince. Dans cette lettre, saint Basile lui fait une vive peinture des malheurs affreux, où les persécution des Ariens avoient jeté la ville de Césarée. Il le conjure de mettre ces tomes sous les yeux de l'empereur. - La traduction de la lettre appartient à l'auteur de l'Esprit de saint Basile, pag. 85.

à peu de frais. Lequel est préférable de voir en détail beaucoup d'hommes, ou d'entretenir un seul homme qui sait tout ce que savent les autres? Pour moi, je préférerois le dernier, d'autant plus que l'on parvient ainsi à connoître sans peine tout ce qu'il y a de bon, et qu'on apprend la vertu sans le mélange d'aucun mal. Les bonnes actions, les discours dignes d'être retenus, les institutions établies par les plus grands législateurs; en un mot, les connoissances les plus utiles sont renfermées dans le trésor de votre mémoire. Alcinoüs désiroit d'être une année à écouter Ulysse; moi, je voudrois passer toute ma vie à vous entendre; et je souhaiterois qu'elle me fût prolongée, quoiqu'elle ne me soit pas agréable.

Pourquoi donc ne fais-je que vous écrire, lorsque je devois me transporter auprès de vous? C'est que notre patrie, dans le plus déplorable état, m'appelle à son secours. Vous n'ignorez pas tout ce qu'elle a souffert. Vous savez que de vraies Ménades l'ont mise en pièces comme Panthée. Elle est coupée et déchirée par des mains inhabiles dont l'ignorance aggrave le mal et envenime les plaies. Puis donc qu'elle est démembrée et fort malade, il faut lui porter tous les secours que nous pourrons. Les citoyens ont envoyé vers moi et me pressent. Il faut que je me rende à leurs désirs. Ce n'est pas que je me flatte de leur être utile; mais je veux éviter le reproche de les abandonner. Les malheureux, vous

le savez , sont aussi prompts à espérer qu'à se plaindre , s'en prenant toujours à ce qu'on a oublié de faire.

C'est pour cela que j'aurois dû me transporter auprès de vous , et vous conseiller , ou plutôt vous conjurer de prendre un parti généreux et digne de vos sentiments , de ne point dédaigner notre ville qui se prosterne à vos genoux , mais de vous rendre à la cour , d'y parler avec votre liberté accoutumée , de leur faire comprendre qu'ils se trompent s'ils prétendent avoir deux provinces pour une. Non , ils n'en ont point introduit une seconde , rapportée de quelque pays éloigné ; mais ils ont fait à peu près Pag. 160 comme celui qui , ayant un bœuf ou un cheval , croiroit en avoir deux après l'avoir coupé par la moitié ; il n'en auroit point deux , mais il auroit détruit le seul qu'il avoit. Vous ferez entendre à ceux qui gouvernent sous le prince , que ce n'est point là fortifier l'empire ; que la puissance ne se mesure point par le nombre , mais par les forces réelles.

Au reste , les désordres que nous voyons viennent de ce que les uns ignorent le véritable état des choses ; de ce que d'autres n'osent parler de peur d'offenser quelqu'un ; de ce que d'autres enfin laissent aller les choses , parce qu'il ne s'en embarrassent guère. Le meilleur parti seroit d'aller vous-même trouver l'empereur , s'il étoit possible ; c'est ce qu'il y auroit de plus utile aux affaires et de plus conforme à vos

principes. Si la saison et votre âge qui , comme vous dites, a pour compagne la paresse , ne vous le permettent point , quelle peine aurez-vous à écrire ? Si vous donnez à votre patrie ce secours par lettres , d'abord vous aurez la satisfaction d'avoir fait ce qui étoit en vous ; ensuite vous aurez consolé suffisamment des malheureux en paroissant compatir à leurs maux.

Que ne pouvez - vous venir vous-même sur les lieux pour être témoin de nos infortunes ? La vue même des objets ne pourroit que vous émouvoir et vous engager à élever la voix d'une manière qui réponde aux sentiments de votre âme et aux infortunes de notre ville. Mais enfin ne refusez pas de croire mon récit. Nous aurions vraiment besoin d'un Simonide ou de quelqu'autre poète qui excellât dans les poèmes élégiaques et plaintifs. Que dis-je, Simonide ? il nous faudroit un Eschyle, ou quelqu'autre poète aussi capable de déplorer, d'une voix forte et pathétique , les grandes calamités de la vie humaine.

Les assemblées , les discours et les entretiens des personnes instruites qu'on voyoit et qu'on entendoit dans la grande place de notre ville , en un mot , tout ce qui rendoit notre ville célèbre a disparu. On voit maintenant , sur notre place publique , moins de savants et d'orateurs qu'on ne voyoit jadis dans celle d'Athènes d'hommes diffamés en justice

ou souillés d'un meurtre. La barbarie grossière de quelques Scythes et de quelques Messagètes a pris la place des sciences. On n'entend plus que la voix des exécuteurs cruels et les cris des malheureux que l'on fait payer et que l'on déchire à coups de fouet. Les portiques retentissent de toutes parts de lamentations auxquelles ils semblent mêler leurs gémissements et leurs plaintes, comme s'ils étoient sensibles aux malheurs des habitants. Les gymnases sont fermés; les nuits ne sont plus éclairées; mais les soins que nous cause l'embarras de conserver notre vie ne nous permettent pas de songer à ces désordres. Il est fort à craindre qu'après l'enlèvement des principaux citoyens de la ville, tout ne s'écroule, les colonnes qui soutenoient l'édifice étant enlevées. Quel discours assez fort pourroit exprimer notre désastre. La partie la plus saine du sénat a pris la fuite, préférant un exil éternel au séjour de Podande. Quand je dis Podande, imaginez-vous cet affreux abîme où l'on précipitoit les criminels à Lacédémone; ou, si vous avez vu quelques-uns des ces gouffres formés par la nature, qui exhalent un air infect, vous aurez une juste idée du séjour ou plutôt de la prison de Podande. Les citoyens sont divisés en trois parts; les uns ont fui avec leurs femmes, et ont abandonné leurs maisons; les autres, parmi lesquels sont les principaux de la ville, sont emmenés comme des prisonniers : spectacle aussi

douloureux pour leurs amis que satisfaisant pour leurs ennemis, si toutefois il est un cœur assez barbare pour nous avoir souhaité tant de maux. La troisième partie est demeurée dans la ville ; mais ne pouvant soutenir l'absence de leurs amis et de leurs proches, ni fournir à leur subsistance, ils trouvent la vie odieuse et insupportable.

Telles sont les calamités que je vous prie de mettre sous les yeux du prince ou de ses ministres, avec votre voix ordinaire, avec cette juste assurance que doit vous inspirer votre vertu. Faites-leur sentir que s'ils ne changent de système, ils ne trouveront bientôt personne sur qui ils puissent exercer leur inhumanité.

Pensées détachées de diverses lettres.

Pag. 89.

Un chrétien doit toujours avoir des pensées convenables à sa vocation, et vivre conformément à l'Évangile. Il doit supporter les défauts d'autrui, détester la médisance, s'abstenir de tout rire excessif, de toute parole oiseuse. Ceux à qui le ministère de la parole est confié, doivent s'en acquitter sans autre vue que l'édification du prochain, et s'appliquer à ne donner que de bons discours..... Lorsque le supérieur reprend quelqu'un, éviter de prendre son parti devant le monde : que si la correction paroît déplacée, c'est dans le particulier qu'il faut en témoigner son mécontentement à celui qui l'a faite.

Ce qui distingue le flatteur de l'ami , c'est que pag. 91.
l'un ne s'étudie qu'à dire des choses agréables , et
l'autre ne craint point d'en dire de chagrinantes.

Oublier ses amis , ou les mépriser quand on se pag. 150.
voit élevé , c'est le comble des maux.

Au pape Damase.

S. Basile sollicite son intervention dans les troubles
qui désoloient l'Eglise d'Orient.

L'espérance de vous voir en personne au milieu pag. 161.
de nous avoit un moment relevé notre courage. Au-
jourd'hui qu'elle s'est évanouie , l'unique remède à
nos maux est que vous veuillez bien nous envoyer
des personnes de votre part, unies avec nous de sen-
timents, et capables de rétablir la paix, ou du
moins de faire connaître les auteurs des troubles,
afin qu'à l'avenir il soit notoire avec qui vous devez
être unis de communion..... L'église de Césarée
conserve fidèlement les lettres dont l'un de vos pré-
décesseurs (saint Denys) l'a honorée, et la mémoire
des généreux secours qu'il y avoit envoyés, pour ra-
cheter les frères emmenés captifs par les barbares
(en 260, sous le règne de Valérien et de Gallien).
Maintenant, nous sommes dans une situation bien
plus déplorable. Nous n'avons pas à gémir seulement
sur le désastre de nos maisons, mais sur la ruine des
églises. Ce n'est point pour les corps que nous avons

à trembler, mais pour les âmes. Pour peu que vous différiez, il ne sera plus temps ; le schisme aura tout envahi.

Aux Occidentaux.

Pour les engager à s'unir aux évêques fidèles de l'Orient, et au peuple catholique, contre les ravages toujours croissans de l'Arianisme.

Pag. 183.

« Nous vous conjurons de vous laisser attendrir, et de vous abandonner, sans différer un moment, au zèle que la charité doit vous inspirer. Ne vous excusez point sur la longueur du chemin, sur vos affaires domestiques, ni sur quelque autre prétexte que ce soit. Ce n'est point une ou deux églises seulement, qui sont exposées à cette furieuse tempête ; l'hérésie se répand depuis les confins de l'Illyrie jusqu'à la Thébaïde. L'infâme Arius en a jeté les premières semences ; elle a été fortifiée par une infinité de gens qui ont soutenu avec ardeur son impiété ; et nous en voyons maintenant les funestes fruits. Les dogmes de la sainte doctrine sont abolis, l'union de l'Église est détruite, la passion de dominer s'est emparée de l'esprit de ceux qui ne craignent point Dieu, et ou leur abandonne les prélatures pour prix de leur impiété. Celui qui a proféré de plus horribles blasphêmes l'emporte sur tous ses compétiteurs, par le suffrage du peuple ; on ne voit plus de marques de la gravité sacerdotale ; il n'y a

plus de pasteurs qui aient la science nécessaire pour instruire et nourrir le troupeau du Seigneur : les ambitieux ont converti à leurs usages les aumônes destinées à la subsistance des pauvres. La pratique exacte des canons ne subsiste plus ; on pèche impunément avec une grande liberté. On ne juge plus avec équité ; chacun suit les mouvements de ses désirs corrompus. Ceux qui exercent les charges publiques n'osent parler , parce qu'ils sont esclaves de ceux qui les leur ont procurées par leur crédit. On fait une espèce de guerre à ceux qui suivent la bonne doctrine ; et l'on couvre , sous le voile d'une piété apparente , la haine qu'on a dans le cœur.... Vous avez entendu parler de ce qu'on a vu en plusieurs villes : les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, restés fidèles, prosternés hors des murailles de la ville, y font leurs prières, et souffrent avec un courage incroyable toutes les injures de l'air, attendant le secours du Seigneur.... Envoyez-nous le plus que vous pourrez de vos frères, afin que le nombre soit suffisant pour faire un synode légitime, et que le mérite des envoyés puisse contribuer à rétablir la foi, en renouvelant ce que les Pères du concile de Nicée ont ordonné, et coupant entièrement la racine de l'hérésie. C'est le moyen de rendre la paix à l'Église, et de ramener ceux qui s'en sont écartés par la diversité des sentiments (1).

(1) Traduit par D. Ceillier, tom. vi, pag. 538 et 249.

*Au gouverneur de la Cappadoce , sur la construction
d'un hôpital.*

Ce dessein avoit trouvé des oppositions. S. Basile le prie de ne point écouter les calomnies de ses ennemis.

Pag. 187.

Imitez Alexandre-le-Grand , qui écoutoit d'une oreille les accusations qui lui étoient déférées , et se bouchoit l'autre avec le doigt , pour signifier qu'un juge ne devoit point se laisser prévenir par les calomniateurs , et qu'il falloit réserver une partie de son attention pour écouter la justification des absents. En bâtissant un hôpital , que fais-je autre chose que servir l'intérêt public ? On accuse cette entreprise d'attentat aux droits de l'empire : un semblable établissement n'a rien qui n'entre dans l'intérêt de tous. On prétend que c'est aller contre les droits du prince. Les blesse-t-on en bâtissant des églises , les ornant , les embellissant en l'honneur de Dieu ; y ajoutant même , soit une demeure particulière pour l'évêque , soit des habitations moindres pour les ministres des autels ? Quel mal faisons-nous en bâtissant des hôpitaux pour les pèlerins qui nous arrivent de toutes parts , et les malades qui ont tant besoin de secours ? Grâce à cet établissement , ils ne manqueront ni de médecins , ni de gens qui les servent. Ils y pourront même vivre avec quelque commodité..... Nous ajoutons des maisons pour les artisans

et les manufactures. Ces constructions diverses sont un embellissement pour la ville, et honorent le gouverneur à qui la gloire en est rapportée (1).

Aux fidèles d'Antioche.

Nous ne recevons de personne des formules de foi plus récentes que nous, et nous ne nous ingérons point d'en proposer de notre façon, de peur de donner pour des paroles que la piété auroit consacrées, celles qui ne seroient que d'invention humaine. Nous n'employons, pour répondre à ceux qui nous interrogent, que les termes que nos Pères nous ont appris. La formule de foi que les Pères, assemblés à Nicée, ont écrite, est celle dont nous nous servons dans notre église; et, quoique je ne doute point qu'elle ne vous soit familière, je ne laisserai pas de la transcrire ici.

Il la rapporte tout entière, et ajoute :

Voilà ce que nous croyons. Les Pères de Nicée n'ont rien défini touchant le Saint-Esprit. Ceux qui disent qu'il n'est qu'une pure créature, n'étant venus que depuis.

(1) L'hôpital bâti à Césarée, par les soins de son archevêque, subsista long-temps après lui, et s'appeloit *Basilicade*, du nom de son fondateur. (Sozomen., lib. vi, cap. xxxiv.)

A saint Ambroise, archevêque de Milan.

Pag. 387.

Puisque ce ne sont pas les hommes qui vous ont appris les maximes de l'Évangile, mais que c'est Dieu lui-même qui vous en a instruit, et qui vous a tiré des juges de la terre pour vous mettre sur la chaire des apôtres : soutenez le bon combat, remédiez aux maladies du peuple, s'il y en a qui soient frappés du mal de l'arianisme. Marchez dans la voie de nos pères, entretenez avec nous la charité par des lettres fréquentes qui suppléent à la distance des lieux.

Le reste de la lettre concerne la translation faite, de Césarée à Milan, du corps de saint Denys, ancien archevêque de cette dernière ville.

Aux évêques des villes maritimes.

Pag. 301.

« Nous qui sommes enfants de pères qui ont établi pour loi, que, par de petits caractères (1), les signes de communion passent d'une extrémité de la terre à l'autre, et qui regardoient comme leurs citoyens et leurs amis tous ceux qui étoient de la même créance, nous nous séparons du reste du monde; nous ne rougissons pas de cette partialité, et nous ne croyons point qu'elle soit nuisible à la paix et à la concorde (2). »

(1) Ce que l'on appeloit lettres formées ou ecclésiastiques.

(2) Traduit par D. Ceillier, tom. vi, pag. 294.

A l'Évêque Amphiloque.

Indiquez-moi le temps et le lieu convenable où nous puissions nous réunir, nos frères et nous, pour prendre ensemble les mesures convenables, afin de gouverner l'Église selon l'ancienne discipline, et de travailler à réunir les frères, que des sentiments différents ont désunis. Traitons-les, et recevons-les comme s'ils étoient de notre parti et de nos amis. Voilà de quoi l'Église se glorifioit autrefois. Les fidèles alloient d'une extrémité de la terre à l'autre, avec de courtes lettres de recommandations, sans songer à se fournir de choses nécessaires pour leur voyage; ils trouvoient dans chaque Église leurs pères et leurs frères. Nous n'avons plus ce même zèle: l'ennemi de Jésus-Christ en a privé l'Église, aussi-bien que de plusieurs autres avantages. Nous nous bornons à notre ville; nos voisins nous sont suspects; d'où en vient la cause? sinon de ce que nous avons laissé refroidir la charité, caractère principal, unique, auquel Jésus-Christ veut que l'on reconnoisse ses disciples.

Aux Évéséniens.

Nous sommes baptisés suivant la forme que le Seigneur nous a prescrite; nous croyons, comme nous sommes baptisés, et nous rendons, conformément

ment à notre foi, gloire à Dieu sans séparer le Saint-Esprit du Père et du Fils..... Nous vous exhortons à vous garantir des pernicieuses doctrines contre le Saint-Esprit. Soyez fermes dans la foi. Jetez les yeux sur tout l'univers ; et voyez combien est petite cette partie malade. Tout le reste de l'église qui a reçu l'Évangile depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre, conserve la doctrine saine et incorruptible.

Dans le choix des lettres de saint Basile, l'abbé Auger s'est borné à celles de consolation. En voici les principales :

A l'épouse du général Arinthée , après la mort de son mari.

Pag. 415.

La tendresse que vous deviez à un époux qui la méritoit si bien, et la sensibilité de votre cœur me font craindre que vous ne vous abandonniez à une excessive tristesse, et que la douleur n'ait laissé dans votre âme de trop profondes blessures. Les maximes de l'Écriture, utiles pour toutes les circonstances de la vie, le sont particulièrement pour celle où vous êtes. Rappelez-vous la sentence que le Créateur a prononcée contre chacun de nous : Sortis de la terre, nous sommes tous condamnés à rentrer dans le sein de la terre. Point de puissance capable de nous affranchir de cette commune loi. Point d'exception. Votre époux étoit distingué éminemment par les

qualités de son âme , et par les forces de son corps : mais enfin il étoit homme ; et il est mort aussi-bien qu'Adam , qu'Abel , que Noé , qu'Abraham , que Moïse , et tant d'autres. Il ne faut donc point nous affliger , outre mesure , parce qu'il nous a été en- Pag. 416.
levé , mais remercier Dieu de la grâce qu'il nous a faite de vivre avec lui... Il est passé cet illustre personnage , comme le ciel , la terre et le soleil passeront. Il étoit grand dans le monde , il est grand dans l'autre , et sa gloire présente n'a fait aucun tort à sa gloire future.

A Nectaire pour le consoler de la perte de son fils.

Il y avoit à peine trois ou quatre jours écoulés Pag. 77.
depuis que la nouvelle du plus déplorable événement m'avoit jeté dans la consternation , sans néanmoins m'ôter encore toute espérance , tant parce que la personne qui l'avoit apportée n'attestoit rien de positif , que parce que j'étois combattu par le désir qu'elle se trouvât fausse ; quand j'ai reçu la lettre d'un évêque qui ne m'a que trop confirmé la vérité d'une aussi affligeante nouvelle. Est-il besoin de vous dire combien j'ai gémi , combien j'ai pleuré amèrement ? Quel cœur assez dur , assez étranger à la nature humaine pour n'être pas touché d'un malheur aussi accablant , et pour n'en être que médiocrement touché ? L'héritier d'une maison illustre , l'appui de

sa famille, l'espérance de la patrie, le sang de parents si vertueux, l'objet de tous leurs vœux et de tous leurs soins, arraché de leurs bras à la fleur de l'âge ! Un aussi funeste événement trouveroit de la pitié au fond de l'âme la plus impitoyable : faut-il s'étonner qu'il m'ait si profondément pénétré, moi qui vous fus, dans tous les temps, si fort dévoué ; moi qui m'associais à toutes vos joies comme à tous vos chagrins ? Vous n'aviez jusqu'ici éprouvé que de légères afflictions : tout s'accordoit au gré de vos désirs ; et voilà que tout à coup, par la malice du démon, les choses ont bien changé de face. Le bonheur de votre maison s'est éclipsé, le charme de vos plus douces espérances s'est évanoui ; vous êtes devenu un triste exemple des misères humaines.

Toutefois, si nous voulons tirer profit de ce don précieux que Dieu a renfermé au fond de nos cœurs, je veux dire une raison sage qui sait modérer nos âmes dans la prospérité, qui, dans les conjonctures fâcheuses, nous fait ressouvenir de la condition humaine, et nous rappelle ce que nous avons vu et entendu : que notre vie est pleine de semblables infortunes, qu'elle en offre mille exemples, qu'outre cela Dieu nous défend de nous affliger pour ceux qui sont morts dans la foi en Jésus-Christ, à cause de l'espérance de la résurrection, et qu'enfin le souverain juge nous réserve des couronnes de gloire

proportionnées à notre patience ; si, dis-je, nous voulons déjà permettre à notre raison de faire retentir ces maximes à nos oreilles, nous pourrons peut-être adoucir l'amertume de nos chagrins. Je vous exhorte donc à supporter en généreux athlète un coup aussi rude, à ne pas vous laisser abattre par la douleur. Bien que nous ne pénétrions pas dans les secrets de Dieu, nous devons cependant nous soumettre à ses ordres souverains, quelque affligeants qu'ils nous paroissent, parce qu'il est infiniment sage et qu'il nous aime. Il sait comment il dispose ce qui est utile à chacun de nous, et pourquoi il nous a marqué à tous un terme de vie différent. Les hommes ne sauroient comprendre pourquoi les uns sortent plus tôt de ce monde, tandis que les autres sont exposés plus long-temps aux maux de cette vie misérable. Ce que nous devons faire, c'est d'adorer en toutes choses la bonté divine, nous rappelant l'héroïque parole du patriarche à qui l'on vint apprendre la mort de chacun de ses dix enfants : *Le Seigneur, dit-il, me les a donnés ; le Seigneur me les a ôtés ; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu.*

Vous n'avez point perdu votre fils ; vous l'avez rendu à celui qui vous l'avoit prêté. Sa vie n'est pas éteinte ; il n'a fait que l'échanger contre une meilleure. Ce cher enfant, ce n'est pas la terre qui le couvre ; mais le Ciel qui l'a reçu. Encore quelques jours, et bientôt nous nous trouverons réunis à ce-

lui que nous regrettons. Nous n'en sommes pas séparés pour long-temps ; nous marchons tous dans cette vie ainsi que dans un chemin qui nous mène au même terme. Les uns y sont déjà arrivés , d'autres y touchent , d'autres y marchent à grands pas. La même fin nous attend tous. Votre fils a terminé sa carrière avant nous ; chacun de nous viendra aboutir au même rendez-vous. Pussions-nous seulement éga-ler, par nos vertus , la pureté de son âme , afin que la simplicité de nos mœurs nous mérite le repos que Jésus-Christ accorde à ses enfans !

A l'épouse de Nectaire sur la mort de son fils.

Pag. 78.

J'avois formé d'abord le dessein de ne point vous écrire et de garder le silence. Je me disois : De même que les remèdes les plus doux causent de la douleur à un œil enflammé , ainsi les paroles les plus consolantes sont importunes pour celui qui seroit plongé dans un abîme de tristesse , lorsqu'ils lui viennent dans un moment où la blessure est encore vive et toute saignante. Depuis , ayant considéré qu'il étoit question d'une dame chrétienne versée depuis long-temps dans les choses divines , et pleinement résignée aux accidents de cette vie mortelle , j'ai cru avoir à remplir auprès d'elle un important ministère. Je n'ignore pas quel est le cœur d'une mère ; et quand je pense combien vous êtes

prévenante et sensible à l'égard de tout le monde , je n'ai point de peine à comprendre combien vous devez être profondément touchée du malheur qui vous arrive. Vous avez perdu un fils dont tout ce qu'il y a de mères devoient être jalouses, et à qui elles ont toutes Pag. 70 donné des larmes comme si c'eût été leur propre enfant. Une telle perte est en effet une calamité pour notre patrie elle-même, autant que pour la Cilicie. Une maison illustre, dont ce jeune homme étoit le soutien, se trouve renversée avec lui.

O fatal effet de la malice du démon ! Quel coup douloureux il nous a porté !... Où trouver des expressions qui puissent égaler les angoisses de notre âme ?

Mais nous sommes gouvernés par une sage providence qui, comme nous l'apprenons de l'Évangile, Math. v. 29. ne permet pas que même un passereau tombe sans la volonté du Père céleste. Or, qui peut résister à la volonté du Ciel ? Recevons les peines qu'il nous envoie. Notre impatience, sans réparer le mal, ne feroit que nous être préjudiciable à nous-mêmes. Nous sommes trop peu instruits, pour pénétrer les secrets de sa justice. Le Seigneur veut éprouver maintenant votre amour pour lui. Voici le temps de mériter, par votre patience, la récompense des martyrs. La mère des Machabées vit périr ses enfants sans répandre d'indignes larmes. Elle rendoit grâce à Dieu en voyant ses fils délivrés des liens du corps

par le feu , par le fer , et les autres instruments des plus cruels supplices. Aussi a-t-elle acquis une gloire immortelle devant Dieu et devant les hommes. Votre affliction est grande , je l'avoue ; mais les récompenses que Dieu réserve aux hommes patients , sont bien plus grandes encore. Lorsque vous êtes devenue mère et que vous avez rendu grâces à Dieu de la naissance de votre fils , vous saviez qu'étant mortelle , vous aviez donné le jour à un homme mortel. Or , qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme mortel soit mort ? Mais ce qui nous afflige , c'est sa fin prématurée. Nous ne saurions prononcer s'il étoit plus avantageux qu'il ne mourût pas si tôt. Nos lumières sont trop courtes , pour être en état de choisir ce qui convient le mieux à nos vrais intérêts , et pour mesurer les bornes de la vie humaine. Jetez les yeux sur tout ce monde que vous habitez , et songez que tout ce que vous voyez est périssable , sujet à la corruption..... Regardez le ciel , il sera détruit un jour ; le soleil lui-même ne subsistera pas éternellement. Tous les astres , les animaux aquatiques ou terrestres , les ornements qui embellissent la terre , la terre elle-même , tout est corruptible , tout disparaîtra sous peu de temps. Que ces réflexions adoucissent le chagrin que vous cause votre perte. Ne considérez pas votre malheur en lui-même ; il vous sembleroit insupportable : mais comparez-le avec toutes les misères humaines , et cette comparaison

adoucira votre tristesse... Un des motifs les plus forts que je puisse vous offrir, c'est que vous devez ménager la douleur de votre époux. Consolez-vous l'un et l'autre, et n'aggravez pas vos peines en vous abandonnant trop à votre affliction. Cependant ne croyez pas que les paroles soient suffisantes pour votre consolation. Ayez recours à la prière, etc. (1). Pag. 46.

*A un père qui avoit perdu son fils envoyé aux écoles
pour y étudier l'éloquence.*

Puisque le Seigneur en nous donnant le soin de Pag. 46.
former à la piété les enfants de ceux qui croient en
lui, nous en a fait comme les seconds pères, j'ai
regardé la perte de votre malheureux fils comme
m'étant personnelle à moi-même.... Ce ne sont pas
les morts qu'il faut pleurer, mais ceux qui, condam-
nés à leur survivre, voient tomber avec eux leurs
espérances... Ils avoient éloigné leur fils dans la
fleur de sa jeunesse, ils l'avoient envoyé aux écoles
pour étudier l'éloquence ; et on le leur rend muet,
condamné à un silence éternel. Ces tristes réflexions
m'ont d'abord vivement ému. J'ai senti que j'étois
homme, j'ai versé des pleurs en abondance, j'ai
poussé du fond de mon cœur des soupirs que con-
damnoit ma raison, mais que justifioit le malheur

(1) Mêmes motifs de consolation présentés dans le même langage à
Maxime après la perte de son fils, à la page 239.

imprévu, qui, comme un nuage, venoit envelopper mon âme. Mais lorsque, revenu un peu à moi, j'ai considéré, des yeux de l'esprit, la nature des choses humaines, je me suis accusé devant le Seigneur de m'être laissé emporter par la vivacité du sentiment; je me suis dit à moi-même qu'il falloit supporter avec modération ces disgrâces auxquelles l'homme a été anciennement condamné par la justice divine. Il n'est plus, cet enfant qui étoit dans la fleur de l'âge, qui devoit vivre encôre si long-temps, qui se distinguoit parmi ses égaux, que ses maîtres chérissent; cet enfant dont la sagesse avoit devancé son âge, mais qui enfin étoit homme et engendré par un homme. Pensée désolante pour le cœur d'un père! mais ce même père peut-il oublier aussi que son père à lui est mort? Qu'y a-t-il donc d'étonnant que le fils d'un père mortel ait été père d'un fils mortel? Mais il est mort avant le terme ordinaire, avant que d'avoir été rassasié de la vie, avant que d'avoir pu se faire connoître, et laisser un héritier de son nom. Ah! ce sont là des motifs de consolation, plutôt que des sujets de douleur. Remerciez plutôt la divine providence de ce que votre fils ne laisse point après lui d'orphelins, ni une épouse veuve, condamnée à ce long cercle d'afflictions que l'on appelle la vie. Bien loin de l'en plaindre, félicitons-le plutôt d'avoir peu vécu. Une vie plus longue, à quoi nous expose-t-elle? à plus de maux. Il

n'a point fait de mal, il n'a point tendu de piège au prochain, il ne s'est point mêlé aux intrigues du barreau, il ne s'est point vu dans la nécessité d'avoir commerce avec les méchants; il n'a point été ni menteur, ni ingrat, ni cupide, ni livré aux plaisirs, ni esclave de ces mouvements de la chair qui trop souvent asservissent les âmes faibles. Son cœur n'a été souillé d'aucun vice. Il est sorti pur de ce monde pour jouir d'une meilleure destinée, etc.

Nous parlerons peu de la correspondance de saint Basile avec le philosophe Libanius (1); moins encore de celle que l'on suppose avoir existé entre Julien et le saint

(1) Saint Basile écrit à Libanius, pour lui recommander quelques jeunes gens de sa province, envoyés à Athènes pour s'y former à l'éloquence. - Celui qui va maintenant vous joindre ne tardera pas à se recommander lui-même, quand il aura fréquenté quelque temps votre école. Il n'est maintenant connu que par son père, à qui la régularité de ses mœurs, les grandes places qu'il occupe, ont fait un nom parmi nous. C'est un de nos plus chers amis. Je ne puis mieux reconnoître l'amitié qu'il a pour moi, que de rendre son fils votre disciple; avantage que ne peut trop estimer quiconque sait distinguer le mérite. -

Pag. 153.

Libanius lui répond : - Il y a déjà quelque temps que votre jeune Cappadocien est arrivé. C'est pour lui un avantage d'être né dans votre province, et d'être issu de la plus illustre famille; mais ce qui m'intéressoit le plus, c'étoit la lettre qu'il m'apportoit de vous. Moi qui vous ai oublié, à ce que vous dites, je vous respectois, quoique vous fussiez encore fort jeune, quand je vous voyois le disputer aux vieillards en sagesse, et cela dans une ville, le centre des plaisirs... Lorsque vous fîtes de retour dans votre patrie, je me disois à moi-même : Que fait maintenant Basile? Quel genre de vie a-t-il embrassé?... On m'apprent que vous étiez entre dans une bien meilleure route, que vous songiez à plaire à Dieu sans penser à plaire

Pag. 155.

archevêque de Césarée (1). Elles n'offrent rien de remarquable. Il s'est élevé des doutes, et très fondés, sur l'authenticité de ces dernières (2).

Saint Basile mourut en 379, après huit ans d'épiscopat, en disant : *In manus tuas, Domine, commendo*

des richesses. J'enviai votre bonheur et celui des Cappadociens : je vous estimai heureux, vous, d'avoir su prendre un tel parti; et les Cappadociens, de posséder un citoyen de votre mérite. »

Pag. 451.

Dans une autre lettre, saint Basile répond aux compliments de Libanius : « Pour nous, qui n'avons de commerce qu'avec Moïse, Élie, et d'autres saints hommes, qui nous présentent leur doctrine dans un langage barbare, nous prêchons leurs maximes, dont le sens est aussi admirable que les expressions en sont grossières..... Écrivez-moi toujours, mais choisissez des sujets qui, en faisant paroître votre habileté, ne me fassent pas rougir »

Pag. 457.

Dans une autre : « Ceux qui aiment les roses, comme font tous ceux qui aiment ce qui est beau, ne se fâchent point contre les épines dont la rose est accompagnée. Il me souvient d'avoir entendu quelqu'un, soit qu'il parlât sérieusement, ou pour se divertir, qui disoit que, comme les peines légères ne font que réveiller l'amitié, les épines, dont la nature a environné les roses, sont autant d'aiguillons qui ne font que redoubler l'ardeur qu'on a de les cueillir. Il n'est pas nécessaire que je fasse l'application de ces épines et de ces roses à votre lettre, qui, par sa douceur, a été pour moi la fleur de la rose, et m'a fait goûter tout le charme du printemps, et dont les plaintes et les reproches qu'elle contient sont comme autant d'épines. Mais ces épines me font plaisir; elles ne font qu'enflammer davantage mon amitié pour vous. »

Ici nous avons emprunté la traduction de l'abbé Auger, qui convient sans peine de la supériorité de l'archevêque de Césarée sur le sophiste athénien.

(1) Dans les *Monuments grecs*, publiés par Cotelier, tom. II, pag. 93, 96 et suiv.

(2) Voy. D. Ceillier, tom. VI, pag. 226, 330, 529.

spiritum meum. Toute la Cappadoce le pleura , dit saint Grégoire de Nazianze , comme le docteur de la vérité et le lien de la paix des Eglises (1).

(1) *Carm.* LXXIV, pag. 152.

C'est être savant que de le bien posséder ,
éloquent que de le bien répéter. Il peut seul
tenir lieu de tous les autres livres.

S. GREG. NAZ., in *Encom. S. BASIL.*,
pag. 363.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LES SIXIÈME ET SEPTIÈME VOLUMES.

LIVRE SECOND,

CONTENANT SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, SAINT BASILE ET
SAINT GRÉGOIRE DE NYSSÉ.

TOME SIXIÈME.

	Pages.
ARTICLE I. S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, surnommé le <i>Théologien</i> , archevêque de Constantinople.....	1
NOTICE SUR SA VIE, ou Poëme de S. Grégoire sur sa vie.....	11
S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, ORATEUR.	
DISCOURS sur la dignité et les devoirs du sacerdoce..	90
Application de la parabole des noces.....	144
Discours contre l'empereur Julien.....	146
— Apologétique.....	217
— Comment on doit célébrer les fêtes des Saints....	218
— Apologétique.....	220
Conseils à Julien.....	222
Contre le schisme.....	228
Même sujet.....	235
Même sujet.....	238
Discours à l'occasion d'une épizootie.....	243
— Sur l'amour des pauvres.....	250
— Sur la modération dans les disputes.....	270
— Sur divers sujets.....	291
— Adieux de saint Grégoire à son peuple.....	306
— Sur les mystères de l'Essence divine.....	317

TABLE DES ARTICLES.

487

Pages.

— Sur la Nativité de Notre-Seigneur.....	342
— Pour la fête de l'Épiphanie.....	348
— Pour la fête de la Pentecôte.....	369
PANÉGYRIQUE des saints Machabées , etc.....	375
ELOGE du philosophe Héron.....	390

ORAISONS FUNÉBRES.

— De Césaire son frère.....	397
— De sainte Gorgonie sa sœur.....	420
— De son père Grégoire, évêque de Nazianze.....	432
— De saint Basile , archevêque de Césarée.....	461
— De saint Athanase , archevêque d'Alexandrie.....	550

TOME SEPTIÈME.

Extrait du Cours de littérature de La Harpe, sur l'éloquence des Pères.....	iv
--	----

S. GREGOIRE DE NAZIANZE, POÈTE.

Choix de ses poésies.....	pag. 1 et suiv.
---------------------------	-----------------

ARTICLE II. S. BASILE, ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE.

Notice sur saint Basile.....	69
------------------------------	----

ARTICLE I. — HOMÉLIES.

SECTION PREMIÈRE. — Homélie sur l'Écriture-Sainte.	75
--	----

SECTION SECONDE. — Homélie sur divers points de dogme et de morale.....	188
--	-----

Homélie sur la foi.....	188
-------------------------	-----

— Sur le même sujet.....	190
--------------------------	-----

— Sur le baptême.....	197
-----------------------	-----

— Contre les Ariens, les Sabelliens et les Anoméens.	209
--	-----

— Sur les premières paroles de l'Évangile de S. Jean.	211
---	-----

— Que Dieu n'est pas l'auteur du mal.....	215
---	-----

	Pages.
Homélie sur le jeûne.....	228
— Sur ces paroles : <i>Portez attention sur vous-même.</i>	235
— Sur l'action de grâce.....	249
Suite de l'homélie précédente.....	264
Homélie sur l'humilité.....	279
— Sur le mépris des choses de ce monde.....	288
— Sur les paroles de l'Évangile : <i>Je détruirai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands</i> , et contre l'avarice.....	298
— Contre les riches.....	315
— Prononcée dans un temps de famine et de sécheresse.....	334
Discours sur l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des poètes.....	351
Homélie sur la colère.....	357
— Sur l'envie.....	366
— Contre l'ivrognerie.....	372

ARTICLE II. — PANÉGYRIQUES.

Panégyrique de sainte Julitte.....	378
— Du saint martyr Gordius.....	385
— Des quarante martyrs de Sébaste.....	393

ARTICLE III. — TRAITÉS DE CONTROVERSE.

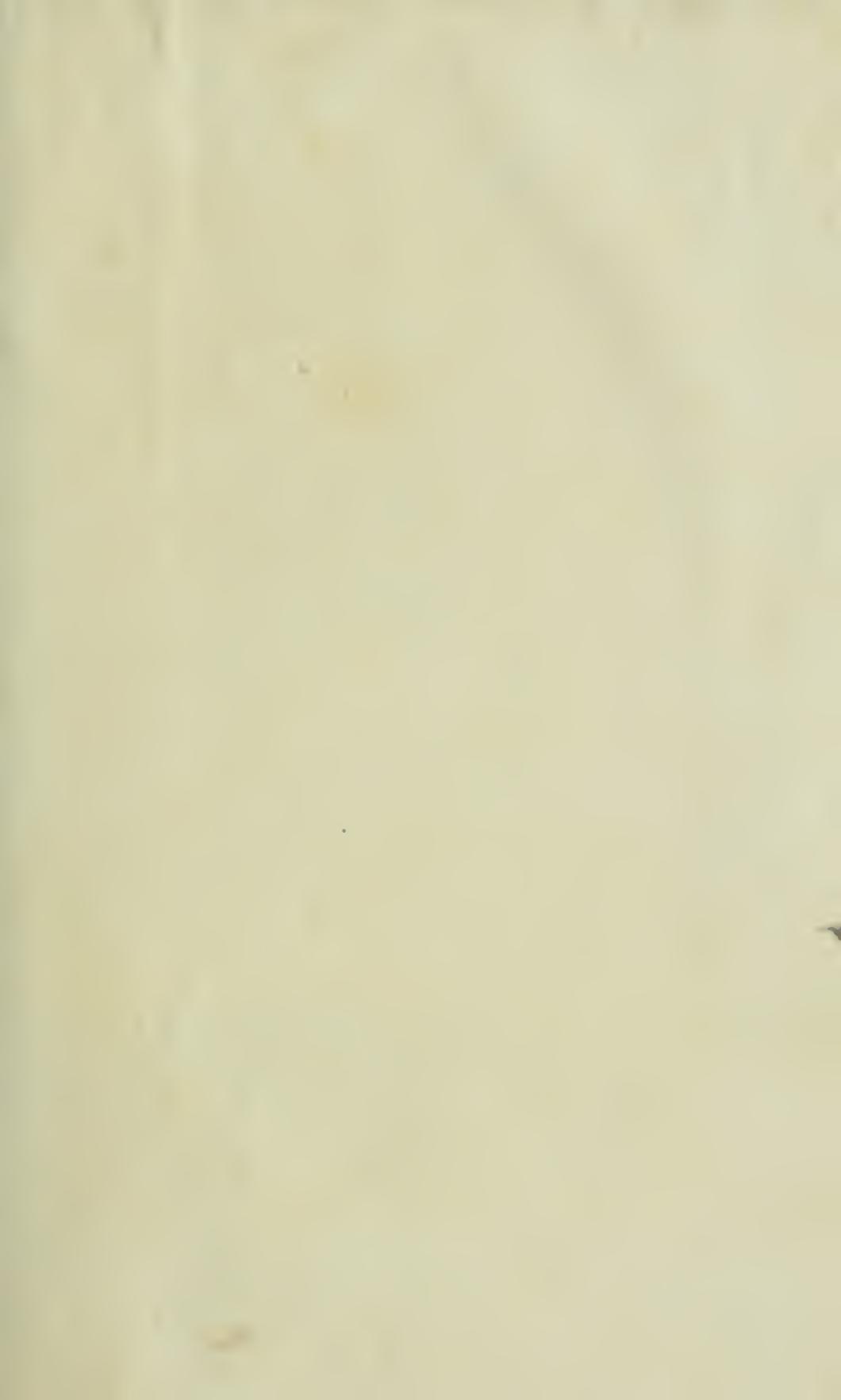
Notice sur ces traités de controverse.....	400
Livres contre Eunomius.....	403
Traité du Saint-Esprit.....	422

ARTICLE IV. — OEUVRES MORALES ET ASCÉTIQUES. 427

ARTICLE V. — CHOIX DE LETTRES..... 439

FIN DE LA TABLE.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

11 AVR. 1997

1 AVR 10 1997



39003 011257689b

GUILLOM, MARIE NICOLAS
BIBLIOTHEQUE CHOISIE D

